

2357 /3
1970
vol. 27



BEDI KARTLISA

revue de kartvélogie

VOL. XXVII

**PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE**

Paris 1970

BEDI KARTLISA

revue de kartvélogie

VOL. XXVII

ÉTUDES GÉORGIENNES ET CAUCASIENNES

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Paris 1970



38643

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

15, Quai Anatole France — PARIS VII^e

C.C.P. PARIS 9061-11

Tél. : 555-26-70

INSTITUT
DE
RECHERCHE ET D'HISTOIRE
DES
TEXTES

BULLETIN N° 15
1967 - - 1968

Format in-8° raisin, 350 pages, 9 planches hors-texte, broché

PRIX : 58 F T.T.C.

DIRECTEUR-RÉDACTEUR

Kalistrat SALIA, Professeur hon. des Lettres, Membre de l'Accademia del Mediterraneo, de la Société Asiatique de Paris, de la Société de Linguistique de Paris, Vice-prés. de l'Union Intern. de la Presse Scientifique. 8, rue Berlioz, Paris 16^e, Tél. : 727-75-35.

CONSEIL SCIENTIFIQUE :

Julius ASSFALG, Professeur à l'Université de Munich, Directeur de la section arabe du *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, Co-éditeur de *Oriens Christianus*.

Gérard GARITTE, Professeur à l'Université de Louvain, Membre de l'Académie Royale de Belgique, Directeur de la Revue d'études orientales *Le Muséon*.

François GRAFFIN, Professeur à l'Institut Catholique de Paris, Directeur de la *Patrologia Orientalis*.

René LAFON, Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Bordeaux, Correspondant de l'Institut de France.

David Marshall LANG, Professeur d'études caucasiennes à l'Université de Londres, Membre du Conseil de la Société Royale Asiatique de Londres.

Irène MÉLIKOFF, Professeur à l'Université de Strasbourg, Directeur de l'Institut de Turcologie de l'Université de Strasbourg, Directeur de la Revue *Turcica*.

Charles MERCIER, Professeur à l'Institut Catholique de Paris.

Joseph MOLITOR, Prorecteur de Phil.-Theol. Hochschule Bamberg, Éditeur de *Oriens Christianus*, Directeur de la section géorgienne du *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*.

Gertrud PÄTSCH, Professeur à la Friedrich-Schiller-Universität, Jena.

Karl Horst SCHMIDT, Professeur à l'Université de Bochum.

Hans VOGT, Recteur de l'Université d'Oslo, Membre des Académies des Sciences et des Lettres de Norvège et de Danemark, Membre hon. de la Linguistic Society of America, Membre des Sociétés de Linguistique de Paris, d'Oslo et de Tbilisi.

Éditeur : MADAME NINO SALIA

Secrétaire : G. GOGOLACHVILI

Abonnements :

8, rue Berlioz, Paris 16^e

Tél. : 727-75-35

Compte 45410 A. Crédit Lyonnais

61ter, avenue de la Grande-Armée, Paris

Prix du numéro : 25 F.

SOMMAIRE

René LAFON. — Pour la comparaison du basque et des langues caucasiques	7
Ch. AMIRANACHVILI. — Condition historique du développement dans l'art géorgien de l'iconographie nationale et ses parallèles stylistiques	24
Nino SALIA. — Quelques mots sur l'activité scientifique de Chalva Amiranachvili à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire	46
G. TCHOUBINACHVILI. — Réponse aux critiques relatives à mon ouvrage « Recherches sur l'architecture arménienne »	50
G. TCHOUBINACHVILI. — Tsromi. Contribution à l'histoire de l'architecture géorgienne du premier tiers du VII ^e siècle	68
K. SALIA. — Quelques pages de l'histoire de Géorgie. David le Constructeur. Son identification avec le prêtre-roi Jean	72
R. HUSSEINOV. — Conséquences de la bataille de Mantzikert (1071) entre Alp-Arslân et Romain IV pour la Transcaucasie	93
Lajos TARDY. — Héraclius, roi de Géorgie d'après les documents portugais de 1766	101
M. TCHIKOVANI. — Rapports entre le mythe prométhéen grec et la légende ibéro-colchidienne d'Amirani, enchaîné à un sommet du Caucase	108
O. LORDKIPANIDZÉ. — Résultats des fouilles archéologiques à Vani (Géorgie)	115
Yvette GRIMAUD. — Indices de pérennité des musiques transmises oralement. La tradition de Géorgie orientale	119
Gérard MICHEL. — Les musiciens occidentaux à la rencontre des musiques de tradition orale	122
R. MÉTRÉVÉLI. — La reine Tamar dans le folklore géorgien	126
Raziet HUTYZ. — Nouvelles publications relatives à l'épopée adyghée « Les Nartes », du Caucase du Nord	135

D. M. LANG. — Popular and Courtly Elements in the Georgian Epic	143
K. H. SCHMIDT. — Zur Sprachtypologie des Ossetischen.	161
G. PÄTSCH, G. MEINHOLD. — Stimmlose Sonore im Anlaut georgischer Wörter	169
 COMPTES RENDUS	
N. KAUCHTSCHISCHWILI. — « La Bella Georgiana » Tragikomödie von Carlo Goldoni	179
G. PÄTSCH. — Ein georgischer Beitrag zur modernen Weltliteratur	187
René LAFON. — Le Dictionnaire inverse	196
D. M. LANG. — The Knight in the Panther's Skin. Translated by Venera Urushadze	197
V. BERIDZÉ, R. MEPISACHVILI, P. RTCHEOULICHVILI, R. SCHMERLING. — L'Église de Méthéki à Tbilisi	198
I. TABAGUA. — Questions de l'histoire des relations franco-géorgiennes au début du XVIII ^e siècle	199
S. TOURNAVA. — Contribution à l'histoire des relations littéraires franco-géorgiennes au XX ^e siècle. René Lafon et la Géorgie .	200
Ouvrages relatifs à la Kartvélologie parus en Géorgie	201
Publications récentes se rapportant aux études caucasiennes	207
Note de la Direction	208

POUR LA COMPARAISON DU BASQUE

ET DES LANGUES CAUCASIQUES

(Système phonologique. Déclinaison. Conjugaison.

Exemples et problèmes)

(suite *)

Quand on veut comparer méthodiquement le basque et les langues caucasiques en vue de se prononcer sur leur parenté, on se heurte à de graves difficultés. On ne connaît pas assez bien l'état ancien — on n'ose pas dire primitif — du système phonologique et morphologique du basque et de chacun des groupes qui constituent l'ensemble caucasique : groupe du NO, groupe du centre et du NE, groupe du S. Actuellement, faute de pouvoir faire mieux, on peut essayer de faire le point et d'informer les chercheurs de ce qui a été fait au cours des dernières années sur ces divers domaines.

Quelques indications d'ordre géographique et historique sont nécessaires concernant le basque.

La langue basque existe sous forme de dialectes, dont aucun n'a jamais été la langue officielle d'un État souverain ou d'une unité administrative. Les dialectes, au nombre de huit, ne sont pas toujours facilement compréhensibles d'une région à l'autre. Mais même quand il y a des différences notables entre leurs parlers, les Basques se comprennent, la plupart du temps, en gros, et ils ont toujours l'impression que « c'est du basque ». Car on retrouve à travers tous les parlers basques un air de famille.

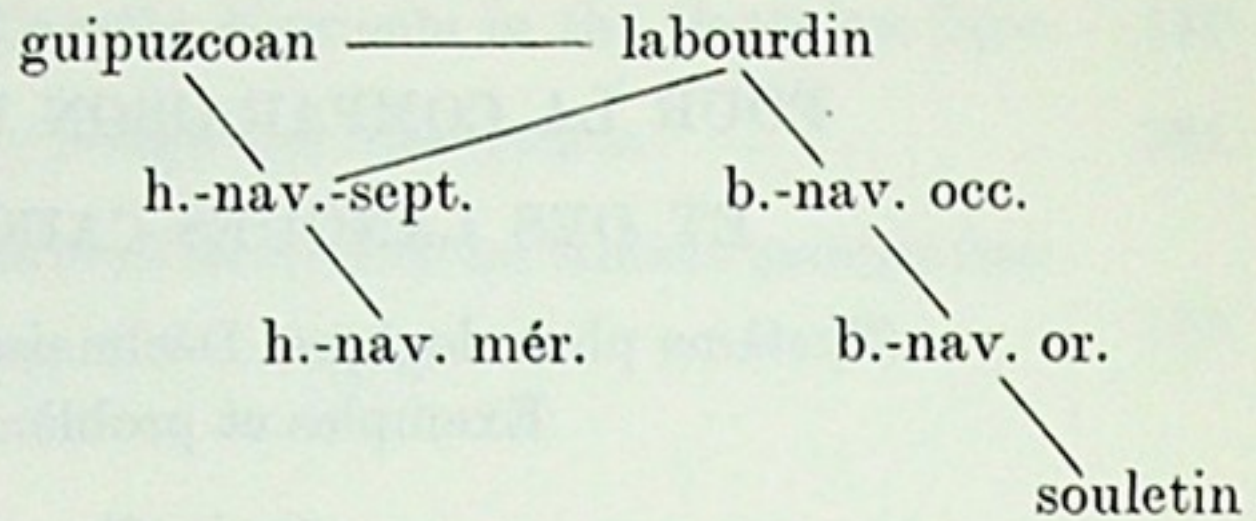
Le domaine actuel de la langue basque est de faibles dimensions : environ 170 kilomètres de l'ouest à l'est et une soixantaine du nord au sud ; environ 6.450 kilomètres carrés en territoire espagnol et 2.800 en territoire français. Quant au nombre des bascophones, on ne possède aucun chiffre officiel. Les estimations varient de 600.000 à 350.000 pour la partie espagnole (on dit aussi « péninsulaire ») du Pays basque, et de 100.000 à 65.000 pour la partie française (on dit aussi « continentale »).

Les dialectes sont au nombre de huit. Le biscayen, le plus à l'ouest, se distingue de l'ensemble des autres. Le souletin, le plus à l'est, a, surtout sous sa forme parlée, une physionomie originale, avec son accent tonique donnant aux phrases un rythme particulier.

On peut figurer la répartition géographique des dialectes basques de la façon suivante, en indiquant leurs affinités par des traits :

* V. *Bedi Kartlisa*, vol. XXV, 1968, vol. XXVI, 1969.

biscayen
|
(dial. mér.
ou du SO)



Les quatre dialectes basques de France, labourdin, bas-navarrais occidental, bas-navarrais oriental, souletin, ont chacun un sous-dialecte en territoire espagnol : baztanais, aezcoan, salazarais, roncalais, celui-ci presque complètement éteint. D'autre part, le baztanais est très proche du haut-navarrais septentrional, et l'aezcoan, le salazarais et le roncalais présentent des affinités entre eux et avec le haut-navarrais méridional. En outre, un dialecte qui avait des affinités avec le biscayen, mais qui était distinct de celui-ci, se parlait en Alava au XVI^e siècle; il a disparu. On peut l'appeler dialecte méridional, ou dialecte du SO.

Nous citerons ici, sauf indication contraire, des formes empruntées à un dialecte central, le labourdin littéraire moderne, dont le domaine propre s'étend du sud de Biarritz à la frontière franco-espagnole, mais qui est compris dans la plus grande partie du Pays basque français.

Le basque a été parlé autrefois sur un territoire beaucoup plus étendu que de nos jours, tout le long de la chaîne des Pyrénées et dans les plaines situées à leurs pieds, de l'Atlantique à la Méditerranée, ce qui représente une longueur d'environ 400 kilomètres. Le mot basque le plus anciennement connu est celui d'une ville située sur la côte méditerranéenne, à une dizaine de kilomètres au sud de Perpignan, *Iliberri*, qui veut dire « ville neuve », et qui est attesté chez les historiens Polybe et Tite-Live. Hannibal s'en empara en 218 avant notre ère. Elle a changé de nom et s'appelle aujourd'hui Elne.

Le basque est la continuation de la langue qui était parlée dans l'antiquité par les Aquitains et les Vascons. Les premiers occupaient, d'après César, le territoire compris entre la Garonne, les Pyrénées et l'Océan, les seconds, d'après le géographe Strabon, ce qui correspond à la Navarre et au Haut-Aragon actuels. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, leur langue s'étendait beaucoup plus loin vers l'est. On la connaît par des noms de divinités, de personnes, de populations, de lieux, qui figurent dans des inscriptions latines (du I^{er} siècle avant Jésus-Christ au IV^e siècle de notre ère), et qui sont identiques ou semblables à des mots basques actuels. On ne possède des textes basques qu'à partir du XVI^e siècle. Mais dès le VIII^e siècle, et surtout à partir du X^e, on trouve dans des documents d'archives des noms propres, des noms

communs, des adjectifs, et même, quoique très rarement, des formes verbales personnelles, qui sont souvent identiques à des formes et à des mots basques actuels. Il semble que l'aspect de la langue n'ait pas beaucoup changé depuis mille ans. *Dugu* « nous l'avons » (gé. *gvakvs* ou *gvq'avs*) est attesté au milieu du X^e siècle, *bazendu* « si vous l'aviez » (gé. *rom gkondet, gg'avdet*) en 1284. Ces deux formes s'emploient encore aujourd'hui. La répugnance absolue à employer *r* à l'initiale des mots est ancienne dans la langue : *rege(m)* « roi » est devenu *errege*; elle s'est maintenue jusqu'aujourd'hui, où la Russie et la république s'appellent respectivement *Errusia* et *errepublika*.

Nous examinerons successivement les points suivants.

I. — Système phonologique.

II. — Emploi de suffixes et de préfixes dans la morphologie et dans la formation des mots.

III. — Existence ou absence de classes grammaticales et de genres grammaticaux.

IV. — Déclinaison. Existence d'un cas marqué, désignant l'auteur d'une action, s'opposant à un cas non-marqué, désignant l'objet ou l'être qui subit l'action ou qui en résulte. Postpositions.

V. — Conjugaison. Existence ou absence d'une conjugaison personnelle. Emploi de l'indice zéro dans l'expression des personnes. Expression de la non-personne.

Emploi de verbes auxiliaires.

Aspect. Version. Voix.

VI. — Types de phrases.

1^o Phrases constituées par un seul mot.

2^o Phrases ne contenant aucune forme verbale.

3^o Phrases contenant une ou plusieurs formes verbales, mais non-personnelles.

4^o Phrases contenant une ou plusieurs formes verbales personnelles.

5^o Phrases contenant une proposition subordonnée. Existence ou absence d'un pronom relatif et de conjonctions de subordination.

I. — Système phonologique

Il faut lire sur tout ce qui concerne les sons *Fonética Histórica Vasca*, de Luis Michelena, San Sebastián, 1961, 455 pages.

Cinq voyelles : *i, e, a, o, u*, comme en espagnol, et comme, du côté caucasique, en géorgien, en avar littéraire et en andi. La voyelle *ü* n'existe comme phonème qu'en souletin.

Ces voyelles servent à former les diphtongues *ei*, *ai*, *oi*, *eu*, *au*.

Ces voyelles et ces diphtongues s'emploient en toutes positions. Il n'en est pas de même des consonnes. Toutes les consonnes peuvent s'employer à l'intérieur des mots, mais non à l'initiale ou à la fin.

Intérieur des mots (20)

	sonantes	occlusives			spirantes (sourdes)		affriquées (sourdes)	
	(consonnes sonores)	sourdes	sonores		ordin.	mouil.	ordin.	mouil.
			ordin.	mouil.				
labiales	m	p, ph	b					
labiodentales					f			
apico-dentales	n	t, th	d	j (dd)				
	l							
apicales	r (douce)							
	rr (forte)							
sifflantes					z		tz	
mi-chuintées					s		ts	
chuintantes						x		tx
dorsales (postpal.)		k, kh	g					
laryngales					h			

J et les chuintantes, qui sont des consonnes mouillées, ne sont pas primitifs; *f*, sans doute, non plus.

II. — Initiale des mots (17)

Les mêmes, sauf *r*, *rr*, *ts*.

III. — Fin des mots (12)

N'y figurent pas : les trois labiales et la labiodentale; les occlusives sonores, y compris *j*; *h* et les variantes aspirées des occlusives sourdes.

Consonnes mouillées

Le basque possède une articulation complémentaire, la mouillure. On peut en basque mouiller les consonnes pour obtenir un effet affectif, diminutif ou caressant. On peut, par exemple, en s'adressant à un enfant, mouiller *z*, *t*, *n* et *d* dans la phrase *zure aita non da?* « où est votre père ? ». Les Basques parlant français disent volontiers *ttu patti* au lieu de *tout petit*.

Mais la mouillure ne crée généralement pas des phonèmes nouveaux ni des mots nouveaux. D'autre part, il n'existe parfois que la forme mouillée, par exemple dans *ttipi* « petit », *ttipitto* « tout petit ». Aujourd'hui les suffixes diminutifs *-ño*, *-tto* n'existent plus sous la forme non-mouillée, *-no*, *-to*.

N, *t*, *d*, *l*, en se mouillant, conservent chacun son articulation fondamentale ; on les note respectivement *ñ*, *tt*, *dd* (ou *j*), *ll*. Mais *r* douce se mouille en *ll* (*bello*, de *bero* « chaud »). Enfin, la mouillure des sifflantes et des mi-chuintées produit des consonnes d'une autre sorte, des chuintantes :

z et *s* mouillés → *x* ;

tz et *ts* mouillés → *tx*.

Les chuintantes, en basque, sont toujours mouillées.

La plupart du temps, la mouillure d'une consonne n'altère pas gravement la signification des mots. Mais il n'en est pas toujours ainsi : *apez* « abbé, prêtre », *apex* « papillon ». *Onjo* (ou *onddo*) « champignon » se distingue par son *d* mouillé de *ondo* « fond, pied d'un arbre ». Mais ici *d* mouillé ne provient pas de la mouillure d'un *d* ; *ondo* vient de lat. *fundum*, et *onddo* de lat. *fungum* ; *onddo* n'a, du moins actuellement, aucune valeur expressive. La consonne notée *j*, qui figure à l'initiale d'un grand nombre de mots, en particulier de participés passés et de radicaux et substantifs verbaux (*jaun* « seigneur, monsieur », *jan* « manger »), est réalisée en labourdin, le plus souvent, comme un *d* mouillé, ailleurs comme un *jod*, ou comme une chuintante sourde, ou comme un *j* français (mouillé), ou comme une jota espagnole. Elle n'a pas toujours, il s'en faut de beaucoup, une valeur affective. *Joan* « allé » (participe passé), prononcé avec un *d* mouillé, s'oppose à *doan* « qui va » ; mais son *j* ne résulte pas de la mouillure de *d*-, qui est le préfixe de 3^e pers. ; il provient d'un ancien *i* voyelle. Il en est de même pour *jakin* « su » (participe passé) et *dakin* « tu (fém.) le sais ». On peut dire qu'en labourdin il existe deux morphèmes, *d* et *d* mouillé, dont le premier est un préfixe verbal de 3^e pers., et l'autre sert à former des participes passés.

Il arrive que seule la forme à consonne mouillée soit employée : par exemple dans le cas de *ttipi* « petit », *ttipitto* ou *ttipiño* « tout petit ». Le *tx* de *etxe* « maison » n'a pas de valeur diminutive ou affective. « Petite maison » se dit *etxetto*. Dans certaines régions on dit *etse* au lieu de *etxe*. Mais nulle part

on n'emploie à la fois les deux formes, l'une sans valeur diminutive, et l'autre avec cette valeur. Le passage de *apez* « prêtre » à *apex* doit s'expliquer par le folklore. Les noms du « papillon », en basque, sont variés et de caractère expressif. *Atzo* « hier » se distingue par son *tz* de *atso* « vieille femme ». Le *ts* est souvent mouillé en *tx*, d'où *atxo* « petite vieille, bonne vieille ». Mais il n'y a pas trois mots différents, *atzo*, *atso*, *atxo*; *atxo* est une variante sémantique de *atso*. Toutefois, malgré l'absence de triades à *z*, *s*, *x*, et à *tz*, *ts*, *tx*, on doit dire que les chuintantes sont aujourd'hui, en labourdin, des phonèmes. Dans ce dialecte et dans d'autres, *etse* et *etze* ne signifient rien. Il y a donc en labourdin actuel trois phonèmes mouillés, *j*, *x*, *tx*.

Le système consonantique primitif du basque ne devait comprendre aucune consonne mouillée ayant rang de phonème. Il possédait sans doute *h* à l'initiale et à l'intérieur des mots, comme le montrent les inscriptions d'Aquitaine et de Vasconie : aq. *Harbelex*, nom de personne, cf. bsq. *harri* « pierre » et *beltz* « noir », et vascon *Sahar*, qui s'écrit aujourd'hui *zahar*, adjectif signifiant « vieux ». Mais il s'en faut de beaucoup que tous les *h* du basque historiquement connus soient anciens.

Le basque n'admet les suites de consonnes que dans une mesure très limitée. Une séquence comme *ks* n'est pas admise. Le mot *exemplum* « exemple » a été emprunté par le basque sous la forme *etsemplu*, où *ks* a été remplacé par l'affriquée mi-chuintée *ts*. Gé. *Tbilisi* est imprononçable en basque; il faudrait intercaler un *i* entre *t* et *b*. Toutes les langues caucasiennes n'admettent pas, d'ailleurs, uniformément les contractions et les rencontres de consonnes dans les mots. Ainsi, en géorgien, le nom de la « menthe » (*Mentha*) est *p'it'na*, en svane *p'it'naj*. Le groupe *-t'n-* résulte d'une contraction : en mingrélien oriental on a *p'it'ina*, en ossète *betina*. Ce mot, qui est sans doute un mot voyageur, se trouve en basque sous les formes *patan* (bisc. dialectal) et *batan* (bisc. et guip.); le passage de *p* initial à *b* est régulier en basque.

Les systèmes consonantiques des langues caucasiennes sont beaucoup plus riches que celui du basque. C'est dans les langues kartvèles qu'ils sont le moins riches. Or le géorgien moderne a 28 consonnes, soit 8 de plus que le basque :

4 labiales :	b p p'			m
1 labiodentale :			v	
10 dentales :	d t t'	ʒ c c'	z s	n, l
6 alvéolaires :		ʒ̣ č č'	ž š	r
5 postpalatales :	g k k'		ɣ x	
1 pharyngale :	q'			
1 laryngale :			h	

La spirante *z* n'est sans doute pas primitive. Le vieux géorgien possédait une pharyngale aspirée, *q*, qui a subsisté dans certains dialectes, mais est devenue *x* dans la langue littéraire et dans la plupart des dialectes.

On trouve dans le récent ouvrage collectif *Iberijsko-kavkazskie jazyki* (v. compte rendu par R. Lafon dans *BK*, XXV, 1968, p. 220-224) des tableaux indiquant pour chaque langue les sons dont elle se sert. Mais on ne dit pas toujours lesquels constituent des phonèmes. On sait que les langues les plus riches en consonnes sont celles du NO; l'oubykh détient le record avec 83 consonnes. Mais elles ne disposent que d'un très petit nombre de voyelles. Dans les langues nakh et celles du Daghestan, le nombre des voyelles est beaucoup plus élevé, celui des consonnes est moindre, mais toujours supérieur à ce qu'il est dans les langues kartvèles et, à plus forte raison, en basque.

Sans parler des séries de localisation et des articulations complémentaires que le basque ignore (p. ex. série arrière-vélaire, labialisation, articulation latérale), les occlusives et les affriquées caucasiennes vont par trois et les spirantes par deux, tandis que les occlusives du basque vont par deux et que chaque ordre de spirantes et d'affriquées ne comprend qu'un terme.

	basque	langues caucasiennes
occlusives	3 séries de 2	3 séries de 3
affriquées	3 séries de 1	2 séries de 3
spirantes	3 séries de 1	3 séries de 2

On a donc d'un côté 6 plus 3 plus 3, c'est-à-dire 12, et, de l'autre, 9 plus 6 plus 6, c'est-à-dire 21. Et cela en considérant seulement les labiales, les dentales, les sibilantes et les dorsales.

Difficultés que rencontre l'établissement de correspondances phonétiques entre le basque et les langues caucasiennes, et précautions à prendre.

Des traits essentiels du système phonologique basque ne se retrouvent pas dans les systèmes caucasiennes, et réciproquement.

Trois des caractères les plus originaux du consonantisme basque ne se rencontrent pas dans les langues caucasiennes : l'opposition phonologique de *r* douce et de *r* forte; la mouillure expressive; le fait que les chuintantes, toujours mouillées par nature, ne sont pas primitives, mais proviennent de sifflantes ou de mi-chuintées. Rien ne rappelle en caucasique l'opposition de (*h*)*ari* « fil » et de (*h*)*arri* « pierre ». Quelques langues caucasiennes, notamment le tcherkesse, l'oubykh et l'oudi, possèdent, comme le basque, des mi-chuintées distinctes des sifflantes et des chuintantes. Mais dans les correspondances que l'on a pu établir, jamais une mi-chuintée caucasique ne

correspond à une mi-chuintée basque, et réciproquement. Les correspondances s'établissent tout autrement. C'est à des sibilantes glottalisées (le plus souvent affriquées) des langues caucasiennes que répondent les mi-chuintées (affriquées ou spirantes) du basque. Ainsi, à bsq. *su* « feu » (gé. *cecxi*), qui se distingue par sa consonne de *zu* « vous » (*tkven*), correspond la série bien connue de tcherk. *mas'oe*, avec un préfixe *ma-*, lak *c'u*, artchi *oc'*, darg. *c'a* « feu », gé. *c'v-a* « brûler ». Le basque n'a plus d'affriquées mi-chuintées à l'initiale des mots; elles s'y sont réduites à la spirante *s*; mais l'affriquée s'était conservée dans *itsu-arri* « silex », litt. « pierre à feu », attesté au XVI^e siècle, avec un préfixe *i-*; la forme actuelle est *su-arri*, *su-harri*. Au pronom de 2^e pers. du pl. *zu*, devenu pronom de 2^e pers. respectueuse du singulier, correspond la série bien connue des formes du pronom de 2^e pers. du pluriel dans les langues caucasiennes septentrionales, au NO *s^o-*, tchéch. *šu*, tab. *ič^ou*, (v. notre article de *BK*, XIX-XX, p. 49-50). Nous avons présenté dans *BK* (XIX-XX, 1965, 57-60) des correspondances basco-caucasiennes portant sur des sibilantes labialisées de diverses langues caucasiennes.

On trouve bsq. *s*, *ts* en regard de cauc. *c'* dans les mots suivants : bsq. *baso* « forêt », lak *vac'a*, darg. *wac'a*; le basque ne possède pas *v*; *w*, dans la mesure où il s'y rencontre, est toujours secondaire et ne se rencontre jamais à l'initiale. Le nom basque du « loup », qui est déjà attesté en aquitain sous la forme du nom de personne ou du surnom *Oxson*, *Osson*, peut avoir perdu un *b* à l'initiale. Il rappelle avar *bac'*, botlikh *bac'a*, andi *boc'o*, darg. *vic'*, nom. pl. *vuc'-i*, « loup ». En lak et en nakh, le mot contient un *r* avant l'affriquée : lak *barc'*, gén. *burc'il*, bats *beorc'*, tchéch *borz* (où *z* provient de *c'*).

« Maison » se dit *etxe* dans la plupart des parlers basques. La chuintante, qui a perdu ici toute valeur affective ou diminutive, provient de *ts*. La mi-chuintée s'est conservée aux deux extrémités du domaine basque, en biscayen et en roncalais. Ce mot, où *e-* est sans doute un préfixe, peut correspondre à tchéch., ingouch et bats *c'a* « maison, chambre ».

Le *s* de bsq. *ase* « rassasié », d'où *aski* « assez », *asko* « beaucoup », a pour correspondant *c'* dans des mots caucasiennes signifiant « plein », « remplir », qui se rencontrent dans presque toutes les langues du centre et du Daghestan (liste n^o 27 de Troubetzkoy); au NO, il y a un *z* : tcherk. *jəz*, *iz* « plein », tab. *ac'i*, ag. *ac'u*, etc., bats *-uc'* « remplir », lak *uc'u* « plein ». Il convient d'y ajouter oub. *za* « plein », « toujours avec préfixe possessif de la 3^e pers. », soit *yazá* (H. Vogt, *Dictionnaire de la langue oubykh*, n^o 2258). Dans *Études basques et caucasiennes*, p. 66, j'ai mentionné un mgr. *c'ac'* « remplir jusqu'au bord » qui est erroné et doit être supprimé.

Le « sureau » s'appelle en géorgien *anc'li*, en mingrélien *inč'əri*, en svane

gänč'w- (Klimov, *Etim. slov.*, p. 44), en basque *intsusa* (bisc. dial. et guip. dial.) et *lintsusa* (h.-nav.-sept. dial.). Le *g-* du mot svane et le *l-* de *lintsusa* sont inexplicables, et l'on ne voit pas quelle est la signification de la finale *-usa*. Le *-l* du mot géorgien et le *-r* du mot mingrélien sont des suffixes.

Gé. *mač'ari* « moût », pour lequel Klimov ne signale pas de correspondants hors du géorgien, peut faire penser à basq. *mats*, *maats*, *mahats* (accentué sur la première syllabe en souletin, ce qui est régulier) « raisin ». Car bsq. *ts* correspond à gé. *c'* et *č'*. La finale *-ari* peut être un suffixe. Mais en basque *mats* doit être plus récent que les formes dissyllabiques. S'il en est ainsi, le mot géorgien et le mot basque ne peuvent pas être rapprochés.

Le basque ignore certains traits phonologiques qui sont communs à toutes les langues caucasiques malgré la diversité des systèmes : l'existence de consonnes dites glottalisées ou à articulation supraglottale; l'existence de deux *k* dont l'un est articulé plus en arrière que l'autre; l'existence des spirantes dorsales des types x et γ ; l'opposition sourdes/sonores dans les spirantes et les affriquées (le basque ne connaît que des sourdes, sauf quelques exceptions dialectales récentes). Les parlers basques du nord des Pyrénées possèdent des occlusives aspirées, mais elles sont de simples variantes phonétiques des sourdes ordinaires. En regard de la triade gé *parva* « cacher », *p'arva* « voler », *barva* « bêcher », le basque ne présente qu'une opposition à deux termes comme celle de *ipar* ou *iphar* « nord, vent du nord », *ibar* « vallée »; il ne possède pas trois mots différents, l'un à *p* ordinaire, un deuxième à *ph*, un troisième à *b*. Dans beaucoup de mots, l'occlusive aspirée est postérieure à la conquête romaine : dans *bakhe* « paix » et *bikhe* « poix », de lat. *pace(m)*, *pice(m)*. L'*h* est également secondaire dans *anhoá*, *anhúa* « provisions de voyage », qui vient de lat. *annona*. Comme la distinction de *r* douce et de *r* forte est inconnue du géorgien, on n'est pas sûr de pouvoir rapprocher gé. *bari* « plaine, vallée » et bsq. *ibar* (avec *r* forte) « vallée, vallon ». De plus, s'il est très vraisemblable que bsq. *i* est un préfixe, ce n'est pas absolument certain.

Bsq. *hurrup(a)* ressemble à gé. *ulupa*. Mais les sens diffèrent. En basque, *hurrup*, avec un *p* final qui est irrégulier, exprime l'action d'aspirer un liquide dans la bouche et le bruit qui en résulte; c'est une onomatopée. Le substantif *hurrupa*, *hürriipa* signifie « gorgée de liquide »; on en a tiré le verbe (*h*)*urrupatu* « aspirer, avaler », *hürriipatiü* « boire par gorgées »; on lit dans Liçarrague, *Apocalypse*, 12, 16, *hurrupa zezan* « la terre) avala (le fleuve) ». Mais gé. *ulupa* veut dire « portion de nourriture ». On ne peut donc pas affirmer qu'ici gé. *l* correspond à *r* forte du basque. Le mot basque serait plutôt à rapprocher de la racine géorgienne *q'lup'-*, *q'lap'-* « avaler, déglutir », qui s'applique non seulement aux liquides, y compris la salive, mais encore

aux solides. Mais il s'agit d'onomatopées, domaine où les rapprochements riment fort de n'être pas solides.

R douce est rare en basque à la fin des mots. Il est significatif que le basque ait changé en *r* fortes des *r* qui ne l'étaient pas dans des mots empruntés au latin ou à des langues romanes : l'*r* finale est forte dans les mots suivants : *agur* « salutation ; salut ! », de lat. *augurium* ; soul. *segür* « sûr, certain », *malür* « malheur », empruntés au béarnais et qui sont accentués sur la dernière syllabe, comme dans la langue d'origine.

Si l'on rapproche bsq. *izurri* « peste, épidémie », où l'*i* initial est presque sûrement un préfixe, de la racine géorgienne *svar-*, *svr* « souiller, salir », qui n'est pas représentée dans les autres langues kartvèles, on a un exemple de gé. *r* correspondant à bsq. *rr*.

C'est l'*r* douce du basque qui correspond à *r* de l'abkhaz dans le préfixe qui sert à former les verbes causatifs (concordance signalée depuis longtemps par Trombetti).

Une des difficultés que l'on rencontre quand on cherche à établir des correspondances phonétiques entre les langues caucasiennes et le basque est que, comme le basque manque de certaines consonnes qui existent dans les langues caucasiennes, il doit répondre à plusieurs consonnes caucasiennes par zéro. Ainsi, dans certains cas, bsq. zéro peut être le correspondant d'une spirante caucasique dorsale *x* ou *χ*, dans d'autres celui de l'occlusive glottale '. En outre, on peut rarement établir qu'un *h* est ancien dans un mot basque. Ainsi, tandis que *eri* « malade » n'a jamais d'*h*, et doit être très ancien sous cette forme, on ne peut déterminer quelle a été la forme primitive du mot qui signifie « doigt » : il se présente sous les formes *eri*, *erhi*, et même, en souletin, *éhi*, l'*r* étant tombée devant *h*. Aujourd'hui, *eri* « doigt » se confond avec *eri*. On ne peut pas savoir s'il en était ainsi primitivement. La question se complique encore du fait que le mot signifiant « bague, anneau », qui est sans doute dérivé du nom du « doigt », se présente sous des formes variées : *eraztun*, *erhaztun*, *erraztun*, *erretzun*, *erháztün*, d'où *eháztün*, et même *eleztun*. Il semble bien que le nom du doigt ait contenu primitivement une consonne après l'*r* ; mais laquelle ? Ce nom ne semble pas avoir de correspondants dans les langues caucasiennes.

Le basque ne possède, avons-nous dit, ni *x* ni *γ*. Alors, à quoi un *x* ou un *γ* caucasique peuvent-ils correspondre en basque ? Il est bien entendu qu'en basque *x* note une chuintante mouillée, et en caucasique une spirante dorsale. En gounzib, langue du groupe dido, ou tsèze, parlée par quelque 600 personnes, « molaire » se dit *xáχin* (E. A. Bokarev, *Cezskie (didojskie) jazyki*, p. 24) : *x* et *γ* sont des dorsales uvulaires, *a* est un *o* « non-labialisé » (16), c'est-à-dire dépourvu d'arrondissement labial, donc un *o* tirant sur *a*. Ce mot

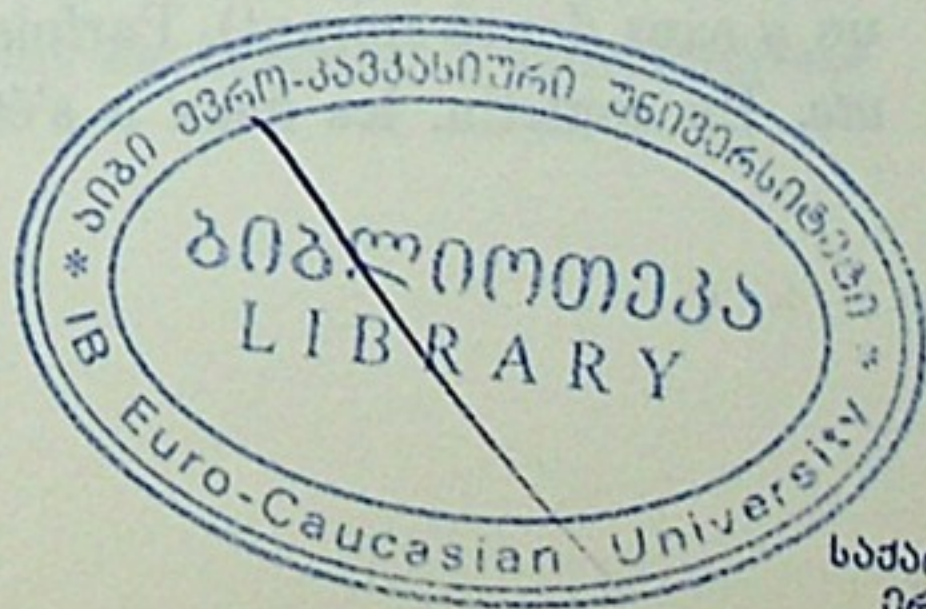
fait penser à bsq. (*h*)*agin*, qui, dans la plupart des parlers basques, signifie « dent molaire » (*uk'ana k'bili*). On ne peut pas savoir si l'*h* est ancien. En basque, des *h* anciens ont pu disparaître, puis réapparaître en même temps que des *h* nouveaux apparaissaient. La place de l'accent, en souletin, sur *a* est régulière et montre que le mot n'a subi aucune contraction. Malheureusement, le mot *gounzib* ne semble pas représenté dans les autres langues tsèzes, ni ailleurs. Selon E. Bokarev (253), *à* du *gounzib* provient de *o*; mais ce *o* est-il lui-même ancien? Le mot *gounzib* qui signifie « sommeil », *mālu*, a pour correspondants en tsèze *molu* et en béjité *malu* (253). Le même mot a un *o* en andi (*mol'li*), mais un *a* en avar (*mal'lo*) et aussi en lak (*mak'*), correspondance établie par Troubetzkoy (*BSL*, XXIII, 1922, p. 196). Il est donc possible que le mot tsèze ait contenu primitivement un *a*. Quoiqu'il en soit, dans ce mot, le basque pourrait répondre à *x* par zéro ou par *h*, et à *γ* par *g*. La correspondance bsq. *g* : cauc. *γ* peut se retrouver dans bsq. *gau* « nuit », gé. *game* « nuit », mgr. *γuma* « hier dans la nuit », la. *γoma(n)* « hier », lak *γav* « obscurité, crépuscule »; les langues caucasiennes qui possèdent la diphtongue *aw* sont rares.

Si le basque répond à *x* du caucasique par zéro ou *h* et à *c* du caucasique par *tz* ou *z*, il est naturel de penser qu'il doit répondre par *tz* ou *z* à *cx* du caucasique.

La racine géorgienne *picx-*, qui exprime l'idée de chaleur, d'ardeur, au propre et au figuré, et aussi celle de vivacité et de vitesse, fait penser à la racine basque *p(h)itz*, *bitz* « allumer, animer, ressusciter », qui se retrouve dans *bizi* « vivant, vif (au propre et au figuré); vie ». En basque, les occlusives sourdes se sont souvent sonorisées à l'initiale des mots. Ni Klimov ni Tchikobava n'indiquent de correspondant à cette racine géorgienne.

Pour ce qui est de bsq. *z* ou *tz* et du groupe *cx* en caucasique, il serait utile de tirer au clair les rapports qui peuvent exister entre divers mots qui, en basque et dans diverses langues caucasiennes, signifient « dent », « peigne », « herse ». « Dent » et « peigne » sont, dans d'autres domaines linguistiques, désignés par des mots apparentés : ainsi skr. *jāmbhaḥ* et r. *zub* « dent », v. isl. *kambr* « peigne », angl. *comb* « peigner », all. *Kamm* « peigne » (v. Meillet, *Introduction...*, 7^e éd., p. 114). Cela étant, on reste perplexé devant la liste suivante :

gé.	<i>varcxn-a</i> « peigner »	bsq.	<i>orraxe, orrazi</i> « peigne »
—	<i>sa-varcx-el-i</i> « peigne »	—	(<i>h</i>) <i>ortz</i> « dent »
—	<i>parcx-i</i> « herse »		
—	<i>porcx-i</i> « rateau »		
—	<i>pocx-i</i> « id. »		



mgr.	<i>rcxon-</i> « peigner »
la.	<i>cxon-</i> « id. »
sv.	<i>li-cxēn-iel</i> « id. »
—	<i>la-cxn-īr</i> « peigne »

On ne sait pas s'il convient de joindre à ces mots basques *orratz* « aiguille », car il existe en biscayen dialectal la forme *orraatz*, et en souletin *orratz* est accentué sur la dernière syllabe, ce qui indique qu'une contraction de voyelles a eu lieu. Du côté caucasique, il conviendrait de savoir ce qui, dans les autres langues kartvèles et ailleurs, correspond à gé. *v* ou *va* initial de mot.

Exemples et problèmes

Nous voulons présenter ici quelques exemples de rapprochements phonétiquement possibles et satisfaisants pour le sens, ainsi que d'autres qui posent des problèmes. Ils ont été proposés par nous-même, sauf les n° 5, 6 et 8, qui sont dus à K. Bouda. Pour des raisons de commodité, nous avons choisi des mots basques commençant par *a* ou *ha*.

1) Bsq. *a(h)ari* « mouton » (v. Lafon, *Études basques et caucasiennes*, p. 75-76). Ce mot se rencontre sous les formes suivantes : *ahari*, *aari*, *ari*. En souletin, les deux *a* sont nasalisés, et c'est le second qui porte l'accent. Comme *r* douce intervocalique a disparu en souletin ce mot s'y prononce couramment *ahai* (en deux syllabes, avec des *a* nasalisés). La voyelle finale de *a(h)ari* manque dans plusieurs dérivés, par exemple dans *aharko* « jeune mouton », *aharki* « viande de mouton »; en souletin, on dit *aharki*, car le suffixe *-ki* a été ajouté à *ahar-*, et l'*r*, n'étant plus entre voyelles, s'est maintenue.

Michelena est d'avis qu'un *n* figurait autrefois entre les deux *a*, et qu'il a nasalisé les voyelles contiguës avant sa disparition et l'apparition d'un *h* empêchant les deux voyelles de se contracter en une seule. L'argument est plausible. Mais nous touchons ici à un aspect particulier d'une question très discutée de la phonétique basque, celle des séquences « voyelle, *h*, voyelle ». Elle se pose d'une manière à part lorsque les deux voyelles séparées par *h* sont nasalisées, comme il arrive dans plusieurs mots en souletin, et, en outre, parfois, identiques. Dans certains cas, les séquences de type *āhā* proviennent sans aucun doute de *ana* : *āhāte* « canard » vient de lat. *anate(m)*, *ūhūre* « honneur » de lat. *honore(m)*. L'*n* de *anate* n'a subsisté nulle part en basque. Suivant les régions, il est tombé purement et simplement, ou il a été remplacé par un *h* ou par une autre consonne : *aate*, *ahate*, *agate* (avec un *g* sans doute spirant). Parfois les deux voyelles se sont fondues en une : *ate*. En souletin, les deux *a* s'étaient nasalisés avant la chute de *n*. Lat.

honore est devenu *ohore*, *ore*, en souletin *ũhũre*, avec des *u* nasalisés, en roncalais *õre*. Mais on ne peut pas affirmer que, dans tous les cas de ce genre, en particulier dans le nom du « mouton », il a dû y avoir primitivement un *n* entre deux voyelles. Il n'y a pas toujours concordance entre le souletin de France et son sous-dialecte roncalais. D'une part le roncalais a un *a* non-nasalisé dans *ari* « mouton » en regard de soul. *ãhãri*. D'autre part le roncalais a une voyelle nasalisée en syllabe fermée dans *ãr* « ver », *ũr* « noisette », *õl* « planche », *xãl* « veau », en regard de voyelles non-nasalisées dans soul. *ar*, *hür*, *óhol*, *xáhal*. Enfin, on peut citer un cas où la nasalisation de deux voyelles identiques séparées par *h* ne provient pas d'un *n* : *ẽhẽ* (accentué sur le premier *e*) « non ! non ! », qui provient de *ez ! ez !* Par contre, les voyelles de soul. *éhe*, ronc. *e* « eau de lessive » ne sont pas nasalisées. A notre avis, il a dû se passer, sur un territoire restreint, pour la nasalisation des voyelles en souletin et en roncalais ce qui s'est passé sur une aire beaucoup plus vaste pour l'aspiration. Celle-ci a, suivant une expression très juste de Michelena (*FHV*, p. 408), « proliféré d'une façon extraordinaire » en basque. Nous sommes d'avis qu'en souletin et en roncalais, à date ancienne, la suite « voyelle, *n*, voyelle » a dû devenir « voyelle nasalisée, *h*, voyelle nasalisée », mais que des voyelles séparées par *h*, surtout si elles étaient identiques l'une à l'autre, ont été nasalisées elles aussi par analogie, bien qu'elles aient été séparées antérieurement par une consonne autre que *n*. Par la suite, en roncalais, le groupe s'est réduit à une voyelle nasalisée.

Si donc c'est une consonne autre que *n* qui séparait primitivement les deux *a* de bsq. *a(h)ari* « mouton », on peut rapprocher ce mot des noms de l'« agneau » dans les langues nakh : tchéth. *ẽaxar*, ing. *hãxar*, bats *axrab*. L'élément laryngal du tchéthène et de l'ingouch est représenté en basque par zéro ; *x* peut l'être. L'*h* de *ahari*, s'il est ancien, correspond au *x* caucasique ; mais il peut avoir été ajouté secondairement pour empêcher le contact des deux *a* et éviter leur contraction.

Il est intéressant de noter que le basque possède un autre nom d'animal qui lui est commun avec les langues nakh. Bsq. *be(h)or*, soul. *bóhor* « jument » semble bien pouvoir être rapproché de tchéth. *beq'a*, ing. et bats *baq'* « poulain ». Ici, l'arrière-vélaire glottalisée *q'* a pour correspondant bsq. zéro : le basque ne connaît pas d'occlusive glottalisée, ni l'occlusive glottale. Bsq. *be(h)or* ne peut être lui-même séparé de bsq. *be(h)i*, soul. *béhi* « vache ».

2) Le mot basque *abu* « mortier » se trouve dans un proverbe biscayen de 1596 (Lafon, *Études*, 74-75). On peut en rapprocher la racine verbale tcherkesse et kabarde *wab*, *ub* « piler, égruger ». L'élément labial précède la consonne en tcherkesse et en kabarde, il la suit en basque ; la consonne est elle-même une labiale.

Il se peut que le basque et le kabarde possèdent en commun une racine verbale signifiant « moudre » et « piler ». Si la forme primitive de bsq. *ego*, *e(h)o* était *ego*, comme l'*e* initial est l'élément formatif d'un certain nombre de radicaux verbaux, la racine, qui serait alors *go-*, pourrait être rapprochée de kab. *g^oa*, *gu* « piler ».

3) Soul. *aigü* « viens ! » (gé. *modi*) (Lafon, Revue d'études basques *Eusko-Jakintza*, IV, 1950, p. 303-304). On emploie couramment en Soule cette forme d'impératif, où la racine du verbe, commençant par une voyelle, se présente, ce qui est régulier, sans préfixe ni suffixe. De nos jours, on n'emploie plus que trois formes de ce verbe : *aigü*, *biáigü* « qu'il vienne ! », *daigiün* « qui vient ; prochain (dans le temps) », avec le suffixe relatif *-n*, p. ex. *daigiün astia* « la semaine prochaine ». La diphtongue *ai* s'est réduite à *a* dans la variante salazaraise *dagun*. Il n'y a ni participe passé ni substantif verbal.

On emploie en bas-navarrais une racine *augi-* « venir » (participe passé *j-augi-n*) qui est une variante de la précédente. Elle ne possède que très peu de formes simples, telles que *haugi* « viens ! », *daugin* « qui vient », *dauginian* « quand il vient (viendra) » ; contrairement à *aigü-*, elle possède des formes composées, telles que *jaugiten da* « il vient », *jauginen da* « il viendra ».

Aucun motif tiré de la phonétique basque ne permet de dire laquelle des deux formes de cette racine est la plus ancienne. C'est *augi-* qui est le plus anciennement attesté (XVI^e siècle). Mais nous ne possédons pas de textes souletins de cette époque. Comme les racines verbales en *-u* (d'où soul. *ü*) sont très rares en basque et que le souletin, sur beaucoup de points, est très archaïsant, nous sommes d'avis que la forme ancienne est *aigu-* et que *augi-* est dû à l'attraction de formes comme *jauzi* « sauter », *jautsi* « descendre », *jauki* « attaquer ».

Les trois verbes suivants, qui signifient « apporter », *eragu*, *eraugi*, *eragi*, qui appartiennent à la partie sud-est du domaine basque, sont des causatifs tirés de *aigu-*, *augi-* au moyen du préfixe *r-* (v. plus haut, p. 16). La diphtongue s'est réduite à *a* dans la première forme et dans la troisième.

La racine basque *aigu-* (d'où *aigü-*) « venir » concorde exactement, pour ce qui est des sons, avec la racine abkhaz *ajg^o-* qui, selon Schiefner et Marr (Dictionnaire, p. 2), exprime l'idée de proximité : concordance d'autant plus remarquable que les diphtongues sont rares dans les racines en caucasique. Elle a servi à former le mot *ájg^oa* (de *áajg^oa*) « proche, prochain », d'où le substantif abstrait, à suffixe *-ra*, *á-ajg^oara* « proximité », et des formes verbales comme *sizájg^ooxojt'* « je m'approche de lui » et le causatif, à préfixe *r-* comme en basque, *isráajg^oejt'* « je l'approche ».



La concordance des deux racines est excellente pour ce qui est des sons et satisfaisante pour ce qui est des sens.

4) Bsq. (*h*)*aize* « vent », dans tous les dialectes; soul. *aize*, sans *h* : tcherk. *žja* (avec *ž* palatalisé) « vent », kab. *ža* (spirante mi-chuintée) « air, souffle, vent ». L'*a*, en basque, n'appartenait sans doute pas primitivement à la racine. La palatalisation a été reportée avant la consonne, sous la forme d'un *i* second élément de diphtongue, et la spirante est devenue sourde; le basque n'a pas de spirantes sonores.

5) Radical verbal basque (*h*)*as* « commencer » : géorgien *c'q'*-, mgr. *č'q'*, la. *č'k'*-, *č'*- « id. ». Si le basque répond à gé. *cx* par *tz* ou *z*, il peut répondre par *s* (mi-chuintée) à gé. *c'q'*.

6) Bsq. *ase* « rassasié » : v. plus haut, p. 14.

7) Bsq. (*h*)*aserre* « irrité; colère », *aser-* en baztanais : gé. *c'q'er-*, mgr. *č'q'or-* « être en colère » (Lafon, *Études*, p. 78). Même correspondance que sous le n° 5. Klimov cite un passage de l'Évangile de Jean, 7, 23, où se trouve l'expression géorgienne *guli gic'q'rebis* « votre cœur s'irrite », gr. *kholâte*, lat. *indignamini*. Or dans sa traduction basque (1571), Liçarrague emploie précisément dans le même passage l'adjectif *aserre* avec le verbe « être » : *aserre zarete* « vous êtes en colère ».

8) Bsq. *at(h)e* « tas »; tcherk. *'at*, kab. *'ete* « meule ».

9) Les deux rapprochements qui suivent ont attiré depuis longtemps notre attention. Nous les présentons ici avec beaucoup de réserve. Le verbe « jeter » se présente en basque sous des formes variées selon les régions : *aurt(h)iki*, *aurdiki*, *aurdigi*, *jaurti*, *jaurt egin*, *jaurtin*, *jaurtiki*, *jaurdigi*, *jaurtu*, *urt(h)iki*, *urthuki*, *urtigi* (Lafon, *Système*, II, 14-15). Il arrive même qu'un auteur emploie diverses formes. Ainsi, on trouve chez Liçarrague *aurthiten* et *aurthiteko*, *aurditen*, *aurthikiten*, *aurdigi*. Le sens fondamental est « jeter, lancer ». Mais ce verbe s'emploie aussi, en basque, pour rendre les idées exprimées en français par *tirer* et en espagnol par *tirar* : « tirer sur une couleur, tirer sur les rames d'un bateau ». Deux faits sont hors de doute : *j-* n'est pas ancien; l'élément *-ki*, *-gi* n'appartient pas à la racine; il indique la direction vers quelque chose. La forme primitive a dû être *aurt(i)/aurd(i)* : *aur* plus une occlusive dentale. Personnellement, cette racine nous fait penser à gé. *vard-/vrd-* « tomber », qui semble n'avoir pas de correspondant ailleurs. Notons que *avardna*, formé avec le préverbe *a-*, qui indique un mouvement de bas en haut, signifie « monter rapidement, précipitamment, sauter en l'air » (*DA* I 148-149). L'idée exprimée par la racine est celle d'un mouvement rapide. *Gamovardna* ne signifie pas seulement « tomber hors de », mais « sortir précipitamment ». Sans doute « tomber » n'est pas « jeter, lancer ». Mais une remarque d'A. Chanidzé montre qu'au point de

vue sémantique il n'est pas interdit de rapprocher bsq. *aurti/aurdi-* de gé. *vard-/vrd-*. Dans sa Grammaire (2^e éd., § 424, p. 267), il cite, parmi les cas où l'on passe du transitif au passif dynamique par substitution d'une racine à une autre, *gdeba* « lancer, jeter » et *vardna* « tomber » : *topi gaagdo* « il jeta le fusil », *topi gavarda* « le fusil tomba » ; *šeagdo* « il le jeta à l'intérieur », *sevarda* « il entra précipitamment ». Pour pouvoir se prononcer sur la validité du rapprochement de bsq. *aurti-/aurdi-* avec gé. *vard-vrd-*, il faudrait connaître les correspondants de mots géorgiens commençant par *va-* dans d'autres langues caucasiennes.

10) Bsq. *azau* « gerbe (de froment, de lin, de paille, etc.) ; tas de gerbes » : tcherk. *hanz^oe* « meule (de foin, de paille) », kab. *heve* « meule », où *v* correspond régulièrement à tcherk. *z^o*. Les formes sont assez variées, tant en basque qu'en tcherkesse. Liçarrague emploie le diminutif *azauto* pour traduire lat. *fasciculus* « botte », dans Mt, 13, 30, où il s'agit de « bottes (gé. *zneuli*) d'ivraie ». Ce mot mériterait une étude à part. Les dictionnaires donnent diverses formes, dont certaines doivent être contrôlées : *azau*, *azao*, *al(t)zau*, *altzu*. Il signifie, suivant les régions, « gerbe de blé, de paille, de foin, etc. ; javelle ; tas ou botte de foin ou d'autres herbes ». Lhande, souletin de naissance, indique deux significations, « gerbe de froment, de lin, de paille, etc. » et « tas de gerbes », et il ajoute : « en Soule, deux poignées (*ahürreta*) forment une javelle (*eskiita*), et dix javelles forment le tas (*azaua*) ». Pour ce qui est de l'*l*, Michelena pense qu'il s'agit sans doute d'une épenthèse dont les causes, dit-il, sont obscures (*FHV*, p. 340). L'*au*, en souletin, étonne, car dans ce dialecte *au*, dans cette position, aurait dû devenir *ai*, comme dans *gai* « nuit », de *gau*, et *nai* « il m'a », de *nau*. Deux hypothèses sont possibles, entre lesquelles il est difficile de choisir : ou cette forme a été empruntée à un autre dialecte, où *au* n'a pas subi de changement, ou elle provient de *azao*, et *ao* est devenu *au* postérieurement à l'époque où la diphtongue *au* était devenue *ai* en souletin par suite de la tendance à la palatalisation de la sonante *u* dans ce dialecte. Il est peu vraisemblable que *au* ait été suivi d'une *r* douce qui l'aurait empêché de passer à *ai* et serait tombée par la suite, comme dans *lau* « quatre », de *laur*. Par surcroît, Larrasquet, souletin lui aussi, signale un *altzo* signifiant « petit tas de genêts », et l'on emploie ailleurs *maltzo* « petite meule de fougère ou de jonc que l'on fait quand on fauche ces plantes » et *molzo* « tas, pile ». En tcherkesse, il existe des formes commençant par *han* et d'autres commençant par *ha*, et la consonne qui suit, toujours labialisée, est tantôt *z^o*, tantôt *c^o* (v. N. Iakovlev, in *Caucasica*, fasc. 6, 1930, p. 1-19). On voit que, quand il y a une consonne après *ha*, ce qui est le plus fréquent, c'est un *n*, non un *l* comme en basque.

Ce rapprochement, s'il était fondé, serait important, car il concerne un terme de la technique agricole, comme dans le cas de tcherk. *z^oe-*, oub. *z^oa-* en regard de bsq. *zo-* « labourer » qui figure comme premier élément dans divers noms composés (v. Lafon, in *BK*, art. cit., p. 59). Mais il se heurte, comme on le voit, à plusieurs difficultés.

(*À suivre.*)

René LAFON,
Université de Bordeaux,
1970.

APPARITION ET CONDITIONS HISTORIQUES
DU DÉVELOPPEMENT DANS L'ART GÉORGIEN
DE L'ICONOGRAPHIE NATIONALE
ET SES PARALLÈLES STYLISTIQUES

(Résumé)

Grâce à une minutieuse analyse de documents et d'œuvres de l'art plastique, l'auteur du présent article a établi qu'à partir de la fin du VIII^e siècle un intense travail créateur, visant à réaliser un style artistique nouveau, correspondant à l'évolution de la vie historique du pays, se déroulait en Géorgie.

Malgré le poids du joug arabe, l'Église géorgienne se posa en champion de l'indépendance nationale, faisant appel à l'art pour défendre la culture géorgienne. Les Vies des saints géorgiens, représentées sur les murs des églises, manifestation d'un effort constant vers un but déterminé, favorisaient le renforcement de la conscience nationale.

Dans les Vies des saints de la Géorgie de cette époque on décèle non seulement l'amour de la nature et de ses beautés, mais encore l'amour des êtres vivant dans cette nature. Les cycles des Vies des saints locaux étaient intégrés aux thèmes de la peinture religieuse. Les épisodes empruntés à la Vie de David Caredjéli tiennent autant de place dans l'histoire de l'art géorgien antique que le cycle de St François d'Assise dans l'art italien.

La Vie de David Garedjéli a été étudiée en détail dans la peinture murale géorgienne du X^e siècle. Garedjéli voyait dans la nature une manifestation de la majesté et de la bonté divines. Il parlait aux cerfs, protégeait les oiseaux contre les chasseurs. Ces thèmes sont représentés avec le plus grand relief dans les peintures rupestres de David Garedjéli, qui forment des matériaux d'une grande richesse pour l'histoire de la peinture murale. Ces peintures murales présentent des parallèles d'une part avec celle des églises rupestres de Cappadoce et d'autre part avec une série de peintures murales romanes.

Par leur style et leur iconographie, les peintures murales géorgiennes des IX^e et X^e siècles sont étroitement liées aux monuments de l'Orient chrétien — Syrie, Palestine, Cappadoce — et ont de nombreux points communs avec les fresques romanes. Jusqu'au X^e siècle, l'art géorgien se trouvait en dehors de l'influence directe de l'art byzantin. Dans l'ensemble, il avait plus d'affinités avec les pays chrétiens d'Orient qu'avec Byzance et davantage d'éléments communs avec l'art roman occidental qu'avec l'art byzantin.

C'est à partir du IX^e siècle que l'on observe dans toutes les provinces géorgiennes — compte tenu du territoire soumis directement à l'émirat de Tbilisi — une intense activité dans la création d'un nouveau style artistique plus approprié aux nouvelles conditions de la vie sociale.

La situation politique de cette époque est marquée par un effort d'unification de ces provinces, favorisé par un affaiblissement général du khalifat arabe, à partir du milieu du VIII^e siècle.

La domination arabe n'a exercé, en somme, qu'une influence peu importante sur la vie culturelle de la Géorgie. Autant l'Iran, malgré sa riche culture multiséculaire, assimila celle des Arabes et adopta un nouvel alphabet, une nouvelle religion, etc., autant la Géorgie et l'Arménie ont gardé intactes leurs traditions nationales. La culture et la religion chrétiennes y avaient si fortement pris racine que toutes les mesures énergiques prises par les Arabes ne surent détourner ces deux pays de leur voie de développement culturel. L'Église géorgienne se pose en propagatrice ardente de la libération nationale et de la renaissance du pays. Sur ordre de Samuel, chef de l'Église géorgienne, un certain Ioanné Sabanisdzé écrivit en 786-790 « Le martyr d'Abo Tbiléli ». Abo, Arabe de Bagdad, spécialiste en produits de parfumerie, avait acquis à la cour de Nersess, éristavi de Kartli, une connaissance parfaite de la langue géorgienne et s'était converti au christianisme. L'émir de Tbilisi en fut informé, le condamna à mort et le fit exécuter sur la place publique, le 8 janvier 786. L'auteur du « Martyre » qui avait personnellement connu Abo, sut tirer parti de cette mort héroïque pour la foi chrétienne en ralliant ses compatriotes à la cause de l'Église.

Au VIII^e siècle déjà, l'Église géorgienne s'écarte peu à peu des traditions syriennes et palestiniennes et pose le principe de sa pleine et entière indépendance du Patriarche d'Antioche. Les hommes progressistes de l'époque unissent leurs efforts pour argumenter le bien-fondé de l'indépendance de l'Église et de la culture chrétienne géorgienne qui, selon eux, ne le cédait en rien à la culture grecque. L'une des illustres personnalités géorgiennes du mont Sinaï — Ioanné Zossimé (fin X^e siècle) est l'auteur d'une œuvre d'une grande originalité, intitulée « Louanges et glorification de la langue géorgienne », dans laquelle l'auteur ne se contente pas de placer sur le même plan les langues géorgienne et grecque, mais proclame encore la supériorité de la première sur la seconde : « Les langues géorgienne et grecque sont telles deux sœurs Marthe et Marie. La langue géorgienne est une langue qui sait garder le mystère ; elle se conservera jusqu'au jour du Jugement dernier afin que tous les peuples soient jugés en cette langue ».

Le développement des monastères géorgiens, situés non seulement en Géorgie même, mais encore dans des pays éloignés (Mont Athos, Chypre,

Constantinople, Antioche, Bethléem, Jérusalem, et autres), et qui furent les principaux centres de la culture et de l'art chrétiens, engendra un genre tout particulier de littérature religieuse, connu sous le nom de « Vies » et « Actes » des saints pères. L'art géorgien de cette époque consacrait la plupart de ses œuvres aux images des saints, parmi lesquelles la place la plus importante était réservée, après Sainte Nino, évangélisatrice de Géorgie, à David Garédjéli. La pensée théologique de ce temps ne se bornait pas à enrichir ces « Vies » de détails pieux et instructifs, mais les dotait encore d'un certain sens politique. Ces œuvres servaient de documents proclamant l'indépendance de l'Église géorgienne et son égalité juridique avec les Églises des autres pays chrétiens, y compris Byzance.

Malgré la domination arabe, l'Église géorgienne a toujours joué un rôle important dans la lutte pour l'indépendance de son pays en orientant les arts dans le même sens que la culture nationale. Les « Vies » des saints géorgiens, ornant les murs des églises, ont un but bien déterminé, visant au renforcement de la conscience nationale.

On observe à cette époque une nouvelle tendance à représenter, à côté des beautés de la nature, celle des êtres vivants qui la peuplent. Le progrès que l'on constate dans la pensée religieuse et la rénovation des thèmes littéraires trouvent leur reflet dans l'art géorgien et, tout particulièrement, dans la peinture monumentale du X^e siècle. C'est ainsi que l'on voit apparaître dans la peinture religieuse de nouveaux thèmes représentant tout un cycle d'épisodes tirés de la vie des saints pères géorgiens. Ceux, tirés de la « Vie » de St David Garédjéli, occupent dans l'histoire de l'art ancien géorgien une place non moins importante que les épisodes du cycle de St François d'Assises dans l'art italien.

La vie de St David Garédjéli fut minutieusement interprétée dans l'art géorgien du X^e siècle. Les peintres de cette époque n'avaient à leur disposition aucun modèle dont ils eussent pu tirer parti et créaient leurs propres compositions d'une grande originalité. Les épisodes de la vie de St David Garédjéli sont nettement empreints des mêmes motifs que celles de St Luc de Phocide et de St François d'Assise : représentation de la nature et des animaux.

Byzance vénérât ses saints pour leur martyre, leur ascétisme et la profondeur de leur pensée théologique. David Garédjéli ne fut ni martyr ni fondateur d'une école théologique. Tout en observant le jeûne et la chasteté, il n'avait rien d'un ascète austère. La nature, qui représentait aux yeux des ermites égyptiens une création diabolique, faite pour induire en tentation le genre humain, représentait pour David Garédjéli la grandeur et la bonté divines. Bien avant St François d'Assise, David Garédjéli avait prêché l'idéal moral qu'il voyait dans l'humilité, l'amour et la patience infinie. Il



parlait aux cerfs, protégeait les oiseaux contre les chasseurs. C'est dans les fresques rupestres de l'ermitage de St David Garédjéli que ces thèmes ont reçu leur plus ample développement et présentent une riche documentation sur l'histoire de la peinture monumentale géorgienne. Ces fresques trouvent leurs parallèles stylistiques, d'une part dans celles des églises rupestres de Cappadoce et, d'autre part, dans de nombreuses œuvres de la peinture monumentale romane.

David Garédjéli, l'un des treize pères de l'Église syrienne, est venu de Syrie en Géorgie tout au début du VI^e siècle, si l'on en juge d'après l'analyse comparative des sources historiques et les données anciennes de sa biographie; c'est, selon toute vraisemblance, au milieu de ce même siècle qu'arrivent par groupes : Ioanné Zédaznéli, Chio Mgviméli, Abibos Nékresséli, et d'autres. C'est à ces derniers, venus du monastère de St Siméon le Stylite, qu'appartient l'initiative de la fondation des monastères en Géorgie.

La vie de St David Garédjéli occupe une place transcendante dans les arts plastiques de cette époque.

L'église d'Oudabno, qui représente, avec le réfectoire du couvent, un seul ensemble artistique, est le premier et le plus important des monuments créés dans la première moitié du X^e siècle, dont les murs reproduisent en détails la vie de ce saint.

Cette église est taillée dans le roc et représente un local formé de deux grandes nefs indépendantes reliées par trois travées en forme d'arcs. La partie sud de l'église était tout d'abord semi-rupestre. A l'heure actuelle, elle s'est, par endroits, entièrement effondrée, et seul le mur du nord s'est conservé avec un fragment de voûte en anse de panier. L'abside de l'autel a presque entièrement disparu; il n'en reste plus qu'un fragment de la conque où l'on aperçoit encore la silhouette d'un ange.

L'autre partie de l'église est bien conservée. Le faîte de la partie est du mur est irrégulier et la voûte presque plate. La voûte et l'abside de l'autel de la partie sud de l'église ont une forme régulière et la surface du mur est parfaitement plate. Les deux parties de l'église sont ornées de fresques qui forment un ensemble complexe de différentes époques.

Les fresques de la partie nord de l'église nous sont parvenues en trois couches de différentes époques. La partie la plus ancienne de la peinture, que nous considérons comme la première et que nous appellerons « couche première » ne s'est conservée sans superposition que dans la partie de l'autel qui représente un « déésis ». Les murs nord et ouest de l'église sont entièrement couverts de fresques représentant tout un cycle d'épisodes tirés de la vie de St David Garédjéli. La couche ultérieure recouvre toute la surface de la voûte de l'église. Elle fut apposée sur une couche de chaux recouvrant

la peinture première. La chaux avait été apposée en une couche très fine qui permet nettement de distinguer en maints endroits toute une série de compositions de la couche première.

La troisième couche s'est conservée sur le mur sud. Ses fresques comportent des sujets disparates, et différentes images de saints. La peinture des trois couches est hétérogène, quant au style et au sujet.

Sur les murs ouest et nord, dans les endroits où la chaux recouverte par les fresques de la deuxième couche s'est effritée, on distingue la peinture de la couche première, exécutée dans le même style et avec la même technique que celle de l'abside de l'autel. Ces fresques ne représentaient que des épisodes de la vie de St David Garédjéli. Selon le schéma des fresques, on constate, à l'instar des anciennes traditions de la peinture monumentale que l'on peut observer dans les fresques rupestres de Cappadoce, que les compositions sont sans encadrements; tous les sujets sont représentés sur le fond d'un paysage montagneux, fourni soit par une chaîne de montagnes arrondies (côté ouest), soit par des massifs arrondis séparés (côté nord). Dans les saillies des montagnes sont disposés, de part et d'autre, et à grande échelle, des arbres recouverts de feuillage comme sur les premières œuvres d'art chrétiennes. Sur le fond de ce paysage qui représente d'une manière conventionnelle le massif de Garédja (« mravalmta »), sont reproduits, à plus grande échelle encore, les principaux personnages.

Sur le mur de l'ouest, près de l'angle sud-est, on voit deux personnages, assis, David Garédjéli, parlant à son disciple, Loukiane, et ce dernier, l'écoutant attentivement, que nous reconnaissons, d'après le type et les vêtements. Un peu plus loin, entre deux arbres, on aperçoit St David Garédjéli, debout, un livre à la main. Dans l'angle nord-ouest — une troisième composition du même type : un moine à genoux boit dans une source miraculeuse devant St David dont les prières ont transformé l'eau impure en eau potable.

Sur le mur nord, on ne distingue plus qu'à peine les traces de trois autres compositions. La première, de gauche à droite, en partant de l'angle nord-ouest, représente St Loukiane bêchant sur le fond d'une grande colline de forme arrondie; devant lui St David, bénissant son disciple; au premier plan, on aperçoit, selon toute probabilité, le même St Loukiane récoltant, d'après le texte de la « Vie » du Saint, de maigres racines, seule nourriture des moines. On distingue sur le fond le fragment d'une inscription « ... ce Loukiane » qui devait expliquer le sujet. Un peu à l'écart, on voit un saint, debout, en habit de moine, tourné vers la scène décrite ci-dessus; il tient sa main gauche, dont la paume est tournée vers le spectateur, devant sa poitrine, tandis que sa main droite est tendue en avant. Tournant le dos à ce saint

inconnu, on distingue la silhouette de St David, habillé en moine et marchant, une crosse à la main; devant lui se dressent les contours d'un grand édifice, en forme de tour, traité d'une manière conventionnelle et représentant, selon toute évidence, Jérusalem.

Les thèmes populaires dans l'art de la première époque de la chrétienté, comme celui de l'ascension du prophète Élie, le dessin du paysage montagneux, rappelant la mosaïque de Ravenne, et, particulièrement, la disposition des personnages sur le fond du site conventionnel montagneux, ainsi que le caractère large et monumental de la peinture, rapproche ces fresques des œuvres de la peinture monumentale qui ne doit guère être située plus tard qu'au IX^e siècle. D'après les données historiques, le prestige du monastère s'accrut considérablement grâce à l'activité d'Hilarion le Géorgien à David Garédja. Sur son initiative, l'église dans laquelle se trouvait la sépulture des saints David et Loukiane, fut agrandie; il est probable qu'elle fut décorée de fresques dont les sujets étaient tirés de la vie du fondateur de l'ermitage de Garédja, quoiqu'aucune allusion directe n'y soit faite dans la biographie de St Hilarion qui est arrivée jusqu'à nous.

On trouve la suite du cycle de la vie de St David dans les fresques de la partie externe de l'église semi-rupestre, et qui ont été exécutées, pense-t-on, environ un siècle après celles qui ornent l'église rupestre même. Comme nous l'avons déjà indiqué, cette église est, dans sa majeure partie, entièrement en ruines, et les fresques en sont à ciel ouvert. L'abside de l'autel s'est effondrée, la conque a disparu entièrement, et ses débris sont recouverts de terre. On n'en retrouve qu'un fragment représentant un ange qui s'élance en avant, les bras tendus, sans globe et sceptre habituels. Il est vêtu d'une tunique blanche et d'un himatium vert clair. La composition de la fresque indique obligatoirement la présence dans le temps d'un ange symétrique de l'autre côté de la conque. L'absence chez l'ange de globe et de sceptre témoigne du fait que le centre de l'abside ne portait pas d'image de la Ste Vierge. Par ailleurs, l'analyse architecturale démontre, de son côté, qu'étant donné la présence dans la conque de deux anges se faisant face, il ne pouvait y avoir de place pour une image centrale. Si l'on tient compte d'un bout de segment du ciel et d'un petit fragment de la partie inférieure de l'Arche de Noé, on peut en déduire que la conque de l'abside de l'autel portait à l'origine deux anges en adoration devant l'Arche de l'Écriture, à l'instar de ceux de la célèbre mosaïque du IX^e siècle de Germigny-les-Prés en France ¹.

¹ M. VAN BERCHEM et E. CLOUZOT, *Mosaïques chrétiennes du IV^e au X^e siècles*, Genève, 1924, p. 223-225, fig. 288; L. GISCHIA et L. MAZÉNOD, *Les arts primitifs français*, Paris, 1938, p. 41-42.

Sous cette composition, se trouvaient, alignés, les Saints Apôtres, sous l'un desquels se lit l'inscription : « de St Paul ». Toutes les images sont recouvertes de terre, et la plupart d'entre elles sont irrémédiablement perdues.

La voûte de l'église était ornée de fresques représentant douze grandes fêtes. Dans la partie supérieure de la pente nord de la voûte en anse de panier, on retrouve les traces des compositions suivantes : « La Résurrection de Lazare », « L'Entrée du Christ à Jérusalem », « La Crucifixion », « La Pietà », « La mise au tombeau », « La descente du Christ aux Enfers ». Plus bas, on distingue sur le même mur « L'Ascension », « La descente du St Esprit » et « La dormition de la Ste Vierge ».

La partie ouest comprenait une grande composition du « Jugement dernier » dont il ne reste qu'un groupe de cinq apôtres et quelques images de l'enfer et de ses tortures. On suppose que la pente sud de la voûte était ornée de compositions, représentant « L'Annonciation », « La Nativité », « La Purification », « L'Épiphanie », et « La Transfiguration ». Le cycle du Nouveau Testament est caractérisé par une attention toute particulière prêtée aux épisodes de la Passion.

La partie inférieure de la voûte représentait, sur le mur nord, des personnages historiques, aussi bien religieux que laïques, tournés de trois quarts vers l'autel. Leurs noms ne sont malheureusement pas conservés.

Dans la partie centrale du mur nord, entre les sujets du Nouveau Testament et le cycle des personnages historiques, on voit trois grandes compositions sur la vie de David Garédjéli. La première de ces compositions représente Loukiane, le disciple de David, en train de traire des biches. Selon la Vie de St David, celui-ci s'était installé avec son disciple dans une grotte, et tous deux se nourrissaient de racines d'herbes qui, au printemps, croissaient à profusion dans l'ermitage de Garédja. Mais le soleil brûlant et la chaleur torride de l'été desséchèrent bientôt toute la végétation. Loukiane, devenu sombre, se plaignait de leur sort à St David ; ce dernier s'efforçait de calmer son disciple en l'exhortant à la patience. Durant leur entretien, trois biches, suivies de leurs petits, apparurent venant du désert et s'arrêtèrent devant le Saint Père. St David ordonna alors à Loukiane de prendre un récipient et de les traire.

La légende raconte encore qu'un dragon avait élu domicile près de la grotte où vivaient David et Loukiane. Un petit faon devint la proie de ce terrible monstre dont les yeux étaient injectés de sang, le front orné d'une corne et l'échine couverte de poils durs et hérissés. Les cerfs, épouvantés, accoururent chez Loukiane en se plaignant du dragon. Loukiane s'adressa



alors à David et lui dit : « Saint père, les cerfs sont venus, très attristés, car l'un de leurs petits a péri ».

Les deux épisodes dont parle la Vie de St David ont servi de sujets aux peintres. La première scène représente Loukiane, entouré de quatre cerfs rangés devant lui ; les petits faons sont placés de profil. Parmi eux, on voit, bien en évidence, l'un des petits qui, selon toute probabilité, devait devenir par la suite victime du dragon. Un récipient est posé aux pieds de Loukiane. Le côté gauche de la composition est occupé par le dragon à la gueule grande ouverte, dont il ne reste que des traces fort confuses. On lit, sur fond bleu, cette inscription dédiée à la composition : « Loukiane trait les biches ».

La deuxième scène est beaucoup mieux conservée. Sa partie droite représente David Garédjéli et Loukiane, discutant du triste événement. L'autre partie de la composition représente le troupeau de cerfs et leurs petits ; les bêtes sont disposées d'une façon très artistique, leurs poses se distinguent par la vivacité et une grande diversité de mouvements. Le groupe des cerfs est extrêmement expressif. L'attitude de David et de Loukiane est sévère et majestueuse. On voit sur le fond de la composition l'inscription ci-dessous qui explique le sujet :

« Ci-venus les cerfs, fuyant le dragon, et Loukiane exprime sa plainte à David, car [le dragon] avala l'un des petits faons ».

La « Vie » du Saint nous conte que St David reconnut aussitôt le diable qui avait pris l'apparence d'un dragon. S'armant de sa crosse, il se dirigea vers l'autre de Satan et le somma, au nom du Seigneur, de quitter l'ermitage de Garédja. Le démon, en langage humain, demanda grâce et promit de se retirer immédiatement : « Laisse tes menaces, serviteur du Dieu tout-puissant ; si tu désires que je m'éloigne d'ici, accompagne-moi jusqu'au sommet de la montagne et promets-moi de ne pas me quitter des yeux jusqu'à ce que je descende à la rivière qui coule au Sud de cette montagne, car j'ai peur de la foudre, et je n'ose me hasarder tout seul ». David promit de satisfaire à sa demande. Le dragon monta sur le sommet et commença à descendre vers le Mtkvari (Kour). Épouvanté par l'aspect du dragon et le fracas des pierres roulant sous ses pieds, Loukiane tomba sans connaissance. Tenant sa promesse, David ne quittait pas le dragon des yeux. Soudain, il perçut la voix d'un ange qui l'appelait par son nom. Se retournant, il perdit de vue le monstre qui fut aussitôt réduit en cendres par la foudre. Très attristé, St David adressa des reproches à Dieu : « Seigneur, Roi de la Parole, Tu as tué celui qui avait foi en moi (le dragon) et l'as cruellement châtié ». Mais l'ange apaisa St David en lui disant que si le dragon était en vie, il aurait pu faire encore beaucoup de mal aux hommes, et qu'il ne fallait pas regretter

sa mort. Il lui ordonna de porter secours à Loukiane qui gisait, terrassé par la peur.

Sur cette fresque, St David est représenté debout, la crosse à la main. Sa tête est tournée vers les cieux où l'on voit, tendue vers lui, la main divine. Sur le fond, on distingue l'ange dans son vol, abattant la foudre sur le dragon. En bas, le dragon, embrasé par les flammes. Entre St David et le dragon, on aperçoit une montagne. Cette composition porte sur son fond l'inscription suivante : « ici, St David sauve un faon, et l'ange foudroie le dragon ».

St David Garédjéli est représenté dans toutes les compositions du cycle de sa « Vie » comme un vieillard avec une longue barbe se terminant en pointe, et dans un habit de moine ; Loukiane est peint dans les mêmes vêtements, et il est d'un âge moyen.

On trouve également un cycle d'épisodes tirés de la vie de St David dans une petite église rupestre et située presque sur le sommet de la chaîne, dans laquelle sont taillées toutes les églises de la laurée d'Oudabno-Motsaméta. L'église rupestre possède une annexe en briques construite ultérieurement par le roi Artchil de Kakhéti.

Cette église est de forme presque carrée, recouverte d'une voûte en anse de panier ; le mur est ne possède pas d'abside, le diaconicum est contigu à l'autel. Les fresques sont fortement détériorées, surtout dans la partie centrale de la voûte. Elles se rapportent au début du XI^e siècle, ainsi que celles de la partie extérieure de l'église principale d'Oudabno, tout en se distinguant nettement de celles-ci, quant au genre et au style de la peinture.

La partie centrale de la voûte comporte, comme toutes les églises rupestres de Garédja, une vaste composition sur « L'Élévation de la Croix ». Il ne reste de cette composition que deux anges disposés horizontalement et qui ont l'air de voguer, ainsi qu'une partie d'un médaillon comportant une croix. Dans les quatre coins de la voûte, on distingue les images (bustes) des Évangélistes, un livre à la main ; les visages des Évangélistes sont tournés, selon la tradition, vers l'Orient.

Sur le mur est, nous voyons, de front et en pied, les saints Jean Chrysostome, Basile le Grand et Grégoire le Thaumaturge. Le mur ouest est décoré de scènes de la vie de St David Garédjéli. Ce cycle de la vie du Saint comporte deux nouveaux sujets tirés du même texte.

Un jour que St David, après avoir quitté sa grotte, s'était isolé entre les rochers pour prier, une perdrix, poursuivie par un épervier, vint se poser aux pieds du Saint. Bientôt après, St David vit apparaître devant lui Boubakar, l'éristave de Roustavi qui, apercevant sa proie aux pieds du Saint, et l'épervier, docilement planté à l'écart, s'écria avec colère : « Qui



es-tu ? ». St David lui répondit qu'il était un humble serviteur de Dieu, Créateur de l'univers, cherchant le salut dans la prière et la retraite, et il lui demanda de laisser en paix l'oiseau qu'il poursuivait. Pris de rage Boubakar sortit son épée du fourreau et la leva sur St David; soudain, la main de l'éristave se raidit et devint comme « du bois ». Une terreur folle empoigna le cœur de Boubakar, il se repentit et, « tombant à genoux devant le Saint, le supplia, en larmes, de lui pardonner ». St David exauça ses prières et s'adressant à Dieu toucha des doigts la main desséchée qui guérit miraculeusement. Bouleversé et saisi d'attendrissement, Boubakar s'adressa au Saint, le suppliant de guérir son fils qui avait les pieds malades, en lui promettant, s'il lui venait en aide, de se convertir avec toute sa famille. St David le bénit et le congédia avec ces paroles : « Rentre chez toi, et si telle est la volonté de Dieu, tu verras ton fils guéri ». En revenant chez lui, Boubakar trouva son fils rétabli et se fit baptiser avec toute sa famille et sa maison.

On voit, sur le fond d'une montagne, David dissimulant l'oiseau qu'il avait sauvé. Devant lui, couvert de riches vêtements, se dresse Boubakar; dans sa main droite il tient l'épée dégainée et dans la gauche le fourreau. Il est représenté comme un homme d'âge moyen avec une barbe, en habit rouge, avec un haut couvre-chef blanc, orné d'une bande rouge, appelée « pative », emblème de son rang. Sa silhouette se détache sur le fond d'une montagne vert-bleue, et celle de David sur celui d'une montagne jaune, peinte en ocre pâle.

L'amour pour les animaux était également le propre des autres saints pères syriens. On en trouve le témoignage dans la très intéressante « Vie de St Chio Mgviméli ». L'endroit où se fixa le Saint était rocheux et boisé, les animaux sauvages portaient de grands préjudices aux moines en attaquant les bêtes de somme appartenant à leur communauté. Cela affligeait beaucoup St Chio qui fit une prière, et tous les fauves comparurent devant lui. St Chio les exhorta avec douceur; il leur demanda de quitter les alentours du monastère et de s'établir ailleurs. Il exigea également, comme punition pour tout le mal qu'ils avaient infligé, que l'un d'eux reste auprès des moines pour garder les ânes de la communauté. Et, en effet, tous les carnassiers s'éloignèrent à l'exception d'un loup, auquel le Saint ordonna de se contenter de la nourriture des moines. Pendant longtemps, le loup remplit ses devoirs consciencieusement. Mais, un jour, on le soupçonna d'avoir commis un méfait. Un âne avait glissé dans le ravin et s'était tué. Lorsqu'à la tombée du jour, le loup ramena, plus tôt qu'à l'ordinaire, les bêtes au bercail, le frère Konon remarqua l'absence de son âne. Il fit des reproches à St Chio : « Pourquoi Saint père, as-tu chargé un loup de garder notre troupeau ? Vois, il a dévoré mon âne ». L'animal ainsi accusé, saisit le moine par le pan de son

vêtement et le traîna jusqu'au bord du précipice où avait glissé la bête, tendant la patte vers l'endroit où s'était produit l'accident et s'efforçant, par des cris plaintifs, de se justifier à ses yeux. Le frère Konon se tourna vers St Chio et proclama l'innocence de l'animal.

D'après le texte détaillé de la « Vie de St Chio », celui-ci, afin de laver l'injure infligée au loup, lui rendit la liberté. Telle était son attitude, toujours pleine de justice, même envers les bêtes sauvages qui sont d'habitude les ennemis des hommes.

Jusqu'au X^e siècle inclus, les fresques géorgiennes, comme le prouve l'analyse comparative, étaient toutes, par leurs sujets et leur style, des œuvres de tendances monastiques qui avaient pour but l'établissement de la doctrine chrétienne dans le pays.

Le développement rapide des monastères et des ordres religieux fut, en quelque sorte, une protestation contre la domination arabe. Les hommes qui affluaient vers les monastères s'efforçaient de sauvegarder leurs mœurs nationales, leur langue et leur religion. A l'époque où la Géorgie avait perdu son indépendance, les monastères étaient souvent le seul endroit où les traditions culturelles pouvaient encore être respectées. Malgré les conditions défavorables à tout contact culturel, les liens idéologiques qui existaient entre les monastères géorgiens et les vieux centres de culture chrétienne en Orient s'étaient encore plus renforcés durant la domination arabe.

La peinture géorgienne de cette époque, intimement liée par son style et son iconographie aux œuvres de l'Orient chrétien — la Syrie, la Palestine, la Cappadoce, présente une multitude de points communs avec les fresques romanes qui, selon les dernières découvertes, avaient subi l'influence de l'art monastique oriental ².

Jusqu'au X^e siècle, l'art byzantin n'avait pas exercé d'influence directe sur l'art géorgien qui, dans son ensemble, tendait plutôt vers les pays chrétiens de l'Orient que vers Byzance; il était même plus rapproché de l'art roman occidental que de l'art byzantin. Cette affinité dans la sculpture décorative, l'ornementation, voire dans l'architecture religieuse, a été depuis longtemps démontrée par N. Kondakov.

Les recherches de J. Baltrušaitis ³ ont établi une série de nouveaux faits prouvant l'affinité de style entre l'architecture et la sculpture décorative

² E. MÂLE, *L'art religieux du XII^e siècle en France*, Paris, 1922; E. EBERSOLT, *Orient et Occident. Recherches sur les influences byzantines et orientales avant — et pendant — les croisades*, Paris et Bruxelles, 1928-1929; G. MILLET, *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile*, Paris, 1916, p. 601-610; L. BRÉHIER, « Les colonies d'Orientaux en Occident au commencement du Moyen Âge », *Byzant. Zeitschr.*, 1903, p. 1-39.

³ J. BALTRUŠAITIS, *Études sur l'art médiéval en Géorgie et en Arménie*, Paris, 1929.



géorgiennes et l'art roman occidental. L'affinité de certains procédés techniques artistiques, ainsi que le parallélisme de maints phénomènes stylistiques dans l'art géorgien et l'art roman occidental doivent encore être expliqués d'une façon plus scientifique. Notamment, J. Djavakhchvili montre, dans son étude sur l'histoire de la Géorgie, que le régime féodal y était en beaucoup de points plus rapproché du système féodal des pays romans que de Byzance. La similitude des conditions du développement social en Géorgie et dans les pays précités a trouvé son reflet dans le domaine idéologique et, particulièrement, dans l'art plastique. Il est à noter, en outre, que la Géorgie, aussi bien que les pays de l'Europe Occidentale, avait des liens culturels très proches avec les pays orientaux, et principalement, avec la Syrie et la Palestine qui jouèrent jusqu'au X^e siècle un rôle plus important dans le développement de la culture artistique chrétienne que Byzance.

Les fresques dans les rochers de David-Garédja de la période première (jusqu'au milieu du XI^e siècle) ont, par leur style, beaucoup de points communs avec les œuvres de la peinture monumentale romane. Nous ne possédons pour l'instant aucune source historique qui puisse confirmer le contact direct de pays aussi éloignés les uns des autres au point de vue géographique, mais nous tenons cependant à nous arrêter sur certains faits mentionnés dans les anciens écrits géorgiens.

« La Vie » de Ste Nino (dans la rédaction de Chatbérdis, du X^e siècle) parle d'une légende se rapportant à son père, Zabilon, qui « porta aux Francs la lumière du christianisme » après la défaite qu'ils essuyèrent à la bataille de Chalons (Kampagne) en 451. L'événement qui avait eu lieu en 451 est transporté, comme le note N. Marr ⁴, bien en arrière, au temps de Constantin le Grand ou de son prédécesseur. L'auteur de la « Vie » ne s'embarrasse ni d'exactitude chronologique, ni de précision géographique, ni de l'authenticité des faits historiques mêmes; l'essentiel, pour lui, est de démontrer que la chrétienté est aussi ancienne en Géorgie que dans les autres pays. Ste Nino de Cappadoce évangélisa les Géorgiens, son père, le Cappadocien Zabilon, convertit les Gaulois, appelés les « Francs » et les « Brandji ». « Un conte légendaire sur la conversion des Gaulois par un Capadocien, et transmis par des chrétiens venus de Syrie, s'était répandu dans les milieux de Tao-Klardjéti et fut arrangé dans des buts d'éducation nationale géorgienne » ⁵.

Nous disposons d'une preuve incontestable de certains contacts entre Rome et la Géorgie chrétienne au IV^e siècle. M. Tamarachvili a publié

⁴ N. MARR, *Actes des trois saints jumeaux — Spevsipe, Elapsipe et Melacipe. Notes de la section orientale de la société archéologique russe*, v. XVII, 3^e éd., St-Petersbourg, 1907, p. 285-344.

⁵ N. MARR, *op. cit.*, p. 322-325.

un message du Pape Grégoire le Grand adressé à Kyrion, Catholikos de Géorgie, traitant des questions dogmatiques litigieuses, posées par Kyrion ⁶.

En 870-872, Hilarion le Géorgien, personnalité du monde orthodoxe, très en vue non seulement dans son pays, mais encore à Byzance, où il jouissait des bonnes grâces de l'Empereur Basile (867-886), fit en 870-872 un voyage à Rome. Comme nous l'indique sa « Vie », il était chargé d'une mission spéciale du Patriarche Ignace et de l'Empereur. On sait que sous Michel III (842-857) les rapports entre Constantinople et Rome étaient extrêmement tendus, par suite de la nomination du Patriarche Photius à la place du Patriarche Ignace, ardent défenseur de l'iconolâtrie.

Photius, intronisé avec le soutien de l'Empereur Michel, tout en étant un homme du monde et un érudit, ne jouissait pas de la même autorité que le Patriarche déchu.

Le concile, réuni à Rome par le Pape Nicolas I, maudit Photius et rétablit Ignace sur le trône du Patriarche. Le concile, réuni à Constantinople l'année de la mort de Michel III (867), condamna le Pape pour son ingérence illégale dans les affaires de Constantinople et prononça l'anathème contre lui.

Peu après la mort de Michel III, la situation changea du tout au tout. L'Empereur Basile I, fondateur de la dynastie de Macédonie, désirant consolider le trône dont il s'était emparé, et entrer dans les bonnes grâces du Pape, rétablit Ignace sur le trône du Patriarche. L'Empereur Basile et le Patriarche Ignace adressèrent des messages au Pape, concernant les affaires de l'Église Orientale, et lui demandèrent son aide dans l'organisation de l'Église et le rétablissement de « l'unité et des 'contacts spirituels' libres de toutes discussions et de tout schisme ». En 869, à Constantinople, en présence des légats du Pape, Photius fut déchu et l'anathème fut prononcé contre lui. Le Pape Nicolas I mourut avant d'apprendre cette nouvelle. Les messages que lui envoyèrent de Constantinople Basile et Ignace furent reçus par son successeur, Adrien II.

Un an après environ, Hilarion le Géorgien se rendit à Rome, accompagné de deux de ses élèves géorgiens ⁷. Il alla se prosterner devant les reliques des saints Pierre et Paul, visita d'autres endroits où se trouvaient déposées les reliques des saints martyrs et se fit remarquer par la sainteté de sa vie; on venait lui demander sa bénédiction et « on rendait grâce au Seigneur pour avoir envoyé un saint dans leur ville ». Deux ans plus tard, « sur l'inspiration divine » Hilarion se rendit de Rome à Constantinople.

⁶ M. TAMARACHVILI, *Histoire du catholicisme parmi les Géorgiens*, Tiflis, 1902, p. 575-577 (en langue géorgienne).

⁷ Le texte géorgien de la vie de St Hilarion fut publié en traduction latine. P. PEETERS, « S. Hilarion d'Ibérie », *Analecta Bollandiana*, t. XXXII, p. 236-269.



En chemin, Hilarion s'arrêta à Salonique où il acquit l'amour et la vénération de toute la population; quelque temps après, il mourut à Salonique même. Après avoir appris cette nouvelle, l'Empereur Basile I fit transporter ses restes à Constantinople. Avec l'aide du Patriarche Ignace et de l'Empereur Basile, les moines géorgiens construisirent non loin de la capitale le monastère de St Roman où furent inhumés les restes d'Hilarion le Géorgien; le Patriarche et l'Empereur Basile se rendirent au monastère qui fut doté de terres et de forêts et reçut de riches offrandes.

L'auteur de la vie de St Hilarion a dû exagérer les sympathies de l'Empereur envers le Saint et les sentiments qu'il manifesta à l'égard du nouveau monastère géorgien. Il raconte que l'Empereur Basile, pris d'affection pour les moines du monastère géorgien, leur présenta ses héritiers, Léon et Alexandre, et déclara (en présence du Patriarche) : « Priez pour eux, saints pères, apprenez-leur à écrire, à lire et à parler votre langue afin qu'ils deviennent vos enfants spirituels ».

Il existe également des témoignages prouvant que les moines géorgiens n'avaient aucune animosité pour les représentants de l'Église de Rome. Les « Vies » des illustres Géorgiens Ioanné et Euthyme, les Athonites, fondateurs du couvent d'Ibérie au mont Athos, nous apprennent que St Ioanné, père de St Euthyme, était encore en vie, lorsqu'arriva au mont Athos, venant de Rome, un moine d'une illustre famille, accompagné de six élèves, « renommé pour sa sainteté »; c'était le frère de Benevento Doukas. Les moines géorgiens accueillirent avec grande sympathie les moines latins, les invitèrent dans leur monastère et leur demandèrent de rester vivre avec eux. « Nous sommes, vous et nous, des étrangers (pour les Grecs) » — disaient les moines géorgiens. Par la suite, lorsque le nombre de personnes venues de Rome, et entrées dans les ordres, s'accrut, les Géorgiens achetèrent des terres et aidèrent les moines romains dans la construction d'un monastère. Benevento venait souvent au monastère d'Ibérie, y restait quelque temps et revenait dans son couvent des Bénédictins ⁸.

Après la mort de Torniké, par suite de certains troubles survenus dans le monastère, St Ioanné décida de se rendre avec son fils, Euthyme, et quelques disciples, en Espagne, car « il avait entendu dire qu'un grand nombre de Géorgiens vivaient dans ce pays. Il se dirigea rapidement vers la mer et y trouva un navire se rendant en Espagne ». Il fallut l'intervention de l'Empereur même pour persuader Ioanné de revenir au monastère.

⁸ *Manuscrit 1074 du monastère Iviron du Mont Athos avec les agapons*, Tiflis, 1901, p. 101-102 (en langue géorgienne).

La documentation que nous venons de citer prouve que la Géorgie, aux IX^e-X^e siècles, par la voix des personnalités les plus éminentes de l'Église, n'approuvait pas la rupture qui mûrissait, au IX^e siècle, entre Rome et Constantinople. Même après la rupture définitive, qui eut lieu en 1054, entre les Églises Orientale et Occidentale, la Géorgie continuait à lutter pour leur unité.

Ghiorghi l'Athonite, personnalité éminente de Géorgie dans la première moitié du XI^e siècle (1009-1065), arriva à Constantinople avec 80 orphelins, dont il s'était chargé de l'éducation, et se rendit chez l'Empereur Constantin Doukas, chargé d'une mission du Roi de Géorgie, Bagrat IV. Ghiorghi produisit une grande impression sur Constantin par son érudition, son intelligence et son allure.

Parmi les personnes présentes à la réception se trouvait un grand nombre de Latins et d'Arméniens. Vu la prévention qui existait en ce temps parmi les Grecs contre la pureté de l'orthodoxie en Géorgie, l'Empereur demanda à Ghiorghi : « Existe-t-il une distinction entre votre religion et l'orthodoxie infaillible des Grecs ? ». « La foi de notre peuple est juste ; depuis qu'il l'a adoptée, il n'a jamais dévié ni à gauche ni à droite ; avec l'aide de Dieu, il en sera de même à l'avenir », répondit Ghiorghi.

L'Empereur questionna alors Ghiorghi au sujet de la divergence qui existait dans la question qui touchait à la communion, dans les termes suivants : « J'ai été élevé pour le métier guerrier, et bien des choses m'échappent, mais je tiens en mains le sceptre royal et je veux tout savoir (au sujet de l'orthodoxie) des Grecs et des Romains, car c'est aux rois de tout savoir sur (la pureté) de l'orthodoxie. Explique-nous pourquoi, nous et vous, nous nous servons pour la liturgie de pain de levure et rajoutons de l'eau au vin, tandis que les Romains (les Latins) se servent de pâte sans sel ni levain et de vin pur ; cela me paraît fort bizarre et contradictoire. En quoi donc consiste la vertu de la pâte à pain et du sel, ou de l'eau que nous mélangeons au vin ? Explique-le et éclaire-nous, Saint père ».

Ghiorghi fit entendre qu'étant donné que les Grecs étaient à plusieurs reprises tombés dans l'hérésie, les rois avaient, par piété, réuni des conciles, qui avaient étudié en détails tout ce qui concernait la nature du Christ et son incarnation et avaient défini que « la pâte était le corps de Jésus, la pâte à pain — l'esprit de la raison et le sel — l'entendement. Ceci (a été défini) à l'encontre de l'hérésie impie d'Apollinaire qui considérait le corps du Christ comme démuné d'âme et d'entendement. Quant à l'eau que nous mélangeons au vin, nous le faisons pour représenter le sang et l'eau qui jaillit de la hanche du Sauveur, comme le dit St Jean Chrysostome ».

Après avoir prononcé ces paroles, Ghiorghi prit la défense des Latins en ces termes : « Quant aux Romains, après avoir une fois pour toutes reconnu Dieu, jamais ils ne s'en détournèrent, jamais l'hérésie ne se propagea parmi eux, étant donné que le premier des Apôtres, Pierre, offrit le Saint Sacrifice et étant donné surtout que le Seigneur, lui-même, distribua pendant la Cène (le pain) à ses Apôtres, ils font de même et on ne peut y voir d'abjuration si la foi est pure »⁹.

Ses paroles réconfortèrent les illustres Latins, car n'étant pas suffisamment versés dans ces questions, ils ne pouvaient eux-mêmes y trouver de réponse satisfaisante.

C'est ainsi que Ghiorghi l'Athonite déclara ouvertement à l'Empereur de Byzance qu'il ne considérait pas l'Église latine comme hérétique, alors que la rupture juridique était déjà consommée de part et d'autre.

Comme le prouvent les faits que nous venons d'exposer, malgré la rupture formelle entre les Églises de Rome et de Constantinople, les contacts traditionnels multiséculaires qui existaient entre les monastères orientaux et les pays de l'Occident ne furent pas rompu définitivement. Certains pays, et, en premier lieu, la Géorgie n'approuvaient pas cette rupture.

Le rôle important qu'avait joué l'art de la Syrie et de la Palestine, et, par la suite, celui de la Cappadoce dans la formation de l'art chrétien et de l'iconographie de l'Ouest latin, a été pleinement illustré dans la littérature scientifique sur l'art roman des pays de l'Occident et du Sud de l'Italie. L'art monastique de l'Occident a beaucoup de points communs avec celui de l'Orient tant par les thèmes que par le style et les procédés artistiques techniques.

Les faits que nous venons d'exposer sur les rapports qui existaient entre l'art chrétien de l'Occident et l'Orient peuvent être complétés par certaines documentations intéressantes que l'on possède sur les œuvres des peintres occidentaux en Orient, avant même l'apparition dans ces lieux des premiers Croisés.

L'historien arménien, Stéfanos Orbélian¹⁰ raconte qu'en 930 l'évêque Iakov avait invité en Arménie des peintres et des iconographes du lointain pays des Francs qui furent chargés par lui, pour une rémunération énorme, de peindre de haut en bas de la voûte de l'autel une énorme image du Sauveur « dont la contemplation faisait palpiter d'émoi », et plus bas, entourant l'autel, les prophètes, les apôtres et les saints pères de l'église. La ressemblance était à tel point parfaite et extraordinaire et la peinture d'une beauté

⁹ *Recueil du Mont Athos*, p. 333 (en langue géorgienne).

¹⁰ M. BROSSET, *Histoire de la Siounie par Stéfanos Orbélian*, St-Petersbourg, 1864, p. XLIX.

si impressionnante que l'œil se fatiguait dans la contemplation et que le spectateur, pétrifié, ne pouvait réaliser que tout cela pût être exécuté avec tant de perfection, de vivacité et dans une aussi incroyable diversité de tons.

Cette description nous permet de nous représenter le schéma exact des fresques de l'abside principale de l'église : selon la tradition qui s'était ancrée dans l'art monastique de cette époque, la conque de l'abside présentait l'image du « Christ dans sa gloire », comme à Datmos et Dodo, dans la peinture de Tao-Klardjéti, et autres. Au-dessous on voyait les prophètes, les apôtres et enfin, dans le registre inférieur, les saints. On en déduit que les artistes latins avaient adopté dans leur œuvre le schéma qui, par sa tradition était profondément lié à l'art chrétien de l'Orient.

Quant à l'époque ultérieure, nous possédons certaines indications qui nous permettent d'établir la part prise par les artistes latins et, particulièrement, à l'époque des croisades dans la peinture des églises en Orient.

G. Jerphanion ¹¹ note certains cas de travaux effectués par les peintres de l'Occident dans les églises rupestres de Cappadoce, où l'on retrouve, à côté d'inscriptions grecques, des inscriptions latines. Mais, par ailleurs, comme le fait très justement remarquer l'auteur, le rôle primordial en incombe aux artistes venus de l'Orient et connaissant la langue grecque.

Toutefois, les fresques de David Garédja (et, en particulier, celles du groupe que nous avons étudié plus haut) tout en dévoilant, par leur style et leurs procédés, une grande analogie avec les œuvres de la peinture monumentale romane, dévoilent plutôt une parenté stylistique entre l'art monastique de l'Orient et de l'Occident que la participation de peintres latins dans la peinture des fresques des églises géorgiennes.

Indiquons, tout d'abord, que les peintures de la couche première de l'église centrale d'Oudabno-Motsaméta et du réfectoire, ainsi qu'une partie de celles de la nef à moitié détruite, de cette même église, rappellent par leurs coloris clairs et riches où dominant les teintes ocres de différentes tonalités, les fresques romanes du début du XI^e siècle des églises St Georges à Oberzelle et des saints Pierre et Paul à Niederzelle dans l'île de Reichenau ; ces fresques se rapprochent particulièrement de celles de St Savin ¹² et de Tavant ¹³ en France.

Les teintes dominantes des coloris de la Cène du réfectoire d'Oudabno et de la peinture représentant St David causant avec Loukiane devant les cerfs

¹¹ G. JERPHANION, *Une nouvelle province de l'art byzantin. Les églises rupestres de Cappadoce*, 11, 1936-1942, p. 428.

¹² G. GAILLARD, *La peinture romane. Les fresques de St Savin*, Paris, 1944.

¹³ P. H. MICHEL, *La peinture romane. Les fresques de Tavant*, Paris, 1944.

sont les teintes ocres de différentes tonalités, caractéristiques des œuvres romanes citées ci-dessus.

L'assortiment des couleurs n'était ni riche ni d'une facture très épaisse. Les peintres utilisaient principalement la terre : l'ocre claire et foncé, le bistre clair et foncé, la peinture bleu-clair et vert vif (cuivre), le blanc de céruse et la suie. La plupart des fresques romanes et géorgiennes citées plus haut sont exécutées directement sur du plâtre clair. Certains tons étaient obtenus, selon les nécessités, par un mélange de la couleur avec du blanc de céruse ou de la suie. L'emploi du vert clair qui se distinguait par sa vivacité est un trait caractéristique pour ce groupe de fresques géorgiennes et latines. Les peintres géorgiens de l'époque ultérieure, ainsi que ceux de Byzance, évitaient cette tonalité, car pour obtenir un ton vert de force différente ils ajoutaient habituellement à la suie de l'ocre de nuance appropriée. Dans les premières fresques géorgiennes — jusqu'au XI^e siècle — on utilisait des tons clairs, comme dans la plupart des œuvres romanes de cette époque. Ce n'est que dans la nef sud de l'église centrale d'Oudabno que les fresques sont peintes sur fond bleu-clair appliqué sur le mur blanchi au blanc de céruse. Ce n'est que vers la fin du XI^e siècle que les fresques géorgiennes — probablement sous l'influence de la peinture byzantine — s'exécutent sur fond bleu-clair appliqué sur une surface foncée.

Le dessin roman et géorgien des fresques du groupe précité était exécuté à l'aide d'un pinceau et avec du bistre appliqué directement sur la surface de plâtre, sans réglage. Le dessin des personnages se distinguait par une façon de traiter libre et une grande expressivité qui, par endroits, s'allie à une généralisation des formes essentielles du sujet.

Le tracé du corps et des visages dans les fresques géorgiennes est plus régulier que dans l'art roman : détail de la composition « La Cène » au réfectoire, et « la résurrection de Lazare » dans l'église centrale d'Oudabno.

Dans les fresques romanes des XI^e-XII^e siècles, les visages sont caractérisés par une certaine raideur, un ovale et des yeux allongés, des têtes disproportionnellement grandes et le caractère schématique du dessin des paupières, des sourcils, et, particulièrement, des rides sur le front; deux taches rouges, appliquées sans soucis de modelage linéaire, marquent les joues. Dans les fresques géorgiennes le modelage du visage est plus fin, l'ovale agréablement arrondi, les yeux fendus en amandes, les traits plus plastiques que dans les fresques romanes (les têtes de Marthe et de Marie, celle de Lazare, et autres, de l'église centrale d'Oudabno). La ligne des sourcils dans ce groupe de fresques géorgiennes est traitée de manières diverses : elle est tantôt sereine et arquée, tantôt légèrement recourbée,

selon l'esprit de la composition, et ce, contrairement à la peinture romane, marquée par un caractère schématique uniforme ¹⁴.

Sur les fresques aussi bien géorgiennes que romanes deux vives taches rouges marquent les joues (voir les têtes des apôtres dans « la Cène » du réfectoire). Dans le groupe des œuvres romanes de l'époque antérieure, les visages se recouvraient généralement d'une fine couche de peinture de teinte chair-clair sur laquelle on traçait grossièrement au pinceau les contours des détails, en se servant d'une peinture rouge foncée, comme, par exemple, dans les fresques de Savant ¹⁵, et autres. Mais, par ailleurs, on observe également des rehauts obtenus à l'aide d'ocre fortement diluée de blanc, en un seul ton, sous forme de touches linéaires au-dessus des sourcils et de ligne ininterrompue le long du nez, sur le menton et sur un côté de l'ovale ¹⁶.

Sur les fresques rupestres de David Garédja, et particulièrement sur celles de l'église centrale d'Oudabno-Motsaméta, les touches sur les visages sont apposées à coups de pinceau harmonieux au-dessus des sourcils, le long du nez, sur les pommettes et le menton.

Dans les peintures, aussi bien géorgiennes que romanes, les vêtements moulent le corps et font ressortir sa structure d'une manière quelque peu généralisée. Cependant, les plis des vêtements sur les fresques romanes sont rendus d'une manière beaucoup plus conventionnelle, leur dessin est anguleux et schématique, souvent conventionnellement géométrique et qui a pour principe une stylisation ornementale ¹⁷.

Les vêtements, en retombant, s'élargissent vers le bas et forment sur les pans des sortes de petites pelotes faites de plis roulés ayant souvent la forme de cloche très répandue dans la sculpture romane. L'une des interprétations caractéristiques des vêtements dans l'art roman est un pan d'habit flottant généralement en plis menus dans le dos des personnages ¹⁸. Les détails de la structure du corps sous le vêtement sont fortement accusés sur la saillie du ventre, les hanches et les genoux ¹⁹, aussi bien quand le personnage est représenté en mouvement, que lorsqu'il est immobile. Les pieds des personnages en mouvement sont parfois croisés au point que les plis du vêtement moulant la jambe s'élargissent en éventail ²⁰.

¹⁴ H. FOCILLON, *Peintures romanes des églises de France*, Paris, 1938, pl. 15, 16, 17, 21, 82, 83.

¹⁵ P. H. MICHEL, *op. cit.*, pl. 1, 2, 3, 4, 5.

¹⁶ G. GAILLARD, *op. cit.*, pl. 18, 19; FOCILLON, *op. cit.*, pl. 8, 9, 15, 16, 17, 19.

¹⁷ H. FOCILLON, *op. cit.*, pl. 2, 3, 5, 9, 10, 11, 12, 13.

¹⁸ H. FOCILLON, *op. cit.*, pl. 12, 13.

¹⁹ H. FOCILLON, *op. cit.*, pl. 13, 21, 22.

²⁰ P. H. MICHEL, *op. cit.*, pl. 12, 14, 15.



Sur les fresques de David Garédjéli, les plis des vêtements sont rendus d'une manière toute différente. La structure du corps n'est pas anguleuse à outrance comme dans toute la peinture romane en général. A ce point de vue, les fresques romanes rappellent les œuvres premières des églises de Cappadoce. Sur ces dernières la musculature du corps est soulignée sur les hanches et les jambes par de larges touches de blanc très accusé et apposé, la plupart du temps, en un seul ton. Le coup de pinceau large, la généralisation, la vivacité des contrastes d'ombre et de lumière, l'absence de transition graduelle d'un ton à l'autre à l'aide de l'éclaircissement de la tonalité première, les têtes disproportionnellement grandes des personnages — tout cela prête au groupe ancien des fresques cappadociennes une sorte de caractère naïf.

Les fresques romanes sont exécutées dans un genre quelque peu différent. Les contrastes d'ombre et de lumière y sont considérablement adoucis par contraste à ceux qui caractérisent les fresques de Guéréme en Cappadoce²¹. Les fresques romanes sont plus graphiques, plus ornementées et plus maniérées que celles des églises rupestres de Cappadoce.

Dans la nature géorgienne, les plis des vêtements sont travaillés d'une manière plus réservée, sans les touches de blanc épaisses et vives qui caractérisent les œuvres romanes. Ce n'est que vers le milieu et la deuxième moitié du XI^e siècle qu'apparaît une tendance vers la stylisation ornementale et minutieuse des plis, qui ne trouve son expression classique qu'à la fin du XII^e siècle.

Les fresques de David-Garédja qui, par leur style et leur genre rappellent le plus les fresques romanes du X^e siècle, sont celles qui ornent une église à moitié détruite de la partie est d'Oudabno-Motsaméta.

Les peintures se sont bien conservées dans l'abside de l'autel et représentent « L'Ascension ». Au-dessous, on voit les bustes des saints, encerclés dans six médaillons et réunis en deux groupes égaux par un médaillon central orné d'une croix. Au centre d'un arc triomphal on distingue dans un médaillon l'image du « Christ-Emmanuel », sur la pente nord — le prophète Zacharie et sur la pente sud — le prophète Isaïe. Sur le mur nord de la nef, à moitié en ruines, on trouve les fragments de « L'Annonciation » qui avaient pour fond des motifs architecturaux décoratifs; on distingue parmi ceux-ci un édifice traité d'une manière réaliste rappelant une église géorgienne ordinaire. Les fresques sont exécutées à la même époque et par le même peintre au milieu du XI^e siècle.

²¹ G. JERPHANION, *op. cit.*, Album I (1925), pl. 31, 32.

Par son style, la composition solennelle de « L'Ascension » se rapproche le plus du « groupe laïque » de la peinture romane.

Au centre, dans une « gloire » de forme ovale se trouve l'image du Christ trônant sur un arc-en-ciel, les bras grands ouverts, vêtu d'un himatium bleu-ciel et d'une tunique jaune-rosâtre. Le Christ est enlevé par deux anges en vêtements blancs disposés symétriquement et dans une pose dynamique. Des deux côtés de « L'Ascension » on voit l'image de deux anges portant aux apôtres la bonne nouvelle du second avènement « comme vous L'avez vu dans son ascension au ciel ».

Au-dessous, la Ste Vierge, en pied, dans la pose et les vêtements rituels. À ses côtés, les douze Apôtres dont les gestes démontrent le saisissement devant le spectacle qui s'offre à leurs yeux. Les visages, et partiellement les silhouettes de certains apôtres, sont délavés, et les couleurs des vêtements défraîchies. La gamme des couleurs claires qui caractérise les fresques de ce groupe de David-Garédja (bleu-clair, vert vif et tons ocres) dominant dans cette composition.

Les poses de deux de ces apôtres sont particulièrement expressives et rappellent, notamment par la disposition des pieds, les œuvres d'art romanes ²².

Les visages sont peints en ocre clair, après avoir été, au préalable, passés au rouge, les ombres ont un ton vert-clair. Tous les visages sont, malheureusement, fortement détériorés, et l'on n'en distingue plus que des traces à peines visibles.

Quelques détails des personnages habillés en vert se sont relativement mieux conservés; les ombres des plis sont exécutées en ocre, les parties éclairées — en ton bleu-clair, et le dessin des plis — en traits brun-rougeâtre. L'himatium du Christ présente un intérêt tout particulier par son manque d'analogie avec d'autres œuvres de la peinture géorgienne. Les contours du dessin de l'himatium sont exécutés en un ton rouge-brique sur la surface blanc-grisâtre du plâtre; les ombres des plis sont marquées par endroits. Le peintre s'est servi de la teinte naturelle du plâtre comme ton de base de l'himatium. Les rehauts sont peints au blanc de céruse, et les ombres marquées au pinceau par des traits bleu-clair en deux tons. On avait obtenu par ces procédés un effet très heureux, rappelant l'éclat changeant de la nacre. La disposition des rehauts ont, par leur schéma, une proche analogie avec le procédé artistique dont usaient les peintres romans, et appelé « plis en botte de joncs ».

²² H. FOCILLON, *op. cit.*, pl. 21, 22, 27, 28.

La peinture est exécutée en une gamme de couleurs claires où dominant le bleu-pâle, le vert vif et l'ocre doré dont l'intensité est quelque peu adoucie par une addition de blanc. La variété des couleurs de ces fresques est beaucoup plus riche et plus effective que celle des fresques de l'église centrale d'Oudabno-Motsaméta et du réfectoire. La peinture appartient à un artiste plus expérimenté et rappelle, par son genre, les miniatures appartenant au groupe des enluminures géorgiennes des XI^e et XII^e siècles, dont le meilleur spécimen est la miniature du manuscrit n^o 724 des réserves de l'ancien musée de l'église.

L'étude comparative des fresques géorgiennes de David-Garédja et des fresques du groupe roman, dit « clair » et d'un autre groupe, dit « sombre », a démontré qu'il existe entre elles une certaine affinité d'ordre stylistique. La peinture romane de ce groupe, comme on le voit d'après les comparaisons que nous avons données plus haut, est plus proche de la peinture géorgienne que de celle qui orne les églises bâties dans les grottes de l'Asie Mineure et de Cappadoce. Cette question a, comme nous le pensons, une grande importance pour la conception de la genèse de la peinture monumentale romane et ses rapports avec les œuvres d'art des autres pays. Elle exige encore de nouvelles études de bien d'autres monuments de cette époque.

Il est évident que les faits étudiés dans ce traité sur l'art monumental géorgien doivent être fondés sur d'autres minutieuses recherches historiques. Nous espérons que le problème des rapports entre les cultures des pays romans d'« Occident » et celles de pays d'« Orient » non-byzantins suscitera dans les milieux scientifiques tout l'intérêt qu'il mérite.

Chalva AMIRANACHVILI,
Directeur du Musée d'État des Arts de Tbilisi.
Membre de l'Académie des Sciences de Géorgie.

QUELQUES MOTS SUR L'ACTIVITÉ SCIENTIFIQUE

DE CHALVA AMIRANACHVILI,

A L'OCCASION DE SON SOIXANTE-DIXIÈME ANNIVERSAIRE

Chalva Amiranachvili naquit le 26 mars 1899, dans la famille d'un pédagogue de la ville d'Oni, en Géorgie.

Il termina ses études au lycée classique de Poti, en 1917. Dès ses années de lycée, il manifesta un intérêt particulier pour le dessin et l'étude des langues anciennes.

En 1918, Ch. Amiranachvili fut admis dans la section d'histoire et de théorie des arts de la Faculté de Philosophie, à l'université géorgienne de Tbilisi. Il s'intéressa particulièrement à l'étude des monuments de l'art géorgien ancien, de même qu'à l'épigraphie et aux anciens manuscrits géorgiens à miniatures. Ses maîtres étaient des savants célèbres : I. Djavakhchvili, E. Takaïchvili, A. Chanidzé, K. Kékélidzé, G. Tchubinachvili et autres. Après avoir terminé ses études à l'université en 1922, il y resta en qualité d'assistant près la chaire d'histoire et de théorie des arts. En 1923, il fut chargé de mission à Moscou et Léninegrad, où il travailla particulièrement dans le domaine de l'art byzantin et de l'art russe ancien.

En 1921-1922, il est assistant à la section d'archéologie du Musée National de Géorgie. De 1925 à 1932, il est chargé de cours à l'université de Tbilisi et à l'Académie des arts. De 1932 à 1954, il est professeur titulaire de la chaire d'histoire de l'art à l'Académie des Arts de Tbilisi. De 1932 à 1967, il est professeur titulaire de la chaire d'archéologie, d'ethnographie et de critique d'art à la même université. Depuis 1939, il est directeur du Musée des Arts de la RSS de Géorgie à Tbilisi. Depuis 1957, il est membre actif du Comité Soviétique du Conseil International des Musées et membre du Comité national des Musées de l'URSS.

En 1967, il est nommé président de la section géorgienne de l'Association URSS-Iran. Il est élu membre correspondant de l'Académie des Sciences de l'URSS le 29.IX.1943 (histoire de l'art). Le 30.IX.1955, il devient membre de l'Académie des sciences de Géorgie (critique d'art) dans la Section des Sciences Sociales de l'Académie des sciences.

Il est député au Soviet Suprême de la RSS de Géorgie et décoré des plus hauts ordres de l'URSS pour ses travaux scientifiques.

Les matériaux pour l'étude des monuments de l'art ancien géorgien, recueillis dès ses années d'étudiant, servirent de base à ses premiers travaux, à ses premières publications relatives à l'étude d'une série de monuments de

l'art géorgien. Dès 1919, il commença des travaux personnels sur la recherche et la description des peintures murales géorgiennes, parmi lesquelles celle d'Ubisi est couronnée par une monographie capitale, « Ubisi. Matériaux pour l'histoire de la peinture murale géorgienne », publiée en 1929, en langues géorgienne, russe et française, qui valut à son auteur le titre de docteur ès critique d'art.

Il est l'auteur d'une monographie détaillée relative à Beka Opizari, célèbre orfèvre géorgien de la fin du XII^e siècle, monographie publiée en 1937, en géorgien et en russe, rééditée dans les deux langues, avec des additifs, en 1956.

Les nombreux voyages qu'il effectua en Géorgie pour étudier les monuments de la peinture murale aboutirent à son ouvrage « Histoire de la peinture monumentale géorgienne », dont le premier tome parut en 1957.

Les nombreux travaux qu'il effectua sur différents monuments de l'art géorgien, depuis ceux des époques les plus anciennes jusqu'aux monuments modernes, le mirent à même d'écrire un ouvrage général « Histoire de l'art géorgien », publié en 1950 en russe et réédité avec des additifs en 1963. L'édition « L'art » publia ce livre en langue géorgienne en 1961. Il faut souligner que cet ouvrage se distingue par l'ampleur de ses thèmes, qui englobent des monuments allant du paléolithique jusqu'à notre époque. L'édition française « Cercle d'Art » publia en 1962 un ouvrage de Ch. Amiranachvili consacré aux émaux géorgiens. Ce livre obtint un grand succès et fut traduit en italien (Smalti della Georgia, Milan 1963) puis en anglais, en Amérique (Médiaeval georgian enamels of Russia, New York 1965). L'édition « L'art » publia en 1966 une monographie de Ch. Amiranachvili richement illustrée : « La miniature géorgienne ».

Amiranachvili a accompli un travail fécond dans le domaine de l'art iranien. Parallèlement, il étudie la langue persane et se passionne pour la poésie iranienne ; il apprend en outre l'arabe, ce qui lui permet d'étudier la culture du Proche-Orient dans les originaux. Parmi ses travaux dans ce domaine, il faut faire une place à part à une importante monographie publiée en 1940, relative à la peinture de chevalet iranienne conservée au Musée National des Arts de la RSS de Géorgie et à l'Ermitage. Un an après, il publie une monographie sur la peinture arabe, qui comprend une nomenclature des monuments tant de la peinture de chevalet que des miniatures des XVIII^e et XIX^e siècles. Ces divers travaux attirent l'attention scientifique sur un groupe important de sources premières auxquelles personne ne s'était jusqu'à présent intéressé. Ces œuvres d'art iraniennes d'une époque tardive ont maintenant pris leur juste place dans l'histoire du développement de l'art iranien.

Amiranachvili publia, dans le n° 2 de 1960 de la revue « Le Courrier de l'histoire ancienne » un article relatif à la gemme figurant sur un portrait du British Museum, comportant une inscription en pelevi, dont la lecture permet de déterminer qu'il s'agissait du portrait du roi géorgien Vakhtang Gorgasal (V^e siècle), fondateur de Tbilisi.

Les travaux de Ch. Amiranachvili sont caractérisés par une grande ampleur de vues, par l'abondance des matériaux, qu'il est bien souvent le premier à avoir étudiés, par la nouveauté et la force de persuasion de ses déductions historiques.

Amiranachvili s'intéresse vivement aux problèmes de l'art nouveau et participe activement aux travaux de l'Union des peintres géorgiens. Au troisième congrès de l'Union (1955) il fit un rapport sur « La situation et les problèmes de la peinture géorgienne soviétique et de l'art de la décoration théâtrale ». Il est l'auteur d'environ 200 ouvrages et études publiés, relatifs à l'histoire de l'art plastique.

Il a rassemblé au musée de Tbilisi, dont il est le directeur, les divers trésors de l'art géorgien, disséminés dans le monde entier, sous le régime tsariste russe. C'est un de ses plus grands mérites.

Le savant géorgien fut commissaire à l'Exposition du peintre géorgien Niko Pirosmachvili organisée par le gouvernement français au musée du Louvre à Paris, ainsi qu'à celle de Vienne, sous les auspices du gouvernement autrichien.

Le 21 novembre 1969 il a été élu membre de la Société Asiatique de Paris.

Bedi Kartlisa lui présente ses vœux les plus sincères à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire et lui souhaite longue vie, pour le plus grand profit de la culture de son pays et de la science universelle.

Nino SALIA.

BIBLIOGRAPHIE PARTIELLE
 DES TRAVAUX PUBLIÉS PAR L'ACADÉMICIEN CH. AMIRANACHVILI

Livres, Monographies

1. *Ubisi, Massalebi kartouli kedlis mxatvrobis istoriisatvis.*
 Ubisi. Matériaux relatifs à l'histoire de la peinture murale géorgienne, Tbilisi, 1929 (Monuments de l'art géorgien ancien).
 Édition parallèle avec texte géorgien et français, Tbilisi, 1929.
2. *Beka Opizari,* Tbilisi, 1939 (en russe) (Section de la sauvegarde des monuments de la culture géorgienne, 1940).



Ch. Amiranachvili à Paris, à l'occasion de l'exposition des œuvres du peintre géorgien N. Pirosmiani au Musée du Louvre en mars 1969. K. Salia l'accompagne à la gare du Nord.



3. *Iranskaya stankovaya jivopis.*
La peinture de chevalet iranienne, Tbilisi, 1940 (Météxi - Musée de l'histoire de la culture et de l'art).
4. *Iranskaya jivopis.*
La peinture iranienne, Tbilisi, 1941.
5. *Kartouli xelovnebis istoria.*
Histoire de l'art géorgien, t. I, Tbilisi, 1944 (Édition de l'Académie des Sciences de la RSS de Géorgie).
6. *Istoria grouzinskogo iskoustva.*
Histoire de l'art géorgien, t. I, Moscou, 1950 (Edition « L'Art »).
7. *Vklad Grouzii v sokrovichnitsou xoudojestvenoi kouloury.*
Apport de la Géorgie au trésor de la culture artistique, Tbilisi, 1953 (Deuxième édition, 1956).
8. *Idem.* (Édition de l'Académie des Sciences de la RSS de Géorgie, complétée avec illustrations, 100 tableaux), Tbilisi, 1963.
9. *Beka Opizari,* Tbilisi, 1956 (Éd. « Xelovneba », revue et complétée).
10. *Istoria grouzinskoi monumentalnoi jivopissi.*
Histoire de la peinture monumentale géorgienne, t. I, Tbilisi, 1957 (Edition « Saxelgami »).
11. *Kartouli xelovnebis istoria.*
Histoire de l'art géorgien, Tbilisi, 1961, (Edition « Xelovneba ».)
12. *Istoria grouzinskogo iskoustva.*
Histoire de l'art géorgien, (Edition « L'Art »,) Moscou-Léningrad, 1963.
13. *History of Georgian Art,* (Ed. « Zaria Vostoka ».)
14. *La miniature géorgienne* (Édition « Cercle d'Art », Paris).
15. *Merveilles de l'Art en Orient. Les émaux de Géorgie,* Paris, 1962 (« Cercle d'Art »).
16. *Smalti della Georgia,* Milano, 1963.
17. *Mediaeval georgian enamels of Russia* (Harry N. Abrams), New York, 1965.
18. *Grouzinskaya miniatura.*
La miniature géorgienne, Moscou, 1966.
19. *Georgia* (Enciclopedia dell'Arte antica classica e orientale), vol. III, 833-838.
20. *Georgian Art,* Tbilisi, University press, 1968.
21. *Grouzinskoë iskoustvo.*
L'art géorgien. (Édition de l'université de Tbilisi,) 1968.
22. *Vepxis-Tkaossani zvel kartoul xelovnebach.*
« Le chevalier à la peau de tigre » dans l'art géorgien ancien. (Édition « Sabtchota Sakartvelo »,) Tbilisi, 1968.
23. *Sakartvelodan sxvadasxva dros gatanili samouzeoumo ganzeouloba da missi dabrouneba.*
Objets de musée emportés de Géorgie à diverses époques et actuellement restitués, Tbilisi, 1968.

Ainsi qu'une centaine d'articles parus dans les journaux de Géorgie et de l'Union Soviétique.

RÉPONSE AUX CRITIQUES RELATIVES À MON OUVRAGE :
« RECHERCHES SUR L'ARCHITECTURE ARMÉNIENNE » *

À la suite de l'intervention de plusieurs de mes collègues arméniens auprès de l'édition « Nauka » (« Science ») de l'Académie des Sciences de l'URSS, la publication de mes *Recherches sur l'architecture arménienne* fut retirée du plan de publication pour l'année 1966, mais bien qu'une discussion de l'ouvrage ait été fixée à deux reprises, au printemps de 1966, sur la demande de l'Académie des Sciences d'Arménie, de l'Institut des Arts et d'autres établissements de la RSS d'Arménie, aucun de mes collègues arméniens ne s'y présenta. Le livre fut polycopié à l'automne de l'année 1967 en un petit nombre d'exemplaires, avec les illustrations en annexe, et adressé aux instituts, établissements et personnes intéressés.

Ce ne fut qu'un an plus tard que parut, dans le numéro 3 de la revue *L'archéologie soviétique* pour 1968, un compte rendu dépourvu d'objectivité de mon livre, signé par A. Jakobson et par la suite, des articles du même ton qui ne présentaient toujours pas d'objections fondées sur des faits aux thèses de mon livre firent également leur apparition dans la presse arménienne.

Ma protestation contre le compte rendu manquant d'objectivité de A. Jakobson ne fut pas publiée par la revue *L'archéologie soviétique*, parce que d'abord, le numéro suivant de cette revue était déjà imprimé. La rédaction me demanda ensuite de lui fournir des arguments complémentaires, mais n'estima pas judicieux d'imprimer le tout, mentionnant dans le procès-verbal que si j'insistais sur mon droit de réponse, je devrais envoyer cette réponse sous la forme habituelle d'un article. Je n'ai jusqu'à présent (24 mai 1969) aucun renseignement sur le sort réservé à ma réponse rédigée sous la forme indiquée.

Je dois cependant mentionner que le collège de rédaction de *L'archéologie soviétique*, comme l'écrivit dans sa lettre du 10 janvier 1969 le secrétaire responsable de la revue, S. Pletneva, estimait que « A. L. Jakobson ne vous considère nullement comme un arménophobe ». Et pourtant, comment com-

* A. JAKOBSON, TER POGOSSIAN, S. MNATZAKANIAN, A. EREMIAN, B. ARAKELIAN, V. ARUTIUNIAN et P. MOURADIAN, *Mazné*, Le Courrier de l'Académie des Sciences de Géorgie, 4, 1969. L'article de A. Jakobson paru dans *Sovietskaja Archeologia*, Moscou, a été publié en français dans la *Revue des Études Arméniennes*, t. V, 1968, p. 463-478.

prendre de façon différente ces phrases de son compte rendu, à la page 264 : « presque à chaque page on sent l'irritation de l'auteur et sa tendance à abaisser par tous les moyens la culture artistique arménienne du Moyen Âge »; ou p. 270 : « Dans ce livre, on est frappé par le dédain et le mépris de la grande civilisation du peuple arménien, frère de celui de la Géorgie »; ou encore à la p. 270 : « ... le manque d'originalité, l'esprit d'imitation et le caractère arriéré, en un mot le peu de valeur de l'architecture arménienne forment le leitmotiv de tout l'ouvrage et sa tendance fondamentale. C'est une conception de dénigrement et d'amoindrissement des réalisations des architectes arméniens qui se manifeste à chaque pas par le rappel constant et importun de leur talent moyen et médiocre, et parfois de leur complète ignorance ».

Et c'est cependant bien ainsi que le comprennent les lecteurs, comme en témoigne le fait que ce ne fut qu'après la parution dans *L'archéologie soviétique* du dénigrement de mes Recherches que les langues de mes collègues arméniens se délièrent; une traduction du compte rendu de A. Jakobson parut en langue française, une critique de Ter-Pogossian fut publiée, ainsi que des articles de S. Mnatzakanian et d'A. Eremian, et un article de P. Muradian relatif à l'inscription dans l'église de Djvari de Mtzkheta, qui a un rapport certain avec tout cela, et enfin, en 1969, parut une brochure écrite par les collaborateurs de l'Institut des Arts de l'Académie des Sciences de la RSS d'Arménie, B. Arakélian, V. Arutiunian et S. Mnatzakanian.

Pour confirmer leur façon de voir, les auteurs de certains articles se réfèrent au compte rendu de Jakobson et en font même des citations. Et pourtant, on n'y trouve aucune objection scientifiquement valable contre les thèses que j'ai défendues, seulement des exclamations et des références aux datations et aux appréciations « habituellement » admises, qui tiennent lieu de preuves.

I

Dans la « critique » (parue en 1968 dans le n° 3 de *L'archéologie soviétique*, section Critique et Bibliographie) de mon étude *Recherches sur l'architecture arménienne* (Tbilisi, 1967) l'auteur, A. Jakobson, dévoile tout de suite l'angle sous lequel il considère cette œuvre : G. N. Tchubinachvili défend « la thèse de la priorité de l'architecture géorgienne dans toute la culture artistique de la Transcaucasie, et en premier lieu de l'Arménie » (p. 263).

Et cependant, dans l'introduction à mes « Recherches », j'ai dit nettement, comme je l'avais déjà fait souvent auparavant, que les architectures tant arménienne que géorgienne étaient indépendantes, ceci par opposition à la

théorie, qui a encore cours de nos jours — ce qui est prouvé par les exemples cités dans mon étude — selon laquelle l'architecture géorgienne serait dans la dépendance de l'architecture arménienne. Dès les années 20, j'avais cependant formulé la proposition suivante : « L'art géorgien et l'art arménien sont des représentants indépendants de l'art chrétien d'Orient, au même titre que les autres, auxquels ils sont équivalents. Il est vrai que ces deux centres artistiques ont eu, au cours de leur développement, des liens mutuels constants, mais il ne saurait être question d'identité entre eux » (p. 3). Les monuments géorgiens sont désignés à plusieurs reprises dans mon livre comme des phénomènes parallèles, et une fois seulement, dans le chapitre sur les monuments du type de Djvari, il est dit qu'un thème géorgien a été utilisé pour la construction d'Awan et d'autres monuments du même type, mais il est immédiatement démontré que le thème a été entièrement remodelé, de sorte que là aussi « la thèse de l'originalité de chacun de ces deux arts si profondément nationaux », se trouve confirmée (p. 5).

A la suite de cette première opinion qu'on m'attribue apparaît une deuxième affirmation monstrueuse, dont on trouve, paraît-il, la trace dans toute mon œuvre : « presque à chaque page on sent l'irritation de l'auteur et sa tendance à abaisser par tous les moyens la culture artistique arménienne du Moyen Âge » (p. 265). Alors qu'en fait je donne une analyse de nombreux monuments comportant, naturellement, l'indication de leur valeur artistique, et non pas de leurs seuls défauts, distinction que A. Jakobson ne mentionne pas dans sa « critique ». Il m'est cependant impossible de considérer comme des chefs-d'œuvre des bâtiments dont les niches de la façade sont de guingois, les salles d'angle de forme irrégulière, les couloirs issus de ces pièces de travers, les parties centrales des façades présentant des avancées et des creux, l'extérieur du bâtiment à contour irrégulier et autres défauts, comme cela a été noté au sujet de l'église de Hripsimé, et je tiens compte de tout cela pour caractériser et estimer le monument.

N'ayant, apparemment, aucun argument scientifique à présenter pour réfuter les caractéristiques et la modification de la datation de certains monuments, Jakobson concentre sa réponse sur l'énumération d'une vingtaine de termes mentionnant les défauts des bâtiments et dissimule ainsi sous un silence total l'analyse effectuée dans le livre. A. Jakobson m'accuse de « dénigrement et d'amoindrissement des réalisations des architectes arméniens, qui se manifeste à chaque pas par le rappel constant et importun de leur talent moyen et médiocre et parfois de leur complète ignorance » (p. 270), créant ainsi l'impression qu'il n'y a dans le livre aucune appréciation positive, que l'importance de la grande architecture du peuple arménien, ses



particularités artistiques, ses détails éclatants et uniques n'y sont nullement mentionnés.

A. Jakobson consacre tout son premier paragraphe à une énumération d'expressions de mon livre « dénigrant » l'architecture arménienne, expressions isolées de leur contexte et sans fondement, et répète, en passant, que les monuments datés par moi du VIII^e, ou des IX^e-X^e siècles sont « habituellement » datés du VII^e; il prend prétexte de certains parallèles que je trace avec l'architecture géorgienne pour réaffirmer la thèse qu'il m'attribue de la priorité de l'architecture géorgienne. Je puis certifier que Jakobson interprète mal mes comparaisons; ainsi, en particulier, en ce qui concerne Tsromi, au sujet duquel le parallélisme des phénomènes est nettement souligné (p. 41): « Une apparition analogue d'églises à coupoles sur quatre piliers (comme à Tsromi) s'observe à la même époque en Arménie »; ou encore en ce qui concerne Odzoun, au sujet duquel je souligne un phénomène psychologique du plus grand intérêt relatif à la création artistique au point de jonction de deux cultures — l'assimilation de certains traits géorgiens et leur fusion dans une solution nationale caractéristique.

Le second paragraphe, du point de vue de l'auteur, doit réfuter la datation que je fixe pour une série de monuments: VIII^e siècle pour les uns, IX^e-X^e pour d'autres. Mais nulle part on ne trouve d'analyse des arguments que j'avance, simplement quelques citations isolées de leur contexte caractérisant les défauts des bâtiments et dans le meilleur cas (Hripsimé, Arudj), une référence aux inscriptions et aux communications d'historiens — argument périmé en raison des recherches de l'académicien I. Orbéli, qui a établi que ces inscriptions n'ont pas été faites au VII^e siècle. Au lieu d'analyse, A. Jakobson se limite à la simple affirmation: « sont habituellement datés du VII^e siècle ». Et pourtant, à Hripsimé et sur les monuments qui en dépendent, j'ai constaté la présence, sur toutes les façades, de niches triangulaires extérieures (qui n'existent pas à Awan, à Aramus, ni sur la façade orientale de Gayané et d'Odzoun, ni sur d'autres monuments datés d'une façon précise des VII^e et VIII^e siècles), d'une coupole comportant à l'intérieur une grande corniche en saillie à seize facettes et ayant quatre petites tourelles extérieures sans destination précise, d'une ornementation sculptée des trompes et d'autres détails qui témoignent contre la datation du VII^e siècle, si l'on considère les formes architecturales dans leur évolution et non comme un jeu arbitraire de formes. En ce qui concerne les églises contiguës à Hripsimé, il a été tenu compte de divers éléments qui permettent une précision chronologique plus grande quant à l'époque de leur édification. Pour ce qui est de la datation d'Awan du VII^e siècle et d'Aramus du VIII^e, les témoignages d'historiens ont été utilisés dans ce but (pour Aramus, quatre auteurs anciens

sont unanimes pour attribuer son édification à David le Catholicos, 728-741). Il en est de même pour Odzoun — un historien indique Jean le Philosophe, 717-741, comme étant son constructeur et l'analyse de ses divers éléments architecturaux concorde avec cette donnée.

Ma datation d'Arudj et de Thalin donne bien du souci à Jakobson. L'on voit dans ces églises des pendentifs et une corniche en saillie sous la coupole, qui n'existent dans aucune des églises à coupole datées avec précision du VII^e et du VIII^e siècles, que ce soit en Arménie ou en Géorgie, et je passe sur les autres éléments. On ne peut faire fi de la chaîne de l'évolution ! Quant à l'inscription sur la façade orientale d'Arudj, elle pêche, selon les explications de l'académicien I. Orbéli, par incompréhension de la nomenclature historique, qui se réfère à la 29^e année du règne de l'empereur de Byzance Constantin, qui fut assassiné (en 668) dans la 27^e année de son règne ; « de toutes façons, d'après l'aspect extérieur de l'inscription, on peut la rapporter avec certitude au XI^e siècle » (I. Orbéli, *Œuvres choisies*, Erévan, 1964, p. 422-2). L'inscription elle-même présente une identité de facture avec l'ensemble du bâtiment. La communication de cet historien ne peut donc s'appliquer au bâtiment de la salle à coupole que nous voyons de nos jours à Arudj. (La référence aux pendentifs de Zwartnotz est une fausse manœuvre, car on a découvert un fragment de trompe ; il en est de même de la référence à l'article de V. Arutiunian au sujet de la date d'Arudj, qui réfuterait ma datation, — voir ma réponse à cet article « Au sujet de la question de la datation de l'église d'Arudj [contribution à la méthode d'analyse des monuments architecturaux], *Communications de l'Académie des Sciences de la RSS de Géorgie*, 1946, t. VII, n^o 2.)

Le report de la datation de Mastara et Voskepar au IX^e siècle et d'Artik au X^e, et peut-être même au XI^e, est fondé sur l'analyse d'éléments particuliers et sur les recherches des principes du déroulement de l'évolution, par suite de l'existence de deux monuments de ce type datés du X^e siècle, à Kars et à Haridj (et maintenant d'un troisième à Guiumbet, révélé par le Dr. M. Thierry). Les inscriptions de Mastara sont unanimement reconnues par tous les spécialistes (L. Lissitzian, N. Marr, I. Orbéli) comme relativement tardives (X^e siècle). (C'est par erreur que A. Jakobson a inclus Bagaran dans ce groupe — c'est une église de type particulier comportant quatre piliers indépendants.)

En ce qui concerne les petites églises cruciformes, A. Jakobson, fidèle à ses préventions, m'attribue gratuitement l'affirmation que l'Arménie est « sensiblement en retard » (p. 269) sur la Géorgie pour le développement de ces églises, tout en mentionnant cependant que je considère que l'église de ce type à Achtarak est du VII^e siècle.

Comme, à la fin de sa « critique », A. Jakobson tente de tirer des conclusions générales sur la méthode suivie dans mon ouvrage et comme, là encore, il formule des affirmations qui ne correspondent pas à la vérité, j'estime devoir souligner que la méthode fondamentale des recherches consiste, comme dans tout travail critique artistique, à étudier l'évolution et à analyser les formes architecturales mêmes, la construction, les matériaux, etc. Les trompes et les pendentifs sont des indices chronologiques ; il en est de même de l'apparition de niches triangulaires sur les quatre façades, des tambours de coupole à huit facettes, à facettes multiples, ou circulaires ; de l'apparition d'une corniche à la base du tambour de coupole, à l'intérieur de l'église ; des éléments décoratifs, de leurs motifs, leur élaboration, du caractère de la sculpture, etc. — tous ces détails constituent des indices chronologiques correspondant aux diverses périodes. On ne peut les ignorer ! On ne saurait admettre que les indices chronologiques de monuments tardifs aient été utilisés, à titre exceptionnel, à une époque plus ancienne. Il est exact que je fais appel à des données d'origine littéraire et aux inscriptions figurant sur les monuments mêmes, en tenant, toutefois, compte des critiques de la littérature scientifique (en particulier en ce qui concerne Hripsimé, Mastara et Arudj, considérés comme n'appartenant pas au VII^e siècle).

En résumé, l'article de Jakobson n'est pas la critique objective d'une étude scientifique, mais une diffamation de l'auteur de cette étude, truffée de références erronées et d'affirmations fantaisistes concernant les intentions de ce dernier et son désir de « redater presque entièrement les monuments à coupole de l'architecture arménienne du Haut Moyen Âge » ; A. Jakobson considère en outre que « n'importe quel défaut, architectural ou décoratif, constitue pour lui (G. N. Tchubinachvili) la preuve irréfutable d'une époque tardive » (p. 269).

Au lieu de reconnaître qu'il ne peut ni fournir de preuves scientifiques à l'appui des anciennes datations, ni présenter des matériaux qui réfuteraient les estimations nouvelles dont je fais état et qui diffèrent parfois des estimations anciennes, A. Jakobson se contente d'affirmer obstinément que tel ou tel monument « est habituellement daté du VII^e siècle » et de rejeter, sans aucune preuve, l'analyse que j'en fais, passant à la discussion de questions accessoires, étrangères au débat.

II

N'ayant, apparemment, aucun argument scientifique à opposer aux traits caractéristiques des monuments décrits ni à la modification de la date d'une série de ces monuments, Ter-Pogossian, S. Mnatzakanian, A. Eremian et

autres agissent comme A. Jakobson. Chacun d'eux déclare, avec la même obstination, que tel ou tel monument « est habituellement daté du VII^e siècle », puis passe à la discussion de questions accessoires au débat.

Ter-Pogossian, dans le numéro 7-9, 1968, de *Handes Amsorya*, qui commence par mentionner les travaux que j'ai effectués à Ani, sous la direction de l'académicien N. Marr, et certaines de mes œuvres, précédemment publiées, relatives à l'art arménien, conclut par la déclaration que mes « Recherches », malgré de nombreux points contestables, sont riches d'idées et peuvent servir à la compilation d'une histoire de l'architecture arménienne, mais au lieu d'analyser mes arguments, il déclare simplement que la datation, par exemple d'Arudj et de Thalin, des IX^e-X^e siècles est une affirmation purement théorique, sans vouloir tenir compte de l'ensemble de données exposé dans mon ouvrage, qui contredisent leur appartenance au VII^e siècle.

Au lieu d'analyser les dissemblances entre Awan et Djvari, Ter-Pogossian demande pourquoi l'architecte d'Awan n'aurait pas lui-même visité Djvari, lorsqu'il décida d'utiliser sa conception tout en la modifiant ? Ensuite il passe hardiment à l'architecture de Djvari, se référant à l'article de P. Mouradian relatif à l'inscription arménienne de Djvari et affirme catégoriquement que Djvari et le Sioni d'Ateni sont construits par le même architecte, arménien de surcroît, — et ceci malgré les différences architecturales entre ces constructions et leur caractère distinctif, que j'ai exposés dans l'étude sur *Les Monuments du type de Djvari*, 1948. Il s'occupe ensuite de réviser la chronologie des dirigeants de la Géorgie (Stépanoz, Adrnersé), ce qui est une façon de suggérer que l'édification de Djvari a eu lieu à une époque autre que celle que j'indique, — bien que la question de la chronologie des dirigeants ait été étudiée à fond par l'académicien I. Djavakhichvili (*Moambé de l'Université de Tbilisi*, t. II, 1922-23, p. 324-336).

La deuxième moitié de l'article de Ter-Pogossian commence par l'énumération des bâtiments que j'ai reconnus comme étant du VII^e siècle, et considère comme une théorie personnelle mon affirmation que par la suite — aux VIII^e-IX^e siècles — sous la souveraineté arabe, la construction d'églises à coupole s'est poursuivie, tant en Arménie qu'en Géorgie, que les églises de Thalin, d'Arudj, Ptghni, Lmbat, de même que celles de Hripsimé, Adiaman et autres de ce même type sont de ce nombre. De nouveau, au lieu de reconnaître franchement qu'il ne possède pas de données permettant d'attribuer au VII^e siècle la construction de l'actuelle église de Hripsimé, il réaffirme — bien que l'académicien I. Orbéli ait depuis longtemps fait la lumière sur cette question — que les inscriptions faisant mention du catholicos Komitas sont l'évocation de souvenirs historiques, et non l'authentique inscription du

constructeur : « par sa structure, l'inscription produit l'impression d'un texte composé par un homme qui n'était pas tout à fait au courant, et dont le but était d'immortaliser, sans prétendre à l'exactitude des détails, le rôle d'une tierce personne, Komitas, dans l'érection de l'église » (I. Orbéli, *Œuvres choisies*, Erévan, 1964, p. 408). Par conséquent, la citation de la communication de Sébéos perd valeur de preuve, car Hripsimé, par sa composition artistique et ses éléments architecturaux, est tout à fait différente de toutes les églises à coupole d'Arménie, datées avec précision du VII^e siècle, comme Awan, Gayané, Mren, Bagaran, Zwartnotz, et mon analyse des formes architecturales demeure inébranlée par cet article, de même que par ceux de Jakobson et de Mnatzakanian, sans parler du livre de A. Eremian. Ce que Ter-Pogossian ajoute ensuite sur les recherches et les découvertes à Hripsimé au sujet du crépi, des moulures d'angle et des marques des tailleurs de pierres, n'apporte aucune preuve de datation du VII^e siècle (il en a, du reste, déjà été tenu compte dans mon étude), pas plus que l'énumération des monuments du VII^e siècle et des églises d'époque plus tardive, apparemment du XI^e siècle, de Kečaris et de Marmachen, avec trois fenêtres dans l'autel, d'après A. Eremian, qui considérait apparemment que les trois fenêtres de Hripsimé étaient une modification ultérieure.

Il est caractéristique que Ter-Pogossian considère tous ces raisonnements comme des données concrètes, qui doivent réfuter mes arguments.

Dans l'avant-dernier paragraphe de son article, il déclare que je ne tiens soi-disant compte ni des inscriptions commémoratives de l'édification, ni des témoignages historiques et ne considère que les inscriptions fortuites, relatives aux réparations, etc. Telles seraient, selon lui, les fondements de mes appréciations concernant Adiaman, Mastara, Arudj, Voskepar, Thalin et Ptghni, Odzoun et Eghvard, que je rapporte, soi-disant sans discrimination, aux VIII^e et X^e siècles, — alors que je tiens partout compte des inscriptions existantes et des témoignages historiques, — en faisant, naturellement, la critique des textes ; pour la datation d'Odzoun du VIII^e siècle, en particulier, j'utilise justement la communication d'un historien.

III

Dans le 3^e numéro, de mars 1969, du « Vestnik » (Courrier) des Sciences Sociales de l'Académie des Sciences de la RSS d'Arménie (Erévan, 1969, p. 47-61, et résumé en langue arménienne aux p. 61-62) A. Eremian fait paraître un article en langue russe, sous le titre « Au sujet de la datation de la cathédrale d'Awan ». Comme le but de l'article est moins de préciser

l'année d'édification de l'église d'Awan que de me dénigrer à nouveau, il commence par opposer les déclarations d'une série d'auteurs qui considèrent tous que les années du patriarcat du catholicos Jean de Bagaran, constructeur de l'église d'Awan, vont de 590/91 à 610/11 ou 609/10, année où elle fut édifiée, à mon affirmation datant la construction de cette église de la première décennie du VII^e siècle.

L'auteur cite ensuite des textes de divers historiens : Sébéos, un anonyme du VII^e siècle, *Narratio de rebus Armeniae*, Jean Draskhanakerts, Stépanos Orbélian (ainsi que des références tirées d'autres historiens), pour confirmer les années indiquées et élargir les cadres chronologiques par la comparaison avec les règnes de l'empereur Mavriki et de Hosrav Parvèse, pour inclure d'abord 588 comme année de début du patriarcat, puis 584, en utilisant la mention que Jean de Bagaran est demeuré catholicos pendant 26 ans. A. Eremian fait ici même état d'une communication de Stépanoz Orbélian que, d'après elle, Alichan et Akinian considéraient comme erronée et selon laquelle Jean « avait fondé son trône dans le village d'Aramonk » et non à Awan.

Prenant 589/90 pour l'année du début de la construction de l'église d'Awan, A. Eremian tente, par diverses confrontations, d'établir que les années 595/597 seraient celles de la fin de l'édification et conclut : « Ainsi, la datation de l'église d'Awan de la première décennie du VII^e siècle, indiquée par G. N. Tchubinachvili, est erronée » (p. 55).

Mais cette affirmation ne lui suffit pas. Il faut me dénigrer parce que j'ai relevé certains défauts d'Awan, par comparaison avec le monument géorgien de Djvari, et elle affirme que j'ai parlé du « manque de talent » de l'architecte d'Awan, alors que j'ai dit, en réalité, que « le constructeur d'Awan connaissait bien l'antique architecture des basiliques », qu'il a fait, en construisant ce monument, œuvre de pionnier, — de pionnier de petite envergure, il est vrai, — d'où certains traits archaïques d'Awan, indiqués aux p. 29-30, et quelques défauts, p. 38.

La dépendance d'Awan par rapport à Djvari, comme l'indiquent les « Recherches », est prouvée par un détail de l'organisation de ces églises. A. Eremian ne s'arrête cependant pas sur ce point, mais passe à des attaques gratuites (p. 57-58) (dans le ton de celles de Jakobson). Elle invoque la reconnaissance officielle, par l'Église de Géorgie, des décisions du Concile de Chalcédoine pour nier les différences confessionnelles qui, en fait, existaient alors, bien que cette question ait depuis longtemps été tirée au clair par l'académicien I. Djavakhchvili (t. I, p. 377-379). A. Eremian termine son article en développant les hypothèses de P. Mouradian relatives à la corrélation entre Djvari et le Sioni d'Ateni, sans tenir compte de ce que ces



hypothèses ont été réfutées dans les articles des membres correspondants de l'Académie des Sciences de Géorgie, I. Abuladzé et le professeur M. Lordkipanidzé. Sans aucune explication, Aramus est rapporté au VI^e siècle, en vertu de la mention que fait Stépanos Orbélian, historien du XIII^e siècle, du patriarcat de Jean de Bagaran à Aramus. La date prise pour Hripsimé est, comme par le passé, 618; on y ajoute, pour l'achèvement de la construction, 625-627; d'autres dates, comme dans le passé, sont également conservées. Pour Djvari : 605-642; pour Martvili : les XI^e-XII^e siècles. Le point culminant est constitué par l'indication que des douze monuments du type de Hripsimé qui se sont conservés « huit se trouvent en Arménie et quatre en Géorgie, et deux de ces derniers ont été construits par l'architecte arménien Todosak » (p. 60). On cherche également en vain chez Eremian les preuves de ces affirmations, qui sont remplacées par la discussion de questions secondaires et par des références à des données historiques erronées.

IV

Je voudrais rappeler, en conclusion, en raison des références faites à l'article de P. Mouradian concernant l'inscription arménienne de Djvari, à Mtzketa, ce qui a été établi au sujet de cette dernière dans les articles consacrés à mes « Recherches ».

Le déchiffrement de l'inscription et la reconstitution de ses parties manquantes, proposés par P. Mouradian, sont, ainsi que l'a expliqué le professeur Abuladzé (*Matzné*, n^o 4 de l'année 1968), inexacts et erronés, et les données paléographiques repoussent cette inscription à une époque qui ne saurait être antérieure au IX^e siècle. Le professeur M. D. Lordkipanidzé (dans la même revue) a fait ressortir, en analysant les considérations historiques de l'article de P. Mouradian, que la « mécréance » de l'eristav Stépanoz, au cours des premières années de son gouvernement, « mécréance » évoquée par l'hagiographe, doit être entendue dans le sens d'une persécution du monastère de St-Chio, et non dans le sens littéral du mot, ce qui est en outre contredit par la présence d'une croix sur la monnaie de Stépanoz, frappée en 590. Le professeur établit plus loin qu'Adrnersé, de même que Démétré, reçut le titre d'hypathe alors que l'erismtavar Stépanoz était encore en vie et que la construction de Djvari fut achevée du vivant de Stépanoz, Démétré et Adrnersé, c'est-à-dire avant les années 604/605; M. Lordkipanidzé a ainsi réfuté la datation de la construction de Djvari entre les années 605 à 642, comme l'avance P. Mouradian. Les datations essentielles de l'article de P. Mouradian sont ainsi reconnues erronées. (Voir l'article du professeur

K. Salia dans *Bedi Kartlisa*, vol. XXVI, 1969 : « Quelques remarques au sujet de deux articles de P. Mouradian ».)

Ajoutons que P. Mouradian exprime, en passant, des doutes sur la construction de la petite église de Djvari par l'erismtavar Guaram, c'est-à-dire avant celle de la grande église (p. 65) et fournit dans une note un renseignement inexact indiquant que « le stylobate de la petite église repose sur le stylobate de la grande » (note 41a). Et cependant, mon étude (*Monuments du type de Djvari*, p. 8, 10, 38-39) examine en détail la position des différents bâtiments, et prouve que la transformation de l'arcature de l'entrée sud dans la petite église a été exécutée en liaison avec la transformation du portique en élément de communication entre la grande et la petite église et fait ressortir l'importance de l'escalier découvert par A. N. Kalandadzé dans le portique sud de la petite église, indiquant que « la continuité de l'édifice est soulignée par le fait que la marche inférieure du soubassement de la grande église est posée sur la marche de cet escalier, avec un chevauchement de la pierre (de 10 cm.) (p. 10). En outre, la décoration de la grande église de Djvari (comme je l'indique p. 19) a été conçue comme un tout, compte tenu de la présence, au nord, de la petite église qui cache la façade de la grande ; seules, les façades est et sud présentent des particularités.

La grande église de Djvari a été bâtie d'emblée au cours de la dernière décennie du VI^e siècle, comme une œuvre d'art homogène, et rien n'incite à penser que des interruptions se soient produites en cours de construction. La figure en relief du donateur de la façade orientale, ainsi que l'inscription explicative, sur le piédestal de la croix vénérée, elle-même, mentionnent que les donateurs, cités en tant que tels et figurant sur « Moktsévaï Kartlisaï » étaient l'erismtavar Stépanoz I^{er}, Démétré et Adrnersé (avec son fils Kobul Stépanoz). Leur participation simultanée à la construction de ce célèbre lieu saint est dépeinte, dans les sources écrites, comme s'ils avaient participé successivement à cette entreprise nationale, dans le désir évident de faire ressortir le concours apporté par chacun d'entre eux. Toutefois, dans la copie de Tchélisshi de « Moktsévaï Kartlisaï », toute la partie concernant les erismtavars est mentionnée comme décrite en abrégé (E. Takaichvili, *Description...*, II, p. 724-727).

Il est certain que seul des parents proches (des frères) pouvaient être représentés dans un même groupe artistique ! Il faut donc rejeter les gloses de Djouancher et de Sumbat et se rallier à la seule explication possible, c'est-à-dire qu'Adrnersé fut le frère de Stépanoz I^{er} et de Démétré — ce dernier mourut, apparemment, avant Stépanoz, car à la mort de celui-ci ce ne fut pas Démétré, mais Adrnersé qui devint erismtavar de Kartli. Les

prénoms qui se rencontrent dans la famille de ces eristavs sont également significatifs : quatre Stépanoz, cinq Guaram, deux Adrnersé.

La mort de Démétré avant celle de Stépanoz I^{er}, c'est-à-dire avant 604-605 et le fait qu'il ait reçu, en même temps que Stépanoz et Adrnersé, un titre byzantin suffisent à réfuter l'affirmation de P. Mouradian selon laquelle Adrnersé n'aurait reçu le titre d'hypathe qu'à la fin des années 20, des mains de l'empereur Héraclius, c'est-à-dire que la construction a été terminée, et le piédestal avec croix et inscription érigé encore du vivant de Stépanoz I^{er} et de son frère Démétré ; nous sommes en droit de considérer que cela eut lieu dans la dernière décennie du VI^e siècle.

La corrélation entre Djvari et le Sioni d'Aténi, dont P. Mouradian fait état, est pleine de contradictions et d'erreurs. D'une part, à la p. 76, P. Mouradian écrit que « le caractère commun, ou plutôt la copie de Djvari par le Sioni est considérée comme une vérité première » tout en faisant précéder cette affirmation, à la p. 75, d'une série de citations de mon étude, telles que « dans le Sioni figurent tous les détails, même les plus insignifiants, adoptés à Djvari », etc. ; mais ces citations sont présentées de telle façon qu'on peut les interpréter plutôt comme une louange pour la reproduction d'un modèle magnifique que comme la marque d'un manque de talent chez le copiste, alors que les reproductions qui déparent l'édifice, par suite de l'incompréhension du constructeur, sont passées sous silence par Mouradian.

Cette conception élogieuse atteint son point culminant dans l'hypothèse qu'exprime ensuite Mouradian (p. 75) qu'« il est possible que les deux (le Sioni et Djvari) aient été construits d'après le projet, la conception, et sous la direction d'un même architecte » qui, selon une autre de ses hypothèses, tirée de « l'identité complète, graphique, stylistique et même dimensionnelle » de la lettre *Ռ* sur le piédestal et dans l'inscription d'Aténi « nous donne le droit de considérer que l'architecte de Djvari a pu être Todosak, déjà connu et exceptionnellement (? ! ?) doué » (p. 76-77). P. Mouradian affirme cela sans aucune gêne, bien que mon étude, aux p. 121-123, mette particulièrement en lumière ce qui se passe « quand un chef-d'œuvre est copié de la façon la plus précise, mais sans compréhension de son aspect artistique, sans l'intuition appropriée » et quand le résultat final est d'une valeur inférieure à l'original, sans compter les autres indications de ce genre qui figurent dans toute l'étude.

Ainsi, tous les efforts de P. Mouradian pour modifier la chronologie de la construction de Djvari et lui attribuer pour architecte un Arménien, qui plus est, l'architecte du Sioni d'Aténi, ne sauraient être considérés que comme une tentative d'emploi de moyens douteux, assortis de mauvaises intentions. Les autres auteurs qui se réfèrent à son article et à celui de Jakobson font piètre figure.

V

Enfin a paru un petit livre, publié par l'Institut des Arts de l'Académie des Sciences de la RSS d'Arménie et écrit par une commission désignée spécialement par l'Institut, constituée par trois docteurs ès-sciences, les professeurs B. Arakelian, V. Arutiunian et S. Mnatzakanian, sous le titre « Contribution à certaines questions de l'histoire de l'architecture arménienne (à propos du livre de G. N. Tchubinachvili, *Recherches sur l'architecture arménienne*) », Erévan, 1969. Le livre a été mis sous presse au début de mars 1969 ; j'en ai reçu un exemplaire le 22 juin.

Malheureusement, malgré son volume assez considérable (135 pages), cet exposé ne diffère pas essentiellement des articles de journaux et de revues qui l'ont précédé, depuis Jakobson jusqu'à A. Eremian inclusivement. On y trouve la même accusation d'amointrissement délibéré de la culture arménienne, de partialité, la même discussion de questions secondaires et le même silence relatif aux thèses que je soutiens et à leur fondement ; s'y ajoutent en outre une série d'accusations : sélection tendancieuse du matériel pour la discussion, mutisme au sujet des monuments du IV^e et du V^e siècles. Et cela bien que mon livre soit constitué de *recherches*, c'est-à-dire d'exposés concernant les monuments que j'ai personnellement analysés, avec juste par-ci, par-là, l'adjonction de matériaux empruntés à la littérature scientifique.

La brochure est divisée en chapitres particuliers, ce qui donne à la publication l'aspect d'un exposé critique conséquent. En réalité, il est loin d'en être ainsi ! Après l'introduction, dans laquelle des citations font ressortir les tâches que le livre se propose, vient le chapitre « Méthode d'analyse », qui expose la détermination des critiques qui est de rechercher les intentions secrètes de mon livre, qui se substitueraient au but franchement exprimé : examiner les monuments de l'architecture à coupoles arménienne d'une époque donnée qui m'ont été accessibles. (Les motifs du choix de l'époque sont indiqués dans l'ouvrage.) Et l'intention secrète de mon livre serait soi-disant de « prouver le caractère secondaire de l'architecture arménienne du Haut Moyen Âge et sa dépendance de l'architecture géorgienne » (p. 8).

Cette accusation débute par une délimitation des périodes, élaborée artificiellement à l'aide de mots mentionnés dans les caractéristiques — les périodes ancienne et tardive sont assignées, soi-disant, respectivement aux V^e-VI^e, VII^e, VIII^e et IX^e siècles. Et pourtant toute la classification et tout le regroupement chronologique sont fondés sur la différence entre les particularités stylistiques des monuments analysés du VII^e et du X^e

siècles, avec une période transitoire tout à fait naturelle dans un cas semblable (VIII^e-IX^e siècles) au cours de laquelle un style nouveau s'élabore progressivement, qui ne se révèle complètement qu'en fin de compte. Les critiques ne se posent pas la question de savoir pourquoi tels monuments sont assignés au VII^e siècle, tels autres au IX^e, au X^e, et pourquoi certains sont conventionnellement rapportés aux IX^e-X^e ou aux X^e-XI^e siècles; en fait, c'est une tentative pour y voir clair dans le caractère artistique et ses spécifications.

Au lieu de déterminer une méthode de recherches, tout le chapitre est consacré à des raisonnements secondaires sur la subdivision de l'histoire de l'Arménie en périodes, sur le caractère de l'époque de la souveraineté arabe, sur une série de monuments qui ne sont pas analysés dans mon ouvrage (une partie de ces omissions est expliquée dans mon livre, l'autre va de soi : les monuments se trouvent au-delà des frontières de notre État) tels Tekor, au sujet de la coupole duquel on affirme que « l'agencement des pierres reproduit presque littéralement les formes de la coupole de bois d'une maison d'habitation populaire — le ghatoun » (p. 17), les cathédrales d'Etchmiadzine, Bagaran, Alaman et autres; l'église d'Ichkani à Tao (appelé Tajk en arménien) et son appartenance aux Mamikonians; enfin, le critique s'en prend à l'affirmation qui m'est attribuée, — et à laquelle il fait une série d'altérations, — de la priorité de l'architecture géorgienne et du rôle décisif que joua dans cette question la religion orthodoxe. Cependant, à la fin du chapitre, B. Arakélian admet que « nous trouvons (dans ce livre) aussi bien le témoignage d'historiens que des matériaux épigraphiques, une caractéristique de la technique de construction de l'époque et l'analyse sur une grande échelle des éléments décoratifs » (p. 26), mais la façon dont toutes ces données sont comprises lui déplaît. Elles sont soi-disant interprétées à partir d'idées préconçues, tendant à amoindrir la culture arménienne; ce qui est d'une part une calomnie, et une contestation de la liberté d'investigation d'autre part.

Le chapitre suivant est consacré à l'« Utilisation des matériaux épigraphiques » (p. 27-28). On aurait pu s'attendre à une analyse mûrement réfléchie d'exemples précis. Au lieu de cela, nous avons de nouveau des paragraphes verbeux sur les recherches relatives à l'épigraphie arménienne, à ses relations générales et aux particularités qu'elle présente de nos jours, — ceci pour servir d'introduction à l'ensemble du chapitre et en particulier aux deux inscriptions de l'église de Hripsimé. En ce qui concerne celles-ci, on déclare brièvement que « leur appartenance au VII^e siècle ne fait nul doute actuellement ». Et beaucoup de place est consacrée à la discussion des doutes de l'académicien I. Orbéli et à l'interprétation soi-disant erronée que j'en fais,

lorsque j'y trouve « une confirmation indirecte » de ma conviction que la construction actuelle n'a pas été édiflée au VII^e siècle.

La même chose se répète avec l'inscription d'Arudj : on rappelle les points de vue de I. Orbéli, J. Strzygowski, de l'évêque Gareghin ; le critique a pris une partie de la citation d'I. Orbéli comme l'expression de mes doutes, mais il ne dit mot sur l'époque où cette inscription fut tracée : est-ce en 669, ou, comme le pense Orbéli, au XI^e siècle ? On parle en outre des autres inscriptions d'Arudj et de la grande église de Thalin, et en conclusion la question est posée : « quel est le sens véritable de tous ces transferts ? » c'est-à-dire d'Arudj et de Thalin du VII^e au X^e siècle ; il considère que c'est le désir d'établir la priorité des églises triconques compliquées de Géorgie, ceci en raison des comparaisons que je fais avec l'architecture géorgienne des X^e-XI^e siècles. Seules, les considérations relatives à l'inscription de la petite église de Thalin ont un caractère concret et constituent une question à trancher par les historiens spécialistes.

Le troisième chapitre s'intitule « Les formes architecturales et le décor en tant qu'élément de datation » (p. 39-53). Quelques mots sont réservés à la maçonnerie, aux moulures d'angle et aux marques des tailleurs de pierres, et me reprochent de ne pas être au courant de la récente bibliographie, ce que je ne saurais que regretter. Mais à part les indications générales, aucune correction concrète n'intervient. Puis vient l'affirmation que les niches triangulaires sur les façades apparaissent pour la première fois au VII^e siècle, et notamment sur l'église de Ste-Hripsimé. L'auteur essaie de les opposer aux niches de Chirakavan, en tant qu'éléments constructifs contre éléments décoratifs, et me reproche, ainsi que le fait S. Mnatzakanian dans un article de journal, d'avoir passé sous silence le changement d'opinion de T. Toramanian au sujet de la datation des niches de Hripsimé, alors que ce changement ressort clairement de ma mention sur l'assimilation des théories établies par J. Strzygowski. Il profite de l'occasion pour me reprocher une tendance à amoindrir l'œuvre de T. Toramanian, alors qu'il n'en est rien et qu'en général, la reconnaissance de ce qu'il a fait suscite constamment de ma part des citations, exprimées avec un grand respect.

B. Arakelian note avec justesse que je considère le passage du plan carré au plan circulaire de la coupole au moyen de pendentifs comme un symptôme stylistique certain, par opposition à la transition par trompes d'angle. Et que j'attribue une grande signification à l'apparition de ce phénomène. Cette transition à Awan ne saurait, toutefois, en aucune manière être considérée comme un phénomène hybride (à pendentifs et à trompes). C'est une trompe décomposée en arcs (c'est ainsi, à propos, que les appelle Strzygowski : « Trichternischen ») et aux extrémités on voit des transitions indéterminées

et non des pendentifs (le terme de Strzygowski « acht Kuppelzwickel » ne saurait être traduit par « pendentifs »). On ne peut pas non plus appeler les transitions de Hripsimé et de Targmantchatz des passages hybrides : la transition est assurée par des trompes et le complément de ces trompes, comme à Awan, ne possède pas de forme déterminée.

Les raisonnements moralisateurs du critique à propos de la décoration ornementale ne sont assortis d'aucune analyse et se bornent à demander pourquoi je n'analyse pas tel ou tel motif ornemental, ou ne le confronte pas avec d'autres, alors que la différence fondamentale de conception de l'exécution du décor entre les monuments du VII^e siècle et ceux des X^e-XI^e, et de ceux de la période intermédiaire, qui est caractérisée d'une façon très claire lors de l'analyse du décor des églises de Gayané et Hripsimé, et accessoirement de quelques autres, est passée sous silence. Et d'une façon générale l'analyse comparative de l'ornementation est définie comme une juxtaposition d'éléments disparates et de phénomènes d'époques diverses, qui ne peut qu'embrouiller le lecteur non averti » (p. 49). C'est donc toujours le même refrain, la même absence de critique saine et objective.

Les chapitres suivants correspondent aux chapitres de mes « Recherches ». Il serait donc naturel de s'attendre à une discussion pertinente des thèses que j'avance, mais au lieu de cela c'est toujours la même répétition de ce qui a déjà été dit dans différents articles de journaux et revues, et aussi de ce qui figure dans les chapitres introductifs de B. Arakélian, assorti de discussions sur des sujets étrangers à la question et de blâmes variés à l'adresse de mon livre.

Le chapitre consacré aux monuments du type de Djvari (p. 56-79) commence par la déclaration que je me suis donné pour but de « dénigrer » les monuments arméniens et de « déformer l'histoire du développement de l'architecture arménienne » (p. 57) alors que je n'ai jamais eu cette intention et ne pouvais l'avoir, de même qu'il n'y a aucune tentative de ma part pour faire provenir tous les types à plans centraux d'un seul, et notamment de l'église géorgienne de Djvari, puisque je souligne dans mes « Recherches... », aux p. 39-40, l'importance de la tétraconque simple.

Les critiques invoquent le volume réduit de la brochure, qui leur aurait été imposé et qui les contraint à réduire leur analyse (p. 64, 73, 82, 94), néanmoins ils parlent fréquemment de la question de la dépendance confessionnelle, alors que je ne la cite qu'en tant que cause complémentaire possible, sans plus, et ne lui attribue aucune signification décisive. Il en est de même en ce qui concerne la date de la construction de Djvari (d'après P. Mouradian) et l'édification d'Awan avant celle de Djvari.

Quant à la question de l'entrée particulière réservée aux femmes dans la

salle d'angle sud-ouest, à Djvari et à Awan, même si l'on tient compte des doubles entrées de Hripsimé, Adiaman et de la cathédrale d'Etchmiadzine, cela demeure une exception, car on n'en observe aucune dans les autres églises.

Contrairement à B. Arakélian, S. Mnatzakanian affirme qu'il y aurait, à Awan, une transition par pendentifs au plan circulaire de la coupole, alors qu'en réalité, comme cela a déjà été indiqué, il s'agit de trompes décomposées en arcs (il est significatif que J. Strzygowski les appelle « Trichter-nischen », tandis que son « Kuppelzwickel » ne saurait être traduit par pendentifs). Il n'existe ni à Awan, ni à Hripsimé, ni à Targmantchatz de transition où pendentifs et autres moyens soient combinés et dans les églises d'Arudj, Thalin et Zoravar et autres, la transition est tout à fait différente, précisément par véritables triangles sphériques, c'est-à-dire par pendentifs.

Suivent des dissertations sur la corniche de la coupole, sur les trois fenêtres dans l'autel de Hripsimé, tout cela accompagné de louanges, mais sans discussion concrète ; il en est de même pour l'aspect de la façade et la solution des niches ; il m'attribue en outre l'affirmation inexacte qu'il y aurait eu à Targmantchatz « un centre grécophile, et c'est de ce fait » que j'y voyais « une influence géorgienne » (p. 77). Il couronne le tout par la déclaration du choix arbitraire des monuments examinés et m'attribue également l'affirmation que tous les bâtiments à plans centraux d'Arménie tirent leur origine de l'église géorgienne de Djvari.

Les autres chapitres sont composés de la même manière. Des discussions générales, des affirmations qui me sont attribuées et des conclusions arbitraires qui me font, par exemple, nier l'existence de tétraconques dans l'Arménie ancienne, une déformation de mes thèses, des tentatives pour lire dans mes pensées (« les véritables motifs de G. N. Tchubinachvili... ») et une absence totale d'examen des thèses que j'avance, qui diffèrent de celles généralement admises.

En conclusion, on répète encore une fois le leitmotiv tout à fait injuste qui se dégage de tout le livre : mon but véritable aurait, soi-disant, été d'affirmer la dépendance de l'architecture arménienne à l'égard de celle de la Géorgie et l'amointrissement des résultats obtenus par les architectes arméniens, qui seraient dépourvus de talent ; on souligne à nouveau « la restriction arbitraire du choix des monuments » (p. 133) alors qu'il ne s'agit que de recherches, et non d'une histoire de l'architecture arménienne, et on répète encore une fois l'accusation générale de parti-pris et de prévention.

Ainsi, tous ces critiques sont restés fidèles à leurs convictions relatives à la datation et aux caractéristiques des monuments que j'ai examinés. Ils n'avancent cependant aucune considération nouvelle digne de foi à

l'appui de ces convictions, et n'opposent aucune objection fondée aux thèses que j'expose au sujet de l'évolution de la création architecturale en Arménie, du VII^e aux X^e-XI^e siècles. Ils se sont contentés de dénigrer l'auteur des « Recherches » pour sa tentative de reconsidérer certaines appréciations de monuments particuliers ou leur datation. Pour ce qui est du reste, leur analyse de questions étrangères au sujet, si intéressantes et si importantes soient-elles, n'a qu'un rapport fort éloigné avec les questions que je soulève dans mon livre.

Tbilisi, 1^{er} juillet 1969.

Ghiorghi TCHOUBINACHVILI,

Directeur de l'Institut d'Art de
l'Académie des Sciences de Géorgie.

TSROMI

CONTRIBUTION À L'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE GÉORGIENNE DU PREMIER TIERS DU VII^e SIÈCLE *

D'après une inscription qui permet de la dater avec précision des années 626-634, l'église de Tsromi, qui est l'une des toutes premières églises de type cruciforme à coupole, acquiert de ce fait une importance décisive dans l'évolution de l'architecture en Géorgie, puis dans tout le Caucase, et enfin de l'architecture chrétienne en général.

Ces limites, rigoureusement établies, nous permettent de déterminer clairement les rapports entre cette église et les édifices marquants de l'époque précédente : nous pouvons reconstituer les mêmes problèmes de l'utilisation de l'espace et des masses, et en outre les caractéristiques — on pourrait presque dire les singularités — de l'architecture de Djvari se perpétuent dans l'église de Tsromi. L'ornementation de l'édifice couronne son évolution par une répartition précise, presque laconique des accents d'aspects architectonique exclusif et rigoureux — seules quelques fenêtres et portes déterminées, notamment les principales, possèdent des bandes ornementales particulières.

L'architecte de l'église de Tsromi semble avoir aussi conservé la notion de la valeur des silhouettes indépendantes, il détache notamment de façon spéciale les sculptures et indique à l'usage du spectateur un axe frontal obligatoire pour la vue d'ensemble. Il a utilisé ce mode de présentation de la sculpture pour motiver, en même temps que pour orner, les niches triangulaires de la façade orientale, qui en outre étaient justifiées, à ses yeux, du point de vue de la technique de construction.

Cette première œuvre d'architecture d'un type nouveau est d'une grande complexité. Toutefois, elle possède encore des liens avec le stade précédent du développement de l'architecture ; il faut compter en outre avec une certaine prudence dans la conception et la mise en œuvre d'éléments nouveaux dans la technique de construction, qui contribuent à leur tour à la complexité de la question. Et en effet, les édifices de ce type, en Arménie, qui font directement suite à cette période sont construits de façon beaucoup plus simple. Et si la construction de l'église de Bagavan doit encore, dans

* Conclusion de l'ouvrage de G. Tchoubinachvili *Tsromi*, rédigée par l'auteur. Édition des Académies des Sciences de l'URSS et de Géorgie, Moscou, 1969, Nauka, 110 p., 99 planches.



L'église de Tsromi construite en 626-634.

son ensemble, faire face à de multiples difficultés et semble de ce fait d'une venue peu heureuse, par contre l'église de Gajané et la cathédrale de Mreni laissent apparaître d'importants progrès dans la simplification de la composition. Et cette tendance se poursuit au cours d'une évolution de longue durée. C'est pourquoi on ne saurait nier que ce n'est pas dans l'ignorance de la composition de l'église géorgienne de Tsromi que les édifices arméniens du même type des années 30-40 du VII^e siècle furent construits, par des architectes tout aussi éminents.

Au cours des deux siècles suivants, les destinées historiques de la Géorgie voulurent que précisément en Kartli, foyer principal de la culture géorgienne, où l'on a dénombré les chefs-d'œuvre artistiques les plus éminents — comme les églises de Djvari et de Tsromi — on ne construisit que peu d'édifices, et ceux-ci paraissent avoir été détruits dans la seconde moitié du VII^e siècle. Voilà qui explique que nous ne connaissions que peu d'autres exemples d'églises cruciformes à coupole à partir de cette époque. À part son noyau principal, semblable à celui de Tsromi, la grande église de Samchvildé, qui date des années 70 du VIII^e siècle, possède des complexités particulières le long des façades nord et sud. Elles existent également dans les églises d'Ikalto et de Rouissi, qui sont les sanctuaires les plus proches. En même temps, des solutions simplifiées du même thème apparaissent, tant dans l'église d'Artanudji que dans d'autres édifices de moindres dimensions. Ce sont des constructions à composition simplifiée : supports de coupole avec autel semi-circulaire et pastophores attenants, en direction de l'Orient, et la partie correspondante du quadrilatère commun en direction de l'Occident. À partir de cette époque, les diverses variantes de ce type deviennent de plus en plus nombreuses dans les différentes provinces géorgiennes. C'est le type de prédilection de l'architecture géorgienne du Moyen Âge avancé. Nous ne mentionnerons que quelques-uns des exemples les plus anciens : Sinkoti, Rouissi, Bédia, Bitchvinta (Pitsunda) et Ikalto. En Arménie, au contraire, nous ne voyons pas, dans l'architecture médiévale, de type d'église cruciforme à coupole ; la seule exception est la cathédrale d'Ani, de l'an 1000, et peut-être aussi la grande église de Thalin, de la seconde moitié du X^e siècle ; ce type est remplacé par ce qu'on appelle le type à salle à coupole. Il est en général très intéressant de constater que les architectures géorgienne et arménienne, à partir de l'époque du Moyen Âge avancé, divergent fortement et qu'on ne perçoit que rarement entre elles des affinités ou des dépendances historiques précises vérifiables.

Les rapports entre l'architecture géorgienne du Moyen Âge avancé et l'architecture byzantine restent comme par le passé extrêmement superficiels. Il est vrai que je ne possède pas non plus de preuve tangible, con-

vaincante, de la dépendance de l'art byzantin de l'art géorgien ou arménien. Mais que les églises cruciformes à coupole de Géorgie et d'Arménie se soient édifiées tout à fait indépendamment de l'art de Constantinople, plus encore, que ces églises soient issues d'une conception diamétralement opposée à celle de l'art byzantin et en outre avec une avance de plus de trois cents ans, — tout cela a déjà été exposé en détail dans cet ouvrage.

Il est maintenant généralement admis que les églises cruciformes à coupole n'ont fait leur apparition à Constantinople que pendant le règne de Basile I^{er}, qui fit édifier en 881 l'église dénommée Néa. Les plus récentes recherches sur les églises des X^e, XI^e et XII^e siècles qui subsistent à Constantinople ont montré que la majorité des édifices cruciformes simples à coupole qui existent encore de nos jours possédaient autrefois des galeries avec chœurs qui donnaient à ces bâtiments un aspect tout à fait différent. On a une tendance instinctive à se représenter la Néa, qui n'existe plus, sous cet aspect. En d'autres termes, la liaison entre ce groupe de bâtiments et « l'édifice qui est en fait l'ancêtre de toute l'architecture byzantine médiévale », suivant la formule de Wulff, ne fait pas de doute. La question paraît être différente en ce qui concerne les églises cruciformes à coupole à trois nefs qui subsistent à Constantinople et surtout dans les autres pays de confession orthodoxe grecque, bien que G. Millet soit parvenu à établir une distinction de principe entre les tendances de la capitale et les tendances orientalisées de la province : il fait ressortir à ce sujet la forte influence de l'Orient, qui inclut aussi la Géorgie et l'Arménie. L'église Mirelaïon (Budrun-Djami) à Constantinople, édifiée par Roman Lécapène (928-944) est la plus ancienne basilique cruciforme à coupole et à trois nefs connue. Par contre, les églises de Skripu et d'Erégli, dont la première fut construite en 874 et la seconde est également attribuée au IX^e siècle, se présentent à nous comme l'image de l'impuissance et peuvent servir de vivant témoignage du fait que l'église cruciforme à coupole, en tant que composition artistique importante et viable, ne pouvait encore être connue dans ces régions. Et néanmoins, ces églises cruciformes à coupole et à trois nefs s'intègrent naturellement dans l'art byzantin, dont même l'art de la Géorgie et de l'Arménie du Moyen Âge avancé se distingue pourtant encore nettement, sans parler de la différence de principe des édifices d'une époque plus ancienne, semblables à ceux qui ont été examinés ici.

Il me semble que les édifices médiévaux byzantins n'ont pas suivi une évolution normale, mais qu'ils ont, pour ainsi dire, été adaptés, intégrés dans un ensemble, ce qui ne constitue pas une ambiance saine, favorable à un travail de création intensif. Il s'ensuit que le développement général de l'art byzantin postérieur à Justinien ne franchit pas le stade de la médiocrité. Il en fut tout autrement de l'art géorgien et arménien, qui au cours de

presque un millénaire et demi passèrent par les phases successives, bien déterminées, de leur développement stylistique, ce qui leur permit de pousser certaines de ces phases à leur développement maximum, à leur ultime achèvement. Il faut justement, dans ce contexte, mentionner qu'à la suite de Tsromi, sous l'inspiration de ses réalisations architecturales nouvelles, surgit bientôt une nouvelle idée architecturale de génie, nous voulons parler de la création de tétraconques à quatre piliers indépendants, à chœurs et à galerie : édifices d'Ichkani et de Bana. Ils constituent, en quelque sorte, la troisième étape de l'histoire de l'art chrétien de Géorgie, qui se trouvait à la hauteur classique de son développement, et ils prouvent que dès la moitié du VII^e siècle, l'architecture géorgienne était en plein travail créateur, de même que l'architecture arménienne, avec l'église de Zwartnotz, de même époque, dont les ruines réflètent encore la majesté.

Tbilisi, 1969.

Ghiorghi TCHOUBINACHVILI.

QUELQUES PAGES DE L'HISTOIRE DE GÉORGIE *

I

BAGRAT III (980-1014). DAVID IV LE CONSTRUCTEUR (1089-1125).
DAVID IV ET LE LÉGENDAIRE PRÊTRE-ROI JEAN

La restauration et l'unification du royaume de Géorgie. La lutte contre les Arabes et les Seldjoukides. La libération du pays. Les réformes de David IV. La bataille de Didgori, le 14 août 1122. L'unification du Caucase. L'identification du roi David IV avec le prêtre-roi Jean, héros légendaire des Croisés.

Aux VIII^e et IX^e siècles de notre ère se dessine un nouveau mouvement de consolidation politique et ethnique qui va s'étendre sur toute l'Europe, depuis la France et l'Angleterre jusqu'au versant sud-oriental du Caucase européen. On assiste à un raffermissement politique, semblable à celui de l'Europe, au Caucase et notamment en Géorgie : restauration du Royaume, aboli au VI^e siècle par les Perses et Arabes et réunification de la puissance géorgienne sous la dynastie des Bagratides, à partir de 787.

Le développement du mouvement unitaire géorgien s'accomplit dans des conditions complexes. Au VIII^e siècle, la situation de la Géorgie au point de vue du droit des gens fut fonction de ses rapports avec les Arabes et les Byzantins. Tandis que la Géorgie orientale était soumise à la suzeraineté arabe, la Géorgie occidentale relevait nominalement de l'Empire de Byzance. De la sorte, la tendance de l'effort d'unification de la Géorgie commença par se manifester dans sa lutte contre les Arabes.

La partie orientale du pays, soumise à ces derniers, avait été divisée en deux provinces séparées, le Kartli et le Kaxeti. Le Kartli était au centre de la Géorgie où il constituait le point de gravité de la vie politique et le bastion stratégique de l'ensemble du Caucase. C'est là que se croisaient les grandes voies de communication qui sillonnaient la contrée, et cela en vertu de la nature, du fait de la situation géographique et de la morphologie du pays, de sorte que la possession du Kartli assurait la domination militaire de tout le territoire caucasien. Ainsi, lorsque les Arabes s'appliquèrent à con-

* Extrait de notre *Histoire de Géorgie*, en préparation.

solider leur position en Kartli afin d'étendre leur pouvoir politique et militaire sur l'ensemble de ce territoire, ils firent simplement ce qu'avaient fait avant eux les Perses et les Romains et ce que la Russie devait faire au XIX^e siècle; et lorsqu'en s'emparant de Shirvan, ils s'ouvraient la route de l'Iran par Marand et la Porte de Derbent, Kartli leur procurait le deuxième nœud routier conduisant de l'Iran par Marand, Tiflis et la passe de Darial vers le Caucase septentrional. De même, si l'on voulait aller d'Anatolie par Erzeroum vers le nord en passant par le Caucase, on devait traverser le Kartli. Enfin, les relations politiques de la Géorgie de l'ouest et de celle du sud-ouest étaient commandées par Kartli. La ville de Tiflis constituait le bastion de protection du Kartli et, du fait de cette situation, le haut-lieu par excellence de tout le Caucase. Celui qui commandait ici, contrôlait le Caucase. C'est ici que les Arabes avaient centralisé leur puissance politique et militaire, ici que fut la capitale de leur émirat. Il s'ensuit que c'est sur Kartli que pesait le plus directement et le plus lourdement l'oppression arabe, et l'on comprend ainsi que le mouvement de l'unité y ait pris naissance.

Tout autre était la situation du Kaxeti (Géorgie orientale), moins éprouvé que Kartli par l'occupation arabe. C'est là que résidait le seigneur du pays, portant le titre de « Khorepiskoposi » (du grec Chorepiskopos = Surveillant de la contrée), lequel disposait de libertés politiques plus étendues que les « Eristavis » (les chefs) de Kartli.

La suzeraineté de l'empereur byzantin sur la partie occidentale de la Géorgie était, en quelque sorte, nominale et extérieure. L'empereur, plutôt que suzerain des princes géorgiens, était leur protecteur, leur auxiliaire et leur allié, et il était d'accord pour s'en tenir à ce rôle. Il ne se mêlait que fort peu des affaires intérieures de la Géorgie occidentale. En ce qui concerne la lutte contre la poussée arabe, la Géorgie occidentale se trouvait dans des conditions bien plus propices que la Géorgie orientale. Située entre la mer et la montagne, elle bénéficiait d'une défense naturelle contre les attaques de l'extérieur. Son territoire était le lieu de refuge de tous les Géorgiens qui reculaient devant les Arabes et cherchaient à leur échapper. Ils tirèrent parti de cette situation favorable tant au point de vue politique qu'au point de vue défensif dans leur effort d'unification.

Le mouvement unitaire partit de deux grands foyers : de l'Abxazie au nord-ouest et de Tao, au sud-ouest de la Géorgie.

L'Eristavi d'Abxazie, Léon II, neveu de Léon I^{er}, dénonça son allégeance envers l'empereur byzantin et soumit toute la Géorgie occidentale jusqu'à la frontière ibérique. Il prit le titre de roi d'Abxazie, sous le nom de Léon I^{er},

en 746, recula les frontières de son royaume jusqu'en Kartli et conquit encore le Djigeti, au nord-ouest de l'Abxazie, sur le littoral de la mer Noire.

Le second foyer fut le territoire de Tchorox sur lequel régnaient les princes de la Maison des Bagratides.

Les Eristavis de cette famille avaient régné autrefois sur les provinces méridionales de la Géorgie (Tao-Klardjeti et autres) d'où ils étaient montés en Kartli. Leur dernier représentant sur cette place fut Ashot, qui, menacé par les Arabes, se replia sur le Tao-Klardjeti, alors sous la suzeraineté de l'empereur de Byzance. Ce dernier lui conféra le titre de curopalate. Ashot étendit peu à peu sa souveraineté sur presque toute la Géorgie du sud-ouest. C'est au règne de cet Ashot que l'histoire géorgienne fait remonter la dynastie des Bagratides qui garda la couronne jusqu'à l'incorporation de la Géorgie à la Russie, au début du XIX^e siècle (1801).

La vie politique de la Géorgie au VIII^e siècle présente l'image suivante : à Tbilisi et dans ses environs régnait l'émir ; en Géorgie occidentale, un roi indépendant ; en Géorgie du sud-ouest, le curopalate (dépendant de l'empereur de Byzance) ; en Géorgie orientale (Kaxeti), le prince appelé Khor-episkoposi.

Ashot laissa trois fils : Adarnerse, Bagrat et Gvaram. L'empereur conféra à Bagrat le titre de curopalate. Bagrat profita des rivalités et des dissensions entre tribus arabes pour reconquérir l'un après l'autre tous les territoires perdus par Ashot de Tao lors des invasions arabes successives.

Le plus jeune frère de Bagrat, Gvaram le Mamphali (« souverain » ou « roi » en géorgien) combattit infatigablement les Arabes et leur reprit les provinces géorgiennes méridionales de Djavaxeti et de Trialeti ainsi que d'autres à l'ouest, notamment Artani.

Ainsi, dès le début, c'est l'idée de la continuité de la conception politique de la royauté qui guidait les Bagratides de Tao-Klardjeti comme tous les rois géorgiens qui se considéraient comme les héritiers de la tradition politique de l'Ibérie, état indivisible. Poursuivant des objectifs lointains, ils avaient réalisé des gains territoriaux qui mirent la dynastie en vedette par rapport aux autres maisons régnantes de Géorgie.

L'expansion de la civilisation géorgienne se poursuivit en dépit de l'invasion arabe. Cette période de l'histoire de son développement est caractérisée par l'impulsion qui lui vint des monastères. Animés d'une persévérance incroyable, les moines géorgiens s'installèrent sur les territoires dévastés par l'envahisseur et y bâtirent leurs couvents. Ils s'acquirent la sympathie et l'aide des princes de la contrée, et, soutenus par eux, firent de ces

couvents des foyers de civilisation et d'activité économique. Beaucoup de régions devenues désertiques furent ainsi rendues à la culture et réexploitées. Les pionniers les plus remarquables de cette œuvre furent saint Grégoire de Xandzta, saint Serapion de Zarzma, saint Saba d'Ishxani et bien d'autres qui, en particulier, dans les provinces du sud-ouest et du sud accomplirent des travaux immenses. De splendides monuments de l'architecture géorgienne élevés dans cette région témoignent de cet esprit créateur, de l'initiative et de l'énergie des moines ainsi que du concours et des fondations des princes, gagnés eux aussi par l'esprit nouveau. Des monastères, la culture se répandit dans la population. Ils furent les conservatoires de l'activité littéraire et scientifique du pays.

L'expansion de la Géorgie commencée avec les Bagratides prit son plein essor à l'époque de David le Curopalate († 1001) pour se poursuivre jusqu'à la reine Tamar (1184-1213). Ce fut la grande époque, « l'Âge d'Or » de la Géorgie et du Caucase.

Jusqu'alors, le destin politique de cette contrée était subordonné à un régime imposé de l'extérieur et conditionné par la nécessité de se dégager de la pression de l'ennemi. À l'époque considérée, le pays acquit une force qui devait lui permettre d'édifier un régime politique autonome, de surmonter son destin et de conquérir une place d'avant-garde dans les grands événements historiques contemporains. Du point de vue de l'histoire universelle, cette époque représente pour la Géorgie l'investiture d'une mission européenne en face de l'Orient, mission assumée jusque là par une Byzance décadente. Bien plus, ce siècle d'or correspond à la période où l'expansion de l'Europe occidentale dans le domaine de la politique mondiale et de la civilisation s'est développée considérablement. Ce fut l'époque où le monde européen se dressa contre l'invasion asiatique des Seldjoukides.

Dès le début de cette grande époque géorgienne, l'Eristavi de Kartli, Jean Maruchidze, préparant la voie à un royaume unifié, se convainquit que l'unité définitive de la nation ne pouvait être réalisée que par l'Abxasie ou le Tao-Klardjeti.

Le roi aveugle Théodose d'Abxasie n'était pas préparé à cette tâche. Aussi, Jean Maruchidze soumit-il son projet à David, le Curopalate, lui recommandant de s'emparer de Kartli et, ou bien de garder pour lui cette place, ou de la donner à Bagrat, fils de Gurgén, héritier de l'Abxasie par sa mère et du Kartli par son père. Comme David de Tao, sans enfants, avait adopté Bagrat, celui-ci, après la mort de David de Tao hériterait également du Tao-Klardjeti et deviendrait ainsi roi d'Abxasie, de Kartli et du Tao, grâce à quoi il réunirait sous le sceptre des Bagratides la Géorgie entière à l'exception du Kaxeti.

David de Tao, gagné à ce projet, entreprit de le réaliser et fit occuper Kartli par ses troupes. Jean Maruchidze vint à sa rencontre et lui livra la citadelle d'Upliszixé. David rassembla la noblesse du Kartli et lui tint ce discours : « Voici Bagrat, héritier de Tao, Kartli et d'Abxasie, il est mon fils, il a été élevé par moi, je suis son tuteur et son soldat ; que tous lui obéissent ! ». C'est grâce à Jean Maruchidze que l'Abxasie, où Bagrat fut couronné roi sous le nom de Bagrat III (977-78), fut rattachée au royaume géorgien.

David le Curopalate projetait également d'arracher le Caucase arménien aux musulmans. Ainsi, s'empara-t-il de la ville de Manaskert, en chassa les musulmans et installa à leur place des Arméniens et des Géorgiens. À la mort de David (1001), son successeur, Bagrat III annexa le Kaxeti à ses possessions (1010).

Ainsi, la Géorgie devint-elle un État unifié. Il n'y eut plus que l'émirat de Tiflis et quelques territoires du sud-est qui demeuraient encore aux mains de l'étranger. Bagrat devait s'emparer de contrées de la Géorgie orientale sous domination arabe. Comme l'émir Phadlon de Gandja représentait une menace permanente pour le Kaxeti, Bagrat le contraignit à reconnaître sa suprématie.

Presque tous les pays géorgiens étaient, à présent, réunis sous le sceptre du roi qui avait pris le titre de « Roi des rois » ; cependant, l'affrontement décisif avec les Arabes ne s'était pas encore produit. En Kartli, au cœur de ce pays, il y avait encore l'émirat de Tiflis ; l'émirat de Gandja recommençait à menacer la Géorgie orientale et les Arabes tenaient bon sur leurs positions du Caucase arménien d'où ils pouvaient, à tout moment, s'élancer sur la Géorgie intérieure.

Ainsi le problème de la sécurité de la Géorgie se compliquait de celui des intérêts vitaux de l'Albanie et du Caucase arménien et de celui de l'affranchissement du Caucase tout entier de la tutelle arabe. Ce dernier problème se posa dans la politique géorgienne sous le règne du roi Bagrat IV (1027-1072). La lutte contre les Arabes s'aggrava de la lutte contre les Seldjoukides, lesquels insufflaient à la puissance arabe épuisée des forces nouvelles.

Une vague dévastatrice de tribus nomades turques, venant d'Asie Mineure, s'abattit au XI^e siècle sur les pays civilisés du Proche-Orient. C'était le début de la grande migration des nomades turcs. Dans la première moitié du XI^e siècle, les Turcs, à la tête desquels se trouvait la dynastie des Seldjoukides, envahirent l'Iran, qu'ils conquièrent peu à peu. Au milieu du XI^e siècle ils se trouvaient aux portes du monde chrétien de Byzance.

Les Seldjoukides attaquèrent la Géorgie dans les années 60 du XI^e siècle. Le sultan Alp-Arslân, leur chef, entreprit plusieurs campagnes contre le

royaume de Géorgie. Au cours de la première invasion, en 1065, les Turcs prirent la ville d'Axalkalaki en Djavaxéti et après l'avoir mise à sac, exterminèrent un grand nombre de la population. Lors de la deuxième campagne, en 1068, ils dévastèrent le Kartli et l'Argveti.

Pendant longtemps les Géorgiens résistèrent fermement à l'ennemi, l'empêchant de se fixer sur la terre de leur pays. Mais après la victoire du sultan Alp-Arslân sur l'armée byzantine de Romain IV Diogène à Mantzikert en 1071 et la dévastation de l'Arménie, la situation de la Géorgie devint très grave. Elle se trouva encerclée d'est en ouest par le nouvel ennemi. Le roi Ghiorghii II fut contraint de faire sa soumission au sultan Malik-Sha et de s'engager à lui payer un tribut annuel. Les Turcs cependant ne respectèrent pas les conditions de la paix et ils ne s'en allèrent pas. De nouvelles tribus nomades continuèrent à s'installer sur les terres géorgiennes. Les vallées fertiles du Kartli se transformèrent en camps d'hiver pour les nomades et les alpages devinrent les pâturages d'été de leur bétail. Une menace d'extermination planait sur la population géorgienne : l'ennemi féroce s'était emparé de sa terre.

L'heure du destin semblait avoir sonné pour la Géorgie. Elle avait besoin plus que jamais d'un homme politique qui sache rallier les forces du peuple et entreprendre la lutte pour la libération nationale. Le roi Ghiorghii était dépourvu des qualités nécessaires pour cette tâche, c'est pourquoi les milieux avancés de la société féodale géorgienne firent une révolution de palais. Sur leur insistance, Ghiorghii abdiqua en 1089 en faveur de son fils David.

DAVID IV LE CONSTRUCTEUR (1089-1125)

Bien que l'invasion seldjoukide ait secoué durement la vie de la Géorgie, elle ne parvint pas à transformer son destin.

L'unification politique du peuple géorgien était accomplie. Les esprits étaient désormais acquis à l'idée d'une Géorgie unifiée sous un roi, et lorsque telle ou telle province refusait de reconnaître la souveraineté de celui-ci, ou les princes de la noblesse locale tentaient à se rendre indépendants, le roi parvenait toujours à les ramener à l'obéissance. D'ailleurs, la notion de l'unité caucasienne se révélait expressément dans le titre que portait Ghiorghii II : « Roi des Abxasiens, Kartliens, Raniens, Kaxetiens, des Arméniens, Shirvan-Shah et Shah-in-Shah, souverain unique de l'Ouest et de l'Est ».

L'idée et la réalité de l'unité géorgienne subsistèrent en dépit de l'intrusion des Seldjoukides, mais, pour ce qui est de la condition de la Géorgie

en tant qu'État, elle se retrouva ce qu'elle était au moment où Jean Maruchidze et David le Curopalate entreprirent leur grande œuvre d'unification politique.

La reprise et l'achèvement de cette œuvre a été confiée par l'histoire à David IV, surnommé le Constructeur ¹.

L'œuvre que David avait à accomplir était la même que celle qui avait incombé à David, le Curopalate; mais les temps avaient changé. L'ennemi le plus redoutable contre lequel l'Europe lançait ses Croisés était devant la porte et dans la maison même. La tâche de David était double : il devait reconstituer l'État à l'intérieur et pourvoir à sa sécurité extérieure. Le plus pressé était de faire face à l'ennemi du dehors.

David s'assigna une entreprise en deux étapes : la première devait avoir pour objectif la reconquête des provinces géorgiennes perdues. Il l'accomplit de 1097 à 1118. La seconde devait viser à assurer durablement la sécurité de l'État géorgien, tâche qui, pour lui, s'appliquait au Caucase tout entier. Cette entreprise impliquait la guerre contre l'ennemi du dehors, les Seldjoukides. David la réalisa de 1120 à sa mort survenue en 1125.

Le territoire dont disposait David pour cette entreprise était limité à la Géorgie occidentale. À l'est, il ne s'étendait pas au-delà du massif de Lixi.

David jugea l'heure venue d'engager le combat contre les Seldjoukides lorsqu'en 1097, l'armée des Croisés s'empara de Jérusalem et d'Antioche. En cette année même, il refusa aux Seldjoukides le paiement du tribut imposé à son père Ghiorgi II. Il leur infligea, au cours de plusieurs combats, de si durs revers qu'ils ne s'aventurèrent plus que rarement par la suite dans des expéditions de pillage en Géorgie.

Le but que David se proposa ensuite fut le rattachement au royaume du Kaxeti. La réannexion de cette province et de celle de Hereti fut obtenue au prix de combats sanglants livrés aux Seldjoukides en 1104 et 1105. En 1110, après une nouvelle série de batailles sévères, le Samchvilde et la plus grande partie du Somxiti furent également reconquis. Il parvint encore à réduire l'émirat de Tiflis. La contre-attaque des Seldjoukides de 1110/1111 fut repoussée, et, en 1115, Rustavi, dans les parages immédiats de Tiflis leur fut arraché.

Lorsque les Seldjoukides eurent été chassés de la Géorgie du sud-est, ils concentrèrent leur offensive sur celle du sud-ouest et entamèrent leur action, en 1116, par une incursion dans le Tao-Klardjeti, persuadés qu'avec

¹ David I le Curopalate (876-881) était le fils de Bagrat I; David II, roi des Géorgiens (923-937) fils d'Adarnase I; David III le Grand Curopalate († 1001) fils d'Adarnase Magistros.

la rigueur de l'hiver, le roi David ne pourrait franchir les monts du Petit Caucase pour se porter à leur rencontre.

David commanda aux troupes de Kartli et de Mesxeti de se rassembler à un jour fixé dans le Klardjeti. Lui-même déboucha de Xupta, localité du littoral de la mer Noire, près de Batoum, et, traversant avec ses troupes le Tchorox, rejoignit au jour dit les troupes de l'est de Klardjeti et tomba à l'improviste sur les Seldjoukides à Tao, les anéantit et leur reprit le butin qu'ils avaient pillé.

En 1118, les Seldjoukides pénétrèrent à nouveau dans le Djavaxeti. David les arrêta à Araxes, anéantit une partie de l'armée ennemie et fit l'autre prisonnière. La même année, il s'empara de la place forte de Lori, dans le Somxiti ainsi que d'Agarani, dans la Géorgie du sud-est.

Ainsi, David avait-il reconquis l'une après l'autre toutes les provinces géorgiennes. Mais pour s'assurer de leur possession dans l'avenir, il fallait expulser les Seldjoukides de tout le Caucase. C'est à la préparation de cette tâche que se consacra désormais le roi.

Tout d'abord, il mit sur pied une puissante armée bien aguerrie qu'il recruta dans le Caucase septentrional.

Avant David, l'armée géorgienne était une milice féodale que le roi convoquait lorsque le besoin s'en faisait sentir. Il n'y avait point d'armée permanente, si ce n'est la garde personnelle du roi et des grands féodaux, ainsi que de petites garnisons dans les différentes forteresses. Lorsque l'armée était rassemblée, les guerriers — sauf ceux faisant partie des troupes royales — n'étaient pas directement subordonnés au roi, mais à leurs propres eristavis (chefs), qui jouissaient de presque toutes les prérogatives royales.

Cette organisation de l'armée mettait le roi à la merci des grands féodaux, dont il devait s'assurer la fidélité et le soutien soit par contrainte, soit par faveurs, ou en s'unissant à leur famille par les liens du mariage, etc.

David le Constructeur se rendit compte qu'il était indispensable de constituer, en plus des milices féodales, une armée régulière puissante, non seulement pour faire contrepoids aux princes ses vassaux, mais surtout comme moyen de réalisation de ses visées politiques et militaires. Il décida de constituer cette armée permanente à l'aide des Caucasiens du nord — des Kiptchaks.

La réalisation de ce dessein fut facilitée par le fait que la femme de David, la reine Guranduxt, était la fille du plus grand prince kiptchak, Atrag, fils de Charagan. Vers la fin des tractations, David IV, accompagné de son mtsignobart-uxutsesi (chancelier), Ghiorgi Tchkondideli, se rendit en personne en Ossétie, où il fut reçu par les dirigeants du pays. Les princes kiptchaks, qui jusque-là avaient guerroyé contre les Ossètes, se rendirent

aussi en Ossétie. « Il put facilement unir ces deux peuples », dit l'historien. Les Ossètes remirent à David le fort de Darial et « toutes les autres portes d'Ossétie et du Caucase » et permirent ainsi aux Kiptchaks (45.000) de se rendre en Géorgie par « une voie pacifique ». On distribua des terres aux émigrants et les nomades devinrent peu à peu sédentaire.

David pu ainsi constituer une armée de 40.000 cavaliers kiptchaks. Il la soumit à une discipline très stricte, en assumant lui-même le commandement et l'administration et se plia, sa vie durant, au régime du soldat. David parvint ainsi à créer l'instrument militaire approprié en vue de son combat pour la constitution d'un grand État caucasien.

La mobilisation de toutes les forces du pays exigeait la mise en œuvre rapide d'importantes réformes de l'état. David IV s'occupa en premier lieu de l'organisation la plus influente : l'église géorgienne. L'administration de cette église avait été pendant longtemps concentrée entre les mains de représentants des grandes familles féodales, qui étaient opposées au renforcement du pouvoir royal. Les intérêts du pays exigeaient une réforme immédiate de l'église, une réorganisation de son administration. Mais un concile seul pouvait résoudre de tels problèmes. David convoqua donc en 1109 un concile de l'Église connu sous la désignation de concile Ruis-Urbnisi. Par décret de ce concile, les membres de la haute noblesse, jugés indignes d'occuper des fonctions élevées, furent expulsés de l'Église, et à leur place désignés, indépendamment de leur origine, des hommes capables de soutenir le pouvoir royal dans son œuvre d'unification du pays.

Pour consolider cette importante victoire politique, David IV prit encore une mesure extraordinaire : du fait que le roi n'avait pas le droit de se mêler directement des affaires de l'Église, il obtint la nomination du plus haut fonctionnaire de l'administration royale — le mtsignobartuxutsesi (chancelier) à la dignité d'archevêque de Tchkondidi (à présent Martvili). Sur l'insistance de David, il fut décrété que le chancelier du roi serait dorénavant également archevêque de Tchkondidi. C'est ainsi que fut créée la fonction d'archevêque-chancelier (tchkondidel-mtsignobartuxutsesi). Celui qui l'occupait cumulait les attributions de haut fonctionnaire du roi et de dignitaire ecclésiastique influent. À partir de ce moment, le pouvoir royal put, par l'intermédiaire de l'archevêque-chancelier, intervenir activement dans les affaires de l'Église.

Les réformes de David IV se firent également sentir dans le domaine du droit. Jusqu'alors, la justice suprême avait été rendue par le roi, mais ces fonctions passèrent dorénavant au « saadjo kari » (littéralement : cour des solliciteurs), tribunal suprême dont l'administration fut confiée au chancelier qui y siégeait avec deux assesseurs. Le « saadjo kari » fonctionnait d'une



David IV le Constructeur

façon régulière sous la surveillance directe du roi. Cette institution luttait contre l'anarchie féodale, protégeait les intérêts des propriétaires fonciers et s'opposait tant à l'arbitraire de la haute noblesse qu'à l'insubordination des paysans.

La résolution des importants problèmes qui se posaient au pays nécessitait la mise en œuvre de mesures particulières destinées à consolider l'économie.

Il n'y avait pas d'aspect de la vie publique de la Géorgie qui ne fut affecté par la politique du roi David IV. La grande lutte que le pays menait contre les envahisseurs seldjoukides l'exigeait.

Lorsque les réformes qui consolidaient la situation politique intérieure du pays furent accomplies, le pouvoir royal put mener l'offensive contre les Turcs avec un succès accru.

Pendant cette période de préparatifs (1118-1120), le roi s'appliqua à mettre le Caucase du nord en état de soutenir les combats futurs. Il rétablit la paix entre les Ossètes et les Chasares, occupa le Darial et les autres cols du Caucase et obtint la reconnaissance de sa souveraineté par les populations nord caucasiennes.

Dans la préparation politique de cette entreprise jouèrent leur rôle les liens de parenté qu'il avait formés en dedans et en dehors du Caucase.

Grâce au mariage de sa fille aînée, Tamar, au prince de Shirvan, il disposait d'une contrée dont la possession était essentielle pour la sécurité de l'ensemble du Caucase, et qui, avant même d'être incorporée au royaume, était liée à sa maison par un lien dynastique.

La lutte contre les Seldjoukides était inévitable et ne pouvait être empêchée par l'intervention de quelque circonstance que ce fût. Il était donc nécessaire de pacifier les relations du royaume avec Byzance qui avaient été si difficiles au temps des prédécesseurs de David. Une alliance dynastique permettait d'y parvenir : David maria, en 1116, sa plus jeune fille, Kataï, avec un prince byzantin. Ainsi préparé, armé et fortifié, le roi entreprit de réaliser son projet d'unification du Caucase en engageant la guerre contre les Seldjoukides.

Après une longue période de défense, allait venir, pour la Géorgie, un siècle de guerre offensive. Comme il l'avait déjà fait, David adopta comme tactique d'attirer l'ennemi dans le pays, et, là de le tailler en pièces par surprise. En 1120, le roi se rendit en Géorgie occidentale. Les Seldjoukides, voyant le roi s'éloigner, s'abattirent sur le pays. Sans qu'ils l'attendissent, le roi reparut soudain et les anéantit sans merci. Aussitôt après, il mena son armée contre l'ennemi dans le Shirvan, qu'il libéra par la prise de Kabala. La même année, une nouvelle expédition qu'il fit dans le Shirvan lui donna l'occasion de décapiter une armée seldjoukide qui y avait pénétré.

Le souverain de Shirvan se déclara vassal du roi géorgien.

La même année encore, David défit en deux autres places du sud-est caucasien des hordes de nomades et de pillards seldjoukides. En mars de l'année suivante (1121), il battit les Seldjoukides à Chunani et à Bardavi.

LA BATAILLE DE DIDGORI

Le sultan des Seldjoukides règnant en Perse comprit la menace et riposta à cette offensive du roi David par une levée en masse de toutes ses forces établies depuis Damas et Alep jusqu'au Caucase. Perses, Arabes, Turcs-Seldjoukides s'unirent et une énorme armée² (400.000) islamique sous le commandement de l'illustre gouverneur d'Alep Nadim-Edinn-Elghas pénétra en Géorgie, occupa la région de Tiflis et se concentra sur les hauteurs de Didgori.

David était prêt à recevoir l'ennemi. Il avait soigneusement choisi la composition de son armée en vue de la bataille à venir. Outre 40.000 Géorgiens, 15.000 Kiptchaks et 5.000 Ossètes, un détachement de mille croisés d'Europe occidentale (deux cents d'après Galterius) participa à la bataille.

David mena son armée à la rencontre de l'ennemi qu'il contraignit à accepter l'engagement à l'endroit le plus favorable aux guerriers géorgiens. La bataille se déroula sur les routes partant du Trialeti-Manglisi vers l'intérieur du Kartli, aux environs de Didgori. C'est pour cette raison qu'elle porte le nom de Bataille de Didgori.

Ce fut le roi qui ouvrit le combat. Feignant une attaque, il lança quelques colonnes, sur les flancs de l'ennemi. Celui-ci se précipita comme un monstre déchaîné, mais les attaquants avaient déjà disparu. Le roi répétait de plus en plus, de tous les côtés, de semblables attaques et chaque fois il échappait à l'adversaire. Ces manœuvres portèrent l'ennemi à un tel degré d'excitation et de désorientation qu'elles lui firent perdre peu à peu contenance. C'est alors que vint le jour décisif. C'était le 14 août. Le roi engagea à nouveau le combat. Chaque corps de son armée manœuvrait comme s'il ne dépendait que de lui-même. Mais le roi, qui avait à sa disposition une cavalerie d'élite, et qui semblait être partout présent sur le champ de bataille, parvint, par l'effet de sa volonté, à la grouper constamment en un tout impossible à briser. David attendait une occasion favorable pour livrer une bataille décisive. Ce moment arriva. Tout à coup, la vigueur de l'armée ennemie s'effondra en plein combat. Le génie personnel l'emportait sur la puis-

² 600.000 d'après le Chancelier Gautier, 400.000 selon les historiens arabes et la chronique géorgienne.

sance du nombre. La bataille fut gagnée. La grande armée asiatique d'invasion fit demi-tour et s'enfuit en déroute. Elle fut poursuivie et écrasée. Nadim Eddin Elghas, blessé à la tête et vaincu, battait en retraite. C'est ce que rapportent la chronique géorgienne ³, et l'historien arménien Matthieu d'Édesse ⁴; Abul Paradj (Bar-Hebraeus) ⁴, Ibn-Alatir ⁵, Kemal Eddin ⁵, Ibn-Al-Djauzi ⁶ et Ibn-Kaldun ⁷ donnent également de ces événements une semblable description. Mais le meilleur récit de cette fameuse bataille de Didgori nous le devons au chancelier de la principauté d'Antioche, Gautier. Écoutons le :

« Algazi, étant parti, réunit une armée extrêmement nombreuse, tant de Turcomans que d'Arabes, et, une fois à leur tête, à la vue de cette multitude d'hommes, saisi d'un transport d'immense orgueil, il résolut, avec un des sultans des Chorociens, de marcher contre le roi David, afin de s'assurer, par la mort ou le détronement de ce prince, un empire incontesté et absolu sur Jérusalem et Antioche, après y avoir exterminé les chrétiens. Mais, tandis qu'il s'avavançait orgueilleusement, la colère de Dieu vint renverser tous ses plans; le jour même, en effet, où le sultan et Algazi, avec six cent mille hommes, entraient dans le pays du roi David, qu'ils voulaient combattre, celui-ci, s'étant fortifié par le signe de la Croix et ayant réuni quatre-vingt mille combattants, tant Mèdes que chrétiens, rangea son armée entre deux montagnes couvertes de forêts très épaisses et s'arrêta dans une vallée par où, suivant ce qu'il avait entendu dire, les ennemis avaient l'intention de l'attaquer. Il s'y arrêta donc et parla ainsi à ses troupes : « Allons, soldats du Christ ! Si nous combattons comme nous le devons pour la défense de la loi de Dieu, nous viendrons aisément à bout non seulement des innombrables suppôts des démons, mais encore des démons eux-mêmes. J'ai une idée que je vous propose et qui peut servir également à notre honneur et à notre salut : levons les mains au ciel et promettons au Dieu tout-puissant, pour son amour, de mourir sur ce champ de bataille plutôt que de fuir, et, pour nous ôter toute possibilité de nous enfuir, même si nous le voulions, bouchons, avec d'épais retranchements de bois, les défilés par lesquels nous sommes entrés dans cette vallée : ainsi, sans trembler, frappons courageusement, dans une lutte corps à corps, ces ennemis qui osent se mesurer avec nous ». La proposition de ce grand roi, de ce vrai et parfait chrétien, fut louée, approuvée et mise à exécution.

³ *Kartlis Tskovreba*, t. I, p. 318-364.

⁴ Matthieu d'ÉDESSE, *Recueil des Historiens des Croisades, Documents arméniens*, I, 1869, p. 128. — *Histoire de Matthieu d'Édesse*, p. 437-439, 450-452, 447-448, Jérusalem, 1869.

⁵ *Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Orientaux*, Paris, 1872, p. 330-332. — DEFRÉMÉRY, *Journal Asiatique*, 1848, t. XIII.

⁶ Id.

⁷ DEFRÉMÉRY, *Fragments de géographes et d'historiens arabes et persans inédits relatifs aux anciens peuples du Caucase et de la Russie méridionale*, Paris, 1851. — DEFRÉMÉRY, *Fragments*, p. 486. — M. F. BROSSET, *Extraits de divers auteurs relatifs au règne du roi David IV, Additions et éclaircissement*, 1851, Add. XIII, n° 4, p. 229.

Sans perdre de temps, le roi range son armée en bataille et place en tête deux cents soldats francs, qu'il avait à son service, afin de porter les premiers coups ; aussitôt, de l'autre côté de l'entrée de la vallée, on entend une grande clameur, un énorme bruit d'armes et de chevaux, et l'on voit s'avancer les étendards de ces misérables, qui, afin de célébrer leur arrivée, font retentir de tous côtés les monts et les vallées du son de divers instruments. Mais le roi David attend de pied ferme, avec l'humilité d'un chrétien, l'irruption de ces hordes barbares, et relève et excite par sa virilité le courage des siens, les assurant que, avec l'aide de la vertu de la sainte Croix, il suffit d'une faible force pour écraser en quelques instants la multitude orgueilleuse de ces infidèles. À peine avait-il terminé ses exhortations, que cette multitude innombrable, enflée d'un souffle de superbe, se précipite sur eux en poussant d'immenses clameurs ; mais, dès le premier assaut, aveuglés par la vertu du Seigneur, ils tombent sous les coups des chrétiens et s'enfuient en désordre. Bref, sur un signe de Dieu, ces perfides deviennent un objet de carnage entre les mains des chrétiens et des Mèdes ; et, à ce que nous ont raconté des témoins oculaires dignes de foi, pendant cette déroute qui dura trois jours, quatre cent mille hommes tombèrent sous le glaive du roi. Quant à Algazi, blessé à la tête, après avoir vu mourir presque tous les siens, il réussit, par la permission du Seigneur, à se sauver avec un petit nombre des siens, et, sans armes, à demi-mort de faim, il regagna son pays, avec l'aide du roi des Arabes, Débeïs⁸.

L'historien géorgien, contemporain de David IV, donne également libre cours à l'exaltation de ses sentiments d'admiration pour son roi. Il écrit :

« ... Tous (musulmans) se rassemblèrent, se jurèrent fidélité et s'unirent étroitement, aussi nombreux que les grains de sable au bord de la mer que la terre ne peut absorber. Le douzième jour d'août, ils se dirigèrent vers Trialeti, Manglisi et Didgori ; il y avait là à peine assez de place pour contenir les fantassins. Comment le roi David, sans peur et au cœur ferme, leur opposa ses propres troupes, avec quelle habileté et quelle diligence il le fit, avec quel calme et sans affolement, quelle science et quelle expérience des combats il organisa son attaque ; comment, avec l'aide du ciel, il mit en fuite dès la première rencontre les innombrables guerriers d'Arabie, de quelle façon il anéantit les uns, avec quelle fougue et quelle tactique il poursuivit les fuyards dont les cadavres devaient s'amonceler dans les champs, sur le flanc des montagnes et dans les ravins, comment, enfin, il conserva son armée intacte, ce n'est pas seulement à notre langue qu'il revient de le décrire, mais aussi, je crois, à celle des savants narrateurs du monde entier. »

« Comme je m'appliquais à ce récit de ces exploits, continue l'historien de David IV, je me pris à trouver bien à plaindre tels illustres narrateurs comme les Grecs Homère et Aristobule et le Juif Joseph. Le premier célébra la guerre entre les Achéens et les Troyens, les combats qui mirent aux prises

⁸ Galterii Cancellarii Antiocheni *Bella Antiochena*, 1121 ; *Recueil des Historiens des Croisades, Auteurs occidentaux*, Paris, 1895, t. V, p. 130-132. Cf. MURALT, *Essai de Chronographie byzantine*, St Pétersbourg, 1871, t. II, p. 123.



Achille et Hector, Agamemnon et Pisandre, plus tard Ulysse et Pidytes, et qui y fut vainqueur; le second conta les prouesses et les victoires d'Alexandre; le troisième décrivit les victoires remportées par l'empereur Titus sur ses frères de race. Les événements manquant pour entretenir leur récit, ils étoffèrent celui-ci d'une fastueuse rhétorique, ce qui fait dire quelque part à Alexandre : 'Tu ne fus point grand, Achille, mais tu as trouvé en la personne d'Homère un chanteur de génie'. Qu'est-ce donc qui aurait valu d'être célébré pendant les huit années de la guerre de Troie où il ne se passa rien? La rencontre du roi David avec de puissantes forces ennemies se déroula en l'espace de trois jours, et, dès le premier choc, les forces ennemies plièrent. Si ces illustres narrateurs, ces aèdes avaient eu pour sujet de leurs récits les exploits de David, ils auraient pu trouver matière à exercer leur art à bon escient et les louanges qu'ils décernent à leurs héros se seraient trouvées méritées »⁹.

La victoire de David à Didgori détruisit le mythe de l'invincibilité des Seldjoukides, encouragea les Géorgiens et fit naître chez les peuples se trouvant sous le joug seldjoukide l'espoir de la libération.

La nouvelle de la victoire des Géorgiens se répandit dans le monde d'alors. Une troisième force venait d'apparaître dans l'arène politique du Proche-Orient. Dès cette époque, un sérieux adversaire se dressait contre les Turcs seldjoukides, et Byzance et l'Occident trouvèrent un grand allié chrétien.

Aussitôt après cette grande victoire, David se retourna contre l'émirat de Tiflis et s'empara, en 1122, de la ville qui redevint la capitale de l'État géorgien.

Avec l'intégration de Tiflis venait de s'accomplir l'unification et le rassemblement, depuis longtemps entrepris, des terres géorgiennes, mais l'agrandissement du territoire de la monarchie féodale ne s'arrêta pas là.

Malgré l'importante défaite subie, les Turcs ne déposèrent pas les armes. En 1123, le sultan seldjoukide envahit le Shirvan, s'empara de la ville de Shemaxa, fit prisonnier le souverain du Shirvan et adressa une lettre pleine de menaces au roi de Géorgie. Le roi David et son armée pénétrèrent sans tarder en Shirvan. Cependant le sultan refusa le combat et évacua le pays. David commença par y rétablir la situation antérieure, mais en 1124 il estima nécessaire d'annexer ce pays à la Géorgie. Il disposa ses garnisons, composées essentiellement de détachements d'Érétiens et de Kaxétiens, dans les villes et les forteresses du Shirvan et désigna en tant que « gouverneur et surveillant pour toutes les affaires » son fonctionnaire dévoué.

Les patriotes arméniens, de même que tout le peuple d'Arménie, se battirent courageusement aux côtés des Géorgiens contre les envahisseurs

⁹ *Tskovreba Mephet Mephisa Davitisi* (La vie du roi des rois David), *Kartlis Tskovreba*, t. I, p. 318-364).

seldjoukides. C'est pour cette raison que la libération de l'Arménie ne présenta pas de grosses difficultés. Grâce au soutien des Arméniens révoltés, l'armée géorgienne vola de victoire en victoire.

Au cours de l'été 1124 des ambassadeurs venant d'Ani, la capitale de l'Arménie, se présentèrent au roi David. Les anciens de la ville demandaient au roi de se mettre en campagne contre Ani et promettaient de lui livrer la capitale. Le souverain d'Ani était alors l'émir seldjoukide Abul-Suvar. L'Armée géorgienne entra en Arménie et investit Ani. Les Turcs capitulèrent et David réunit Ani et les terres arméniennes avoisinantes à la Géorgie.

C'est ainsi que dans le premier quart du XII^e siècle l'Arménie et le Shirvan, avec leurs populations chrétienne et musulmane, furent incorporés dans le régime politique de la Géorgie. Tenant compte de la situation internationale au Proche-Orient, où la civilisation islamique dominait, la cour royale géorgienne sut adopter une orientation politique qui se distinguait par sa souplesse et sa clairvoyance.

Bien que la Géorgie fut un pays chrétien, les musulmans n'y étaient point persécutés. Le roi David respecta leur clergé, protégea les marchands musulmans et se lia d'amitié avec les poètes et philosophes islamiques. Dans sa capitale de Tbilisi, où résidaient de nombreux musulmans, David IV leur accorda différents avantages. Il interdisait aux chrétiens tout ce qui pouvait offenser les sentiments religieux de leurs concitoyens musulmans, ou ce qui pouvait les gêner dans l'exercice de leur religion. Ainsi vivant dans le « royaume chrétien » de David, ils se sentaient autant à l'aise que dans les possessions de leurs souverains.

Le roi était un grand connaisseur de l'enseignement de la religion islamique et prenait part à des discussions théologiques avec le cadi de Gandja, sur des thèmes coraniques. Le vendredi, accompagné de l'héritier du trône, il se rendait à la mosquée principale, y écoutait les prières, la lecture du Coran et le sermon et distribuait de l'argent au clergé. Il construisit un foyer communautaire pour les poètes musulmans et les soufi, dont il assurait l'existence matérielle.

Le roi David était un homme très cultivé et possédait une instruction exceptionnelle. Non seulement la théologie, qui constituait le principal aliment spirituel de l'époque et de laquelle il avait des connaissances approfondies, mais l'histoire, la philosophie et l'astronomie étaient également ses sciences favorites. Le roi David se passionnait aussi de poésie — géorgienne, iranienne et arabe. À en juger par les « Chants du Repentir », dont seuls des fragments nous sont parvenus, David était un créateur de psaumes plein de talent. Ce grand roi étudia l'histoire avec une application particulière, car



Le monastère de Ghelati, fondé par David le Constructeur en 1106

« à l'aide des actes passés et des destinées des premiers rois » il cherchait « à préjuger de l'avenir ».

La vie des anciens rois lui servait d'exemple, mais aussi d'avertissement, nous dit son historien. Dans tous ses déplacements, David IV se faisait accompagner de sa bibliothèque portative.

Il prit soin de l'instruction et de l'éducation du peuple. À cette fin, il fonda en 1106 le monastère de Ghelati (aux environs de Kutaïsi) un monument remarquable de l'architecture géorgienne qu'on peut admirer encore aujourd'hui et que le temps n'a pas endommagé. Il y institua une académie où il appela les plus grands savants géorgiens du pays et de l'étranger qu'il entretenait aux frais de l'État et fit de Ghelati, « une seconde Athènes ».

Il fonda des académies semblables en plusieurs endroits de Géorgie qu'il dota généreusement. Il construisit des routes militaires et commerciales, des ponts, des centres d'accueil, des hôpitaux, des caravansérails pour les marchands, il organisa et améliora les relations commerciales avec les pays étrangers. En grand monarque qu'il était, David avait conscience qu'il ne suffisait pas de remporter de grandes victoires si le peuple ne devait pas faire de progrès en civilisation, s'il devait rester socialement arriéré.

David mourut le 24 janvier 1125, âgé de 51 ans, après un règne de 36 ans. Il fut inhumé dans le monastère de Ghelati qu'il avait fondé. On peut voir encore aujourd'hui dans ce monastère une image de lui datant de son époque. Il est resté pour l'Histoire, David, le Constructeur.

DAVID IV ET LE PRÊTRE-ROI JEAN

Le roi David n'a pas seulement sauvé son pays par la victoire de Didgori, mais il a en même temps apporté un appui considérable aux Croisés. Il fut reconnu par eux comme allié et son nom devint légendaire. Au cours de son règne, le roi David remporta de grands succès dans tous les domaines de la vie nationale : le territoire du pays fut agrandi, son économie renforcée, l'art et la culture parvinrent à un épanouissement éclatant. La Géorgie devint, au Proche-Orient, une puissance d'ordre international.

Il n'est pas étonnant que la grande épopée du royaume de Géorgie ait laissé sa trace dans l'esprit des peuples de l'Europe Occidentale. En voici quelques témoignages :

Un croisé adresse un message à l'archevêque de Besançon, Amadéo. Le document ne porte pas de date, mais comme Amadéo exerça son ministère

épiscopal de 1195 à 1220, le message doit dater de cette époque. Le chevalier croisé écrit : « ... les chrétiens d'Ibérie, qu'on appelle les Géorgiens, ont marché contre les païens de tout le poids de leur puissance militaire, avec d'innombrables cavaliers et fantassins, avec l'aide de Dieu, et, après s'être emparés déjà de 300 forteresses et de 9 grandes villes, ils en ont occupé les plus importantes et réduit les autres en ruines... Ces Géorgiens sont venus pour délivrer la Terre-Sainte de Jérusalem et pour soumettre tous les territoires des païens. Leur roi est un jeune prince, âgé de 16 ans, d'une puissance et d'une vertu égales à celles d'Alexandre le Grand... Ce jeune homme a avec lui les ossements de sa mère, la grande reine Tamar, qui avait fait, de son vivant, le vœu d'entreprendre un pèlerinage à Jérusalem et qui avait demandé à son fils, au cas où elle mourrait avant, d'aller porter ses ossements sur le tombeau du Seigneur »¹⁰.

Le 30 juillet 1109, Paris reçoit, des mains du chantre du Saint-Lieu de Jérusalem, Ansellus¹¹, la croix sur laquelle le Sauveur fut crucifié. On la dépose en grande pompe dans une chapelle de la Basilique sur l'emplacement de laquelle s'éleva plus tard la célèbre cathédrale de Notre-Dame. La croix fut appelée « Crux Ansellus ». Elle resta là, dans l'ombre du sanctuaire, pendant presque sept cents ans. La cathédrale de Notre-Dame ayant été profanée et pillée en 1793, au moment de la Révolution française, on a pu sauver la croix qui y est gardée de nos jours.

Ansellus écrit, dans la lettre qu'il adressa à l'archevêque de Paris, Gallon, comme aussi dans celle qu'il envoya à l'archidiacre Stefan, qu'il aurait reçu cette croix de la veuve du roi géorgien David. Que l'existence de la veuve en question ne corresponde pas à la réalité, cela ne change rien à l'affaire. Le fait est que le chantre, selon la version qu'il donne lui-même des événements, a trouvé cette croix dans le pays du roi David le Constructeur.

¹⁰ L'original de cette lettre se trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris, décrit et commenté dans *Histoire littéraire de la France. Ouvrage commencé par des religieux bénédictins... et continué par des membres de l'Institut* (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), t. XXI, Paris, 1847.

Le texte a été publié pour la première fois par Reinhold Röhrich dans son recueil *Regesta Regni Hierosolymitani* (MXCVI-MCCXCI), Oeni Ponte, 1893, p. 233-234, 868. Cité par Z. Avalichvili dans « Du temps des Croisades », Paris, 1929, p. 151-152. A. Sanders « Kaukasien », p. 168.

¹¹ Sur la croix d'Anseau (Ansellus) :

MIGNE, *Patrol. lat.*, t. 162, p. 729-731.

Musée des Archives nationales, *Documents originaux de l'histoire de France exposés dans l'Hôtel Soubise*, in-fol., Paris, 1872.

Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris par l'Abbé Lebeuf.

Histoire littéraire de la France... par des Religieux Bénédictins de la Congrégation de St-Maur, t. X, Paris, 1756, p. 400-403.

GOSSELIN, *Actes concernant les trois croix formées de l'ancienne croix d'Anseau*, 1793.

« De plus, le roi de Géorgie David — écrit Ansellus — a réellement eu en sa possession, aussi longtemps qu'il a vécu, cette croix qu'il entourait d'une très profonde vénération, heureux qu'il était d'un tel privilège. C'est le même roi qui, comme ses prédécesseurs, tint en son pouvoir la Porte caspienne où Gog et Magog ¹² furent arrêtés et où veille encore aujourd'hui son fils, dont le royaume et la domination constituent pour nous en quelque sorte une défense avancée contre les Mèdes et contre les Perses » ¹³.

On sait que Gog et Magog sont, d'après la tradition, d'obscures puissances de désordre qui apparaissent de temps en temps et qui menacent le monde. Et ces puissances auraient été retenues, selon Ansellus, par l'armée du roi David à la Porte caspienne.

Ainsi, peu à peu, la personnalité historique de David IV se transforme. Au personnage réel se substitue un héros légendaire aux exploits innombrables qui inspire la rêverie des Croisés. Il devient pour eux un roi imaginaire régnant dans un lointain Orient, au-delà de l'Arménie et de la Perse, roi chrétien nestorien appelé Presbytre ou Prêtre Jean qui a défait dans une bataille sanglante les rois de Perse et de Médie, frères Samiardo, occupé leur capitale Ecbatan et s'appête à marcher sur Jérusalem...

D'après le célèbre annaliste allemand Ottonis Episcopi Frisingensis (1111-1125), c'est l'évêque syrien de Gabala qui a apporté le premier en Europe la nouvelle relative au prêtre-roi Jean en 1145 ¹⁴.

Tout au long des XII^e et XIII^e siècles, les Croisés espéreront que ce roi légendaire les soutiendra dans leur combat contre les ennemis du Christ. La légende a donné lieu à de nombreuses versions.

Il est intéressant de noter que c'est un siècle après la mort de David IV que les chroniques et les récits de l'époque, et, en particulier ceux relatifs au siège de Damiette en Égypte (1219-1221) et à la cinquième Croisade l'identifièrent avec le Presbytre Jean.

Ainsi, une chronique anglaise de 1228 rapporte qu'en 1221, le bruit aurait couru dans toute la Chrétienté que « le roi David, appelé 'Jean le Presbytre' serait venu des Indes avec une armée considérable et se serait emparé de la Médie et de la Perse ». *Radulfus de Coggeshale, Chronicon anglicanum* (c.

¹² Extrait du texte latin d'Ansellus : ... *Porro David, rex Georgianorum, qui cum suis predecesoribus Portas Caspias tenuit et custodivit, ubi sunt inclusi Gog et Magog, quod et filius ejus adhuc facit, cujus terra et regnum contra Medos et Persas est nobis quasi antemurale, hanc vero crucem quamdiu vixit in summa veneratione et dilectione habuit.*

¹³ H. YULE, *Travels of Marco Polo*. Éd. Cordier, 1903, vol. I.

¹⁴ Ottonis Episcopi Frisingensis *Chronica*, Libri Octo, Basileae 1569, L. VII, T. 33, p. 146-147.

c. 1228) : „1221 . . . Rumores per totam Christianitatem circumquaque dispersi sunt, quod rex David cognomento Joannes presbyter, de India cum maximo exercitu adveniens Persidem et Mediam . . . sibi subjugaverat”¹⁵.

Il est historiquement établi que les envoyés de Ghiorgi IV, fils de la reine Tamar, rencontrèrent les Croisés à Damiette (1218-1221) et leur promirent l'appui de leur maître¹⁶. On sait aussi que la reine Russudan, sœur de Ghiorgi, écrivit en 1224 au pape Honorius III que son frère était résolu à marcher contre les ennemis de la chrétienté afin de délivrer Jérusalem lorsque l'invasion soudaine des Mongols et sa mort empêchèrent que ce projet soit mis à exécution. Il y a d'autres faits survenus postérieurement à la relation légendaire citée plus haut du chevalier à l'archevêque de Besançon qui doit avoir été écrite alors que la reine Tamar vivait encore. On peut en déduire que l'existence d'un puissant État géorgien ayant une mission dans l'Orient chrétien, dont les Croisés firent état, remonte à une date ancienne et que les grands souverains géorgiens de cette époque apparurent aux Européens comme des héros de légende.

Lire sur Prêtre Jean : Frederic Zarnke, der Priester Johannes, in Abhandlungen der Königlich-Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften, Philologisch-Historische Classe, Vol. VII, Leipzig, 1879.

G. OPPERT, *Der Presbyter Johannes in Sage und Geschichte*. Ein Beitrag zur Völker- und Kirchengeschichte und zur Heldendichtung des Mittelalters, Berlin, 1864, Zweite Aufl. 1870.

Henri CORDIER, *Les voyages en Asie au XIV^e siècle du Bienheureux frère Odorie de Pordenone*, Paris, 1891, p. 442.

H. YULE, *The book of Ser Marco Polo*, éd. 1903, vol. I, p. 231-238.

Cf. J. K. WRIGHT, *The Geographical Lore of the time of the Crusades*, New York, 1925, p. 114, 283-286, 533.

¹⁵ *Testimonia minora de quinto bello sacro e chronicis occidentalibus excerptit et .. edidit Reinhold Röhrich, Genevae, 1882, p. 334.*

¹⁶ En ce temps, il y eut de fréquents échanges de correspondance entre la Curie et la Géorgie se rapportant à la nouvelle Croisade et au rôle que devaient y tenir les Géorgiens. Le pape Honorius III (1216-1227) s'exprime dans ses lettres tant en son nom personnel qu'au nom de l'empereur Frédéric II. La reine Russudan et l'amirspasalari géorgien Jean Mxargdseli répondent au Saint Père. La lettre de la reine et celle de l'amirspasalari datent de 1224. La réponse du pape est du 4 mai 1224. Les lettres des personnalités géorgiennes ont été portées à Rome par l'évêque David et par le neveu de Mxargdseli, Shanshe. Toute cette correspondance est recueillie dans « *Fragmenta de rebus orientalibus* », c. 97; Reineri Reinerici : *Chronicon Hierosolym.*, vol. I, p. 153; Raynaldi, vol. I, 1224, de XVII à XVIII, p. 534-535; J. de Vitriaco : « *Historia Hierosolymitana*, n. LXXIX, in « *Gesta Dei per Francos* », vol. II, p. 1095.

Le pape Grégoire IX écrivit en janvier 1240 à la reine Russudan et à son fils David V une lettre transmise par les missionnaires Huguticin, Jacob, Benevent, Rubin, Peter, Bernard, Lambert et Guizard (cette lettre est perdue).

Les épisodes de la légende sur le prêtre Jean : écrasement dans une bataille sanglante des armées des rois frères de Perse et de Médie, marche sur Jérusalem, hérésie nestorienne, cumul par le même personnage des pouvoirs spirituel et temporel correspondent à une réalité historique. David IV a réellement battu la grande armée musulmane à Didgori, et soutenu par cette victoire les Croisés à Jérusalem. Il a bien vaincu deux frères Toghrul : l'un sultan des Seldjoukides en Perse, organisateur de la coalition, l'autre gouverneur du sultan à Kazvin, Gandja et Aran, qui participa à la bataille de Didgori. Il est vrai également que l'Église de Byzance accusait souvent d'autres Églises d'hérésie nestorienne. Fait plus significatif encore, le roi David conçut, entre autres projets, celui de réunir entre ses mains l'autorité spirituelle et temporelle comme aurait fait le personnage de la légende.

Il convient de rappeler ici la rivalité qui opposa les papes aux empereurs au cours du haut Moyen Âge. Les empereurs revendiquaient les deux pouvoirs, spirituel et temporel, ce à quoi les papes ne voulaient pas consentir. Leur opiniâtreté excluait toute possibilité d'entente aux uns et aux autres et la querelle prit fin sans qu'aucune solution les ait départagés. L'histoire, toutefois, ne s'accommode pas de ces situations indécises. On considéra donc que cette fusion des deux pouvoirs, si vivement souhaitée en Occident, avait été réalisée en Orient en la personne légendaire du prêtre Jean, à la fois prêtre et roi.

Cette figure, l'Occident crût la voir en David IV le Constructeur, roi de Géorgie.

La puissante personnalité et les exploits du roi David sont représentés de telle façon par son historien que la lecture de nombreux passages de son récit permet à la fois de comprendre comment naquit au Moyen Âge la légende du roi David appelé le Prêtre Jean et de nous faire une idée des événements historiques eux-mêmes. Il s'en dégage que le roi prêtre des Croisés ne peut correspondre à une autre personnalité historique que David IV de Géorgie, et l'apparition des légendes se rapportant tant à lui-même qu'à ses descendants, les glorieux défenseurs de la chrétienté, ne s'explique que dans la sphère où s'accomplit leur œuvre et où s'exerça leur influence auprès des chrétiens du Proche-Orient.

K. SALIA.

SOURCES

- Kartlis Tsxovreba*, t. I. Tsxovreba Mephet Mephisa Davitisi (Histoire de Géorgie, La vie du roi des rois David, p. 318-364). Nous avons publié la traduction allemande de ce texte par M. Tsereteli dans *Bedi Kartlisa*, vol. II-III, 1957, p. 45-73.
- I. DJAVAXICHVILI. — *Kartveli eris istoria* (Histoire de la Nation géorgienne), t. II, 1948, p. 193-221.
- Z. AVALICHVILI. — *Džvarosanta droïdan* (Du temps de Croisades), Paris, 1929.
- A. SANDERS. — *Kaukasien*, Geschichtlicher Umriss, Hoheneichen-Verlag, München, 1944, S. 119-138.
- V. MINORSKY. *Caucasica in the History of Mayyafarigin*, Bulletin of the School of Oriental and African Studies, University of London, V. XIII, 1949, p. 23-35.
- Fragments de géographes et d'historiens arabes et persans inédits, relatifs aux anciens peuples du Caucase et de la Russie méridionale*, trad. par M. C. Defrémery, Paris, 1851.
- Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Orientaux, Documents arméniens*, Paris, 1872.
- Galterii Cancellarii Antiocheni. — *Bella Antiochena*, II. Bellum. Art. XVI, 1121; p. 130-131, éd. de Riant, *Recueil des Historiens des Croisades, Auteurs Occidentaux*, Paris, 1895, t. V, p. 130-132.
- Histoire de Matthieu d'Édesse*, p. 437-39, 450-52, Jérusalem, 1869.
- M. F. BROSSET. — *Extraits de divers auteurs relatifs au règne du roi David IV*, Additions et éclaircissement, 1851, Add. XIII, n° 4.

CONSÉQUENCES DE LA BATAILLE DE MANTZÏKERT (1071)
ENTRE ALP-ARSLÂN ET ROMAIN IV
POUR LA TRANSCAUCASIE

(dédié à la mémoire de mon maître N.P. Pigulevskaya).

L'époque Seldjoukide est une des plus importantes du Moyen Âge mondial: le problème des Seldjuqs intéresse non seulement l'Orient, mais aussi l'Occident des XI^e et XII^e siècles, et concerne plus particulièrement les destins de l'Asie Occidentale et de l'Europe Sud-Est ¹.

La période des XI^e et XII^e siècles intéresse également l'histoire des peuples de la Russie et de la Transcaucasie. Différents changements sont survenus pendant ces siècles dans la vie des autochtones, liés principalement au développement des sociétés féodales de l'Azerbaïdjan, de l'Arménie et de la Géorgie, coïncidant, dans un certain degré, avec l'histoire des tribus turques, réunies dans leur mouvement de conquête et de migration, à partir de l'Asie Centrale (en partie du Dešt-î Kipčak) vers l'Occident. En tête de ce flot se trouvaient les dits grands Sultans Seldjoukides de la lignée de Seldjûq, qui faisaient partie de la tribu Oghûz des *qînîq*. C'est pourquoi, ces conquérants et ces émigrants sont connus sous le nom de *Seldjûqs*. Ce terme a acquis un caractère collectif et, par conséquent, une grande signification politique (et aussi dans un certain aspect ethnique) : on appelait Seldjûqs (souvent conventionnellement) des tribus oghûz et d'autres tribus turques, qui ont fait des conquêtes; cette appellation a été appliquée à la période même, au mouvement, à la culture et autres composants de ce temps complexe qu'étaient les XI^e et XII^e siècles.

Le présent article est consacré au sujet important et relativement peu étudié de l'histoire de la Transcaucasie à l'époque des Seldjûqs : la bataille de Mantzïkert de 1071, dont les résultats ont influencé les destins de l'Azerbaïdjan, de l'Arménie et de la Géorgie du Moyen Âge.

Les incursions des tribus turques en Transcaucasie ont été datées des premières décennies du XI^e siècle; la tradition écrite attribue ces incursions aux Oghûz. Les premières incursions des Oghûz en Arménie remontent à 1015-1016; elles sont signalées en 1019 au Vaspuragan. Elles sont connues

¹ De nombreuses publications faites dans différents pays témoignent d'un intérêt qui subsiste encore de nos jours pour les Seldjûqs; c'est pourquoi l'auteur a l'intention de leur dédier un article spécial.

en Azerbaïdjan ², ainsi qu'en Géorgie probablement pendant la même période.

Les Seldjûqs ont pris la tête de ces incursions dans les années 1030, reprenant l'itinéraire suivi avant eux par les Oghûz. Des détachements de Seldjûqs apparaissaient de plus en plus souvent dans la Transcaucasie, l'Asie Mineure, même dans des régions faisant partie de la sphère d'influence et d'intérêts de Byzance. Pénétrant, pendant l'une des incursions, dans les terres arméniennes sous la domination de l'empire, ils y firent des prisonniers et se livrèrent au pillage. Le chef de l'incursion devait déclarer, à son retour, qu'il y avait la possibilité de pénétrer en Arménie, car, disait-il, « il n'y a personne là-bas capable de nous opposer de la résistance » ³. C'était probablement le début des multiples pénétrations turques en pays transcaucasien dans la première moitié du XI^e siècle.

Le 25 mai 1040, les Seldjûqs remportèrent une victoire importante sur le sultan Mas'ûd, le Ghaznavide (1030-1041), au bourg de Dandânaqan, non loin de Marv (Asie Centrale), devenant ainsi possesseurs du Khorâsân, ce qui leur donna la possibilité d'abandonner les incursions sporadiques pour un mouvement relativement organisé vers l'Ouest.

La position de la Transcaucasie fut encore compliquée, dans la première moitié du XI^e siècle, par la politique égocentrique de Byzance, qui prenait souvent l'Azerbaïdjan, l'Arménie et la Géorgie, comme but de ses aspirations expansionnistes. Une telle politique de l'empire peut être expliquée par la crainte d'une conquête de la Transcaucasie par les Turcs; c'est pourquoi il aurait décidé d'assujettir quelques-unes de ces terres, principalement l'Arménie qui se trouvait sur la route de l'invasion venant de l'Est et de l'Ouest. Ainsi, les principaux événements concernant les relations entre Byzance et les Seldjûqs se sont déroulés au XI^e siècle dans ces lieux; l'empire qui envahit quatre fois les terres arméniennes, a eu un rôle négatif décisif contribuant à la perte de l'État arménien, de son système politique et de la dynastie des rois Bagrâtides. Mais ayant détruit le potentiel de guerre de l'Arménie et l'ayant anéanti en tant que système politique indépendant, Byzance s'était privée d'un de ses flancs-gardes contre le danger des Seldjûqs, étant obligée d'assumer elle-même la responsabilité de la lutte

² *Ibn al-Athîr, al-Kamil fi-t-tarîh*, trad. M. Efendizadé, Bakou, 1959, p. 133; C. G. AGADJANOV et K. N. YOUZBACHYAN, *Problèmes concernant les incursions turques en Arménie du XI^e siècle*, « Recueil de Palestine » (Palestinsky sbornik), vol. 15 (76), 1965, p. 144.

³ *Chronique de Michel le Syrien*, éd. par J.-B. Chabot, t. IV, Paris, 1910, p. 572; GREGORI BARHEBRAEI, *Chronicon Syriacum*, éd. P. Bedjan, Parisiis, 1810, p. 218.



contre les Turcs ⁴. Tout aussi imprévoyante fut sa politique envers la Géorgie. Afin de pouvoir refouler l'invasion venue d'Orient, le royaume de Géorgie avait convenu de lever et d'entretenir une armée de cinquante mille hommes. Or, peu avant l'expansion des Seldjûqs, l'empereur Constantin IX Monomaque révoqua cet accord et imposa à la place, craignant sans doute que l'armée géorgienne pût être employée contre l'empire lui-même ⁵, une taille en argent. La défense des frontières orientales de l'empire contre la menace seldjûq, celle notamment des territoires usurpés à la Transcaucasie, n'en fut que plus affaiblie. De plus, l'empire devait compter avec l'hostilité de l'Azerbaïdjan, hostilité à la fois religieuse et militaire.

Il est vrai que parfois Byzance prêtait secours : en 1037, ses armées rencontrèrent à proximité de la ville de Berkrie celles des Seldjûqs; elles y venaient secourir les féodaux arméniens qui barraient le passage aux envahisseurs ⁶; elles y furent écrasées. Le premier conflit sérieux entre Byzance et les Seldjûqs se produisit donc à cause de la Transcaucasie et cela souligne l'incidence qu'eurent sur l'Azerbaïdjan, l'Arménie et la Géorgie les relations entre l'empire et les Turcs.

Sans doute les répercussions de la politique extérieure ont-elles beaucoup contribué au déclin politique et militaire de la Transcaucasie. Il serait excessif, cependant, de voir la cause unique de ce déclin dans les incursions et les invasions d'Oghûz, de Seldjûqs, des Byzantins et d'autres, alors que les rivalités féodales, le manque de cohésion de ses forces y furent pour beaucoup. Les vicissitudes extérieures furent généralement précédées de dissensions internes qui contribuaient à la faiblesse de ces pays et facilitaient leur conquête. Les causes de tels troubles ne pouvaient venir des étrangers mais des forces intérieures et des heurts caractéristiques de la période précédant le mouvement seldjoukide. Les régents pillaient les territoires voisins et leurs propres sujets. Les exactions fiscales, les échauffourées, les guerres féodales permanentes, les levées de recrues qui éloignaient une partie de la population de ses lieux de travail pour les besoins d'une politique belliqueuse, autant de circonstances qui épuisèrent la force de résistance de l'appareil étatique.

Une crise économique accélérât d'autre part le déclin de la société féodale. Avant sa conquête par les Seldjûqs, la Transcaucasie avait été durement éprouvée au point de vue social, politique et militaire. Byzance, fort agressive pendant la première moitié du XI^e siècle, avait des visées sur l'Azerbaïdjan,

⁴ F. I. OUSPENSKY, *Histoire de l'Empire Byzantin*. V. III, 1948, p. 85.

⁵ Georgius CEDRENIUS, *II, Bonnae*, 1839, p. 608.

⁶ Aristaguès DE LASDIVERD, *Histoire d'Arménie*, trad. par M. E. Prud'homme, Paris, 1864, p. 50-51.

l'Arménie et la Géorgie. Sans la menace que les Seldjûqs faisaient peser sur l'Occident, peut-être aurait-elle pu faire aboutir ses projets de conquêtes. Bientôt, cependant, la conquête seldjûq apparut comme le danger numéro un pour l'Asie Occidentale y compris la Transcaucasie, danger beaucoup plus redoutable que ne l'avait été l'impérialisme byzantin parce que cette conquête signifiait la destruction des forces productives et la désorganisation de l'économie du pays en général.

Dans les pays de Transcaucasie, il faut constater également l'absence d'union militaire et politique réelle, car ces pays se trouvaient dans un état de morcellement féodal, trait caractéristique du développement du féodalisme oriental. L'état des Chîrvânchahs Kesranides, avec sa capitale Châmâha qui se trouvait dans l'Azerbaïdjan, occupait les terres du Chîrvân et celles de Dâghestân en partie; les Chaddâdides régnaient dans les régions de l'Arân et Nakhçevan; les Ravvâdides possédaient les régions du Sud de l'Azerbaïdjan avec leur capitale Tebrîz. Les royaumes d'Anî (conquis et détruits en 1045 par Byzance), de Vanând et de Tachir-Dzorâget se trouvaient sur les territoires de l'Arménie; une des branches de la dynastie des Chaddâdides régnait sur la ville de Dvin et les régions environnantes; on trouvait des petites principautés dans les pays montagneux peu abordables. La Géorgie constituait un royaume uni sous l'égide de la dynastie des rois géorgiens, les Bagrâtides; dans la ville de Tbilisi, gouvernaient les Dja'farides, émirs arabes.

Les Seldjûqs apparurent chaque année, à partir de 1040, en Azerbaïdjan, en Arménie et en Géorgie, avancèrent vers l'Occident atteignant Sindjâr, Haleb, Mausil et Amid où ils se livrèrent au pillage et poussèrent des reconnaissances⁷. Le problème oriental prit une particulière acuité à partir de 1047, sous le règne de Constantin IX Monomaque⁸. C'est alors que les Seldjûqs s'emparèrent des régions méridionales de l'Azerbaïdjan et y installèrent des bases stratégiques en vue de leurs offensives en Occident. De là, ils gagnèrent les autres contrées transcaucasiennes⁹. L'important pour eux, cependant, était de s'attaquer aux possessions de Byzance en Asie occidentale. En 1045-46, le melik des Seldjûqs, Ibrahim Yanâl, entreprit une cam-

⁷ *Chronique de Michel*, p. 577.

⁸ F. I. OUSPENSKY, *Mouvement des peuples de l'Asie Centrale en Europe*. « Vizantiysky vremennik », vol. 1, 1947, p. 13.

⁹ *Récit du vardapet Aristaguès de Lastiverd*, trad. K. N. Youzbachian. M., 1968, p. 86-90; *Aristaguès*, p. 72-73; *Histoire de la Géorgie depuis l'Antiquité jusqu'au XIX^e siècle*, trad. par M.-F. Brosset, I^{re} partie, St.-Pb., 1849, p. 323; *Additions et éclaircissements à l'histoire de la Géorgie*, trad. par M.-F. Brosset, St.-Pb., 1851, p. 219-225; *Chronique de Matthieu d'Édesse*, trad. par E. Dulorier, Paris, 1858, p. 86-90.

pagne en Asie Mineure au cours de laquelle il battit les armées byzantines. En 1048, il traversa l'Arân, entra en Géorgie et défit l'armée géorgienne commandée par l'un des plus grands féodaux, Liparit Eristavi lequel fut fait prisonnier. Le roi Bagrat IV (1027-1072) appela Byzance à son secours, mais l'armée de quinze mille hommes qu'elle s'apprêtait à lui envoyer dut être détournée vers les Balkans où l'empire était en difficultés. Byzance dépêcha alors une ambassade extraordinaire auprès du grand sultan Toghrul-beg (1036-1063) pour délivrer Liparit Eristavi. Le sultan, qui ne souhaitait pas engager prématurément des hostilités contre l'empire dont les forces étaient encore bien puissantes, consentit à grâcier le prisonnier ¹⁰.

Au début des années 50 du XI^e siècle, Toghrul-beg prit en personne la tête d'une autre campagne en Transcaucasie, afin de porter secours aux souverains, ses coreligionnaires, dont il escomptait l'aide future contre Byzance. En cours de route, il assiégea sans succès la forteresse de Mantzikert qui commandait les deux voies ouvrant sur l'empire. Il entreprit plusieurs incursions en direction de l'Abkhazie, du lac Van et de l'Anatolie ¹¹ pour revenir, à la fin des années 50 et au début de 60, pour conquérir une partie de l'Arménie; il échoua devant Tabriz mais parvint, après un long siège, à s'emparer de la ville de Khoi ¹².

Son successeur, le grand sultan Alp-Arslân (1063-1072) poursuivit l'entreprise dès son avènement au trône. Il voulait fortifier la frontière arménienne contre une attaque éventuelle de Byzance et asseoir la domination des Seldjûqs dans le nord de l'Azerbaïdjan. Une première attaque fut dirigée contre le Derbend, tandis qu'une armée commandée par l'émir Sav-Teghin traversait (entre 1065 et 1069) les terres du Chîrvanchâch Farîburz en Azerbaïdjan et le Dâghestan méridional. Sav-Teghin devait ensuite franchir le Nakhcevan, passer en Géorgie, enlever et détruire la forteresse d'Akhal-kalaki. C'est au cours de cette campagne qu'eut lieu la prise de Rustavi. La ville opposa une résistance acharnée et fut réduite en cendres. Pour sauver le reste de son État, le roi Bagrat IV dut consentir à une paix désavantageuse. La troisième offensive allait se terminer par la dévastation de l'Arménie ¹³.

¹⁰ *Histoire de la Géorgie*, p. 323; *Additions*, p. 219-225; *Chronique de Matthieu*, p. 88.

¹¹ *Récit du vardapet Aristaguès de Lastiverd*, p. 90-91, 98-99; *Chronique de Matthieu*, p. 98; Cl. CAHEN, *La première pénétration turque en Asie Mineure* (seconde moitié du XI^e siècle), « Byzantion », t. XVIII, 1948, p. 16-17.

¹² *Ibn al-athîr*, p. 141; Cl. CAHEN, *L'Iran du Nord-Ouest face à l'expansion seldjukide, d'après une source inédite*, « Mélanges H. Massé », Téhéran, 1963, p. 65-69.

¹³ G. A. LOMTATIDZE, *Résultats de fouilles de la ville médiévale Roustavi*. « Travaux supplémentaires de la session consacrée aux résultats des recherches archéologiques et ethnographiques

L'objet principal du sultan devait être la conquête de la ville d'Ani, position stratégique de départ essentielle en vue des opérations qu'il méditait contre Byzance. Il était convaincu que la soumission de l'Azerbaïdjan, de l'Arménie et de la Géorgie exigeait que l'empire fût, au préalable, neutralisé. Ani fut assiégée et prise d'assaut en 1064. Bouleversé par cet événement, le roi Tachir-Dzorâget Qiurique II (1048-1089) se reconnut vassal des Seldjûqs et s'engagea à leur payer tribut ¹⁴.

Alp-Arslân employa les années 60 à plusieurs opérations en Transcaucasie, consolidant ainsi l'influence des Seldjûqs. Il étouffa la révolte de la ville de Khoi, contraignit à la soumission le Chîrvânchah Farîburz et l'émir de Ghandja ainsi que le roi de Géorgie Bagrat IV; il visita Tbilisi où il fut émerveillé par les bains célèbres « dont l'eau se chauffait sans feu » ¹⁵.

Les opérations des Seldjûqs en Azerbaïdjan, en Arménie et en Géorgie étaient pour eux d'importance secondaire, leur attention étant principalement dirigée vers le combat qu'ils allaient livrer à Byzance. La ville Ani vit sa situation de citadelle renforcée: elle devint le point de départ des grandes opérations militaires lancées sur les terres de l'empire d'Asie occidentale. Quoique mal préparé à engager la lutte, Romain IV Diogène (1068-1071) releva le défi. Préoccupé d'arrêter l'expansion des Seldjûqs vers l'ouest, il chercha à établir la prépondérance de l'empire en Transcaucasie en secourant le royaume de Géorgie et en tentant d'enlever aux Turcs leurs bases stratégiques les plus importantes. Son objectif final était la destruction de l'Azerbaïdjan, lieu de concentration des forces seldjûqs.

À peine l'armée byzantine était-elle entrée en Arménie qu'elle fut arrêtée près de Mantzîkert où, le 19 août 1071, elle subit une défaite qui fut un coup redoutable pour la puissance de l'empire. Romain Diogène fut capturé et son vainqueur, Alp-Arslân, tout en se montrant clément envers lui, lui fit cependant enfiler des anneaux à ses deux oreilles pour marquer qu'il devenait son « ghulam » ou son esclave. Sur l'engagement qu'il prit de satisfaire à

de 1964 en URSS », Bakou, 1965, p. 7; *Chronique de Michel*, p. 578; *Histoire de la Géorgie*, p. 327-328, 330; *Irak ve Horasan Selçuklularî tarihi*, « Zubdat al-Nusra va Nuhbat al-Husra » adlı kitabın tercüesi, çeviren: K. Burslan, İstanbul, 1943, p. 31 (texte persan, p. 31); V. MINORSKY, *A History of Sharvan and Darband in the 10th-11th centuries*, Cambridge, 1958, p. 24-25, 50, 53.

¹⁴ *Récit du vardapet*, p. 128-129; *Histoire chronologique*, composée par le père Mkhitar d'Airivank, traduction K. Patkanova, St.-Pb., 1869, p. 407; *Chronique de Matthieu*, p. 121; *Additions*, p. 227; *Aristaguès*, p. 139-141.

¹⁵ *Histoire de la Géorgie*, p. 331-335; *Additions*, p. 227; *Chronique de Matthieu*, p. 163; Sadrudin Ebu'l-Hasan Ali ibn Nâsir ibn Ali el-Hüseyini, *Ahbâr üd-Devlet is-Selçükiyye*, çeviren: N. Lugal, Ankara, 1943, p. 24-26, 30-32; Cl. CAHEN, *L'Iran*, p. 69-70; V. MINORSKY, *A History of Sharvan*, p. 35-37.

certaines obligations dont l'une était le paiement d'un tribut de mille dinars par jour, le sultan le libéra ¹⁶.

Les conséquences de la défaite de Mantzîkert furent considérables pour le sort de l'Asie occidentale et pour celui du monde médiéval. Byzance avait fait la preuve de son impuissance à contenir la poussée orientale. Elle devait renoncer à ses plans de pénétration en Transcaucasie, car elle était privée de ses avant-postes de défense. L'empire avait fait appel à l'Occident et l'arrivée des Croisés devait resserrer les rapports militaires et politiques entre l'Europe et l'Asie occidentale. En attendant, les Seldjûqs dominaient la situation sur l'ensemble des territoires s'étendant de l'Asie centrale à la Méditerranée et de la Transcaucasie à l'Égypte et ils méditaient d'incorporer à leur État les trois pays : l'Azerbaïdjan, l'Arménie et la Géorgie.

Alp-Arslân survécut peu de temps à sa victoire et la consolidation de ses conquêtes devait être l'œuvre de son successeur, le troisième des grands Seldjoukides, Melik-châh (1072-1092).

L'invasion de la Transcaucasie constituait une des actions politiques extérieures les plus importantes depuis sa venue au trône. L'armée de Melik-châh fit son apparition en Azerbaïdjan où le Chîrvânchâh Farîburz s'était reconnu vassal ; il faut probablement situer à la même époque l'imposition d'une contribution militaire à l'État chîrvân des Kesranides, s'élevant à soixante dix mille dinars et celle d'un tribut annuel de quarante mille dinars. Il faut noter que la somme du tribut et la régularité de paiement dépendaient de la situation militaire et politique concrète, et demeuraient l'expression symbolique des rapports existant contre les Seldjûqs et l'Azerbaïdjan.

La dynastie des Chaddâdides d'Arân, dont la capitale était Ghandja, fut exterminée et le pays soumis à l'administration seldjûq. Pénétrant en Géorgie, les Seldjûqs s'emparèrent de la forteresse de Samchvilde, incen-

¹⁶ V. P. ROZEN, *Légendes arabiques concernant la défaite de Romanus Diogenes, par Alp-Arslan*, « Zapiski vostochnogo otdela imper. rouskogo gheographitcheskogo obtchestva » (« Travaux de la Section Orientale de la Société Impériale Russe de Géographie »), vol. 1, cah. 1, 3, 4, 1886-1887, p. 19-22, 189-202, 243-252; *Mémoires historiques de Niképhor Bryenne*, « Historiens de la Byzance », traduction du Grec., St.-Pb., 1858, p. 37-39; *Récit du vardapet*, p. 130-153; Kiracos DE GHANDJA, *Histoire*. Traduction T. I. Ter-Grigorian, Bakou, 1946, p. 58. *Chronique de Michel*, p. 577-579; Barhebraei, p. 246-249; *Anonymi auctoris, Chronicon ad A.C. 1234 pertinens*, ed. J.-B. Chabot, pars posterior, « Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium », Scriptorum Syri, sér. III, t. XV, Parisiis, 1916, p. 46-47; Râhat-üs-Sudûr ve Ayet-üs-Sürûr, yazan : Muhammad er-Râvendî, çeviren : A. Ates, Ankara, 1957-1960, p. 117 (texte persan, p. 119-120); Anadolu Selçuklularî devleti tarihi. III, *Histoire des Seldjoukides d'Asie Mineure*, par un Anonyme, çeviren : F. N. Uzluk, Ankara, 1952, p. 7-8 (texte persan, p. 13).

dièrent Kutaïsi, pillèrent des villes, des forteresses et des couvents. Dans les années qui suivirent, la souveraineté du sultan fut reconnue par le roi de Tachir-Dzorâget Qiurique II et par le roi de Géorgie Ghiorghi II (1072-1089) auxquels fut imposé un tribut annuel — purement symbolique —. Pour la Géorgie, ce fut le temps que sa chronique appelle « Didi Turkoba », correspondant au règne provisoire des Seldjûqs dans le royaume des Bagratides géorgiens ¹⁷.

La conquête et la domination temporaire des Seldjûqs en Transcaucasie se situent ainsi dans la décennie 70-80 du XI^e siècle. Elles eurent d'importantes répercussions sur la population dans les domaines économique, politique, culturel aussi bien que des conséquences sociales et ethniques. La Transcaucasie vit son destin associé à celui de l'État seldjûk et, par l'entremise de ce dernier, avec celui de l'Asie occidentale et de l'Europe. L'Azerbaïdjan, l'Arménie et la Géorgie furent mêlés aux remous de la politique mondiale et s'intégrèrent au système économique féodal auquel était soumise l'Asie centrale au temps des Seldjûqs. Mais, dès le premier quart du XII^e siècle, les États transcaucasiens allaient s'affranchir de la domination directe des Seldjûqs et poursuivre une politique de plus en plus indépendante qui n'échappa tout à fait à l'influence étrangère que vers la fin du siècle. Un rôle important revint dans ce processus au royaume géorgien des Bagratides ¹⁸ et à l'État des Atabeks de l'Azerbaïdjan, les Ideghizides.

Bakou.

Rauf A. HUSSEINOV.

Traduit par R. A. Khroustaleova.

¹⁷ D. JORDANIA, *Chronique des rois d'Abkhazie*, Tiflis, 1903, p. 9; *Histoire chronographique*, p. 408; V. S. NALBANDIAN, *Tbilisi dans les monuments littéraires de l'antiquité et moyen âge*, Yerevan, 1961, p. 75; N. N. CHENGELIA, *Les Seldjûqs et la Géorgie du XI^e siècle*, Tbilisi, 1968, p. 301-321, 393-397; *Histoire de la Géorgie*, p. 343-347; *Histoire chronologique de Mkhitar d'Airivank*, trad. par M.-F. Brosset, « Mémoires de l'Académie imp. des sciences de St.-Pb. », VII^e sér., t. XIII, 1869, p. 94; Sadruddin, p. 50; Irak ve Horasan, p. 133 (texte persan, p. 140); V. MINORSKY, *A History of Sharvan*, p. 5, 24.

¹⁸ Voir à ce sujet notre article dans ce numéro « Quelques pages de l'histoire de Géorgie ». N.D.L.R.

HÉRACLIUS, ROI DE GÉORGIE

D'APRÈS DES DOCUMENTS PORTUGAIS DE 1766

1. Nova Relação da famosa batalha, e inclyta victoria, que o famigerado Eraclio, principe dos Georgianos, alcançou contra hum formidavel exercito de arrogantes Turcos. Lisboa, MDCCLXVI. Na Offic. da viuva de Ignacio Nogueira Xisto;
2. Nova Relação dos felices progressos, que tiveraó as Tropas do Principe Heraclio, e conquista da cidade de Trapizona, em 16. do mez de Julho de 1766. Lisboa, MDCCLXVI. Na Offic. da viuva de Ignacio Nogueira Xisto.

Vers la fin du deuxième tiers du XVIII^e siècle l'attention du monde se porte tout à coup sur la Géorgie. Bien que l'empire ottoman soit forcé d'abandonner ses positions avancées en Europe Centrale et que sa sphère d'action en Europe soit limitée à la péninsule Balkanique, il a toujours la haute main sur ses autres possessions — en Asie et en Afrique.

Deux grands capitaines et hommes d'État éminents, Héraclius II et Salomon I sont devenus à cette époque souverains des pays géorgiens. Ils estiment que le temps est venu de liquider ou tout au moins de restreindre l'influence turque toujours puissante et humiliante dans ses conséquences. Après avoir étouffé les intrigues et conspirations de leurs vassaux qui mettaient en danger le pouvoir central ils s'occupent de la répression des tribus montagnardes qui dévastent leurs pays; la situation s'en trouve considérablement améliorée. En 1762 Kartli et le Kakhéti sont réunies sous Héraclius II. Les deux souverains géorgiens, très bons stratèges et fins diplomates, au sens social très développé pour leur époque, tracent la voie du relèvement d'une Géorgie accablée de malheurs et dépeuplée. C'est en 1757 que commence la longue lutte de l'Imeretie contre les Turcs. Le succès de la lutte dépendit en grande partie de l'alliance, en 1758, entre Salomon I et Héraclius II. Il ne semble pas impossible que le peuple géorgien — dont l'Occident n'a connu que les anciens temps glorieux — soit capable de refouler définitivement les ottomans, dont les forces sont bien supérieures aux leurs.

Les événements de la Géorgie commencent à préoccuper toujours plus vivement l'opinion publique de l'Europe du XVIII^e siècle. Les échos qu'ils provoquent comme Lessing dans « Minna von Barnhelm », Voltaire dans sa lettre à l'impératrice Cathérine II et la phrase connue de Frédéric le Grand sur les vertus de grand capitaine d'Héraclius II — en sont le témoignage. La réaction aux événements de Géorgie ainsi qu'aux campagnes d'Héraclius II et de Salomon I de la presse et de la littérature européenne est cependant moins connue.

Nous allons examiner les deux documents portugais établis au bout le plus occidental de l'Europe pour informer leurs lecteurs des événements qui venaient de se produire au coin le plus oriental de l'Europe, en Géorgie.

Jusqu'alors les événements de Géorgie n'avaient trouvé d'écho que dans la presse allemande. Dans ces publications on trouve des erreurs matérielles et historiques, mais elles ont eu néanmoins l'avantage de présenter des informations utiles et intéressantes. Il n'y a pas eu cependant que la presse allemande à relater les événements militaires et autres qui ont eu lieu en Géorgie vers le milieu du XVIII^e siècle; la presse de tous les pays s'y est également intéressée. L'opinion publique a suivi dans toute l'Europe avec beaucoup d'attention les expéditions militaires d'une audace sans pareille de ce courageux pays souvent détruit mais quand-même indestructible.

* * *

Les deux documents portugais parus à Lisbonne, en 1766, portent les titres suivants :

I. Nouveau rapport sur la célèbre bataille et la grande victoire remportée par l'illustre Héraclius, prince des Géorgiens, sur une puissante armée de Turcs arrogants.

II. Nouveau rapport sur l'heureuse offensive du prince Héraclius et sur la prise de la ville de Trébizonde.

Chaque document comprend une demie feuille (8 pages), de 20 × 13 cm. Les pages des titres des documents sont ornées d'une gravure.

Ces documents offrent bien peu d'éléments nouveaux aux historiens. Ils sont surtout importants du point de vue de l'histoire de la civilisation et prouvent qu'il y a eu dans l'Europe de la deuxième moitié du XVIII^e siècle des personnes ayant témoigné de l'intérêt et de la sympathie, on pourrait même dire de l'enthousiasme, pour ce peuple chrétien lointain, bien que cette sympathie ait été purement platonique.

Les deux documents sont assez éloignés de la vérité historique dans la description des événements en Géorgie et ne sont pas non plus exempts d'erreurs essentielles. Ils parlent de la Géorgie comme d'un pays de population catholique et rapportent aussi certains événements militaires inexacts (siège de Trébizonde etc.). L'auteur inconnu a évidemment accepté sans esprit critique les différentes informations provenant d'un foyer de lutte situé à des milliers de lieues et il y a beaucoup d'exagération dans ses descriptions des guerres contre les Turcs.

Malgré ces erreurs, ces deux documents ont cependant rempli leur tâche principale qui était d'attirer l'attention du lecteur européen sur la lutte que ce petit pays chrétien, situé dans un milieu mahométan, soutenait avec un courage de lion. À ce propos il n'est pas sans intérêt non plus que l'auteur ait connu aussi certaines tentatives pour venir en aide à la Géorgie. Ces diverses circonstances nous font un devoir de rendre accessibles aux personnes s'occupant de kartvélologie une traduction française des deux raretés typographiques.

I

L'empire ottoman est de nos jours le plus fier et le plus grand pays du monde — d'une part parce qu'il possède les meilleures et les plus magni-

fiques provinces, habitées auparavant par des chrétiens, d'autre part parce que son territoire est immense. De nombreux princes lui paient tribut. Parmi le grand nombre de pays assujettis à l'empire ottoman le royaume de Géorgie, couvert de montagnes, où on trouve de riches trésors, des choses merveilleuses et de belles filles, mérite par sa beauté la première place dans le monde.

La haine féroce et implacable contre les catholiques et les coutumes immorales se sont implantées dans l'âme de ces mahométans impies et barbares fidèles à ce Mahomet impudent et pervers. Ils ont donc constamment offensé les catholiques de façon à les réduire à la plus grande misère dans une pénible servitude et les obliger à mener une vie précaire sans courage et fierté, dépendant du bon plaisir de ces cruels mahométans. Les esprits de ces derniers dévorés d'ambition ne se contentaient pas d'usurper les biens des Géorgiens en les frappant de prestations rigoureuses. D'une sensualité crapuleuse ils choisissaient chaque année pour le Grand Seigneur ou ses ministres les plus nobles et belles jeunes filles du pays, sans égard pour leur rang. Les pourvoyeurs exerçaient leurs fonctions de la façon la plus tyrannique, déshonorant les beautés les plus merveilleuses, qui soumises à leur implacable violence perdaient en même temps que leur honneur, la liberté si chère à leurs cœurs.

La Géorgie a terriblement souffert pendant de longues années de cette infâme tribut barbare sans pouvoir éviter ce cruel destin. Mais la justice divine indignée par tous ces sacrilèges donna à la Géorgie le fameux prince Héraclius pour qu'il punisse les impies comme ils le méritaient, pour libérer son peuple de tant d'infamie et du fléau des barbares. Ce prince catholique romain, très croyant, descendant des anciens rois de ce pays, décida d'affranchir sa patrie de la tyrannie des impies au péril de sa vie. Il rassembla les nobles de ces vastes terres qui partageaient son intrépidité et son enthousiasme. Il devait agir avec prudence et sagesse car il n'y avait pas dans son royaume de soldats suffisamment instruits et il voulait entrer en guerre contre le monarque le plus puissant et le plus fier du monde. Il envoya donc un grand nombre de nobles et son propre frère dans les armées d'Europe pour qu'ils y apprennent le métier des armes. Quelques-uns restèrent dans l'armée russe, d'autres avec le frère du prince se distinguèrent, au cours d'opérations militaires par leur courage et leur science dans l'armée prussienne.

Après le retour de ses officiers et de nombreux ingénieurs dont il avait le plus grand besoin, le prince Héraclius fit prêter serment à ses princes vassaux et aux gouverneurs de ses immenses pays (... *tomando novamente os juramentos aos Principes, e homens grandes dos seus grandiosos Estados*). Après avoir constaté qu'ils étaient d'accord et décidés à entrer immédiatement en campagne, il refusa le tribut au Grand Seigneur. On apprit cela à Constantinople, mais le grand vizir faisait peu de cas de cette rébellion (*revoluçao*) et n'envoyait contre eux que de faibles effectifs, suffisants pour mater une révolte et calmer l'agitation populaire mais non pour remporter la victoire. Mais Héraclius, qui voulait rendre mémorable cette première occasion et montrer son grand désir de châtier ses oppresseurs, alla au-devant des Turcs avec sa petite armée, prenant intrépidement l'initiative d'engager

le combat. Les deux armées firent preuve d'un grand courage et de beaucoup d'allant. Chaque Géorgien en voyant les barbares devint un véritable lion. Les Turcs luttèrent furieusement, animés d'une grande colère pour assujettir ceux qui résistaient et s'étaient insurgés. Mais le brave prince Héraclius fit preuve d'une telle fermeté dans cette opération et les efforts des Géorgiens étaient si efficaces, que les mahométans incapables de supporter la lutte furent obligés de se rendre honteusement. De nombreux ennemis firent leur soumission à cause de leurs terribles blessures et ceux qui n'étaient pas fait prisonniers, trouvèrent dans la fuite un refuge pour leur lâcheté.

Après avoir bousculé l'ennemi et chanté victoire, Héraclius plein d'ardeur se préparait à faire face aux grands événements qu'il prévoyait avec certitude dès que la nouvelle peu glorieuse de la honteuse défaite des Turcs parviendrait à la cour de Constantinople. Le Grand Seigneur indigné donna l'ordre d'engager les plus grandes machines de guerre pour détruire complètement les Géorgiens. Héraclius se prépara soigneusement et rapidement. Il ordonna de rendre impraticable toutes les routes et sentiers de montagne en les obstruant avec des arbres abattus. Il disposa quinze batteries aux endroits qui paraissaient convenables pour stopper le gros des troupes ennemies.

La formidable armée turque apparut enfin et envahit avec frénésie montagnes et ravins. Fiers de leur supériorité numérique les Turcs croyaient déjà pouvoir entonner le chant de victoire et considérer cette guerre comme terminée. Mais le dieu des batailles était du côté des catholiques. Le très vaillant Héraclius disposa son détachement d'avant-garde en voyant l'ennemi ; les Turcs avaient beaucoup plus de soldats, mais moins de courage et d'intrépidité. Dès le début de la bataille les Géorgiens exaspérés par des années de tyrannie attaquèrent leurs tyrans comme des lions s'efforçant de les anéantir. Ils attaquaient les Turcs avec hardiesse, mais ces derniers se défendaient et voulaient briser ceux qui osaient s'insurger contre leur puissance. Les pertes furent terribles, les plaintes déchirantes. Les faits d'armes, l'élan et la vaillance des Géorgiens étaient admirables ; encouragés par l'exemple de leur prince, ils voulaient reconquérir l'honneur et la vie. Mais les mahométans perfides paraissaient toujours aussi fiers dans ce combat impétueux ; le sort de la bataille n'était pas encore décidé, lorsque le roi Héraclius se mit à la tête de ses chevaliers intrépides en leur disant : « Attaquez, vaillants soldats et lutez pour votre honneur et la gloire de Dieu, car je mets mon espoir en Dieu et en la Sainte Vierge, qui sont nos patrons dans ce combat, que nous devons gagner. Ne craignez pas la mort, battez-vous vaillamment, courage et toujours courage ! » Ces paroles sublimes prononcées avec une telle foi aiguillonnèrent les Géorgiens, qui dispersèrent avec fureur les premières unités de l'avant-garde ennemie. L'ennemi aurait voulu reprendre ses forces mais il devait subir d'autres fortes attaques. Sa résistance s'affaiblit enfin et ceux qui ne voulurent pas sauver leur vie dans la fuite honteuse se rendirent aux Géorgiens. Les épées géorgiennes avaient fait cinq mille morts, il y avait des blessés sans nombre et huit cents prisonniers. Du côté des Géorgiens ils y avait quatre cents morts ou blessés. Les survivants ne pouvaient assez rendre grâce à Dieu et se félicitaient l'un l'autre de la mémorable victoire remportée pour la défense de leur honneur et de la patrie.

C'est la description de la fameuse bataille et de la remarquable victoire remportée par les Géorgiens intrépides et vertueux sur les mahométans atroces et barbares, fidèles perfides de Mahomet, ennemis mortels du christianisme, description qui, je l'espère, semblera également plausible au lecteur.

Dans la seconde partie je donnerai une copie fidèle des autres événements qu'on pouvait heureusement attendre du courage des Géorgiens, capable de maîtriser la férocité de l'ennemi et de punir avec l'aide de Dieu son audace barbare, puisque c'est aux Géorgiens que Dieu a donné le bonheur de la victoire.

II

Les opérations militaires de la campagne, victoires de la discipline et du courage, sont si célèbres que les hommes qui y ont participé ont mérité le titre de héros. Leur gloire réjaillit sur leur patrie. Combien d'hommes ont déjà été favorisés par la fortune des armes ! Nombreux sont ceux qui ont revêtu la pourpre, ont pu ceindre le diadème et ont pris le sceptre en mains par leurs glorieuses victoires. Combien ont acquis des couronnes et des sceptres pour leur empire grâce à leur force d'âme et leur vaillance exemplaire ! C'est justement pour cette raison que les Romains estimaient tant le courage et ne confiaient les affaires militaires et le gouvernement de l'empire qu'aux hommes les plus forts, qui étaient en même temps de grands stratèges. C'est la logique même, puisqu'il ne faut choisir pour de telles fonctions que des hommes à l'esprit généreux et dont la vaillance est connue de tous. C'est ainsi que sont mémorables les exploits guerriers d'autrefois d'un Pompeius, d'un César, d'un Alexandre le Grand, d'un Cecilius Metellus et d'autres. Le temps peut renverser leurs statues, érigées par l'idolâtrie, mais ne saurait leur enlever la gloire immortelle de leur nom, gloire qui reste gravée sur des plaques de bronze pour être transmise à la postérité. Si on mentionne à bon escient les victoires de ces hommes illustres et admirables, Héraclius d'un courage inouï, prince géorgien, qui a conquis la ville de Trébizonde, remporté la victoire sur les Turcs, mérite aussi l'apothéose. Il se peut que la vérité soit encore plus sublime que le récit, où j'ai décrit cet heureux événement. Il faut perpétuer la nouvelle de cette entreprise victorieuse aux quatre coins du monde.

Le prince Héraclius, voyant ses ennemis vaincus et ayant pris la décision de rabattre la fierté de mauvais aloi de l'arrogant Mahométan, enthousiasma ses glorieux capitaines en confiant entre leurs mains l'honneur (honora) et la gloire de Jésus-Christ. C'est pour cet honneur et cette gloire qu'ils s'étaient battus et aussi pour se libérer du tribut honteux et de l'esclavage. Il leur donna l'ordre de quitter les montagnes qu'ils avaient défendues jusque là et d'attaquer l'ennemi dans sa propre patrie. Il fut l'objet des ovations de ses guerriers qui à la satisfaction générale descendirent, sans délai, des montagnes dans la plaine, semblables à la rivière qui, rencontrant un obstacle — brise tout sur son passage. Il en était de même de l'armée géorgienne victorieuse, fière de son passé glorieux, qui se lançait dans une marche impétueuse pour passer encore une fois sa colère sur l'armée turque.

Le prince Héraclius détacha au préalable du gros de l'armée vingt bataillons chargés de dévaster et de conquérir les terres de l'Empire de Trébizonde sur le rivage de la mer Noire.

Résolument et avec courage les troupes entrèrent en campagne pour vaincre ces peuples qui firent leur soumission afin d'éviter d'exacerber la cruauté des Géorgiens. Les Turcs inquiets voulant éviter la catastrophe rallièrent en toute hâte leurs forces se trouvant en Turquie d'Europe pour les diriger sur Trébizonde avant l'arrivée des Géorgiens. L'armée ottomane était très forte quand elle rencontra le 25 mai de cette année l'armée géorgienne. Cependant que cette armée géorgienne qui avait laissé des garnisons dans les provinces conquises n'avait fait que diminuer. L'ennemi barbare voyant que la force des catholiques s'était réduite poussait des cris d'allégresse et se vantait déjà de la victoire, s'imaginant que la fortune lui serait favorable. Ils s'avisèrent alors que l'excellent moral des Géorgiens suffisait à empêcher de les vaincre. Ils croyaient maintenant que la force des Géorgiens était capable de les priver de la victoire et des armes, capables de faire tomber leurs têtes ceintes des lauriers des victoires précédentes.

Le très vaillant prince Héraclius ayant perçu des flottements dans l'armée ennemie rangea immédiatement ses troupes en ordre de bataille. Sa volonté était la plus forte des cuirasses, sabre au clair il se plaça à la tête de ses troupes et les harangua : « Soldats fidèles, au noble cœur, vous savez bien que nous nous battons pour la foi en notre Seigneur, contre les perfides ennemis de Jésus-Christ, nous ferons, en bons catholiques, le sacrifice de notre vie. Ne craignez ni la mort ni la supériorité numérique de vos ennemis. Ne pensez qu'à l'honneur, à la gloire de Dieu et à votre propre honneur. Lutte avec courage, avec confiance en l'aide de Dieu et j'ai la conviction que ces mécréants audacieux sentiront de nouveau la force de vos coups. De l'audace, encore de l'audace ! » Les vaillants soldats poussèrent des cris de joie et au signal donné ils foncèrent sur l'ennemi derrière leur commandant en chef. L'ennemi fut frappé de terreur par la rapidité de l'attaque et l'allant de l'adversaire qui massacra les premières lignes de l'avant-garde en causant de grands ravages. Les Géorgiens étaient déchaînés, sans pardon, et négligeaient leurs pertes. Les plaintes des mourants ne servaient qu'à exciter la colère des vivants et à exacerber la lutte. Dans l'ardeur de la bataille la mort faisait une ample moisson, dirigeait les bras vengeurs et les coups de sabre en trahison dans un transport de haine. Les gens avides du pouvoir pensent que la fortune militaire est toujours de leur côté. C'est évidemment pour cette raison que les Turcs, qui ne pouvaient supporter les durs coups de sabre assésés par les catholiques, dont la colère et la violence s'exerçaient sur un ennemi ignoble et barbare, sacrifièrent toute une légion sur le champ de bataille. Vautrés dans leur propre sang avec des blessures qui témoignaient éloquemment de la victoire des catholiques, de nombreux Turcs dans leur désarroi prenaient la fuite. Les Géorgiens les poursuivaient avec fureur et tâchaient de les exterminer sur le champ de bataille. Le nombre des Turcs morts était de plus de dix mille, celui des prisonniers de quarante mille. Il n'y avait que deux mille morts catholiques et quatre cents blessés. Les catholiques s'emparèrent d'un butin considérable : la tente du général turc avec tous ses bagages, deux cents tentes, du matériel de guerre et une quantité innombrable d'approvisionnements.

Les Géorgiens pouvaient entonner un chant de triomphe après avoir accompli d'enthousiasme des actes héroïques d'une rare intrépidité avec une âme courageuse pleine de pondération. Le prince Héraclius avait fait preuve de grande ingéniosité au point de vue stratégique et il mérite que dans le présent siècle on chante ses louanges en glorifiant sa rare bravoure et ses heureuses victoires.

Après sa victoire sur l'armée ennemie détruite, le prince Héraclius décida de s'emparer de Trébizonde, la ville impériale, et donna l'ordre à ses troupes d'investir la forteresse. Les assiégés faisaient pleuvoir un feu terrible sur les assiégeants courageux, au grand cœur et à l'âme vaillante qui risquaient leurs précieuses vies en négligeant le danger. Leur audace écartait les funestes phantasmes de la peur.

Les audacieux et puissants Géorgiens assiégeaient la forteresse de trois côtés, dirigeant leurs terribles batteries contre les murs de la ville. La garnison se défendait aussi courageusement, préférant la mort à la lâcheté devant les assiégeants. Les Géorgiens soumettaient les assiégés à un feu violent qui causa de grands dégâts dans les murs extérieurs et coûta la vie à de nombreux assiégés. Le résultat de la bataille paraissait cependant indécis. Le prince Héraclius, voyant la résistance de l'ennemi, entra dans une grande colère et apostropha les siens : « vaillants Géorgiens, qu'est-ce qui pourrait vous empêcher d'en finir avec ce siège, n'avez-vous pas déjà remporté de plus grandes victoires, les plus précieux lauriers ne couronnent-ils pas déjà vos fronts ? Luttez intrépidement, car nous emporterons bientôt cette forteresse avec le secours divin et l'ennemi sera à notre merci. En avant ! » Et ce fut le signal d'un assaut violent mené avec un rare courage qui causa de grands ravages parmi les misérables assiégés. Beaucoup d'entre eux gisaient sur le champ de bataille, quand les Géorgiens grimpèrent sur leurs échelles d'assaut et déversèrent à l'intérieur des murs une importante troupe d'infanterie. Avec eux le fameux prince, sabre au clair dans sa main puissante et glorieuse, provoqua la terreur dans les rangs ennemis et brisa complètement leur résistance. Le capitaine commandant la forteresse terrifié préféra la honte à la gloire et se rendit avec toute la garnison. La lutte contre l'ennemi dura dix jours. Les pertes en hommes étaient immenses ainsi que le butin. Après avoir donné des ordres pour s'emparer du butin et faire disparaître les traces de ce siège violent, Héraclius laissa une garnison suffisante dans la ville et rendit grâces à Dieu au milieu des vivats de la victoire. Ce nouveau succès, s'ajoutant aux autres, faisait briller d'un vif éclat les vertus militaires des Géorgiens qui ont contribué à châtier un ennemi cruel. Et tout cela par la volonté de la Providence divine, à laquelle Héraclius devait ses heureuses victoires.

Lajos TARDY,
Directeur de la Bibliothèque
Centrale d'Archéologie (Budapest).

Je remercie sincèrement MM. Pál Lamberg et László Major d'avoir rendu fidèlement le sens de ce texte bien compliqué.

RAPPORTS ENTRE LE MYTHE PROMÉTHÉEN GREC
ET LA LÉGENDE IBÉRO-COLCHIDIENNE D'AMIRANI,
ENCHAÎNÉ À UN SOMMET DU CAUCASE

Ainsi qu'on l'observe tout au long du développement séculaire de l'art, la tradition épique orale occupe une place de choix dans l'histoire de la culture d'un peuple. L'apparition de vastes tableaux épiques est toujours conditionnée par le développement historique des genres folkloriques et des conflits sociaux aigus. La poésie épique est un phénomène relativement plus tardif que les autres aspects de l'art, et en outre ses manifestations particulières (mythologiques, amoureuses, historiques) surgissent d'après un ordre déterminé. Les œuvres à structure particulièrement complexe appartiennent à la formation la plus tardive, quant aux ballades narratives, elles semblent avoir été conçues dès le début du développement du folklore.

L'apparition et le développement de la poésie épique obéissent à des règles déterminées, différentes de celles qui sont propres à la poésie lyrique ou dramatique. La recherche de ces règles est caractéristique des folkloristes de ces derniers temps. La sensibilisation au problème posé par la poésie épique est palpable dans les travaux des folkloristes et mythologues tant soviétiques qu'étrangers. Il convient ici de prendre en considération deux phénomènes analogues.

Depuis longtemps déjà, il existe à l'Institut de littérature mondiale de l'Académie des Sciences de l'URSS une section d'étude de la poésie épique populaire. Mais à une époque récente, en juillet 1964, avec la participation de l'Université de Londres et des Instituts de recherche scientifique de Grande-Bretagne, un « Séminaire londonien d'étude de la poésie épique », comportant un vaste programme de recherches, a été créé. Les mesures décidées par les savants soviétiques et anglais témoignent de l'importance de l'étude de la poésie épique, tant en raison de son immanence pour le genre même que pour l'ensemble du processus artistique, de même que du point de vue des rapports historico-culturels.

Il faut ajouter en outre que l'étude de la poésie épique est loin d'avoir occupé la dernière place dans les programmes des colloques internationaux qui ont eu lieu ces derniers temps. Nous citerons, à titre d'exemple, le XXVI^e Congrès international des orientalistes à New Delhi et le VI^e Congrès Inter-

national des anthropologues et ethnographes à Moscou, qui ont eu lieu en 1964. L'auteur de ces lignes, qui a participé à ces deux rencontres, a eu l'occasion d'y formuler son opinion sur une série de problèmes.

Lors du premier exposé, nous avons examiné la question du héros en quête d'immortalité, d'après les légendes relatives à Gilgamesh et Amirani, à la sagesse de Barlaam et Joasaph et d'après le conte géorgien, écrit au XVII^e siècle, de l'adolescent en quête d'immortalité¹. Dans le second exposé nous avons mis en lumière le remarquable monument de la poésie épique classique ancienne sur le thème d'Amirani². Cet exposé se rapporte également au cycle des œuvres épiques, mais sous un autre aspect.

Les travaux indiqués concernent surtout la poésie épique géorgienne ancienne, ainsi que ses rapports avec celle des autres pays. Il est certain que le folklore d'un peuple, ou même d'un groupe de peuples, ne saurait présenter un tableau d'ensemble du processus folklorique, apte à caractériser le folklore de tous les peuples. Nous pensons néanmoins que l'étude historique de poèmes épiques anciens, tels que les légendes d'Amirani, de Gilgamesh, etc. permet cependant de se faire une idée du processus général de la création épique. En partant de l'analyse d'un thème du folklore géorgien, nous élargissons progressivement le domaine de la recherche, depuis le folklore des langues kartvéliennes (géorgien, mingrélien, svane, tchane) jusqu'aux langues caucasiennes (abkhaze, adyghée, ossète) puis, pour avoir un élément de comparaison, nous nous tournons vers la poésie épique et la mythologie arménienne, slave, suméro-akkadienne et antique.

L'auteur du présent article s'est donné pour objet d'attirer l'attention sur le mythe de Prométhée et de formuler des remarques préliminaires au sujet de la place que devait avoir le motif amoureux dans ce remarquable monument de la mythologie antique, avant même qu'il ne trouve une expression littéraire. Dans la pléiade des héros qui subissent un châtement, Prométhée occupe la première place. Parmi les titans enchaînés que l'on connaît, c'est Amirani, révolté contre un dieu et enchaîné à un sommet du Caucase, qui se rapproche le plus de Prométhée, par son sujet et sa conception philosophique.

Cette légende se trouva être plus ancienne que le mythe grec. Ces figures éternelles sont des sosies dans le domaine de l'art, ayant chacun son histoire indépendante³. Malgré cela, le mythe grec a cependant, dans certaines

¹ M. TCHIKOVANI, « Le thème de l'adolescent en quête d'immortalité dans le folklore antique et la littérature », XXVI^e congrès international des orientalistes, New Dehli, 1963.

² M. TCHIKOVANI, « Mythe du héros enchaîné Amirani dans le folklore ibéro-colchidien », VII^e Congrès international des sciences anthropologiques et ethnographiques, Moscou, 1964.

³ M. TCHIKOVANI, *Amirani enchaîné*, 1947, p. 124-132; IDEM, *La poésie épique géorgienne*,

limites, des rapprochements avec les légendes ibéro-colchidiennes, ce qui est un témoignage des rapports qui existaient entre le monde antique et le monde culturel ibéro-colchidien. Dans les versions les plus anciennes du mythe grec, certains épisodes font défaut : celui de l'enchaînement à un sommet du Caucase (Hésiode) et de l'emprisonnement dans une caverne (Hésiode, Eschyle). Apparemment, ces épisodes ne figuraient pas dans le mythe à ses débuts, mais y pénétrèrent plus tard, quand les colons grecs firent connaissance avec la poésie épique et la mythologie des tribus colchidiennes autochtones du rivage de la mer Noire ⁴.

Dans la légende héroïque d'Amirani, l'emprisonnement dans la caverne occupe une grande place ⁵, comme nous l'avons mentionné dans nos premiers travaux (Ditsi, Tchiloü, Guergueti, Elbrous, Mamisoni, la montagne d'Amirani près d'Akhalkalaki).

Il est intéressant de déterminer la place occupée par les aventures amoureuses dans le thème des héros châtiés par le maître des dieux. Il convient de noter aussi que dans les thèmes philippins, indonésiens, tibéthains et grecs que nous connaissons, traitant de héros enchaînés, le motif amoureux ne joue aucun rôle.

Du point de vue des aventures amoureuses, la légende d'Amirani occupe une place à part. La grande majorité des versions écrites des légendes ibéro-colchidiennes, tant du XII^e siècle ⁶ que des XIX^e et XX^e siècles ⁷, font état de relations amoureuses entre la fille du maître des nuées, Kamar, et Amirani. Le héros de la légende géorgienne, Amirani, tombe d'abord amoureux, sans même l'avoir vue, « de la jeune fille d'au-delà de la rivière », puis la recherche, la trouve dans une tour inaccessible et l'enlève. En fin de compte, Amirani est vaincu en combat singulier par le père de Kamar, maître des nuées. D'après certaines variantes, la bien-aimée d'Amirani continue à l'attendre même après qu'il ait été enchaîné à une montagne du Caucase ⁸. L'analyse structurelle de la légende montre que le sujet de Kamar occupe une place centrale dans les aventures héroïco-romanesques d'Amirani. Trait caractéristique : Amirani ravit du ciel la vierge Kamar, une beauté, et Prométhée — le feu. Le premier fonde le couple familial et le second fait aux hommes

I, 1959, p. 197-206 (en géorgien); IDEM, *Amirani*, 1960, p. 132-137; IDEM, *La poésie épique géorgienne populaire relative à Amirani enchaîné*, Moscou, 1966, p. 63-72.

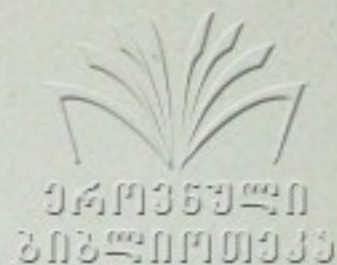
⁴ M. TCHIKOVANI, *Amirani enchaîné*, 1947, p. 46-47; IDEM, *Amirani*, 1960, p. 37-38; IDEM, « Mythe... », p. 5.

⁵ A. OLRİK, *Ragnarok*, 1922, p. 229.

⁶ M. KHONÉLI, *Amiran-Daredjaniani*, trad. du géorgien par B. Abuladzé, Tbilisi, 1965.

⁷ M. TCHIKOVANI, *Amirani enchaîné*, 1947, nos 2, 21, 24, 77.

⁸ *Op. cit.*, p. 350.



le don du feu, base de la civilisation. Il est vrai que l'enlèvement de Kamar, dans la légende d'Amirani, n'exclut pas la conquête du feu. De même que Prométhée, Amirani apporte le feu, mais ni dans le même ordre, ni du même endroit. L'enlèvement de la belle jeune fille, c'est-à-dire l'épisode amoureux, est donc caractéristique de la légende ibéro-colchidienne et il y figure dans la version la plus ancienne.

Comment se présente cette question chez son sosie grec ? Ni Hésiode, ni Eschyle ne parlent d'un amour de Prométhée. Chez les deux écrivains, Prométhée est châtié pour avoir dérobé le feu. L'apparition de la coquette Pandore n'a pas de lien direct avec les aventures du Titan. Il en ressort que l'art et la littérature antiques des VIII^e-V^e siècles ignoraient l'épisode de l'amour de Prométhée. Une telle conclusion n'est cependant valable que pour une étape déterminée du développement du mythe grec. Elle concerne son élaboration littéraire, et seulement la période des VIII^e-V^e siècles. Plus tard, la situation change et c'est justement sur ce point que nous voulons attirer particulièrement l'attention du lecteur.

Dans la littérature grecque, jusqu'au V^e siècle avant notre ère, le motif du châtiment de Prométhée était le vol du feu. Cette explication était si généralement admise qu'Apollonios de Rhodes, commentateur de « L'expédition des Argonautes », écrivain d'une époque plus tardive, du III^e siècle avant notre ère, affirme sans la moindre hésitation : « Hésiode dit que Prométhée fut chargé de chaînes et qu'un aigle fut envoyé contre lui, en châtiment pour avoir dérobé le feu »⁹. Ce même commentateur indique que cette explication n'était pas la seule. « Mais d'après Douris, Prométhée fut châtié parce qu'il était tombé amoureux d'Athéna ; c'est pour cette raison que les habitants de la Transcaucasie n'offrent pas de sacrifices à Zeus et Athéna, responsables du châtiment de Prométhée ; par contre, ils vénèrent profondément Héraklès pour avoir tué l'aigle. Il va de soi qu'Apollonios mentionne aussi cela, lorsque son récit touche le Caucase »¹⁰.

On sait qu'Apollonios de Rhodes décrit en détail les souffrances et l'affliction de Prométhée, qui aperçoit l'aigle à proximité de l'embouchure du Phasis (actuellement le Rion), volant vers les montagnes du Caucase. Le commentateur, parfaitement informé des raisons du châtiment, oppose les renseignements d'Hésiode à ceux d'une deuxième source, Douris : la raison du châtiment du Titan n'est pas le vol du feu, mais sa liaison amoureuse avec Athéna et la vengeance de Zeus. « L'amour pour Athéna » n'est mentionné que dans une seule phrase, mais on sent, d'après le contexte,

⁹ V. V. LATYCHEV, « Informations des écrivains de l'antiquité sur les Scythes et le Caucase », VDI, n° 3, 1947, p. 221, § 1240.

¹⁰ *Op. cit.*, p. 291.

quelle place importante ce motif devait occuper dans la trame du mythe. Il semble en être un des principaux épisodes.

Peut-on considérer « l'amour pour Athéna » comme une conjecture accidentelle, et ne pas en tenir compte dans l'étude du mythe ? Non, cela n'est pas possible. La référence au motif amoureux pour réfuter Hésiode témoigne à elle seule du fait que dans l'antique version populaire du mythe grec figuraient des relations amoureuses entre Prométhée et Athéna qui, secrètes d'abord, sont devenues connues de tous et sont parvenues jusqu'aux oreilles de Zeus. Il ne restait plus à ce dernier qu'à châtier le titan avec l'aide de l'aigle. On peut supposer que dans la version populaire du mythe, antérieure à sa formation littéraire, l'amour de Prométhée pour Athéna occupait approximativement la même place que l'amour d'Amirani pour Kamar dans la légende géorgienne.

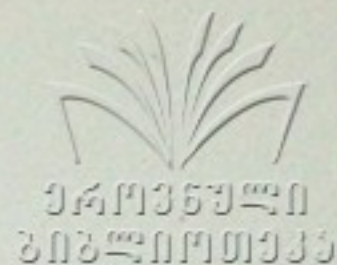
La place importante qu'occupait l'amour pour Athéna dans le mythe de Prométhée est encore confirmée par le fait que le scoliaste invoque justement ce motif, et la menace que fait peser l'aigle, pour expliquer l'impopularité de Zeus et d'Athéna au Caucase, et l'absence d'offrandes en l'honneur de Zeus. L'aigle était considéré au Caucase comme un oiseau hostile à l'homme. Et cette tradition a même donné naissance à des coutumes particulières. Philostrate (III^e siècle) écrit : « Les habitants du Caucase considèrent l'aigle comme un ennemi et les nids bâtis par ces aigles sur les rochers sont brûlés à l'aide de flèches enflammées ; on leur tend également des pièges, expliquant tout cela par le désir de venger Prométhée, tant ils sont convaincus de la véracité de la légende » (VDI [Messager de l'histoire ancienne], n^o 2, 1948, p. 294)¹¹. Les actes devenus des coutumes prennent valeur de document irréfutable, d'autant plus que des écrivains séparés par six siècles se réfèrent à cette tradition.

Nous pouvons donc conclure que dans le mythe grec antérieur à la forme littéraire il existait un motif amoureux, celui de l'amour de Prométhée pour une déesse. Il semble que cet amour ait été partagé, puisque Zeus, le maître d'Athéna, châtia féroce Prométhée en l'enchaînant à un sommet lointain du Caucase, et en envoyant un aigle pour lui dévorer le cœur et le foie.

Zeus avait d'ailleurs un autre motif d'hostilité à l'égard de Prométhée, motif également de caractère amoureux. Il suffit de mentionner une information du scoliaste pour que tout s'éclaire.

Il paraît que Zeus tomba amoureux de Thétis et voulut s'en emparer.

¹¹ M. TCHIKOVANI, *La poésie épique géorgienne*, I, p. 95 ; V. V. LATYCHEV, VDI, n^o 2, 1948, p. 294.



La déesse échappa au dieu qui la poursuivait. Mais quand Zeus eut atteint les montagnes du Caucase et que son désir fut sur le point d'être satisfait, le perspicace Prométhée lui barra la route. Le Titan avertit le maître de l'Olympe que le fils qu'il aurait de Thétis serait plus fort que son père. L'annonce de ce rival possible effraya Zeus, qui quitta rapidement le pays ¹².

On peut maintenant se poser une question : si, dans la rédaction antique du mythe de Prométhée, il existait un motif amoureux, pourquoi Hésiode et Eschyle ne l'ont-ils pas fait figurer dans leurs œuvres ? Nous ne disposons malheureusement pas encore de sources écrites qui nous permettent une réponse exhaustive à cette question.

Nous voyons plusieurs réponses possibles :

1. Dans la Grèce antique (VIII^e-V^e siècles avant notre ère) le mythe prométhéen comportait plusieurs variantes. Les différences entre ces variantes portaient sur le feu dérobé et l'amour pour Athéna. (De telles variantes existent encore de nos jours dans les légendes géorgiennes d'Amirani enchaîné.) Les écrivains et les poètes grecs ont utilisé la légende antique en lui faisant subir une modification importante. Ils ont pris pour base de leur œuvre la version dont le motif principal est le vol du feu. La conquête du feu était considérée comme un idéal plus élevé que l'enlèvement de la vierge-soleil et la création du couple familial.

2. Hésiode et Eschyle n'ont pas apporté de modification essentielle au mythe et ont conservé l'ancien thème.

3. Le motif amoureux s'attacha au nom de Prométhée plus tard, lorsque des commentateurs compétents se furent efforcés de donner une explication convaincante de l'enchaînement du Titan et lorsqu'ils eurent connaissance de la légende analogue qui circulait en Colchide et dans ses environs.

D'après ce que nous venons de dire, le lecteur a déjà pu remarquer que nous avons une préférence pour la première alternative, que nous prenons comme hypothèse de travail.

La mythologie comparée moderne ¹³ et la science du folklore reconnaissent que le mythe prométhéen a emprunté certains traits à la légende géorgienne d'Amirani et que l'étude des interdépendances entre ces figures éternelles est une tâche féconde ¹⁴. Amirani, de même que Prométhée, apparaît sous

¹² V. V. LATYCHEV, « Informations des écrivains de l'antiquité sur les Scythes et la Caucase », VDI, n° 1, 1947, p. 284.

¹³ TRENCINI-WALDAPFEL IMRE, *Mythologie*, trad. du hongrois, 1959, p. 43; IDEM, *Die Tochter der Erinnerung*, 1964.

¹⁴ D. M. LANG, « Amiraniani. A Georgian epic », *Folklore*, V, 72. Sp., 1962, p. 59-61.

l'aspect d'un « héros de la culture »¹⁵. Le sujet du héros enchaîné n'est pas exceptionnel. Les liens entre la mythologie antique et l'ancienne Colchide se sont aussi manifestés dans d'autres œuvres¹⁶.

M. TCHIKOVANI,

Université d'État de Tbilisi.

¹⁵ M. MELETINSKI, *Origine de la poésie épique*, Moscou, 1963, p. 224.

¹⁶ A.V. URUCHADZÉ, *L'antique Colchide dans la légende des Argonautes*, Tbilisi, 1964 (en géorgien).

RÉSULTATS DES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

À VANI (GÉORGIE)

Depuis près d'un siècle, les monuments archéologiques de Vani suscitent l'intérêt des historiens et des archéologues. G. Tsérétéli, écrivain et publiciste géorgien bien connu du XIX^e siècle, fut l'un de ceux qui pressentirent la grande importance des fouilles des vestiges de Vani. L'académicien E. Takaïsvili, qui visita Vani à la fin du XIX^e siècle prédit l'énorme signification, pour l'histoire de la Géorgie, de l'étude des monuments de Vani. C'est lui qui prit l'initiative d'organiser les premiers travaux de recherche.

Au cours des années trente, en Géorgie, les recherches archéologiques de Vani, effectuées sous la surveillance des académiciens S. Djanachia et N. Berdzenichvili, se déroulèrent sur une grande échelle.

A partir de 1947 commença l'étude systématique des vestiges de Vani, sous la direction de N. Khochtaria, licencié ès sciences historiques. On découvrit des édifices publics et religieux des III^e et I^{er} siècles av. J.-C., et plusieurs sépultures.

C'est ainsi que la sépulture d'une noble colchidienne de la fin du V^e siècle av. J.-C. contenait plus de mille objets en or, dont des parures d'une haute valeur artistique, des bracelets, des puits, des bagues, etc.

Les fouilles effectuées au cours des quatre dernières années aboutirent à des résultats d'une importance exceptionnelle, non seulement pour l'étude de l'antiquité géorgienne, mais aussi pour celle de la culture hellénique.

Notre expédition réussit à mettre au jour les remparts de l'ancienne ville (III^e et I^{er} siècles av. J.-C.) construite sur une colline et occupant une superficie d'environ 12 hectares. L'ensemble architectural des portes de la ville, édifiées avec des pierres blanches admirablement taillées, fut presque entièrement dégagé. Il semble qu'une statue de la déesse tutélaire de la cité, dont il ne reste que le piédestal en marbre, se soit dressée près des portes.

Suivant l'antique coutume géorgienne, un petit temple avec autel était bâti à proximité des portes, à l'intérieur des murs.

Une allée de petits pavés, de dix-huit mètres de long et deux mètres de large, parfaitement conservée, conduisait à ce temple. C'est une des plus rares trouvailles faites en territoire géorgien.

Au sud des portes de la ville on découvrit encore un temple (du I^{er} siècle av. J.-C.), avec un autel en pierre. Dans le sol en mosaïque, effondré, se trou-

vaient environ 40 amphores colchidiennes, une jarre pour la conservation du vin, ainsi que 120 pièces de monnaie frappées dans le royaume du Pont et une cassolette en fer ornée d'une plaque de bronze richement ouvragée.

Les restes d'un vase de bronze, fortement déformés par le feu, présentent le plus grand intérêt. Ses ornements sculptés se sont conservés : trois aigles aux ailes déployées et six têtes de divinités de la suite de Dionysos. Le plus bel ornement du vase est la figurine en bronze de la déesse ailée Nikè, remarquable spécimen de l'art antique. Ce vase, exécuté par des artisans grecs du II^e siècle avant J.-C. constitue une preuve supplémentaire des étroites relations économiques, commerciales et culturelles qui existaient entre la population de l'ancienne Géorgie et le monde antique. Toutes ces trouvailles indiquent que le temple fut construit en l'honneur du dieu de l'industrie vinicole et de la viticulture, et en même temps les objets découverts évoquent ce que l'on appelle les « marani » rituels (jarres spéciales pour la conservation du vin) que l'on trouvait en Géorgie jusqu'à ces derniers temps.

Cette année, dans ce même secteur, sous la direction de R. Puturidzé, licencié ès sciences historiques, fut découvert un édifice plus ancien encore. C'est, sur la terrasse centrale, que nous estimons être l'une des parties les plus importantes de l'ancienne ville, que notre expédition effectue actuellement ses travaux principaux.

Les ruines d'une construction monumentale, qui paraît être un édifice public de 17 mètres de long et plus de 5 mètres de large, sont des plus précieuses. Les vestiges d'un temple circulaire, édifié au III^e siècle av. J.-C., sur un soubassement rectangulaire sont uniques en Géorgie. Ce temple étonne par l'originalité de ses formes architecturales et ses dimensions : son diamètre est supérieur à 10 mètres.

Sur la terrasse centrale on trouve une abondance de détails architecturaux divers : des débris de corniches en marbre, des vases décoratifs en pierre, servant à l'ornementation des murs, et enfin trois têtes de lion.

L'analyse stylistique des sculptures révèle des caractéristiques du travail local influencé par l'art hellénique et aussi des traditions provenant de la culture assyro-hittite plus ancienne. Il n'est pas douteux que ces têtes de lion appartenaient autrefois à un édifice grandiose, somptueusement décoré, dont la recherche constitue la tâche première de notre expédition.

Dès à présent, les contours précis de la ville se dessinent. L'abondance de temples et d'édifices cultuels d'une part, et d'autre part l'absence des couches culturelles caractéristiques des villes ordinaires « laïques » nous incitent à penser qu'il existait à cet emplacement, aux III^e et I^{er} siècles avant J.-C., une ville de temples, un centre cultuel édifié en l'honneur de la plus haute divinité de l'antiquité géorgienne.

La ville fut détruite au milieu du I^{er} siècle avant J.-C. et il existe à ce sujet des théories diverses : certains savants estiment que la ville fut détruite pendant la campagne de Pompée, d'autres rapportent cet événement au soulèvement de la Colchide contre Mithridate VI Eupator, roi du Pont. Je pense personnellement que la ville fut détruite et pillée à deux reprises, d'abord par le roi du Bosphore Pharnace, en l'an 49 av. J.-C. et ensuite par Mithridate VII, roi de Pergame, dont les historiens grecs Strabon et Dion Cassius racontent les invasions de brigandage en Colchide.

Les sépultures que nous avons découvertes présentent un grand intérêt. Nous y avons trouvé de splendides vases colchidiens en céramique, des bracelets et des anneaux en argent, des boucles d'oreille en or.

Une pièce de monnaie en or, à l'effigie de Philippe II de Macédoine, père d'Alexandre le Grand, découverte dans une sépulture, permet de dater celle-ci du troisième quart du IV^e siècle av. J.-C. Six amphores se trouvaient aux pieds du guerrier : deux d'entre elles sont colchidiennes, trois proviennent d'une des îles de la mer Égée et une de Sinope.

Dans cette même sépulture il y avait deux squelettes, sans aucun accessoire, qui avaient sans doute appartenu à des domestiques ou des prisonniers-esclaves qui, selon les coutumes de l'époque, devaient servir le guerrier dans sa vie d'outre-tombe.

L'une des sépultures est plus ancienne et se distingue par l'exceptionnelle richesse des objets qu'elle contient. Dans un de ses angles on a découvert le squelette d'un cheval, et un sarcophage qui ne s'est pas conservé contenait quatre sépultures. Au chevet de l'une d'elles se trouvaient un vase de bronze et une patère, dont l'anse était ornée de sculptures d'un homme nu et d'une tête de bélier. Ces trouvailles confirment une fois de plus les étroites relations commerciales qui liaient la Colchide au monde extérieur, au V^e siècle av. J.-C.

L'écrasante majorité des objets découvertes dans les sépultures sont de fabrication locale colchidienne : 1687 ornements en or et de nombreux objets en argent sont colchidiens.

Grâce au travail minutieux et très important des archéologues de l'expédition, T. Tolordava, A. Tchkonja, D. Katcharava et S. Guigolachvili, de même que du dessinateur B. Mtchedlichvili et de l'opérateur M. Avaliani, nous avons pu déterminer et relever exactement toute l'inhumation. Cela nous permet de reconstituer presque dans les moindres détails toute la cérémonie funéraire d'une noble colchidienne enterrée avec un luxe exceptionnel il y a 2500 ans.

Parmi les nombreux ornements en or, citons un diadème représentant deux lions en train de déchirer un bœuf, des anneaux temporaux à rayons, recouverts d'une fine granulation et ornés d'oiseaux, des boucles d'oreille

en or et des bracelets avec des sangliers et des têtes de bélier sculptés, une riche collection de colliers à pendentifs ornés d'oiseaux en miniature et surtout de tortues, dont les yeux sont incrustés de verre blanc opaque. Des ornements à coudre sur les vêtements se sont remarquablement conservés, notamment des aigles aux ailes déployées en lamelles d'or. La forme artistique de ces ornements est caractéristique de la Colchide, et dans la plupart des cas est inconnue en dehors de la Géorgie (diadèmes, anneaux temporaires à rayons, boucles d'oreilles).

Ce sont des spécimens d'orfèvrerie de grande valeur artistique, caractérisés par une haute technique du filigrane.

Les découvertes archéologiques faites cette année dans les vestiges de Vani ont démontré et confirmé avec évidence les données de l'historiographie géorgienne, qui indiquent qu'il existait en Colchide, vers le milieu du premier millénaire avant Jésus-Christ, un État de haute civilisation et une société de classes fortement différenciées.

Otar LORDKIPANIDZÉ,
Université d'État de Tbilisi.

INDICES DE PÉRENNITÉ DES MUSIQUES
TRANSMISES ORALEMENT *
(PEUPLES DU MONDE MÉDITERRANÉEN)

LA TRADITION DE GÉORGIE ORIENTALE

(Résumé)

L'écoute et l'observation des musiques transmises oralement nous conduisent à une reconnaissance des éléments et modalités de développement qui les fondent.

Ces musiques laissent apparaître des notions insoupçonnées dans la mesure où les participants s'approchent de lois intemporelles; dès à présent renouvelées elles évoluent hors même de la chronologie de l'histoire et, nuancées selon un chacun — personnes et groupes —, s'ordonnent en réseaux étendus à de vastes territoires, où les diverses formes de transmission s'harmonient.

L'un des réseaux les plus riches d'enseignement — celui du *Monde méditerranéen*, révèle l'existence d'un groupe humain hautement civilisé, venu de l'Asie Centrale vers le Caucase (environ VI^e millénaire av. J.-C.), qui aurait essaimé plus au sud, jusque vers les rives de la Méditerranée. Il est admis que les Géorgiens en seraient issus.

Étant donné la place originale occupée par la Géorgie depuis les temps anciens et sa lignée des plus pures, nous souhaitons ouvrir un aperçu sur l'ensemble et sur les formes spécifiques de la tradition musicale géorgienne orale — orientale et occidentale, où la polyphonie joue un rôle essentiel, compte tenu de l'environnement.

L'écoute attentive des musiques transmises oralement nous conduit à une reconnaissance des éléments qui les fondent, de leur développement et des indices de pérennité qui s'y révèlent.

Ces musiques, liées à une activité, en soutiennent le cours à l'aide de systèmes musicaux déterminés, à l'intérieur desquels des structures typiques et « tournures mélodiques caractéristiques demeurent apparentes », adaptées à « l'infinité des tempéraments individuels »¹ à l'intérieur d'ethnies diverses.

* Lignes générales des cours de M^{me} Yvette Grimaud à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines (Sorbonne).

¹) C. BRAĬLOŪ, « Sur une mélodie russe », in : *Musique russe*, II, Paris, P.U.F., 1953. — « Musicologie et ethnomusicologie aujourd'hui », in : *Bericht über den Sieben Internationalen Musikwissenschaftlichen Kongress*, Köln, Bärenreiter-Verlag, 1958. — « La vie antérieure », in : *Histoire de la musique*, I, *Encyclopédie de la Pléiade*, Paris, 1960.

Leur champ d'investigation est vaste. Lors d'une authentique transmission, elles laissent apparaître « nombre de notions insoupçonnées » qui atteignent, « dès à présent, l'incommensurable » et « se reconnaissent tant à leur identité foncière qu'à leur universalité »².

Dans la mesure où les participants « obéissent au rythme de lois simples »³, la transmission orale, partant d'un ordre, est, sous toutes ses formes, différente d'une survivance de périodes évoluées : elle alimente un art en perpétuel renouvellement.

Plus ou moins approché, cet ordre révèle une cohésion, pour nous inaccoutumée, où dont notre monde contemporain n'a conservé que des traces.

La notation s'autorise alors d'une expérience directe et laisse transparaître le message musical.

Il est connu qu'une certaine homogénéité de pensée est inhérente à tout être humain, nuancée selon un chacun — personnes et groupes — et intemporelle.

Étendue à de vastes territoires, cette homogénéité s'ordonne en réseaux précis où les diverses formes d'art s'harmonient.

L'un des réseaux les plus riches d'enseignements — reconnu grâce aux découvertes archéologiques, aux données linguistiques, historiques, mais encore aux témoignages de tradition orale — est celui du *Monde méditerranéen*, où l'Europe s'unit à l'Asie et à l'Afrique.

Lors d'une grande migration (environ VI^e millénaire avant J.-C.), un groupe humain hautement civilisé, venu de l'Asie Centrale vers le Caucase, aurait essaimé plus au sud, vers l'Égypte et les bords de la Méditerranée, jusque « dans les pays qui devinrent par la suite la Grèce, l'Italie, l'Espagne et le Sud de la France »⁴. Ce groupe recevra plus tard le nom d'asianique. Il est généralement admis que les Géorgiens en seraient issus.

« On conçoit aisément que, par sa position géographique » et « par l'ancienneté de sa culture, la Géorgie ait, dans maintes périodes de son histoire, constitué un chaînon de liaison tout naturel entre les grandes civilisations de l'Asie antérieure et celles de l'Europe gréco-slave ». La Géorgie prendra part à l'élaboration de la civilisation byzantine, « tout en assurant sa propre culture »⁵.

Largement répandu chez les Géorgiens anciens, le culte astral est, de nos jours, sous-jacent à la transmission orale. Le christianisme même « devra,

² Id.

³ T. AMROUCHE, « Rencontre avec l'Espagne », in : *Dialogues*, n° 4, Paris, 1963.

⁴ A. MANVELICHVILI, *Histoire de Géorgie*, nouvelles édit. de la Toison d'Or, Paris, 1951.

⁵ Dr S. TSOULADZÉ, Préface à la traduction du *Chevalier à la Peau de Tigre* de Chota Roustavéli (poète géorgien du XII^e siècle), Paris, N.R.F. Gallimard, Collec. Unesco (Caucase), 1964.

pour se développer, adapter les textes liturgiques aux chants populaires d'époques antérieures», car «le peuple géorgien, accoutumé et très attaché aux chants polyphoniques pré-chrétiens intégrés à sa vie, ne put s'en séparer pour s'adapter aux chants introduits par Byzance»⁶.

La Géorgie est une «île» polyphonique, entourée d'éléments homophoniques. Nous y rencontrons diverses formes polyphoniques, des plus simples aux plus développées.

L'on peut, du point de vue polyphonie, partager la Géorgie en est et en ouest. Ces deux types fondamentaux, nettement distincts l'un de l'autre, se subdivisent eux-mêmes en dialectes musicaux apparentés mais divers.

Il existe une transmission originale de la polyphonie géorgienne — formation du ou des chœurs (antiphonie); rôle des voix (chacune ayant, depuis les temps anciens, une dénomination propre); chants *a cappella*, accompagnés d'instruments ou de battements de mains (impartis aux seuls hommes ou aux femmes, selon la fonction qui leur est attribuée); dynasties de musiciens.

Dans la lignée des grandes traditions orales, les moments essentiels de la vie du peuple géorgien trouvent leur expression dans le chant et la danse.

La musique instrumentale était autrefois répandue en Géorgie, notamment à l'époque de la reine Tamar (XII^e-XIII^e siècles) où la civilisation géorgienne atteint un très haut niveau de développement. Les odes et les poèmes étaient chantés avec accompagnement d'instruments.

Les chants de solistes accompagnés s'entendent, aujourd'hui, en est et en ouest de la Géorgie, tandis que la tradition orale la plus pure est *a cappella* (on remarque toutefois dans certains chants de danse l'intervention de battements de mains ou d'instruments à percussion).

Les formes spécifiques de la tradition musicale géorgienne orientale et occidentale «sont très proches encore de leur source»⁷, et solidaires d'un environnement.

Nous souhaitons ouvrir un aperçu sur l'unité d'ensemble de la musique vocale géorgienne et de la polyphonie — considérée à juste titre comme «la pierre angulaire de l'art musical géorgien»⁸, compte tenu de ce que les

⁶ P. INGOROKVA, «La musique géorgienne», communication relative au déchiffrement des hymnes. Texte intégral publié en langue géorgienne in : *Litratourouli gazeti*, n° 35, Tbilisi, 1962. Traduit en langue française et publié partiellement in : *Le Courrier de l'Unesco*, n° de mai 1962; *Bédi Kartlisa* (Revue d'études géorgiennes et caucasiennes), éditée avec le concours du C.N.R.S., nos 41-42, Paris 1962.

⁷ G. ТОНКHIKVAДЗÉ, *Les types fondamentaux de la polyphonie populaire géorgienne* (en langues géorgienne et russe), VII^e Congrès Scientifique International d'Anthropologie et d'Ethnologie, édit. Nauka, Moscou, 1964.

⁸ Id.

« dialectes » de cette musique — son langage, englobent toutes les formes de transmission et relèvent des lois d'un monde en perpétuel renouvellement.

Yvette GRIMAUD.

N.D.L.R. — Par décision de l'Assemblée des enseignants du département *Anthropologie, ethnologie, science des religions*, présidée par MM. les professeurs Henri MARROU, Membre de l'Institut, et Michel ALLIOT, M^{me} Yvette GRIMAUD est chargée de cours d'*ethnomusicologie* à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Paris (Sorbonne).

LES MUSICIENS OCCIDENTAUX

À LA RENCONTRE DES MUSIQUES DE TRADITION ORALE

Communication faite par M. Gérard MICHEL
à l'International Folk Music Council, Édimbourg, août 1969

(Extraits)

Il y a un an, à Copenhague, au cours d'une réunion de la Commission Radio-Télévision de l'I.F.M.C., je proposais un thème pour des émissions radiophoniques qui [...] seraient susceptibles de promouvoir l'audience, la prospection puis l'étude des Musiques de Tradition orale, ou tout au moins de fournir, à un public de plus en plus vaste, l'occasion de découvrir celles-ci, ou de les mieux connaître [...]

Encouragé par le bienveillant intérêt que plusieurs d'entre vous voulurent bien porter à mon propos [...] je pus [...] réaliser à l'O.R.T.F., durant ces derniers mois, quelques émissions s'intégrant dans l'opération projetée.

[...] je puis aujourd'hui vous apporter des bases de discussions et, peut-être, de travaux ultérieurs, en vous exposant brièvement, avec quelques exemples à l'appui, les premiers résultats obtenus. Nous avons pensé, — je dis « nous » car toutes ces émissions ont été animées par Charles DUVELLE —, que ces résultats pourraient être groupés sous le titre : *Les Musiciens Occidentaux à la rencontre des Musiques de Tradition Orale*.

Quel était notre problème ? Essentiellement de susciter l'intérêt des auditeurs, mieux du grand public, pour les musiques populaires, ethniques, sans distinction de pays ou de continents. Or je ne vous avais pas dissimulé les difficultés que présentaient l'inscription au programme d'une Radio-diffusion, et la présentation à l'antenne, de ces Musiques de Tradition Orale.



Le dilemme apparaissait en effet comme insurmontable : ou bien faire appel à des spécialistes à l'indiscutable compétence artistique et scientifique pour présenter avec rigueur ces musiques — et risquer d'ennuyer par des propos pour beaucoup ésotériques; ou bien choisir des présentateurs mondains habiles à vulgariser et à dispenser des commentaires superficiels, — et risquer alors de trahir le sens, de dénaturer la valeur de ces musiques[...] Cette dernière solution ne pouvant en aucune façon être retenue, il nous fallait donc maintenir notre option sur les spécialistes, *mais* — et c'était notre suggestion — en prenant soin de faire réfléchir leurs propos, si savants soient-ils, sur une surface accessible à tous, je veux parler de l'actualité musicale telle qu'elle est comprise et suivie quotidiennement par les auditeurs occidentaux.

Car aujourd'hui la tendance est évidente[...] Nos critiques et musicologues cherchent une explication ou justification, à certaines productions contemporaines, dans les musiques orientales; ceci en dépassant de beaucoup le stade simpliste des références exotiques. Et les compositeurs[...] se penchent[...] sur des musiques orientales, — ce qui les aide à concevoir[...] de nouvelles esthétiques, à enrichir davantage les techniques nouvelles, au moment précis où s'imposent, dans l'écriture occidentale, la division infinie des tons, demis et quarts de tons, la variation continue et renouvelée des intervalles mélodiques et des groupements rythmiques, et aussi la super-multiplicité des timbres. Quant aux interprètes [...], loin de demeurer indifférents aux exécutions traditionnelles des musiques orientales, sensibles[...] à leur technique subtile, ils se permettent de chercher une nouvelle conception des contextes musicaux classiques, en scrutant les horizons merveilleux que leur révèlent leurs collègues d'un autre monde.

Il n'était donc que de susciter des confrontations[...]

En musique, comme en tout art, une question n'implique jamais une seule réponse[...] Or comme il n'y a pas de rencontres sans que soient posées des questions qui en engendrent d'autres, nos rencontres à nous ne pouvaient être que fructueuses et, plus précisément, génératrices d'un renouveau salutaire[...]

[...] ces neuf premières émissions[...] furent très différentes les unes des autres, quant au fond et à la forme.

En effet, il fut question de la musique de *Java*, de celle du *Viet-Nam*, et de la musique d'André JOLIVET, avec André JOLIVET, TRAN VAN KHÊ et Raymond VERDIER.

Puis, dans une autre série d'émissions, Jacques CHARPENTIER nous parla de sa propre musique et de la musique de l'*Inde*, en compagnie de Mireille HELFFER.

C'est ensuite la musique de *Géorgie* (en U.R.S.S.) qui nous fut présentée par Yvette GRIMAUD ; laquelle étendit son propos aux problèmes de l'« Interprétation ».

Arthur HOÉRÉE, pour sa part, nous entretint de l'influence de la musique populaire sur les compositeurs français depuis 1870.

Enfin Poul ROVSING OLSEN nous parla de ses propres œuvres et des musiques du *Golfe Persique* et du *Groenland*, ainsi que de celles de l'*Inde* et de *Bali*.

Yvette GRIMAUD.

Notre troisième série d'émissions fut réalisée avec la collaboration d'Yvette GRIMAUD dont l'avis nous paraissait d'autant plus précieux que celle-ci poursuit une triple carrière d'interprète, de compositeur et d'ethnologue. À ce dernier titre, Yvette GRIMAUD, du CNRS, membre fondateur du Centre d'Études de Musique Orientale (Institut de Musicologie de la Sorbonne), a, vous le savez sans doute, effectué des missions en Géorgie (URSS) et poussé fort avant des travaux relatifs à la musique de ces régions.

Après nous avoir raconté comment dès son jeune âge elle avait assimilé les chants de bergers des montagnes de Kabylie, et plus tard, ayant commencé à apprendre le piano, comment elle vit se creuser le fossé entre les musiques de tradition orale et les compositions occidentales, Yvette GRIMAUD nous a fait entendre son interprétation au piano d'une page peu connue de Mozart. Et la question était posée : Comment concevez-vous l'interprétation de Mozart, alors que nul ne peut dire de quelle façon on jouait Mozart à son époque ? » La pianiste va répondre en évoquant la recherche de la pureté de la ligne et du son, l'intelligence architectonique des plans, le rôle de l'environnement, de l'équilibre qu'on doit trouver en soi. Ce qui la conduit à préciser les rapports qui peuvent exister entre l'interprétation classique et celle des musiques de tradition orale.

Puis Yvette GRIMAUD explique que si, avec la musique contemporaine, JOLIVET, BOULEZ, STOCKHAUSEN, dont elle fut la créatrice de plusieurs œuvres majeures, les styles sont très différents, le problème fondamental reste le même. Yvette GRIMAUD illustre son propos en jouant un extrait de *Ludus Tonalis* de Paul HINDEMITH. C'est alors qu'elle expose une véritable *Éthique* de l'interprétation, à partir de ce conseil de BUSONI à un interprète de BEETHOVEN : « Jouez ce mouvement aussi lentement que vous pourrez tenir l'intensité ». L'intensité, c'est-à-dire la densité sonore et spirituelle,

la participation humaine propres précisément aux musiques orientales. Il y a transmission non seulement entre l'interprète et l'auditeur, mais aussi entre l'interprète et la musique qu'il joue, et même entre l'interprète et son instrument. Et Yvette GRIMAUD de rectifier le sens habituel que l'on donne, pour un interprète, au mot : technique[...]

Dans une seconde émission, Yvette GRIMAUD nous parla longuement de ses missions en Géorgie orientale et occidentale, des découvertes qu'elle y fit, des enregistrements qu'elle réalisa. On ne peut ici résumer son exposé*) qui fut d'ailleurs un modèle de présentation, par sa documentation et sa clarté. Je vous proposerai d'entendre un exemple de ses enregistrements, un étonnant chant de Géorgie que l'on pourrait opposer à ceux qui osent prétendre que les musiques orientales ignorent la polyphonie.

(*Mravaljamièr* de Kaxéti, chanté par un chœur d'hommes.)

* Cf. « Musique traditionnelle de Géorgie », entretien d'Yvette GRIMAUD et Charles DUVELLE, in : *Bédi Kartlisa*, vol. XXVI, Paris, 1969, pp. 242-249.

LA REINE TAMAR DANS LE FOLKLORE GÉORGIEN

« BEAUTÉ DU MONDE, SEMBLABLE AU SOLEIL... »

À Ratcha, quand une femme de mérite mourait, on la pleurait ainsi :

« Femme de mérite, semblable à la reine

[Tamar,

humble de caractère et grande par ses

œuvres ».

Parmi le trésor spirituel et matériel, créé au cours des siècles par les Géorgiens, le folklore occupe une place très importante. Il nous intéresse et nous charme par sa sincérité, sa simplicité, sa façon particulière de décrire l'objet et sa maîtrise poétique.

Le folklore a une grande importance esthétique ; il indique nettement les aspirations et les désirs d'un peuple. Chaque siècle et chaque époque a ses héros dont le peuple s'empare et qu'il aime s'ils expriment son désir et ses aspirations.

Les Géorgiens ont chanté avec enthousiasme le riche passé de leur pays, ses héros et leur lutte pour l'indépendance et la liberté. Ils ont chanté aussi leurs rois, mais seuls la reine Tamar et Éréclé II furent l'objet d'un immense amour, du respect, de l'estime et des louanges exaltées du peuple.

La reine Tamar se détache de façon particulièrement brillante sur le fond de l'histoire de la Géorgie. La société progressiste géorgienne avait résolu un des problèmes des plus ardues et des plus importants du Moyen Âge : celui du règne de la femme. On fit monter sur le trône une femme qu'on nomma monarque absolu et roi des rois. Dès lors, ce dicton médiéval difficilement accepté se trouva justifié : « Sont égaux les lionceaux qu'ils soient mâles ou femelles ».

D'après les contemporains, la brillante personnalité de la reine Tamar, son règne, sa politique prévoyante et sa perspicacité ont grandement favorisé l'épanouissement culturel et politique de la Géorgie de son temps.

Les chroniqueurs eux mêmes ont fait l'éloge de la reine ; ils ont employé pour cela d'élogieuses épithètes : « Très désirée et quatrième Dieu de la Trinité », « Apothéose de tous les rois », « Soleil des Soleils » et « Reine des reines, ornée de la plus brillante des auréoles »...

Il est normal que la générosité et l'activité pleine de sagesse de la reine Tamar aient rempli le peuple d'enthousiasme et c'est pourquoi celui-ci lui dédia plusieurs chants :

Ce fut l'ordre de Dieu
 Qu'elle prenne le sabre
 Et le royaume de son père
 C'est une femme
 D'une puissance telle
 Qu'elle a conquis des terres
 Et projeté tel un épieu de fer
 Ses frontières en pleine mer.

« Par l'ordre de Dieu »

D'ailleurs, le fait que la reine Tamar ait assuré des frontières à son pays est aussi souligné dans d'autres strophes populaires :

Je fus la reine Tamar,
 Me fis grande renommée,
 Fis le tour de mes terres,
 Et n'ai rien dispersé.
 En pleine mer, j'établis mes frontières
 Et je conquis des terres.

« Au sujet de la reine Tamar »

ou encore

La reine Tamar a dit :
 Je n'ai pas écouté les gens ;
 En pleine mer, j'ai établi mes frontières
 Et rassemblé les Géorgiens.
 À Xaxmat, j'ai élevé un temple
 Auquel je fis présent
 De coupes en argent.

« La reine Tamar a dit... »

ainsi que dans

Je fus la reine Tamar
 Qui n'a jamais failli.
 En pleine mer, j'ai établi mes frontières
 Et j'ai conquis des terres,
 Que j'ai louées aux païens...

« Je fus la reine Tamar »

Il est naturel que ces strophes fussent écrites après les combats et les brillantes victoires de la reine Tamar. C'est un fait connu qu'en 1195, dans

les environs de Chamcor, il y eut bataille entre les Géorgiens et l'ensemble des troupes turques que commandait Abou-Bekr. L'armée de la reine défit la coalition turque et s'empara de Chamcor et de Gandža. La guerre de Chamcor confirma la force de l'armée géorgienne et sa supériorité en Orient.

Peu à peu, les peuples entourant Ghélacumi (le lac Sévan), les tribus arméniennes de la basse contrée de l'Ararat et la partie supérieure du Tchorex se soumirent à la reine de Géorgie.

L'idée (qui au commencement du XIII^e siècle s'était déjà implantée à la Cour Royale de Géorgie) de créer, sur les bords méridionaux de la mer Noire, un État chrétien qui soutiendrait activement la Géorgie dans sa lutte contre les Turcs, s'était réalisée.

En 1204, sur l'ordre de la reine Tamar, l'armée géorgienne se dirigea vers les bords méridionaux de la mer Noire et s'empara facilement de la Tchanéti (Lazistan) où vivaient des tribus géorgiennes. Les Géorgiens soumirent Trapezund, Samsun, Sinope, Kerasount, Kotiora et Héraclée. La reine Tamar fit de ces pays un État à part. C'est pourquoi le peuple lui fait dire :

« En pleine mer, j'ai établi mes frontières
Et j'ai conquis des terres ».

Après la prise de Kars et la brillante victoire de Bassiani en 1205, la reine Tamar avait le droit de dire :

J'ai des païens comme fermiers
Et frappé d'impôts Hispahan.
J'ai fait goûter de mon sabre
À Istanbul et Darouban.
À Cham, j'ai fait payer le droit de paturage.
Sur une montagne impraticable
J'ai tracé une large voie
À travers une forêt impénétrable
Et bâti une chapelle sur le roc.

D'après le folklore, la mère de la reine Tamar lui avait prédit un brillant avenir :

La mère de Tamar lui dit :
Je t'ai vue en rêve.
Je regardai dans un miroir
J'y ai vu la terre entière.
Elle était toute à toi.
Régis la sagement.

En Pchavétie du Nord, les temples de Tamar et de Lacharie se dressent sur deux montagnes qui se font face de chaque côté de l'Aragvi et l'imagination du peuple a rattaché le temple de Lacharie à la reine Tamar.

À l'âge de sept ans
 Tamar vint ici
 Elle agita son voile :
 La mer se déchaîna
 Et se dressa la Croix de Lacharie
 Tels de jeunes cavaliers sur des chevaux bais.
 Dressons-nous face à face
 Et que nos fils nous secondent.

« La reine Tamar et la Croix de Lacharie »

L'activité constructive de la reine Tamar s'est manifestée en Géorgie ainsi que hors de ses frontières. On rattache à son nom plusieurs constructions religieuses et publiques.

Je fis bâtir la forteresse de Sévan
 Et la Très Sainte église d'Axaltsixé.
 Puis je leur fis présent
 De deux cent pains de sel.

« Je fis bâtir la forteresse de Sévan »

Quand Dieu Tout-Puissant brouilla la reine Tamar et Xontkari, ses bateaux prirent la mer avec ses troupes auxquelles elle promit en cas de victoire, de grands profits.

Dieu Tout-Puissant
 Brouilla la reine Tamar et Xontkari.
 La reine mit à la mer
 Ses bateaux ornés de brillants,
 Y fit entrer ses troupes
 De grands profits leur promettant.

Ces strophes furent créées par un peuple sûr de la force et de la puissance de sa reine; elles ne disent rien au sujet de la victoire mais on sent que les troupes de la reine la remporteront. C'est l'avis du peuple.

Ces strophes nous rappellent la poésie populaire « Eréklé et le chef Koxta ».

Tous deux croisèrent leur sabre.
 Déchaîné le païen
 S'élanca sans crainte.
 Triste fut son sort.
 Il s'abattit sur son cheval,

Tranché d'un coup de sabre
 Si habile qu'on aurait dit
 Qu'il fendait l'eau.

« Éréklé et le chef Koxta »

Ces mots décrivent la vaillance et la force physique du roi Éréklé; un tel exploit ne pouvait être à la mesure de la frêle reine Tamar mais, nous le répétons, entre les deux chants cités plus haut « La reine Tamar et Xontkari » et « Éréklé et le chef Koxta » on perçoit une certaine relation.

La reine Tamar était si généreuse que c'était un plaisir d'être à son service.

J'avais mille serviteurs
 Tous habillés richement.
 Ils buvaient dans des verres de cristal
 Et mangeaient du faisan.

« Au service de la reine Tamar »

La reine Tamar est restée dans la mémoire du peuple comme un modèle de beauté et magnificence, comme le symbole de la femme luttant avec ardeur pour le bonheur de son pays.

Oh ! ma joie ! Reine Tamar !
 Reine Tamar ! suprême perfection
 Aux cheveux ondulés,
 Aux yeux d'agate
 Et aux dents de perle...

En cas de besoin, la beauté et la magnificence de la reine devenaient la terreur de l'ennemi : elle était toujours prête à lutter contre eux :

Habillée de satin
 Tout recouvert d'armure
 Des babouches aux pieds
 Mais un casque sur la tête.
 Ton cheval avait une robe de sable argenté
 Ton fouet d'or tout orné...

« La Reine Tamar »

La reine Tamar et sa personnalité eurent aussi place dans la poésie épique géorgienne qui se distingue par sa richesse, la variété de ses formes, son élégance artistique et par ses idées élevées.

C'est grâce à cette poésie qu'en plus de « l'Amirani » et « l'Etériani » nous ont été transmises les légendes sur la reine Tamar.

Dans la poésie épique géorgienne, la reine Tamar nous est présentée comme une femme belle et sage, aux sentiments humains et qui peut aimer un homme de mérite.

Une fois, la reine Tamar se rendit à la chasse dans les environs de Gori. La chasse fut abondante mais, lors du retour on ne put retrouver le vautour de la reine. Celui-ci était perché à la pointe d'un roc du plateau de Gori. Le plateau était comme une île au milieu des eaux du Mtkvari, du Liaxvi et du Medjoudi. La reine Tamar fit la promesse suivante : « J'accomplirai le vœu de celui qui me rendra mon vautour ».

« Les eaux étaient troubles et agitées. Personne ne se présentait pour accomplir le souhait de la reine lorsque, tout à coup, un jeune et bel homme sortit de la foule, salua la reine, dévala du plateau et se précipita dans le tourbillon. Le jeune homme s'empara du vautour puis, de nouveau, se jeta dans le courant. La reine pensait :

« Je lui ai promis d'accomplir son souhait. Et s'il me demande ma main ? »

Et, ici, l'aspiration du peuple se révèle : personne en Géorgie n'est digne de la reine Tamar et il est naturel que Dieu punisse ce jeune homme s'il est assez affronté pour formuler de mauvais souhaits. Et en effet :

« Le jeune homme se noya dans le courant. » La reine Tamar se repentit et pour que son péché lui soit remis, elle fit rentrer dans le lit du fleuve ce tourbillon où plusieurs personnes se noyaient chaque année; puis, sur le plateau, elle fit construire la forteresse de Gori. (« Qu'il périsse s'il revient avec un désir indigne ! »)

Dès le Moyen Âge, le peuple géorgien réunit les noms de la reine Tamar et de Chota Rustavéli.

À Ratcha, près du village de Chkméri, il y a une caverne taillée dans le roc. D'après la légende, s'y trouvent le berceau de la reine Tamar et son portrait ciselé dans la roche.

Voici la légende qui existe au sujet de cette caverne :

La reine Tamar et Chota Rustavéli s'aimaient depuis leur enfance. Chota était le fils d'un noble de la Cour mais il n'était pas d'une grande noblesse pour être digne de Tamar. C'est pourquoi il quitta la Géorgie. Tamar fit tailler la caverne de Chkméri pour s'y enfermer quand elle souffrait trop de son amour perdu; de là, elle regardait la montagne de Choda qui lui rappelait le nom de Chota et cela soulageait un peu sa peine. (« Le roc de la reine Tamar et la montagne de Choda. »)

Il existe plusieurs légendes au sujet de l'amour sans espoir de la reine Tamar et de Chota Rustavéli. D'après une de ces légendes, Chota Rustavéli offrit « Le chevalier à la peau de tigre » à la reine. Celle-ci fut charmée de cette œuvre et fit de nombreux présents à l'auteur.

Chota Rustavéli ainsi que son frère fréquentaient souvent la Cour.

Ils aimaient tous les deux la reine Tamar mais aucun ne connaissait le

secret de l'autre. Lorsque Chota apprit le secret de son frère, il en souffrit beaucoup.

Chota ne pouvait être déloyal ni envers son frère ni à son amour. Il baisa la terre trois fois, se mit en selle et prononça ces strophes :

Tamar, belle fleur,
 Violette parfumée
 Dont la beauté et le charme
 Émanent du soleil.
 Heureux est celui qui te contemple
 Souvent je l'ai envié
 Par toi j'ai beaucoup souffert,
 Pour toi j'ai tout abandonné.

« L'identité de Chota Rustavéli »

Tamar savait demander des conseils et les suivre quand il le fallait. Elle régissait les affaires de l'État avec succès.

Tout ce que la reine Tamar disait était sacré et indiscutable pour les Géorgiens.

Une fois, la reine Tamar honora de sa visite le seigneur de Ratcha. Elle apprit que le commandant d'une de ses forteresses, David Gotsiridzé, aimait la fille de ce seigneur. Ce Gotsiridzé était un homme de mérite, mais sa naissance ne lui permettait pas d'épouser la fille du seigneur.

« Quand Tamar apprit cela, elle demanda aux philosophes rassemblés là :
 'Que conseillez-vous ?' »

Chota Rustavéli répondit : 'Le mérite vaut dix mille fois plus que le nom. Si l'homme ne vaut rien, sa noblesse n'est rien'.

Le seigneur décida de donner sa fille à Gotsiridzé puisque la reine Tamar s'en était mêlée. »

« D'après Chota »

Beaucoup, Géorgiens ou d'étrangers, étaient épris de la beauté de Tamar. La poésie épique géorgienne rapporte le fait que le sultan d'Osmalo s'inclina sur le tombeau de Tamar à Vardzia, (durant sa vie il la voulait pour femme)

« Vivante, tu étais noble et puissante
 Morte, tu gardes ta puissance et ta grandeur. »

(« Le tombeau de Tamar à Vardzia »)

Nous voulons signaler une légende répandue en Russie au XVI^e et XVII^e siècles « au sujet de Dinara, reine d'Ibérie ». Ce document attira l'attention des savants et fut le sujet de plus d'un article (M. Brosset, A. Pipine, I. Sakharov, A. Sobolevsky, M. Spéransky, K. Basilévich, A. Zimin et autres).

Il fut étudié très sérieusement par le professeur Iassé Tsintsadzé qui en vint à la conclusion suivante :

La légende russe au sujet de Dinara, reine d'Ibérie est une œuvre écrite dans la deuxième moitié du XVI^e siècle.

La source de cette légende au sujet de Dinara, reine d'Ibérie est une œuvre créée par le deuxième historien de la reine Tamar. Cette œuvre s'appelle « La vie de la reine Tamar, roi des rois ». (La remarque est de l'auteur.)

Cette légende est une œuvre qui reflète la tendance politique du XVI^e siècle, notamment celle du règne d'Ivan IV. Du temps de la reine Tamar, la situation politique de la Géorgie se caractérisait par la toute puissance de la Reine, l'activité de la noblesse en vue des intérêts du royaume, son entente et sa solidarité avec la Reine. Ceci intéressa la Russie du XVI^e siècle pour qui tous ces problèmes étaient à l'ordre du jour et les partisans de la politique intérieure et extérieure d'Ivan IV ont retouché cette œuvre d'après la forme répandue alors en Russie.

Il est intéressant et important de remarquer que justement l'activité et l'œuvre de la reine Tamar furent la source de la légende russe. On y remarque un détail :

... Et la pucelle, la reine Dinara, ordonna à son armée de se tenir prête tandis qu'elle, reine absolue, se rendit au monastère de Chabréni pour prier la Vierge de lui donner la victoire sur l'ennemi.

La Reine se rendit nu-pieds, par un chemin pierreux et semé d'épines au monastère où elle entra dans la chapelle de la Vierge, tomba à genoux devant l'icône et se mit à prier...

Il y a une relation directe entre ce récit et celui du deuxième historien de la reine Tamar :

« Elle priait et suppliait Dieu, agenouillée devant la Croix. Priait avec elle Antoni Tschkondidéli ».

« Elle se défit de ses habits d'apparat et se rendit nu-pieds vers la cathédrale de la Vierge à Metéxi ; là, devant l'image de la Vierge elle pria à chaudes larmes » (La vie de la reine Tamar, par l'intendant de la Cour, Basile).

Comme on le voit les œuvres de la reine Tamar franchirent les frontières de son pays. Le peuple russe vit en Tamar une reine-héroïne, dévouée à son pays :

« Chers amis et frères ! Devant vous, je jure de me dévouer à ma patrie que je tiens de la Vierge, à ma religion et à tous les chrétiens de mon pays. »

Dans l'imagination du peuple la reine Tamar était d'une beauté céleste :
« Celui qui n'a pas vu la reine Tamar est né aveugle et mourra ainsi. De taille moyenne, aux yeux clairs, aux joues fraîches comme des pétales de

rose, à l'air timide mais au regard joyeux, à la voix douce, à la parole gaie et sans méchanceté, hardie à l'action, Tamar était bien douée par Dieu.»

Ces mots de Basile, intendant de la Cour, nous démontrent la noblesse de la reine de Géorgie et le fait que la reine Tamar fut considérée comme le symbole de la beauté et que son portrait fut peint avec amour. De plusieurs peintures monumentales, il en reste quatre (à Vardzia, Betania, Kintsvisi et Bertoubani).

Le peuple géorgien a idéalisé la reine Tamar. Les générations postérieures ont sauvé avec amour les perles du folklore géorgien au sujet de la reine-héroïne, dévouée à la grandeur de son pays et de qui les contemporains ont dit :

Reine Tamar !

Beauté du monde, semblable au soleil...

Rohin MÉTRÉVÉLI,
Agrégé d'histoire, chargé
de cours à l'Université de Tbilisi.

NOUVELLES PUBLICATIONS RELATIVES
À L'ÉPOPÉE ADYGHÉE « LES NARTES »,
DU CAUCASE DU NORD

Le Caucase polyglotte est riche en traditions poétiques orales, œuvres des Géorgiens, Adyghés et autres peuples autochtones de ce coin intéressant du monde. L'Institut de la recherche scientifique adyghée, dont la presse locale a célébré le quarantième anniversaire, s'occupe de l'étude de la civilisation adyghée.

Dans l'article de Kh. Ptchentlechev, directeur de l'Institut, intitulé « Organisateur de l'édification culturelle »¹, une place importante a été réservée à l'examen des résultats obtenus par les philologues adyghés.

Les deux dernières décennies ont été particulièrement fécondes pour les philologues. Un dictionnaire russo-adyghé², un dictionnaire encyclopédique de la langue adyghée³ et une grammaire de la langue adyghée⁴ ont été édités. Ces travaux constituent un rapport substantiel à la linguistique ibéro-caucasique.

D'importants résultats ont été obtenus par les folkloristes et les critiques littéraires. Trois recueils de mémoires scientifiques ont été publiés, ainsi que des livres nouveaux sur le folklore.

D'abondants matériaux relatifs à l'œuvre poétique orale des Adyghés se sont accumulés dans le fonds folklorique de l'Institut de recherche scientifique adyghée. Une place particulière, dans cette œuvre poétique populaire orale est occupée par l'antique épopée héroïque adyghée « Les Nartes » (« Nartxer ») au sujet de laquelle d'importants travaux ont été effectués dans cet Institut. La monographie « L'épopée héroïque 'Les Nartes' et sa genèse », ainsi que le manuscrit en sept volumes de l'épopée populaire adyghée « Nartxer », dont les deux premiers tomes ont déjà été publiés et dont les autres attendent leur tour, y figurent en bonne place.

Il sera question ci-dessous de ces nouvelles publications.

¹ Journal « Sotsialistitcheski Adyghei », Maïkop, 25 octobre 1969.

² *Dictionnaire russo-adyghé*, Moscou, 1960, 1098 p. Rédacteurs M. G. Autlev, A. M. Gadagatl et autres.

³ *Tolkovii slovar adygheiskogo jazika* (Dictionnaire encyclopédique de la langue adyghée), Maïkop, 1960, 696 p. Rédacteurs : A. A. Khatanov, Z. I. Keraševa.

⁴ Prof. G. V. ROGAVA, Z. I. KERAŠEVA, *Grammatika adygheiskoro Jazika* (Grammaire de la langue adyghée), Maïkop, 1967, 462 p.

I

L'Institut de recherche scientifique adyghée a édité en langue russe, en 1967, « L'épopée héroïque 'Les Nartes' et sa genèse » (« Myk'uz' éposèu 'Nartxer', ašcl'apsèu ii'er »)⁵, monographie du poète adyghé Asker Gadagatl, licencié ès sciences philologiques.

Ce livre met en lumière des particularités essentielles de l'épopée narte, l'ethnogénèse des Adyghés et certains renseignements sur cette race, connue dans la littérature sous le nom de Tcherkesses; les caractères nationaux et l'originalité poétique des chants adyghés et des poèmes populaires ou bylines relatifs aux Nartes; les motifs de la mythologie universelle dans l'épopée héroïque adyghée (Tcherkesse) « Les Nartes », etc. La théorie de l'origine non caucasienne de l'épopée narte est réfutée dans cette monographie, où on démontre au contraire que l'épopée héroïque populaire « Les Nartes » est caucasienne par son origine, et que son noyau est adyghé.

Cette monographie est fondée sur les matériaux d'un recueil en sept volumes de textes adyghés sur les Nartes, rassemblés, systématisés et préparés en vue de leur publication depuis plus de deux décennies par A. N. Gadagatl dans la langue des Aèdes et des rhapsodes Adyghés, Kabardes, Tcherkesses, Chapsoughs, de même que des Adyghés vivant dans les pays du Proche-Orient (Syrie, Jordanie, Liban, etc.).

Dans cet ouvrage les documents sont partagés en trois parties; les deux premières comportent les chapitres du plan scientifique théorique: « Brève incursion dans l'histoire de l'étude scientifique théorique de l'épopée 'Les Nartes' »; « Histoire de la notation écrite et de la publication de l'épopée héroïque adyghée 'Les Nartes' »; « Ethnogenèse et quelques renseignements relatifs au peuple qui a créé le noyau de l'épopée »; « Particularités essentielles de l'épopée héroïque adyghée 'Les Nartes' »; « Signification des noms propres des héros principaux du noyau de l'épopée 'Les Nartes' et du terme 'Nart' »; « Unité typologique et génétique des noms adyghés traditionnels et des noms des héros principaux de l'épopée 'Les Nartes' »; « Déchiffrement de la signification des noms propres des héros principaux de l'épopée 'Les Nartes' et du terme 'Nart' »; « Appréciations sur les déclarations des savants et des écrivains des XIX^e et XX^e siècles au sujet des noms principaux de l'épopée 'Les Nartes' et du terme 'Nart' »; « Évolution et vie des noms

⁵ A. M. GADAGATL, *Gheroïtcheskii epos « Nartii » i ego genesis* (L'épopée héroïque « Les Nartes » et sa genèse), Krasnodar, 1907, 424 p. Rédacteurs scientifiques: professeur M. I. Tchikovani, M. G. Autlev, licencié ès sciences philologiques.

des héros principaux de l'épopée 'Les Nartes' dans le folklore des Adyghés et de leurs voisins» (p. 13-245).

À la fin de la deuxième partie se trouve le contenu essentiel d'une étude en langue française (p. 246-257) qui a permis aux lecteurs français de connaître cette monographie, grâce à la « Revue de Kartvélogie »⁶ qui l'a reproduite intégralement.

La troisième partie présente des « Documents », sous forme de textes : 1) mythes adyghés ; 2) chants, bylines (pchinat) et légendes adyghés sur les Nartes, avec traductions philologiques parallèles en langue russe ou sans elles ; 3) légendes adyghées sur les Nartes, racontées en oubykh, avec textes parallèles en langues adyghée et russe ; 4) chants et bylines adyghés sur les Nartes, enregistrés sur bande magnétique et transcrits en notes ; 5) Aèdes et rhapsodes. Collectionneurs et chercheurs de textes adyghés sur les Nartes. Cette monographie comporte en annexe un tableau des « formes courantes de cent noms propres contenus dans l'épopée populaire adyghée 'Les Nartes', ainsi que leurs variantes phonétiques chez les autres peuples du Caucase et chez les Oubykhs d'Anatolie ».

Ce livre, destiné aux spécialistes de l'épopée et aussi à un vaste cercle de lecteurs a suscité beaucoup d'intérêt. La presse périodique a fait paraître les remarques et les critiques — du prof. I. Mégrélidzé « Apport précieux pour la nartologie » (journal « Adygheiskaia Pravda », Maïkop, 3 septembre 1967), du prof. F. Begiachvili « Les Nartes » (revue « Oskhamakho », IV, Naltchik, 1968, p. 59-61), de Vl. Vladimirtsev, licencié ès sciences philologiques, « Monographie sur l'épopée 'Les Nartes' (alm. 'Kouban', VIII, Krasnodar, 1968, p. 109-110) », etc. L'ANP (Agenstvo Novosti Petchati SSSR) a fait un compte rendu très élogieux de ce travail, qui fut publié dans de nombreux journaux du pays.

Voici quelques extraits de ces comptes rendus et de ces critiques.

Vl. Vladimirtsev constate que l'épopée des héros nartes constitue une des plus anciennes œuvres épiques populaires. « Différents événements socio-historiques de la vie millénaire des montagnards s'y reflètent. Les richesses idéologiques et artistiques de ce monument sont exceptionnellement importantes. De nos jours encore, les poèmes chantés et les bylines en prose sur les Nartes sont largement répandus dans les milieux populaires et continuent à exercer une influence vivifiante sur les cultures nationales. Voilà pourquoi le thème de la monographie du poète et savant folkloriste adyghé A. Gadagatl est si important. »

⁶ Revue de Kartvélogie *Bedi Kartlisa*, XXVI, Paris, 1969, p. 110-121. Voir aussi l'annotation de A. Djagunov dans la revue *Demos*, « Internationale ethnographische und folklorische Informationen », 1969/2, Jahrgang 10 — Akademie-Verlag, Berlin, p. 186-187.

« Les premiers chapitres, continue Vl. Vladimirtsev, constituent pour le lecteur une introduction à l'histoire de l'épopée 'Les Nartes'. A. Gadagatl s'intéresse en premier lieu au milieu épique dans lequel cette épopée a été engendrée. L'examen critique d'une documentation importante et complexe lui permet d'affirmer que certains nartologues ont cru à l'origine étrangère, non caucasienne, de la poésie épique des nartes. Les faits historico-philologiques irréfutables exposés par l'auteur s'élèvent contre cette conception et sapent les fondements de la théorie relative à l'origine iranienne (scythe, mongole, etc.) des 'Nartes'. Jusqu'à une époque récente les folkloristes ont semblé ignorer la vigueur de l'épopée narte chez les Adyghés et les peuples qui leur sont ethniquement proches, de toutes façons ils n'ont pas accordé à ce phénomène de valeur scientifique théorique... Il serait tout à fait faux de dire que A. Gadagatl réproouve a priori le travail des autres nartologues, dont l'avis diffère du sien. Au contraire, il s'appuie constamment sur des matériaux déjà explorés et confirmés scientifiquement et c'est sur cette solide assise qu'il édifie sa théorie de la genèse purement caucasienne des bylines héroïques. »

« A. Gadagatl a parfaitement su ressentir et transmettre l'originalité nationale des chants et des légendes adyghés sur les Nartes, écrit l'auteur en conclusion de sa critique. Ses observations de principe constituent incontestablement un apport à la nartologie. Il découvre, par exemple, que les cycles principaux du folklore narte existent sous forme de chants chez les seuls Adyghés. Cette observation est non seulement subtile, mais aussi très importante, car elle apporte un témoignage de poids à la conception selon laquelle l'épopée héroïque 'Les Nartes' serait d'antique origine adyghée. Le livre de A. Gadagatl présente donc des matériaux et des déductions extrêmement précieux tant pour l'étude des 'Nartes' que pour la connaissance de l'épopée des peuples de l'URSS ? »

Dans la critique du prof. I. Mégréldzé, il est dit que l'épopée « Les Nartes », qui appartient au trésor de la culture universelle, montre comment les hommes ont vécu, lutté contre l'adversité, exprimé leur idéal de courage, de bonté et d'humanité.

« Selon la très juste définition du professeur français Dumézil, écrit I. Mégréldzé, les légendes de l'épopée 'Les Nartes' nous intéressent surtout parce qu'elles présentent une image directe de la vie, de l'âme des peuples qui les racontent. On peut y voir le code d'honneur des montagnards, qui n'exclut ni le mensonge, ni la trahison... » A. M. Gadagatl remarque que

? VI. VLADIMIRTSEV, *Monographia ob eposse « Nartii »* (Monographie sur l'épopée « Les Nartes », alm. « Kouban », VIII, Krasnodar, 1968, p. 109-110.



« 'Les Nartes' constituent probablement ce qu'il y a de plus précieux et de plus génial parmi tout ce qui a été créé et conservé par l'art populaire des Adyghés au cours de leur existence multiséculaire »⁸.

Certaines appréciations de savants étrangers et russes relatives à la monographie de A. Gadagatl n'ont pas paru dans la presse et sont restées dans les archives de l'auteur. Il nous paraît intéressant de présenter quelques extraits de lettres de savants bien connus.

Le savant folkloriste hongrois M. Istvanovitch écrit de Budapest, dans une lettre du 15 octobre 1967 : « Voilà du bon travail, un cadeau magnifique pour la science ! ».

Le prof. K. Salia, directeur-rédacteur de la Revue de Kartvélologie, dans sa lettre du 10 octobre 1968, datée de Paris, félicite le chercheur adyghé et qualifie sa monographie de « travail extrêmement précieux pour la science ».

Le prof. Adel Abdulsalam, de l'université de Damas, écrit dans sa lettre du 8 décembre 1967, datée de Damas : « Ce livre peut avoir pour les Adyghés la même importance que le Coran pour les Musulmans ».

Dans une lettre du 25 octobre 1967, datée de Léninegrad, le prof. V. I. Propp, éminent savant russe, spécialisé dans l'étude de l'épopée héroïque russe, parle de cette monographie de A. Gadagatl avec beaucoup de chaleur : « Les spécialistes des épopées nationales — écrit-il — se mettent peu à peu à nous dépasser. Le livre que vous avez écrit vous fait honneur et je vous en félicite de tout cœur ».

II

La préface de la monographie « L'épopée héroïque 'Les Nartes' et sa genèse » nous apprend que l'auteur, lorsqu'il entreprit ce travail de longue haleine, s'était fixé deux buts. Le premier consistait à rassembler tous les textes adyghés sur les Nartes, dans la forme la plus complète possible, de façon à constituer une assise solide à la base de l'étude de l'antique épopée adyghée « Les Nartes ». Le deuxième but consistait à exposer brièvement certaines de ses observations relatives aux textes de cette épopée populaire, sans prétendre élucider tous les aspects des questions abordées ni les résoudre de façon définitive.

Comme nous le verrons par la suite, l'auteur fait preuve de fermeté et de méthode dans l'exécution de ses plans. En 1967, l'Institut de recherche scientifique adyghée publia sa monographie relative aux Nartes. Qu'a-t-il été fait pour la seconde partie de l'étude ?

⁸ Prof. I. V. MÉGRÉLIDZÉ, *Tsennii vklad v nartovedenie* (Précieux apport à la nartologie). Mémoires scientifiques de l'Institut de Recherche scientifique adyghée, VII, Maïkop, 1968, p. 145-147.

Le manuscrit de l'épopée héroïque «Nartxer» («Les Nartes»), comme nous avons noté plus haut, comprend sept volumes (plus de 700 textes). Ces volumes présentent des textes écrits par de nombreux chercheurs, par les collaborateurs d'Instituts de recherche scientifique locaux situés dans le nord du Caucase (Maïkop, Naltchik, Tcherkessk) ainsi que par des chercheurs et folkloristes d'autres pays. Mentionnons en passant que l'on trouve dans ces volumes des textes accompagnés de leur documentation complète, recueillis par le prof. Dumézil (Paris, France), le prof. H. Fogt (Oslo, Norvège), le prof. Adel Abdulsalam, le poète Fouad Tuguz (Damas, Syrie), ainsi que par le professeur et rédacteur de la revue «Tcherkessse» Iakhja Ščudzen (Kfar-Kama, Israël).

Le manuscrit de ce recueil de textes sur les Nartes a été soumis le 17 janvier 1965 à l'examen de l'Institut de Littérature Universelle de l'Académie des Sciences de l'URSS, qui l'a approuvé, en reconnaissant qu'il constituait un document unique, établi pour la première fois et conforme aux principes de la publication scientifique des épopées des peuples de l'URSS.

L'Institut de recherche scientifique adyghée travaille actuellement à l'édition des sept volumes des «Nartes» sous le titre «Monuments folkloriques adyghés». Les deux premiers volumes ont déjà paru, les autres sont au programme de production de l'imprimerie adyghée.

Dans le premier des sept volumes du «Nartxer»⁹ figurent des préfaces en langues russe, adyghée et kabarde (p. 5-10), une «Entrée en matière» en langue adyghée (p. 11-70), un exposé des principes qui ont régi la publication (p. 73-78). Puis viennent les «Textes» (p. 79-282), chants, bylines et légendes adyghés (n^{os} 1-82); puis les mélodies des chants et des bylines adyghés transcrites en notes (p. 283-288), des photographies et de brefs renseignements concernant les plus célèbres aèdes et rhapsodes, d'après les récits desquels les matériaux publiés ont été transcrits. Des annotations aux textes se trouvent à la fin du livre (p. 305-315).

Le 27 mai 1969, dans le village adyghé Gatlukai, eut lieu une soirée de poésie, au cours de laquelle le premier tome des «Nartes»¹⁰ fut remis à un exécutant de chants adyghés plein de talent, Ajubu Khamtakhu, âgé de 88 ans.

«Jusqu'à présent, — lui dit A. Gadagatl — nos aïeux ont chanté des chansons et des bylines relatives aux Nartes, les transmettant de cette

⁹ Nartxer. Adyghé épos, tome I, Myekuapé, 1968, n^o 320. Systématisation — composition, entrée en matière et annotations de A. M. Gadagatl. Comité de rédaction : D. Kostanov, K. Meretiukov, Sc. Khut.

¹⁰ Voir : Vetcher Poezii. Journal «Adygheskaja Pravda» du 29 mai 1969.

manière à leurs descendants. Désormais, ce livre les transmettra de façon efficace aux nouvelles générations ! »

Dans son article « La perle de l'épopée populaire », écrite au moment de la parution du premier tome de l'épopée héroïque adyghée « Les Nartes », l'écrivain Khamzet Paneš a fait remarquer le grand intérêt que portent les spécialistes à cette épopée populaire : « Les savants caucasologues, non seulement de notre pays, mais aussi des pays étrangers, ont souligné l'importance de la compilation et de la publication des textes de cette épopée ». P. K. Uslar, savant bien connu, spécialiste des questions caucasiennes, disait en 1865 : « Bien du temps s'écoulera avant que ce poème puisse être présenté au monde de façon harmonieuse ». Le savant P. Ostrjakov mentionne un autre aspect de la question. Il écrivit en 1870 : « Les monuments poétiques leur (aux Adyghés. — R.H.) sont si chers qu'ils seraient profondément affligés s'il ne se trouvait quelqu'un pour conserver ces chants précieux, ne serait-ce qu'en traduction russe... mais ce travail est excessivement difficile, il ne suffit pas d'un sténographe, c'est un poète et un connaisseur de la poésie populaire qu'il faut pour en venir à bout »¹¹.

Et voilà que cent ans après ces paroles le premier tome de l'épopée héroïque populaire adyghée « Les Nartes » voit le jour.

À cette occasion, le professeur Dumézil a écrit de Paris, le 3 octobre 1969, à Asker Gadagatl : « Cher ami et collègue ! C'est un travail infiniment important qui donnera à la nartologie adyghée sa place dans le cadre des recherches épiques... ».

En 1969 vient de paraître le tome II, édité à Maïkop par l'Institut adyghé de Recherches Scientifiques sur la Linguistique, la Littérature et l'Histoire¹².

Dans ce deuxième volume, se poursuit la publication des textes adyghés recueillis chez les Adyghés du Caucase, de même qu'en Syrie, en Jordanie, en France, en Turquie et autres lieux où ils vivent.

Ce volume est entièrement consacré à l'un des héros les plus populaires de l'épopée des peuples adyghés, au Narte Sausyryko, dispensateur du feu.

Les chants adyghés, les pchinatl (poèmes populaires), les légendes, présentés dans toutes les langues adyghées, comprennent 137 textes. À la fin du livre on donne en outre 9 mélodies de chants et de bylines, enregistrées d'abord sur bande magnétique au cours de plusieurs années, recueillies auprès des aèdes populaires adyghés : Udytchak Alija, Khušt Ibrahim,

¹¹ KHAMZET PANES, *Jemtchoujina narodnogo epopeia* (La perle de l'épopée populaire), Journal Adygheiskaja Pravda du 9 octobre 1969.

¹² Nartxer. Adyghé epos, tome II, Myekuapé, 1969, n° 344.

Skhaljakho Alija, Pšiboko Eradjib, Usy Tchešuk, Kardangušev Zaramuk, Khakho Mustafa et Makeev Alexandre.

Après les mélodies viennent les photographies des aèdes et des rhapsodes de l'Adyghé, de Kabarde et Tcherkesse les plus importants, l'énumération de leur répertoire fondamental, ainsi que des données biographiques. Sur chaque document publié, le lecteur peut trouver des renseignements dans les « Annotations » (p. 323-338), tandis que les « Préfaces » rédigées en langues adyghée, kabarde-tcherkesse présentent des informations concernant le caractère et le principe de présentation des textes populaires, comme dans le premier tome.

Si, dans le premier volume, l'entrée en matière « Les Nartes » est en langue adyghée, l'étude « Les nartes adyghés » du deuxième volume est en langue littéraire kabarde-tcherkesse, car il existe sur le territoire de l'URSS deux langues écrites adyghées.

Le deuxième volume a été imprimé de façon exemplaire à l'imprimerie régionale adyghée, et garni d'une reliure rigide et d'une jaquette artistique. La présentation a été réalisée par l'artiste adyghé Dovlet Meretukov.

Le professeur Mikeïl Tchikovani, docteur en philologie, attribue une grande importance à la parution des sept volumes de textes adyghés sur les « Nartes ». « Je me réjouis sincèrement et je vous félicite, dit-il dans sa lettre du 16 novembre 1969, adressée de Tbilisi à A. Gadagatl. Votre noble exemple nous inspire tous, il va nous falloir réduire la durée de la préparation à la publication des huit tomes de notre monument de la poésie populaire géorgienne... L'édition en sept volumes de documents sur l'épopée adyghée des « Nartes » est un véritable tour de force. Il nous est difficile, à l'heure actuelle, d'apprécier comme il convient une telle somme de travail. La génération montante saura le faire, elle disposera de plus de temps pour l'étude multilatérale de l'héritage spirituel de son peuple. C'est un apport inestimable que vous-même et votre Institut avez fait à la science. Pour ma part, je vous souhaite de tout cœur que la cadence de parution des volumes ne se ralentisse pas et qu'une affaire si bien commencée soit menée victorieusement à sa fin sans interruption. »

La parution de nouveaux volumes de l'épopée populaire sera sans aucun doute un événement important dans la vie culturelle des peuples adyghés habitant le Caucase septentrional, car cette épopée est nimbée d'une gloire universelle, d'un charme impérissable et d'un vrai héroïsme.

Myekuapé (Maïkop). 1970.

Raziet HUTYZ,
Professeur à la chaire de langues étrangères
de l'Institut pédagogique adyghé.

POPULAR AND COURTLY ELEMENTS IN THE GEORGIAN EPIC *

(Résumé)

Se basant sur les données littéraires, archéologiques et folkloriques, l'auteur s'efforce de donner un coup d'œil d'ensemble sur l'évolution de la poésie épique en Géorgie à travers presque trois mille ans. Le chef d'œuvre génial de Chota Roustavéli est considéré par rapport à l'évolution de la société au Moyen Âge.

It is very fitting to speak of the epic poetry of Georgia in this metropolis of Rome, because the Eternal City is one of the principal cradles of Georgian literary culture. The first Georgian printed books were produced in Rome from 1629 onwards, under the auspices of the Sacra Congregatio de Propaganda Fide; these works were mostly manuals of the Georgian language, combined with prayers and catechisms suitable for the Catholic missionaries then working in Georgia. One of those pioneer fathers, Castelli, left a remarkable collection of drawings of Georgian scenes and personalities, the originals of which are preserved in the Communal Library in Palermo. Again, these Italian missionaries in Georgia were pioneers in writing down and transmitting Caucasian folktales and related material, all relevant to the study of the Georgian folk epic; one such collection, compiled by the Capucin Father Bernardo di Napoli in the seventeenth century, was discovered in Italy quite recently, and published at Tbilisi (Tiflis) by the leading expert in Georgian folk literature, Professor Mikheil Chikovani.

Georgia is situated immediately to the south of the main Caucasian range, and between the Black and the Caspian Seas. The Caucasus has served from remote antiquity as the dividing line between Europe and Asia; to the ancient world, it was a barrier helping to protect the civilized peoples of the Near East from the incursions of fierce nomads dwelling in the Eurasian steppe lands in the north.

The ethnological face of Caucasia, with its numerous races and tribes, came into being over many centuries. Like a lofty fortress, the Caucasus provided a natural refuge for all manner of peoples drifting southwards

* Lecture given at Rome, 1 April 1969, during a Conference on "La poesia epica e la sua formazione", organized by the Accademia Nazionale dei Lincei.

from the Eurasian plain or northwards from Asia Minor and the Iranian plateau. In its upland fastnesses, the remnants of a nation could live on undisturbed over the ages, oblivious of events taking place in the world beneath. Immigrant tribes in many cases became blended with local, aboriginal inhabitants in such remote antiquity that racial origins are tangled and obscure. The Caucasus was situated at the focal point of important Neolithic and Bronze cultures. The great empires of the ancient world extended their sway almost into the Caucasian isthmus. Among the greatest of these were the Sumerians, the Hittites, the Babylonians and the Assyrians. The kingdom of Urartu, a formidable rival of Assyria, included within its borders many of the peoples of Transcaucasia. From the west came the impact of the civilizations of Troy and of the Aegean world. In Classical times, Greece and Rome vied with Persia under the Achaemenids and later the Parthians for supremacy over the area. In this way, Caucasia became a living museum of ancient races and the repository of a deep stratification of various cultures and creeds.

As one of the original centres of metallurgy, Georgia was among the earliest habitats of the smith — always an important figure in popular epic and saga. The beginnings of copper and bronze working in Georgia extend back well before 3000 B.C. The industry was temporarily disrupted around 2000 B.C. by the incursions of the Indo-Europeans, who surged down along the Caucasian isthmus, and fanned out into Asia Minor and Iran.

The Greeks were well aware of the importance of Georgia in the sphere of metallurgy. This helps to explain the origins of the Prometheus myth, which has always been associated with the lofty peaks of the Caucasus. The theme of stealing fire from heaven is, of course, a figurative way of depicting the invention of metal-working and other useful crafts.

Several of the Caucasian peoples, including the Georgians, the Armenians, the Kabardians, the Abkhazians and the Ossetes, have their own local, popular versions of the Prometheus epic. Some scholars believe that the Prometheus legend is in fact a product of the national traditions of the Caucasian peoples, and antedates the Greek myth so effectively adapted by Aeschylus. Others consider that the Georgians, with their close ties with Hellenistic and Byzantine culture, themselves read Aeschylus and other Greek authors, from whose pages the tale of Prometheus could have passed into the sphere of Georgian popular culture.

In the stories dear to Georgian villagers, the Promethean hero is called Amiran. He is the son of the wood goddess Dali, and has two brothers, Badri and Usib. They fight against *devs*, dragons and serpents, and finish by abducting Kamar, daughter of the Thunder God.

In one variant, Amiran is a loud-mouthed braggart, who murders Christians and then engages Jesus-Christ in a rockthrowing contest in which both hurl vast boulders and crags miles up into the heavens. Christ's rock embeds itself deep into the earth, and He challenges Amiran to pull it out. Amiran fails, and is chained to that same rock. 'Christ gave him one loaf of bread every day, and a little dog for company. That little dog licks and licks at the chain, and by his licking he keeps on wearing the chain away — to such an extent that with a few licks more, Amiran will burst it apart and free himself. But on the Thursday morning before Easter the blacksmiths arise and strike away with their hammers, so that the chain is made solid again. Oh, if Amiran ever manages to burst the chain apart! What a terrible fate would then befall the blacksmiths — he will knock the heads off every one of them!'

A similar epic tradition exists in regard to the semi-legendary King Artavazd of Armenia, who is said to have perished by falling down a precipice on Mount Ararat while on a hunting trip. This accident was the result of a curse by the shade of Artavazd's father, King Artashes. The Armenians believe that if Artavazd escapes from his cavern under Mount Ararat, he will bring the world to an end. Like the Georgian blacksmiths, they also go through the ceremony of strengthening Artavazd's chains on Maundy Thursday.

These tales recall the legend of Frederick Barbarossa, though here the entombed ruler will one day come forth to save, and not to destroy his country.

The medieval Georgian *Ritterroman* known as *Amiran-Darejaniani*, attributed to Moses of Khoni, has only slight connections with the folk saga of Amiran. The rather tedious production of Moses of Khoni reminds one of contemporary Arabic compilations, such as the adventures of Antar and Amir Hamza.

The popularity of the Georgian folk epic concerning Amiran is very great. In mountain regions, Amiran and his followers have practically become sanctified, as a group of warrior saints. In highland Svaneti, a fresco painter named Theodore incorporated the epic into a series of murals, with which he adorned one of the local village churches.

Georgia is also the scene of another ancient Greek myth, that of the Argonauts. The epic story of the Golden Fleece is set in Cytaean Aea, the present-day Kutaisi. It reflects the quest by Greek merchant adventurers from Miletus for mineral wealth in the Colchis region, the present-day Western Georgia, around the Black Sea coast. However, the Argonaut legend is more ancient than the actual establishment of Milesian colonies

astronomy and astrology. The cult of the moon is later attested in Transcaucasia by the Greek geographer Strabo, who gives a description of the rites celebrated in the temple of Selene in Caucasian Albania ³.

The moon god of the pagan Georgians lives on to this day as the heroic figure of *Tetri Giorgi*, or 'White George' — being a combination of the Christian St. George, patron saint of the Georgian nation, and the heathen deity of the Moon. Many cycles of heroic lays and invocations commemorate the cult of *Tetri Giorgi*, in whose honour shrines are erected all over Georgia, particularly in the remote mountain districts.

The Georgians also treasured and transmitted a religious epic of a rather different type, containing the story of a young prince's search for everlasting truth. This work is known as the *Balavariani*, and is an offshoot of the story of the Buddha's Great Renunciation. The Georgians were the first to give the work a specifically Christian colouring. It was a Georgian monk, St. Euthymius the Athonite (955-1028), who helped to render the work from Georgian into Greek, and ensure its preservation and diffusion in almost every country of Western Christendom. The popular appeal of the Georgian *Balavariani* (or 'The Wisdom of Balahvar') can be judged by the fact that a manuscript verse rendering, dating from the eighteenth century, was discovered quite recently in the Ratcha district, hidden in the trunk of a venerable yew tree ⁴.

During the Middle Ages, many Christian countries witnessed a struggle between the ecclesiastical power and the laity for control over poetry and literature generally. In Georgia, the Bagratid kings and queens were great champions of the Christian faith — 'Swords of the Messiah', as they proudly styled themselves. At the same time, the convivial Georgians greatly enjoyed tales of love and adventure, as well as independent philosophical speculation. They were by no means content to endure clerical domination over their leisure time, knowing full well that their record in battling against the Saracens and other foes of Christendom was second to none in the medieval world.

If one asks a Georgian to name one single poet who means more to him than any other figure in the country's rich literature history, he will undoubtedly mention the name of Shota Rustaveli, author of the romantic epic, *Vepkhis-tqaosani*, or 'The Man in the Panther's Skin'.

Reliable facts about Rustaveli's life and career are scanty. We have to rely on a small body of popular tradition, combined with what biographical

³ STRABO, *Geography*, XI, 4, par. 7.

⁴ *The Balavariani*, trans. D. M. Lang, London, Berkeley and Los Angeles, 1966, p. 13.

Whether or not the traditions about Shota Rustaveli are correct, there is no denying that we are in the presence of a poetic genius of the first order. "The Man in the Panther's Skin", apart from the prologue and epilogue, is the creation of one single poet of great sophistication and learning. In this respect, it cannot be readily compared with the unlettered, spontaneous outpourings of folk bards of Central Asia or the Balkans. We should seek affinities rather in the circle of Dante and Ariosto in Italy, and in the wonderful Persian school of epic and romance headed by Firdawsi and Nizami of Ganja.

The fact that Rustaveli's poem is known to every peasant and humble working man throughout Georgia does not alter the fact that it is a literary, rather than a folk production. Certainly there are cycles of tales and legends deriving from "The Man in the Panther's Skin", but these folktales evidently flow from the work of Rustaveli, rather than the reverse. To cite an analogy, the fact that many of Shakespeare's verses are used as familiar English proverbs does not show that Shakespeare has incorporated into his plays large numbers of already existent folk sayings. It is Shakespeare's genius which has imprinted these verses and aphorisms of his upon the consciousness of the English people and the world. Likewise, scores of lines from Rustaveli's *Vepkhis-tqaosani* have become a part of Georgian everyday speech.

Shota Rustaveli is a poet with a sophisticated and accomplished technique. Metrically, "The Man in the Panther's Skin" astonishes by its virtuosity, and also by its richness of sonoric invention. Two different metres are used : the so-called "high shairi", which creates a musical major, and the "low shairi", which creates a musical minor. The poem is divided into quatrains. The rhyme scheme is *a:a:a:a:*. Each rhyme is made up of two or three matching final syllables, thus imposing severe demands on the poet's resourcefulness.

The lofty tone of the work is set from the opening lines, in which the bard invokes the supreme, single Deity :

"He who created the world, almighty, all powerful,
breathed into all living creatures the breath of life from on
high; gave possession of the world in all its splendour;
made kings to rule over us, each in His own image." ⁸

It is noticeable that Rustaveli's God is a universal force, and that he never uses conventional Christian religious symbolism. The individual members of the Holy Trinity are never mentioned. This helps to explain

⁸ *The Knight in the Panther's Skin*, trans. Urushadze, p. 15.

the hostility of the Georgian Orthodox Church, which burnt copies of Rustaveli's poem whenever it dared.

Rustaveli goes on to make some pertinent and acute comments on the role of the poet in society :

“Poetry is, first of all, a branch of divine wisdom, conceived by and known to the godly, a comfort to all who hear it. It pleases and instructs the worthy and virtuous man. The pre-eminence of poetry is that it can say things shortly...

”Many poems are composed for mirth and revelry, for the lover, the joyous and the merry, for sport and amusement, and for the pleasure of companions. They may please the ear, but remember, only he who writes majestic poetry is a poet.”

Rustaveli goes on to expound his idealised, platonic concept of perfect love — a rarefied cult in whose name knights of old did battle for their beloved, and of which troubadours sang in sweet despair :

“Love is sacred and gentle, undefinable, powerful. It has nothing in common with lust. It is something beyond it. Love can never mingle with lust; it is one thing, lust is another. Between them lies a broad, impregnable boundary.

”He who loves should be constant, never lewd nor faithless. Separation from his beloved should wring sigh upon from his heart. He must always be true to her, though she frown upon him in anger. I hate the soulless lover who only seeks hugging and noisy kissing.”

While his poem is an allegory of Georgia's heroic age, Rustaveli chose an exotic setting for its narrative framework, which he claims to have found in some old Persian tale. The venerable king Rostevan of Arabia gives up his throne to his daughter Tinatin — as in fact King Georgi III did in favour of Queen Tamar, his own daughter. A great feast is arranged at court, then a hunt during which the king and his suite encounter a knight clad in a panther's skin sitting by a river, sobbing bitterly. Rostevan gets no reply to his greeting, and orders the stranger to be seized and brought to him by force; but the knight jumps on to his steed, kills his assailants, and vanishes amid general consternation. Queen Tinatin is deeply intrigued by this mysterious episode. She summons her beloved Avtandil, commander of the royal army, and begs him to set out in quest of the stranger, promising him her hand when he returns.

After long and toilsome travels, Avtandil runs to earth the man of mystery in a desert cave. The meeting of the two heroes is very touching and they soon become intimate. The man in the panther's skin is named Tariel, and tells Avtandil his tragic life-story. He is a prince and general of India, the affianced of Nestan-Darejan, daughter of the Indian emperor. At Nestan's instigation, Tariel murdered her first betrothed, a prince of Khwarazm, to save her from a hateful match and guarantee the succession to the Indian throne from foreign usurpers. Hereupon riots broke out in the kingdom, and Nestan was secretly abducted from the palace. Since then Tariel has abandoned the world of men and roamed through the deserts of the world, looking for his beloved and bewailing his sad fate.

Avtandil comforts Tariel, and swears to remain for ever his faithful friend — indeed, the ideal of loyalty and friendship is one of the leitmotifs of Rustaveli's poem. Avtandil returns to Arabia to report to Tinatin on his discovery, and the two friends set off again to scour the world for Nestan-Darejan. After many vicissitudes, and thanks to an adventure as amorous as it is comic, Avtandil comes at last upon the princess's trail, shut up in a remote fortress in the land of the Kajis or demons, to whose ruler she is to be forcibly wed. With the help of a third hero, Pridon, the two knights raise an army, besiege the castle, and rescue the princess. Then follows feasting and merry-making, first at Pridon's palace, then in Arabia at King Rostevan's court, afterwards in India. Tariel and Nestan-Darejan ascend the throne of their ancestors in India, and Avtandil and Tinatin rule in felicity over the Arabian kingdom.

The poet's range of interest is amazingly wide; it embraces a mastery of political and judicial questions, familiarity with court life and ceremonial, and a grasp of the subtleties of the art of war. He can portray the structure and life of a great sea-power, its crowded cities and ports teeming with life and activity, and the feverish speculations and shifting fortunes of its inhabitants. Rustaveli was familiar with ancient Greek philosophy, with astronomy and astrology, and with the poetry of his Persian contemporaries, such as Nizami of Ganja (1140-1202).

A feature which Rustaveli shares with such world figures as Shakespeare in his ability to contrast scenes of high seriousness with interludes of earthy humour. In the middle of Avtandil's quest for the fair Nestan-Darejan, he arrives in the bustling port of Gulansharo. There, the mature but passionate Fatman, wife of the chief merchant, falls for the handsome knight. Under cover of giving him the information he needs, she seduces the knight, much against the latter's better judgement.

The work in question is Shota Rustaveli's 'The Man in the Panther's Skin', an allegorical portrayal of the Georgian heroic age, and the translator is Boris Gaponov, who is 34, and lives in Georgia. His parents were communists, but his grandfather taught him the Hebrew alphabet, grammar and bible, and left him some Hebrew classics.

Publication in Israel stemmed from a correspondence between Gaponov and Abraham Shlonsky, the Hebrew 'poet laureate' who was recently responsible for a notable translation into Hebrew of Pushkin, which interested Gaponov. Shlonsky says he would not hesitate to nominate Gaponov for Israel's coveted Tchernechowsky prize for translations."

Georgia's literary contact with Persia produced a number of literary works of Iranian inspiration, such as the Georgian version of the Vis and Ramin romance. Particular interest attaches to the Georgian *Rostomiani*, an independent treatment of the epic career of Rostam and the tragic events which lead him to kill his own son, Sohrab (Zurab). Here we see a distant parallel with the poem "Sohrab and Rustum" by Matthew Arnold.

The Georgian *Rostomiani* stems ultimately from the "Book of Kings" of Firdawsi. It is partly in prose, and partly in verse.

The central figure in this folk epic is the hero Rostom, a fighter against social injustice as well as against *Devs* and other evil spirits. He avoids all contact with women, until the king sends a girl to seduce the hero with feminine wiles. Ashamed of having succumbed, Rostom leaves his native land. The woman bears a son, Zurab, who grows up and then leaves home in search of his father. In the course of their wanderings, Zurab and Rostom encounter one another, while remaining unaware of each other's identity. They fight and Zurab is the victor. Rostom resorts to a cowardly ruse, and kills his own son.

With his dying breath, Zurab tells his adversary that his father, Rostom, will avenge him. Rostom suddenly realises the fearful truth and gives way to despair. He digs a pit some twenty five yards deep, and climbs down to the bottom, where he remains for twelve years. All this time, he holds his slain son on his knees. Years go by. To pass the time, Rostom knots strands of his long beard round the fingers of his dead son, to form a kind of harp. On this strange instrument, he plays mournful dirges, while singing of his sad fate and of the terrible destiny which led him to slay his only child.

Ten years go by in this fashion. Cherished by Rostom, Zurab gradually regains life and consciousness. Suddenly there arrives in the pit a deacon, sent by the king. The deacon begins to shout and curse at Rostom. In a

flash of rage, the hero inadvertently gives his son a sudden jerk, which kills him for a second time. Having lost his beloved son for ever, Rostom emerges from his pit and sets about wreaking vengeance on his enemies. He begins by killing the malicious deacon, and finishes by slaying the king's own two sons.

A prominent feature of Georgian epic literature is the series of lays and prose tales about the medieval Georgian kings and queens. Due to the compact size of the Georgian realm, and the patriarchal customs of the people, most of these rulers moved freely about among the population, and acted personally as lawgivers, judges and leaders on the field of battle. They would become personally identified with the country's destiny, as well as being known individually to large numbers of the common people.

One early monarch who is the subject of many heroic traditions was Vakhtang Gorgaslan, or "the Wolf-Lion", who reigned for many years around A.D. 500. Vakhtang was the hero of daring exploits against the Zoroastrian Persians. He threw off the yoke of the Sasanian monarchy, and was a great champion of Christendom in the East. His victories are commemorated in the Georgian Annals, or *Kartlis tskhovreba*, the early part of which itself has a partly epic, legendary character.

During Georgia's Golden Age, two outstanding figures were King David the Builder (1089-1125), and Queen Tamar (1184-1213), the patron of Rustaveli. David the Builder won many victories over the Saracens, and was a valued ally of the Crusaders in their struggle to win and retain the Holy Places in Palestine. He recaptured Tbilisi, Georgia's capital, after it had been for several generations in the hands of a dynasty of Muslim governors. There is a folk tradition about the building of Gelati monastery, near Kutaisi, according to which King David himself lifted enormous boulders from the River Rioni, and built the monastery with his own hands¹².

Equally popular is the half-legendary image of Queen Tamar, whose name is linked with virtually every castle or monastery in Georgia. One tradition pretends that Queen Tamar would use her spare time in needle-work and embroidery, which she then sold to distribute the proceeds to the poor and needy. Many fantastic tales of Queen Tamar were invented by Russian poets and musicians of the nineteenth century Romantic school; Lermontov and Balakirev turned her into a Georgian Turandot, with a nightly succession of lovers whom she would cast at daybreak down the cliffs of the Daryal Pass.

Epic poems and legends enshrine the story of Georgia's patriotic struggle against the Safavi Shahs and Ottoman Turks in the seventeenth and eighteenth centuries.

¹² Photograph of the Gelati Monastery in D. M. LANG, *The Georgians*, London, 1966, plate 52.

teenth centuries. The heroic battle of the Kakhians and the Georgian highlanders against the army of Shah 'Abbas II at Bakhtrioni is a favourite subject of epic and romance. The figure of King Erekle II (1744-98), known as "the little Kakhian", is always especially popular. Erekle is pictured as the jovial, vigilant father of his people, quick to defend an oppressed serf against a haughty feudal prince, and to take up arms in defence of the fatherland whenever it was threatened. The stories and poems about Erekle are founded on fact. Eyewitness accounts tell of him fighting valiantly on horseback against the Persian Shah Agha Muhammad Khan Qajar before Tbilisi in 1795; at this time the king was 75 years old. This episode is the subject of an epic poem by Nikoloz Baratashvili (1818-45), entitled "Bedi Kartlisa", or "The Fate of Georgia".

A beautiful and indisputably original Georgian popular romance is that of Abesalom and Eteri, known as "Eteriani", which has been made into a magnificent opera by the Georgian composer Zakaria Paliashvili (1913). Eteri is a Georgian Cinderella, hounded and starved by a wicked step-mother. One day, a kindly witch clothes her in silk and sends her to church, where she attracts the attention of the prince, Abesalom. Returning home, Eteri drops one of her shoes in a stream. Abesalom finds the shoe and ultimately succeeds in tracing her. The lovers' happiness is destroyed by Abesalom's trusted retainer, an Iago-like character called Murman. The devil shows Murman how to win Eteri for himself, namely by sprinkling her with millet, which turns into loathsome fleas and lice, which only Murman's touch can momentarily cleanse. Filled with bitterness, Abesalom abandons Eteri to Murman's embraces.

Abesalom pines away, and soon lies at death's door. As a last resort, he sends Murman away in search of the waters of immortality. Murman spends one last night with Eteri, greeting the morn of his departure with these lines :

"O night now upon us,
 Turn not too soon to dawn;
 Else my love will fly away,
 And tomorrow I shall see her no more."

While Murman is away, Abesalom breathes his last. Eteri stabs herself. The unhappy lovers are buried together. At the head of their tomb, a vine springs up, at their feet a spring of fresh water. From Abesalom's body there grows a rose, from Eteri's a violet. Murman returns from his quest, digs himself a grave between the two lovers, and kills himself upon the spot. Thenceforward the spring of water is poisoned, the vine languishes, and a

hideous thorn-bush grows up from Murman's corpse. When the violet and the rose seek to entwine and cling together, the thorn-bush puts out a branch and forces them apart once more.

The Georgian epic, both popular and literary, continued to flourish right up to modern times. From the early nineteenth century, we have the vivid "Arsenas leksi", or "Lay of Arsena Odzelashvili". The hero is a real Robin Hood :

"He robs the rich and gives to the poor...
Whenever he spots a naked man
He clothes him in his own shirt."

On one occasion, Arsena is betrayed by a close associate, and taken bound to jail in Tbilisi. The anonymous author of the Lay stresses Arsena's popularity by reproducing the exclamations of the polyglot throng that watches Arsena's progress through the bazaar quarter. The dialect phrases of the Imerians and the Ossetes, the shouts of the Armenians and the Russians, and the admiring remarks of the womenfolk, are all faithfully recorded.

The revival of Georgia's national literature during the late nineteenth century resulted in a number of literary epics by leading poets, based on historical and legendary themes. Notable among these is the epic "Mepe Davit taviddebuli", in which Ilia Tchavtchavadze (1837-1907) commemorates the self-sacrifice of King Dimitri the Devoted, who in 1289 offered himself up to propitiate the Mongol Il-Khan Arghun, and suffered a martyr's death at the hands of the Mongols. The lyric poet Akaki Tsereteli (1840-1915) also won renown in the sphere of epic. An excellent example of his epic poems is "Tornike Eristavi", or "Duke Tornike". This work treats of a Georgian general of the tenth century, who retires into a monastery in his old age, until a national emergency obliges the fatherland to call upon him once more to lead the country's forces to victory.

Another important poet of this period was Vazha-Pshavela (1861-1915), a genuine child of nature, who passed the major part of his life in a small village in the Georgian highlands. The grandiose mountain scenery, the customs of the hill people, their jealous, virile and warlike spirits, and their rich folk traditions, were important elements in Vazha-Pshavela's artistic creations. In his heroic lays and epic poems, Vazha-Pshavela depicts human characters of superhuman power, locked in titanic struggle with the forces of darkness. Such a character is Mindia the Snake-Eater, once prisoner of the demon *Kajis*, where he had partaken of their loathsome, yet strength-imparting food :

“Once o’er a blazing fire he saw
 A cauldron full of serpent’s meat.
 It was the Kajis’ choicest dish
 Which they with relish oft would eat...
 He ate one piece, and sickness smote
 His every nerve : a chilling sweat
 Ran down his face, and he could scarce
 Repress the horror that he felt.
 But suddenly it seemed to him
 That from above flowed splendent light
 And spreading through his veins he felt
 A surging stream of strange delight...”¹³

Mindia is now endowed with perception of all the sounds of nature; he can understand the language of the birds and butterflies, even the rustling of trees and grass. He refuses to cut down trees or kill animals. The puzzled clansmen bear with him, because he has the gift of victory, and always defeats the foe.

In the meantime, Mindia gets married. He is obliged to hunt wild beasts and cut down trees to feed his family and keep them warm. Now begins the final tragedy of Mindia’s life. He feels, as he continues in his household pursuits, that he has forfeited his wonderful powers. Nature speaks to him no more. In vain Mindia begs to be excused from leadership of the clan in battle. The foe approaches the home village. Mindia blunders by choosing the wrong place for the combat, and is carried severely wounded from the field of battle.

Mindia awakes from his swoon :

“A sudden terror froze his blood,
 He scarce believed his staring eyes,
 For he beheld the village glow
 In blazing flames that lit the skies.”

Conscious of abject failure, Mindia seized his dagger. He dares not even utter a prayer, as he gazes up into the crimson sky.

“A sudden flash — then Mindia
 Sank down without a word or sigh.
 He lay upon the soft green grass;
 As if in slumber he reclined;
 Blood flowed in streams upon the ground
 And there the grass with blood was lined.
 The waning moon in sorrow gazed

¹³ Venera URUSHADZE, *Anthology of Georgian Poetry*, 2nd edit., Tbilisi, 1958, p. 112.

Upon the lifeless form below.
 She cast o'er him a silver veil
 And dropped her head in silent woe.
 The breeze came blowing down the steep,
 With silver moonbeams gaily played,
 Then for a moment stopped to gaze
 Upon the blood-stained deadly blade.
 It touched the unsheathed dagger's point,
 Whirled round the upturned fallen shield,
 Then flirted gaily with the grass
 And whistling danced across the field."

An attempt has even been made during the Soviet period to revive the art of epic poetry. Unfortunately, suitable subjects have been lacking. The best known specimen of the Soviet Georgian epic is the panegyric on the childhood and youth of Stalin by Giorgi Leonidze (1899-1966). This work, written by an otherwise gifted and highly delightful poet, is now usually relegated to a just oblivion.

David M. LANG,
 Professor of Caucasian Studies,
 School of Oriental and African Studies,
 London University, W.C.1.

BIBLIOGRAPHY

1. Works in Georgian.

- BARAMIDZE, A. G., *Shota Rustaveli da misi poema* ("Shota and his poem"), Tbilisi, 1966.
 BUACHIDZE, Sh., edit., *Arsenas leksi, Eteriani, etc.* ("The Lay of Arsena, Eteriani, etc."), Tbilisi, 1965.
 CHIKOVANI, M. Ia., *Kartuli eposi* ("The Georgian folk epic"), 2 vol., Tbilisi, 1959-65.
 — *Kartuli khalkhuri sitqvierebis istoria* ("History of Georgian popular literature"), Tbilisi, 1956.
 — Edit. : *Khalkhuri sitqviereba* ("Georgian popular literature"), vol. III-V, Tbilisi, 1953-56
 KEKELIDZE, K. S., *Kartuli literaturis istoria* ("History of Georgian literature"), vol. II, New edition, Tbilisi, 1966.
 KEKELIDZE, K. S. and BARAMIDZE, A. G., *Kartuli literaturis istoria* ("History of Georgian literature"), Tbilisi, 1954.
 KOTETISHVILI, V., *Khalkhuri poezia* ("Georgian popular poetry"), 2nd edit., Tbilisi, 1961.
 RUSTAVELI, Shota, *Vepkhhis-tqaosani* ("The Man in the Panther's Skin"). Critical edit., prepared by A. Shanidze and A. G. Baramidze, vol. I, Tbilisi, 1966.
 TBILISI. — Academy of Sciences of the Georgian S.S.R. — Institute of History, Archaeology and Ethnography named after I. A. Javakhishvili. *Sakartvelo Rustavelis khanashi* ("Georgia in the time of Rustaveli"), Tbilisi, 1966.
 TBILISI. — Academy of Sciences of the Georgian S.S.R. — Institute of History of Georgian Literature named after Rustaveli. *Kartuli pholklori* ("Studies on Georgian folklore"), vol. I-II, Tbilisi, 1964.



— *Shota Rustaveli. Saiubileo krebuli* ("Shota Rustaveli. Jubilee symposium of articles"), Tbilisi, 1966.

TCHAVTCHAVADZE (CHAVCHAVADZE), Ilia, *Leksebi, poemebi, motkhroebi* ("Verses, poems and stories"), Tbilisi, 1937.

2. Works in Russian.

BARAMIDZE, A. G., RADIANI, Sh., and ZHGHENTI, B., *Istoriya gruzinskoi literatury* ("History of Georgian literature"), Tbilisi, 1958.

CHIKOVANI, M. Ia., *Narodny gruzinsky epos o prikovannom Amirani* ("The Georgian popular epic about Amiran Bound"), Moscow, 1966.

— *Obraz prikovannogo geroya Amirani v Kolkhido-Iberiyskom fol'klore* ("The image of Amiran Bound in Colchian and Iberian folklore"), Moscow, 1964 ("VIIth International Congress of Anthropological and Ethnographic Sciences").

— Edit. : *Skazaniya i legendy* ("Georgian myths and legends"), Tbilisi, 1963.

GOL'TSEV, V. V., *Stat'i i ocherki* ("Essays and studies", mainly on Georgian literature), Moscow, 1958.

LEONIDZE, G. N., *Stalin. Detstvo i otrochestvo. Epopeya* ("Stalin. Childhood and youth. An epic poem". Russian trans. by N. Tikhonov), Moscow, 1947.

MARR, N. Ya., *Ob istokakh tvorchestva Rustaveli i ego poeme* ("On the sources of the creative work of Rustaveli and his poem"), Tbilisi, 1964.

— *Voprosy Vepkhistaosani i Visramiani* ("Problems of the *Vepkhis-tqaosani* and the *Visramiani*"), Tbilisi, 1966.

MEGRELIDZE, I. B., *Narodnye predaniya o Rustaveli* ("Folk traditions about Rustaveli"), Moscow, Leningrad, 1938.

— *Rustaveli i fol'klor* ("Rustaveli and Georgian folklore"), Tbilisi, 1960.

SIKHARULIDZE, K. A., "K voprosu o gruzinskom epose" ("On the question of the Georgian epic"), in : *Voprosy izucheniya eposa narodov SSSR* ("Problems of study of the epic poetry of the peoples of the U.S.S.R."), Moscow, 1958.

3. Works in Western languages.

BADDELEY, J. F., *The Rugged Flanks of Caucasus*, 2 vol., Oxford, 1940.

BARLAAM AND JOSAPHAT, *The Balavariani. A tale from the Christian East*. Translated from the Old Georgian by D. M. Lang, London, Berkeley and Los Angeles, 1966.

BOWRA, Sir Maurice, *Inspiration and Poetry*, London, 1955.

GURGANI, Fakhr al-Din As'ad, *Visramiani*. The Story of the loves of Vis and Ramin... Trans. from the Georgian version by Oliver Wardrop, London, 1914.

LANG, D. M., *The Georgians*, London and New York, 1966.

— *Landmarks in Georgian Literature*, London, 1966.

LANG, D. M. and G. M. MEREDITH-OWENS, "Amiran-Darejaniani. A Georgian romance and its English rendering", in *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, London, vol. XXII, pt. 3, 1959.

MOSES, OF KHONI, *Amiran-Darejaniani*. A cycle of medieval Georgian tales..., trans. by R. H. Stevenson, Oxford, 1958.

OLRIK, Axel, *Om Ragnarok*, 2 vol., Copenhagen, 1902-14.

RUSTAVELI, Shota, *Le Chevalier à la peau de tigre*, trans. by Serge Tsouladzé, Paris, 1964.

— *The Knight in the Panther's Skin*, trans. by Venera Urushadze, Tbilisi, 1968.

— *The Man in the Panther's Skin*, trans. by Marjory Scott Wardrop, London, 1912.

URUSHADZE, Venera, *Anthology of Georgian Poetry*, 2nd edit., Tbilisi, 1958.

ZUR SPRACHTYPOLOGIE DES OSSETISCHEN ¹

Zusammenfassung

Das Ossetische teilt mit dem Slavischen und Neugeorgischen das auf der Verbalkomposition aufbauende Aspektsystem. Eine Entscheidung über etwaige Priorität gegenseitiger Beeinflussung, gemeinsamer Ausbau im Georgischen und Ossetischen (Achvlediani) oder Umgestaltung des Ossetischen durch das Slavische (Abaev) ist schwierig: einmal gilt die futurische Tempusgebung des (meistens komponierten) perfektiven Verbuns nur für Neugeorgisch und Slavisch, das Ossetische hat eine davon unabhängige Futurbildung ausgebaut; zum andern ist die aspektuale Differenzierung des Futurums im Slavischen und Ossetischen (dazu z.B. auch im Altgeorgischen, Tabassaranischen und Chinalugischen) möglich, nicht aber im Neugeorgischen, dem ausserdem die Bildung eines imperfektiven Kompositums fehlt.

Das Ossetische (und hier besonders dessen digorischer Dialekt) hat aus der idg. Grundsprache die durch das Wackernagelsche Gesetz geregelte Stellung der Enklitika hinter das erstbetonte Wort des Satzes (d.i. meistens das erste Wort) geerbt. Ein vergleichbares rhythmische Gesetz scheint auch der kartvelischen Grundsprache eigen gewesen zu sein, wie durch die Beispiele von Tmesis im Altgeorgischen und Svanischen bewiesen wird. Es bleibt induktiv-empirisch zu prüfen, ob es sich im vorliegenden Falle von Isomorphismus um eine Gesetzmässigkeit universalen Charakters handeln könnte.

1. Das auf der Opposition *komponiert* : *unkomponiert* = *perfektiv* : *imperfektiv* aufbauende Aspektsystem differenziert das Ossetische einerseits von den übrigen iranischen Sprachen ², während es diese ostiranische Sprache andererseits typologisch in die Nähe sowohl des Slavischen als auch des Neugeorgischen rückt ³.

Man vergleiche: unkomponiert geo. *vçer* = russ. *ja pišu* « ich schreibe » : komponiert geo. *da-vçer* = russ. *ja na-pišu* 'ich werde schreiben'; Aorist imperfektiv geo. *vçere* = russ. Prät. *ja pisal* : perfektiv geo. *da-vçere* = russ. *ja na-pisal* ⁴ usw.

¹ Referat, gehalten am 6.9.1969 in Wien (Tagung der Societas Linguistica Europaea).

² Vgl. V. I. ABAEV, *Skifo-evropejskie isoglossy* (Moskau 1965) 58, der aber l.c. auf die perfektivierende Partikel *vu-* im Afghanischen hinweist: *mā lvastəl* « ja čital » vs. *mā vūlvastəl* « ja pročital ».

³ Zum Aspekt im Geo. vgl. VERF., « Zu den Aspekten im Georgischen und in indogermanischen Sprachen » (*Bedi Kartlisa* 15-16, 1963, 107 ff.).

⁴ Vgl. VERF., *Revue de Kartvélogie Bedi Kartlisa* 15-16 (Paris 1963) 109 f.

Zum Ossetischen bemerkt Abaev⁵: «The aspectual meanings, added to verbs by preverbs in the *present* tense, are different from the meanings in the *past* and *future* tenses. In the latter two tenses, the preverbs (except *fæ-*) add the meaning of the momentaneous perfective aspect: *ba-kastæn* «I have read over»; *nə-ffəston* «I have written up»; *ba-kæszənæn* «I will read»; *nə-ffəszənæn* «I will write up». In the present tense, these preverbs convey the meaning of recurrence to the verb».

1.1 Bei der Interpretation dieses Faktums stehen sich zwei Ansichten gegenüber: G. Achvlediani⁶ vertritt die Meinung, dass das «syntagmatische»⁷, auf Komposition basierende Aspektsystem vom Geo. und Osset. gemeinsam entwickelt worden ist. Dagegen hebt V. I. Abaev (l.c. 54 ff.) die ossetisch-slavische Parallelentwicklung hervor, die er auf skytho-slavische Sprachkontakte zurückführt; die vergleichbare neugeo. Aspekt-differenzierung erklärt er durch osset. Einfluss.

1.2 Achvlediani verweist zugunsten seiner These auf die Übereinstimmung von Geo. und Osset. bezüglich der *her-* bzw. *hin-*Deixis, einer (mit Hilfe von Präverbien formal markierten) grammatischen Kategorie, die das Verhältnis des Betrachters zu der durch das Verbum ausgedrückten Richtung bezeichnet und von A. Šanize in geo. Terminologie durch *orientacia ikitken da aketken* wiedergegeben wird⁸: vgl. geo. *mi-vagoreb* «ich werde hinrollen»: *mo-vagoreb* «ich werde herrollen», *a-vagoreb* «ich werde hinaufrollen»: *amo-vagoreb* «ich werde heraufrollen», *ga-vagoreb* «ich werde hinausrollen»: *gamo-vagoreb* «ich werde herausrollen» usw.⁹. Die Differenzierung von *hin-* und *her-*Deixis wird im Geo. durch die Opposition der Allomorphe {*mi* ~ ϕ } vs. {*mo*} ausgedrückt, im Osset. durch ein System einander zugeordneter Präverbien: vgl. *a-* «hinaus»: *ra-* «heraus», *ba-* «hinein»: *æriba-* «herein», *nə-* «hinab»: *ær-* «herab»¹⁰.

1.3 Dagegen versucht Abaev (Isoglossy 64 ff.) seiner Auffassung durch

⁵ V. I. ABAEV, *A Grammatical Sketch of Ossetic* (The Hague 1964) 77 = Englische Übersetzung von V. I. ABAEV, *Grammatičeskij očerk osetinskogo jazyka* (Oržonikiže 1959).

⁶ *Sbornik izbrannyh rabot po osetinskomu jazyku* 1 (Tiflis 1960) 179 ff.

⁷ Terminus nach J. HOLT, *Études d'aspect. Acta Jutlandica* XV, 2 (Aarhus-Kopenhagen 1943) 34.

⁸ A. ŠANIZE, *Kartuli enis gramatika* 1 (Tiflis 1962) 146.

⁹ Vgl. die Beispiele bei A. TSCHENKÉLI, *Einführung in die georgische Sprache* 1 (Zürich 1958) 93 f.

¹⁰ V. I. ABAEV, *A Grammatical Sketch of Ossetic*; E. BENVENISTE, *Études sur la langue Ossète* (Paris 1959) 93 ff.; M. I. ISAEV, *Digorskij dialekt osetinskogo jazyka* (Moskau 1966) 83; dem Digor. fehlt die Opposition *a-*: *ra-* (Isaev 83: «net ukazanija na nabljudatelja»); das von Benveniste, l.c. 94 zitierte Relationspaar (*i*)s- «hinauf»: *ræ-* «herauf» ist nur schwach gesichert.

den Hinweis auf die auch etymologische Übereinstimmung der Präverbien slav. {вѣз-, вѣс-} = osset. {əz-, əs-} und besonders slav. *po-* = osset. *fæ*¹¹ zusätzliches Gewicht zu geben.

1.4 Bei beiden Gelehrten unberücksichtigt bleiben zwei auffällige grammatische Züge des Osset. : 1. die Entwicklung eines vom Aspekt unabhängigen Futurums, 2. die Möglichkeit zur Imperfektivierung eines perfektiven Kompositums.

1.4.1 Die osset. Futurbildung auf iron. *-zæn-æn* (*cær-zæn-æn* «ich werde leben») bzw. digor. *-zæn-æn* (*cær-zæn-æn*) ist von Benveniste (l.c. 77 ff.) als Verschmelzung eines iran. **-čana-* «désireux» (das avestisch meistens in der Form *-činah-* begegnet) mit der Kopula erklärt worden : *haoma-čanəm* acc. sg. «qui désire le hauma»; *aša-činah-* «désireux d'Aša», *nairī-činah-* «désireux d'une femme» usw.; digor. *cær-zæn-æn* «ich werde leben» leitet Benveniste demzufolge von iran. **čara-čana-ahmi* «je suis désireux de vivre» ab.

Wenn diese Deutung richtig ist, dann vergleicht sich der Übergang zum Futurum semantisch mit der Entmodalisierung bzw. Temporalisierung der wesentlich älteren idg. Formation, die im Indo-Iranischen als reduplizierte Desiderativbildung belegt, im Keltischen dagegen in futurische Sinnggebung übergegangen ist : z.B. altirisch *génaid* «er wird verwunden» = altindisch *jīghāṃsati* (als desiderative Ableitung von der Wurzel *han-* «schlagen, töten») ¹².

1.4.1.1 Die eben besprochene osset. Futurformation wird formal in gleicher Weise zu (meistens komponierten) perfektiven ¹³ und (unkomponierten) imperfektiven Verben gebildet. Das Verfahren unterscheidet sich vom Slav. : hier fällt das Futurum perfektiver Verben mit dem (meistens komponierten) Verbalstamm zusammen, für imperfektive Verbalstämme begegnen bereits im Kirschenslav. umschriebene Futurformen ¹⁴ : z.B. russ. Fut. «ich werde schreiben», imperfektiv *ja budu pisat'* : perfektiv *ja na-pišu*.

1.4.1.2 Gemeinsam ist beiden idg. Sprachen die Möglichkeit, perfekte von imperfektiven Futurformen überhaupt zu differenzieren, zum Unter-

¹¹ Nachgewiesen von BENVENISTE, *Études* 98 ff. Benvenistes Rückführung von osset. *fæ* auf *po-* wird allerdings durch das Faktum beeinträchtigt, dass es sich dabei um keine gemeiniranische Bildung zu handeln scheint.

¹² R. THURNEYSEN, *A Grammar of Old Irish* (Dublin 1946) 414 f.; VERF., *Studia Celtica* 1 (Cardiff 1966) 21.

¹³ Lexikalische Differenzierung bei *zurən* «to talk» : *zəyən* «to tell», *dættən* «to be giving» : *rattən* «to give» (ABAEV, *Gramm. Sketch* 43).

¹⁴ A. LESKIEN, *Handbuch der altbulgarischen Sprache*⁶ (Heidelberg 1922) 169; H. G. LUNT, *Old Church Slavonic Grammar*³ (The Hague 1965) 135; H. GALTON, *Aorist und Aspekt im Slavischen* (Wiesbaden 1962) 87 ff.

schied vom Neugeo., dem eine eigenständige imperfektive Futurbildung gänzlich fehlt. In dieser Sprache zeigen nur die perfektiven (meistens komponierten) Verbalstämme — wie im Slav. — futurische Sinngabe : geo. *vcer* « ich schreibe » : *ča-vcer* « ich werde einschreiben » = russ. *ja pišu* « ich schreibe » : *ja za-pišu* « ich werde einschreiben »¹⁵. Das Neugeo. hat durch diese Regelung die altgeo. auf der Grundlage von Konjunktiv Imperfekt = imperfektivem Futur vs. Konjunktiv (Optativ) Aorist = perfektivem Futur sichtbar werdende flektionale Aspektendifferenzierung des Futurums aufgegeben.

1.4.1.3 In Parenthese sei bemerkt, dass wir dagegen in anderen Kaukasussprachen noch heute die aspektuale Differenzierung des Futurums finden. So unterscheidet A. A. Magometov¹⁶ für das Nordtabassarische zwischen dem (durch den sog. Aorist wiedergegebenen und auf dem imperfektiven Verbalstamm aufbauenden) unbestimmten Futurum (= *noepredelennoe buduščee*) und dem bestimmten Futurum (= *opredelennoe buduščee*), das vom perfektiven Verbalstamm abgeleitet wird, und für das Chinalugische differenziert J. D. Dešeriev¹⁷ die Futurbildung durativer (*dlitel'nogo vida*) von derjenigen nichtdurativer Verben (*nedlitel'nogo vida*)¹⁸.

1.4.2 Zum Unterschied vom Geo. hat das Osset. die Möglichkeit, Verbal-komposition mit imperfektivem Aspekt zu verbinden. Zu diesem Zwecke tritt die Partikel *cæj* zwischen Präverb und Verb an die zweite Stelle der Verbalform : *cædi* « he was going » : *ra-cædi* « he went out » : *ra-cæj-cædi* « he was going out »¹⁹. Mit *cæj* kann der Koinzidenzfall bezeichnet werden : *kwæ ra-cæj-cædi, wæd æm čidær fæzærdta* « when he was going out, somebody called him ». In Hauptsätzen erscheinen Verbalformen mit *cæj* « for the expression of an almost-completed action, or one about to be completed » : *zærdæ færcinæj fæ-cæj-æškæd* « the heart was just about to burst from happiness ».

1.4.2.1 Abaev, l.c. führt *cæj* nur im Zusammenhang mit präteritalen Beispielen an. Doch wird weder bei ihm noch bei N. K. Bagaev²⁰ eine derartige Einschränkung behauptet. Bagaev zitiert darüberhinaus Infinitive

¹⁵ Vgl. VERF., *Bedi Kartlisa* 15-16 (1963) 107 ff., besonders 112 ff. und *Bedi Kartlisa* 17-18 (1964) 150 ff.

¹⁶ A. A. MAGOMETOV, *Tabasaranskij jazyk* (Tiflis 1965) 244 ff. und 262 f.; vgl. auch VERF., *Bedi Kartlisa* 25 (1968) 208 ff.

¹⁷ J. D. DEŠERIEV, *Grammatika chinalugskogo jazyka* (Moskau 1959) 112 f.

¹⁸ Doch ist diese Differenzierung hier nicht immer stichhaltig; so gilt die Wurzel *ku* « gehen » einerseits als Futurmorphem nichtdurativer Verben, während sie andererseits auch das Futurum von « sein » bildet : *atmæ* « ist » : *at·ku·dmæ* « wird sein ».

¹⁹ ABAEV, *Grammatical Sketch* § 108, dem auch die folgenden Beispiele entnommen wurden.

²⁰ *Sovremennyj Osetinskij jazyk* 1 (Oržonikize 1965) 283.

in Verbindung mit *cæj*, z.B. *ærcæj-cæwæn* «kommen» und *ra-cæj-cæwæn* «hinausgehen». In der von von Achvlediani redigierten «Grammatika osetinskogo jazyka» (Oržonikize 1963) heisst es schließlich auf S. 237, dass zur formalen Kennzeichnung des imperfektiven Aspektes *cæj* im Futurum und Präteritum gebraucht wird. Abaev²¹ hält etymologische Verbindung mit der Partikel *cæj* «nun, los» für möglich, einer Aufforderungspartikel, die im Digor. (zum Unterschied vom Iron.) zwischen Präverb und Verb treten kann: *ærcæj-zaræn æmxuzænæj* «singt alle zusammen»²².

1.4.2.2 Die imperfektivierende Funktion von *cæj* erfüllen im Slav. die alten Iterativbildungen, die hier als imperfektives Gegenstück zu den perfektiven Komposita in Aspektopposition treten: russ. *pišu* «ich schreibe»: *za-pišu* «ich werde einschreiben», davon Iterativ > imperfektivem Aspekt *za-pisyvaju* «ich schreibe ein». Im Geo. dagegen zwingt der imperfektive Aspekt in solchen Fällen meistens zur Aufgabe der Komposition: geo. *vçer* «ich schreibe», *ça-vçer* «ich werde einschreiben», dazu *vçer* «ich schreibe ein»²³.

1.5 Zusammenfassend ergibt sich, dass der zwischen Osset., Slav. und Neugeo. bestehenden Übereinstimmung in der syntagmatischen Aspektkennzeichnung durch Verbalkomposition im einzelnen wesentliche Unterschiede gegenüberstehen: 1. die futurische Tempusgebung des (komponierten) perfektiven Verbums gilt nur für Neugeo. und Slav.; im Osset. wird das Futurum davon unabhängig durch eine eigene Formation ausgedrückt; 2. die aspektuale Differenzierung des Futurums gilt nur für Slav. (Komposition vs. Umschreibung) und Osset. (Komposition vs. Deperfektivierungspartikel *cæj*); im Geo. bleibt das imperfektive Futurum in der Regel unbezeichnet; 2a. aus den gleichen Gründen lassen sich nur im Slav. (Komposition vs. Iterativbildung) und Osset. (Komposition vs. Deperfektivierungspartikel *cæj*) perfektive von imperfektiven Verbalkomposita überhaupt unterscheiden; im Neugeo. fordert der imperfektive Aspekt den Wegfall der Komponierung.

Bei dieser Sachlage ist es schwierig, sich für eine der beiden Thesen (die einander im übrigen nicht auszuschliessen brauchen) zu entscheiden: für Abaev spricht zwar u.a. die dem Neugeo. fehlende aspektuale Differenzierung des Futurums; andererseits steht seiner Auffassung (ebenso wie der von Achvlediani) der im Osset. nicht erfolgte Zusammenfall von perfektivem Aspekt und futurischer Tempusgebung entgegen.

²¹ *Istoriko-Etimologičeskij slovar' osetinskogo jazyka* 1 (Moskau-Leningrad 1958) 299.

²² ISAEV, l.c. 93 übersetzt «spoemte-ka vse vmeste».

²³ Vgl. weiter VERF., *Bedi Kartlisa* 15-16 (1963) 107 ff., besonders 112 ff.

2. Wenig Beachtung hat bisher die Stellung der osset. Partikel *cæj* zwischen Präverb und Verb gefunden, die ihre bemerkenswerten Parallelen im archaischeren digorischen Dialekt hat. Beispiele dafür finden sich schon bei V. Miller²⁴ und jetzt auch bei Isaev²⁵, bei dem es (l.c. 83) heisst: « Die in der heutigen ossetischen Sprache vielgebrauchten Präverbien gehen auf alte Präpositionen zurück. Dafür zeugt anscheinend auch jenes Faktum, dass man zwischen Präverb und Verb enklitische Pronomina und auch verschiedene Partikeln einfügen kann »²⁶. Als Beispiele seien hier angeführt: *æra-sæ-farsta* « fragte er sie (Pl. = *sæ*) »; *is-min-æj-γær kodtaj nur?* « hast du mir (= *min*) das (= *æj*) jetzt gesagt? ».

2.1 Im Iron. ist durch enklitische Pronomina bedingte Tmesis nicht mehr üblich²⁷. Enklitische Elemente haben aber auch hier die Tendenz, an die zweite Stelle des Satzes zu treten (Abaev, *Gramm. Sketch* 127 § 218). Objekt oder Adverbialbestimmung können dabei charakteristischerweise durch ein enklitisches Element antizipiert werden²⁸: *Batraz æm ragæj mæstə wəd soqǰær wæjǰmæ* « Batradz at him (*æm*) was long ago angry at the one-eyed giant »²⁹.

2.2 Die im Digor. (und in geneuerter Form auch im Iron.) sichtbar werdende Stellung der Enklitika erklärt sich am besten nach dem « Wackernagelschen Gesetz »³⁰. Dieses besagt bekanntlich, dass in idg. Sprachen Enklitika grundsätzlich hinter den ersten betonten Bestandteil des Satzes rücken und dadurch in der Regel dessen zweite Stelle einnehmen. Hierzu

²⁴ V. MILLER, *Jazyk osetin* (Moskau 1962) 136 § 88 = Russische Übersetzung der deutschen Vorlage von 1903: « Die Sprache der Osseten » (= Grundriss der Iranischen Philologie Bd. I-III, Strassburg 1901-1904).

²⁵ L.c. 83 f. und 93.

²⁶ Široko upotrebljaemye v sovremennom osetinskom jazyke preverby voschodjat k drevnim predlogam. Ob etom, po-vidimomu, svidetel'stvuet i tot fakt, čto meždu preverbom i glagolom možno vstavljat' enklitičeskie mestoimenija, a takže različnye časticy.

²⁷ Vgl. MILLER, l.c. 136 über « Präfixe »: « V vostočnoosetinskom oni vseгда prikrepleny neprosredstvenno k glagolu ».

²⁸ Vgl. hierzu die von ACHVLEDIANI, *Sbornik* 190 ff. aufgewiesenen geo. Parallelen (osset. *nəmmæl mæn*: geo. *momikvdi*, osset. *mæn æj bafærs*: geo. *momikitxe* u.a., die weitere Untersuchung verdienen.

²⁹ Zu dieser « Prolepsis » in anderen Sprachen vgl. etwa (ohne das osset. Material) W. HAVERS, *Handbuch der erklärenden Syntax* (Heidelberg 1931) 112.

³⁰ J. WACKERNAGEL, *Über ein Gesetz der indogermanischen Wortstellung*, in: IF 1 (1892) 333-436 = Kleine Schriften 1 (Göttingen 1953) 1-104; Hinweis habe ich bei Miller und Isaev nicht gefunden; auch E. LEWY, *Bemerkungen über den ossetischen Akzent*, in: *Lexis* 4 (1955) 70-78 = Kleine Schriften (Berlin 1961) 273-280 geht auf diese Frage nicht ein.

einige Beispiele ³¹ : vedisch *prá* (= P) *mā* (= E) *yuyujre* RV 10, 33, 1 « sie haben mich angeschirrt », hethitisch *para* (= P) *-(a)n* (= E) *pešta* (= V) « er gab ihn weg », lat. *ob vos sacro, sub vos placo* (Festus 190 b 2) = klass. *obsecro vos, supplico vos*, griechisch *πρό* (= P) *μ'* (= E) *ἔπεμφεν* (= V) A 442 « mich hat hergeschickt », altir. *ro* (= P) *-m* (= E) *-gab* (= V) « er hat mich genommen » usw.

2.2.1 Es besteht kein Zweifel, dass die osset. (und im besonderen die digor.) Beispiele genau in diesen Zusammenhang gehören. Sie bezeugen darüberhinaus einen bemerkenswerten Archaismus dieser Sprache: der digor. Dialekt hat faktisch ein schon für die idg. Grundsprache geltendes rhythmisches Prinzip bis heute bewahrt.

2.3 Vergleichbare Erscheinungen in den Kartvelsprachen hatte ich bereits früher durch das gleiche Gesetz zu erklären versucht ³². Beispiele für Tmesis sind altgeo. und svan. belegt ³³ : altgeo. *xolo ay-* (P) *raj-* (E) *dga* (V) *gantiad pırvelsa mas šabatsa* Mc. 16,9 *ἀναστὰς δὲ πρῶτ̄ πρῶτῃ σαββάτου*; *tkuen še-* (P) *ara-* (E) *xualt* (V) Mt. 23,13 ³⁴ *ὁμεῖς γὰρ οὐκ εἰσέρχεσθε*; svan. *mi sga* (P) *lok* (E) *otšqedni* (V) *qarqte* « ich werde mich, sagte er, ihm in den Rachen stürzen »; *kā-* (P) *u* (E) *ančad* (V) « er möge herauskommen » u.a. ³⁵.

2.4 Dem syntagmatischen Aspektsystem im Osset., Neugeo. oder Slav. gegenüber ist für die Stellung der enklitischen Elemente hinter das erstbetonte Wort des Satzes ein wesentlich höheres Alter anzusetzen : das Osset. hat sie offensichtlich aus der idg. Grundsprache ererbt; die Tmesis im Altgeo. und Svan. weist ein vergleichbares rhythmisches Prinzip auch im kartvelischen Bereich als voreinzelsprachlich aus. Unter diesen Umständen wird man sich zunächst mit einer Konstatierung der Fakten begnügen, zumal es sich sowohl bei dem die Stellung der Enklitika regelnden Wackernagel-

³¹ An Abkürzungen werden im folgenden verwendet : P = Präverb, E = Enklitikon, V = Verb.

³² VERF., « Zur Tmesis in den Kartvelsprachen und ihren typologischen Parallelen in indogermanischen Sprachen » als Beitrag für « To Honour George Akhvlediani. Essays on the Occasion of his Eightieth Birthday », (Tbilisi University 1969), 96-105. Vgl. auch VERF. MSS 22 (1967) 88.

³³ Vgl. an Lit. : F. ZORELL, *Grammatik zur altgeorgischen Bibelübersetzung* (Rom 1930) 124 f.; N. MARR - M. BRIÈRE, *La langue géorgienne* (Paris 1931) 366; G. DEETERS, *Das kharthwelische Verbum* (Leipzig 1930) 12 (altgeo. Beispiele) und 16 f. (sv. Beispiele); A. ŠANIŽE, *Kartuli enis gramatika 1 - morpologia* (Tiflis 1962) 155 f.; K. Lomtatiže, *IKJ* 9-10 (Tiflis 1958) 111-119; A. MARTIROSOVI, *VSKJ* 1 (Tiflis 1959) 269-276.

³⁴ Zitat nach : *Axali aylkumaj uplisa čuenisa ieso kristesi* (Tiflis 1963) 56; ZORELL, *l.c.* 124 zitiert Mt. 23,14.

³⁵ Für eine weitergehende Erörterung des Problems muss auf den Festschriften beitrage verwiesen werden.

schen Gesetz als auch beim sekundären Aufkommen von Verbalkomposition um eine Gesetzmässigkeit universaleren Charakters handeln könnte, wie induktiv-empirisch zu prüfen wäre ³⁶.

Karl Horst SCHMIDT,

Ruhr-Universität Bochum

³⁶ Vgl. etwa ed. J. H. GREENBERG, *Universals of Language* (Cambridge Mass. 1963); DERS., *Language Universals* (The Hague 1966); B. A. USPENSKIJ, *Strukturnaja tipologija jazykov* (Moskau 1965) 179 ff.; J. V. ROZDESTVENSKIJ, *O lingvističeskich universalijach* (VJ 1968, Nr. 2, 3-13) u.a.

STIMMLOSE SONORE IM ANLAUT GEORGISCHER WÖRTER

Zusammenfassung

Eine Untersuchung von georg. $[m]$, $[l]$, $[r]$ — im Wortanlaut nach Pause und Geräuschkonsonanten weist eine Tendenz zur Desonorisierung und damit zum Ausfall des jeweiligen Sonanten nach. Für die Erklärung dieser Erscheinung bieten sich sowohl Tatsachen aus der Silbentheorie als auch andere Argumente an.

Damit ein Satellitenphonem vom Typ der Sonore (Nasale und Liquide) Silbigkeitsfunktion erhält und somit zum Kernphonem wird, sind Bedingungen der Lautnachbarschaft erforderlich, die sich im großen ganzen annähernd vollständig mit Erkenntnissen einer Phonations-Schallsilbe erklären lassen. Eine der wichtigsten Bedingungen (obwohl nur eine von mehreren) ist die Entsonorisierung der Nachbarschaft der Kernphoneme. So unterscheiden sich die deutschen Formen $[vɔln]/[vɔlt̪n]$ oder $[le:m]/[le:b̪m]$ phonetisch u.a. dadurch voneinander, daß bei den zweisilbigen Formen ein Satellitenphonem geringerer Sonorität die Nasale sozusagen von dem vorangehenden « Sonoritätsmassiv » abspaltet und ihnen zu jener akustischen Eigenwirksamkeit verhilft, die sie als Kernphonem erscheinen lassen. Daß hier wichtige akustische Kriterien im Spiele sind, zeigen auch Beispiele, wo durch allmählichen Abbau des Sonoritätseinschnitts die Silbigkeitsfunktion von Nasal oder Liquida allmählich erlöscht : aus der zweisilbigen *dt.* Form $[ha:b̪m]$ wird durch Assimilation des $[b]$ auch der Sonoritätseinschnitt zwischen beiden « Kernphonemen » aufgehoben, und es entsteht die kontrahierte, einsilbige umgspr. Form $[ha:m]$. Auf diese Weise lassen sich auch interessante Zwischenformen beobachten, die den sukzessiven Abbau der Silbigkeit bei derartigen Assimilationsprozessen veranschaulichen. Die akustische Bedingung der Sonoritätsminderung in der Nachbarschaft von Nasalen und Liquiden, die Silbigkeitsfunktion ausüben, läßt sich wohl in fast allen idg. aber auch in nichtindogermanischen Sprachen nachweisen. Jedoch gibt es auch Fälle, bei denen dieses « Prinzip » offenbar unwirksam ist — und die ihm widersprechen. Hierher gehören die unsilbisch auftretenden, anlautenden Nasale und Liquide in einigen slawischen Sprachen

(poln. *rdza, rdzenny, rdest, lzenie, mdlic*; russ. *mgnowenije, rta* [Gen.]) und vor allem im Georgischen. Im Georgischen treten z.B. in *mšobliur, msxali, rtveli, lp'oba* Sonore vor desonorisierten Lauten auf, wodurch sie automatisch das (phonetische) Gewicht von Kernphonemen erhalten und für den sprachfremden Hörer Silbigkeitsfunktion tragen. Für den georgischen Hörer sind sie unsilbisch, ebenso wie Nasal und Liquide in entsprechender Position in slaw. Sprachen für den russischen, polnischen usw. Hörer.

Die Erklärung dafür, daß die Sonoren trotz ihrer disponierten Stellung unsilbisch gehört werden, ist in der Satzrealisation zu suchen. Akustisch-phonetisch könnte die Silbigkeit nämlich nur dann realisiert werden, wenn die Nasalen und Liquiden von den vorangehenden Sonoren ebenso strikt getrennt sind wie von den folgenden. Das ist aber offenbar nur der Fall, wenn Pause oder weniger sonorer Laut vorangehen. Im Satz *Mgeli mglobas ar moišlis* ist beim ersten Wort, da es nach Satzpause auftritt, diese Möglichkeit gegeben, beim Anlautnasal des zweiten Wortes dagegen nicht, da er nach Vokal auftritt: In diesem Falle erhält [m] durch die Wirkung des Vokals satellitische Funktion. (Andere Bedingungen lägen vor, wenn der Nasal mit festem Einsatz begänne: [mglobas], da dann eine durch die glottale Okklusion bedingte Desonorisierung den Nasal vom Vokal abspalten würde.) So ist beispielsweise in der sehr langsam gesprochenen Grußformel *γame mšvidobisa* nach einer Beobachtung der lebendigen Sprache eine fast als Wortgrenze wirkende zeitliche Cäsur vor š zu hören, so daß der Unkundige die Grenze zwischen *γamem* und *švidobisa* zu hören glaubt. Offensichtlich treten die Nasale und Liquide der fraglichen Anlautpositionen in der Satzrealisation öfter nach Vokalen als nach Pause oder weniger sonorem Laut (bzw. stimmlosem Laut) auf. Die Wirkung der Phonemrealisationen in dieser Position determiniert dann sozusagen ihre Wirkung in anderer Position. (Analoges gilt für die aus anderen Sprachen angeführten Beispiele.)

Während aber in der Satzposition nach Vokalen und anderen (mindestens) gleichwertigen Sonoren georg. [m, l, r] in der fraglichen Position mit einer Dynamik und Dauer realisiert werden, die sich nicht von ihrer normalen Realisation als Satellitenphoneme unterscheidet, liegen nach einer Pause und nach desonorisierter Phonemrealisation andere Tatbestände vor. Es zeigte sich schon bei ersten orientierenden Beobachtungen, daß die Nasalen und Liquiden in dieser Stellung erheblichen Realisationseinbußen ausgesetzt sind. In diesen Zusammenhang gehören übrigens auch Erscheinungen, wo Liquide zwischen Geräuschkonsonanten auftreten wie in *brc'qinva*; hier ist die totale Assimilation bzw. der Ausfall des [r] bereits zur Norm geworden. (Im Tschechischen sind [r], auch [l] in ähnlicher Umgebung Kern-



phoneme, sogar Akzentträger, z.B. [*'krka*] (des Halses) oder [*'vltava*] (Moldau). Die Arbeit widmet sich vor allem der Dokumentation dieser Einbußen, da nicht auszuschließen ist, daß sie sich irgendwann einmal in der Diachronie niederschlagen.

Material

Da die gesuchten Positionen relativ selten auftreten, mußten als Material einzelne Sätze dienen, die von 12 georgischen Gewährspersonen einmal schnell und einmal langsam gelesen wurden. Die Tonbandaufnahmen wurden über Kondensatormikrofon (Neumann) mit 38cm/s Bandgeschwindigkeit angefertigt, so daß Studioqualität gewährleistet war. Der den Sprechern vorgelegte Text ist dem Anhang zu entnehmen. Von einigen Sprechern wurden dann die Wörter noch einmal einzeln gelesen.

Bei den Sprechern handelte es sich um Studenten, Wissenschaftler und eine Laborantin aus Tbilissi. In allen Fällen war nach Aussage von Prof. Rewiřwili, Tbilisi, die Gewähr für sauberes Hochgeorgisch gegeben, obwohl einige Gewährspersonen nicht direkt aus Tbilisi, sondern auch aus Ost- und Westgeorgien stammten.

Methode

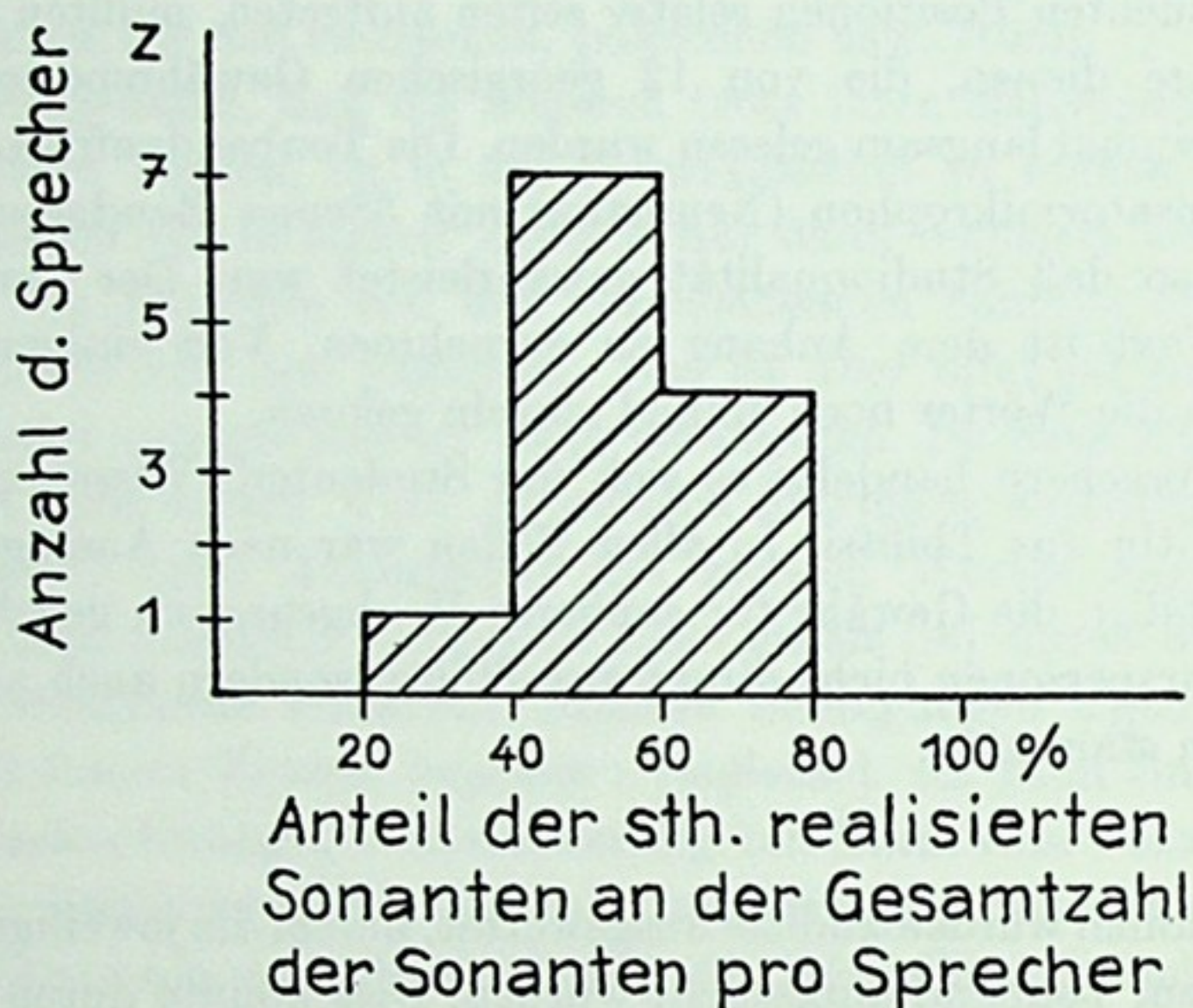
Die Aufnahmen wurden auditiv ausgewertet, indem die jeweiligen Segmentstellen auf dem Tonband aufgesucht wurden. Dies konnte durch Drehen des Tonbandes von Hand geschehen, da es sich um Aufnahmen von hoher Bandgeschwindigkeit handelte. Auf diese Weise können mit wechselnder Geschwindigkeit kleinste Ausschnitte am Wiedergabekopf des Gerätes vorübergezogen werden; die An- oder Abwesenheit periodischer Schallelemente ist so einwandfrei feststellbar. Weiterhin wurden kleine Ausschnitte mit dem Segmentator untersucht.

Ergebnisse

Die Listen der Realisationen der langsamen Lesung und der Wortreihe enthält der Anhang.

Das Gesamtergebnis ist insofern überraschend, als in der schnellen Lesung 62 % der Sonanten stimmhaft realisiert werden (der Rest stimmlos), in der langsamen 55,7 %; die einzeln gelesenen Wörter dagegen wiesen nur 29,9 % der fraglichen Sonanten stimmhaft auf. Von den stimmhaften Realisationen war ein erheblicher Teil reduziert, und zwar sowohl hinsichtlich der Dynamik als auch der Dauer. Insgesamt ist also die Tendenz unverkennbar, die Realisation der Sonanten in Positionen, die dafür sorgen, daß sie « unangebrachte » rhythmische Einheiten bilden, zu minimalisieren, sie akustisch unauffällig zu machen. Daß diese Tendenz sich am deutlichsten bemerkbar macht, wenn die Wörter isoliert gesprochen werden, leuchtet ein. Dazu

kommt dann eine Neigung zur Verzögerung glottaler Aktionen als sprechphysische Erscheinung, die in verschiedenen Sprachen immer wieder auftaucht. Die günstigeren Realisationsergebnisse der schnellen Lesung dagegen wage ich nicht zu erklären, da hier wohl das Gegenteil, also eine stärkere Reduzierung hätte erwartet werden können. Die Ergebnisse der einzelnen



Sprecher streuen in einem ziemlich großen Bereich, und zwar zwischen 33 und 71 % stimmhaft realisierter Sonanten. Die Verteilung veranschaulicht das Diagramm, dessen Abszisse der prozentuale Anteil der von dem jeweiligen Sprecher stimmhaft realisierten Sonanten zu entnehmen ist, dessen Ordinate aber die absolute Häufigkeit (Z) angibt. So wenig Angaben uns vorliegen, läßt sich doch sagen, daß es sich bei der Entsonorisierung um eine Erscheinung von offenbar ziemlich großer usueller Streuung handelt.

[m]

[m] ist in der genannten Position besonders häufig, und zwar vor allem deshalb, weil es als — heute noch produktives — wortbildendes Formans auftritt. Die Entsonorisierung scheint bei [m] lautphysiologisch davon beeinflußt zu werden, ob dem [m] ein stimmloser Geräuschkonsonant mit hohem Luftverbrauch folgt oder nicht. So werden *mšobliur*, *mšobliuri*, *msx'alma*, *msx'ali* fast hundertprozentig mit stimmlosem [m] realisiert. Dabei könnte allerdings auch mitwirken, daß die morphologische Funktion des *m-* zusätzlich durch Suffixe gestützt wird (z.B. in *mšobliur*), wodurch eine « Redundanzzunahme » entsteht, die sich am Lautkörper in artikulatorischer Vernachlässigung des überdeterminierten Elementes zeigt. Wie zu

beobachten war, bleibt der bilabiale Verschuß wohl noch erhalten (selten wird er sogar mit leichtem Sprengeffekt gelöst, so daß [bšobliur] entsteht), lediglich die Sonorität ist gelöscht, so daß der Laut nun als akustisch nicht-existent anzusehen wäre. Anders bei stimmhaftem Folgekonsonanten, aber auch bei als Lenes gebildeten stimmlosen: Hier liegen, wie in *mgeli*, *mglobas*, *mzeo*, auch *msmeli*, *myrynelta* überwiegend stimmhafte Realisationen vor, sehr häufig allerdings, wie bereits erwähnt, gekürzt und dynamisch gemindert. Diese Reduktionen nähern die [m]-Realisationen in Dynamik und Dauer den stimmhaften Okklusionsphasen bei Medien an, erscheinen also mehr als ein flüchtiger sonor « Vorschlag », der auch niemals zum Träger prosodischer Signale wird. Hierher gehört die Beobachtung, daß vor allem in Westgeorgien mit der schnelleren Sprechweise, eine Tendenz zum Ausfall des [m] bemerkt wird.

[l]

Die wenigen Beispiele mit [l] werden trotz folgendem abruptivem [p'], also trotz glottaler Okklusion, überwiegend stimmhaft, auch ohne wesentliche Reduktion der Sonorität, realisiert.

[l] tritt in dieser Position im Georgischen nur in wenigen Wörtern auf.

[r]

[r] unterliegt verschiedenen Abschwächungen, die einmal die Sonorität, zum andern die Geräuschbildung des [r] betreffen. Trotz voller Realisation der Sonorität gibt es Minderungen der Geräuschbildung, so daß Vokalisationen entstehen (z.B. bei *rc'qils*), andererseits wird aber die Sonorität über einige geminderte Formen bis zur Stimmlosigkeit bei erhaltenem Geräusch (Friktion oder Vibrans) reduziert.

Wie schon bei der Entsonorisierung von [m] zu beobachten war, so gilt auch für die [r]-Realisationen, daß vor stimmlosen Geräuschkonsonanten die Stimmlosigkeit eher eintritt bzw. häufiger zu beobachten ist (z.B. in *rtveli*, *rc'qils*, *rt'qma*) als vor stimmhaften (*rzesac*).

Eine große Anzahl der als stimmhaft registrierten Fälle weist zudem eine erhebliche Reduzierung der Sonorität auf, und zwar wiederum sowohl hinsichtlich der Dauer als auch hinsichtlich der Lautstärke des Stimmhaftigkeitsanteils.

msmeli	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	-	-	+	2	10												
msmelebi	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	-	-	+	2	10												
rt'qma	+	-stl.	-stl.	+	-stl.	-stl.	-stl.	-stl.	-stl.	+	-	+	8	4													
myrynelta ¹	/-	+	-	+	+	+	+	/+	+	/-	+	+	3	9													
myrynelta ¹	/-	+	/-	+	+	-	+	/+	+	/-	+	+	5	7													
msxali	-	+	-	-	+	-	-	+	-	-	-	-	9	3													
lp'obas	+	+	+	/-	-	+	+	+	+	/-	+	+	3	9													
msxalma	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	12	-													
lp'oba	+	+	-	+	+	+	+	+	+	-	+	+	2	10													
mgr3nobiare ¹	+	+	-	-	+	+	+	+	+	+	+	+	2	10													
mgr3nobiared ¹	/-	/-	/+	/-	+	-	+	/-	/-	/-	+	+	7	5													
mgr3nobiared ¹	+	+	-	+	+	+	-	+	+	/-	-	+	3	9													
re'qils	-	-	+	+	+vok	-	-st	-st	-st	-	+	+	7	5													
rtveli	-st	+	-	-st	-st	-st	+	+	-st	-st	-	+	8	4													
rtveli	-st	-st	-	+	-st	-st	-st	-st	-st	-st	+	-st	10	2													
r3esac		+	-	+	+	+	+	+	+	+	-	+	2	9													
	-	+	-	+	-	+	-	+	-	+	-	+	-	+	-	+											
	13	10	7	17	14	10	11	13	7	17	13	11	10	14	7	17	10	14	16	8	12	12	7	17	127	160	
Anteil der stimmlos realisierten [m, l, r]	in %	59,1	29,2	58,3	41,3	29,2	54,2	41,7	29,2	41,7	66,7	50,0	50,0	29,2	44,3												

¹ Nur die [m]-Realisation wurde beachtet.

I. — REALISATIONSLISTE DER LANGSAMEN LESUNG

Zeichen :

—	akustisch nicht vorhanden
+	stimmhaft
/	Auftreten nach Pause
sth. red.	reduziert stimmhaft
min.	gemindert
vok.	vokalisiert
stl.	stimmlos, aber noch Geräuschbildung (bei r)

	G.D.	P.N.	B.M.	K.R.	K.N.	A.J.	G.Z.	D.	C.	R.M.	P.N.	R.	—	+
mgeli	+	—	+	+	+	—	sth +	+	—	+	+	—	4	8
mglobas	+	+	+	/—	+	—	sth +	+	+	+	+	—	3	9
mšobliur	—	—	—	—	—	—	red —	—	—	—	—	—	12	—
mšobliuri	/—	sth +	/—	—	—	—	—	+	—	—	—	—	10	2
mzeo	—	+	+	—	+	+	—	+	+	sth +	—	+	4	8
mzeo	/—	+	+	+	+	—	+	+	+	red sth +	+	+	2	10
mze	/—	+	+	+	+	sth +	+	+	+	+	+	+	1	11
mzetunaxavi	+	+	/—	—	sth +	+	/—	—	+	/—	—	+	6	6



II. — REALISATIONS-LISTE DER EINZELN GESPROCHENEN WÖRTER

	Re	Pa	Ru	Ča	Ga	—	+
mgeli	+min	+	+min	+min	+		5
mglobas	—	—	+min	—	+min	3	2
mgalobeli	—	—	—	—	—	5	
mzrunvelobas	—	—	—	—	+min	4	1
mzeo	+min	+	+min	—	+	1	4
mzeo	+min	—	—	—		3	1
mze	+min	—	+	—	+	2	3
mze (tunaxavi)	+	—	—	—	—	4	1
msmeli	—	—	—	—	+min	4	1
msmelebi	—	—	—	—	—	5	
msmelebi	—	+min	—	—		3	1
rt'qma	+min	—st	—st	—st	—st	4	1
		sth					
myrynelta ¹	+	+	—	—	+	2	3
		red					
myrynelta ¹	+	—	—	—		3	1
msxali	—	—	—	—	—	5	
lp'obas	+	—	+	—		2	2
msxalma	—	—	—	—	—	5	
lp'oba	—		—	—	+	3	1
mgrǰnobare ¹	—	—	—	—	—	5	
mgrǰnobiared ¹	+min	—	—	—	—	4	1
mgrǰnobiared ¹	—	+min	—	—		3	1
rc'qils	—	—	—st	—	—	5	
rc'qils	—	—	—st	—	—st	5	
rc'qils	—	—	—st	—	—st	5	
rtveli	—st	—	—	—st	—st	5	
rtveli	—st	—st	—st	—st		4	
rzesac	—	+	+	+min	+	1	4
rǰe	+	—	+	+	+	1	4
	—	+	—	+	—	+	
	17	11	21	6	21	7	25
						3	12
						10	
						96	37

¹ Nur die[m]-Realisation wurde beachtet.

mgeli (der) Wolf	mglobas (die) Wolfsnatur	ar nicht		moišlis. aufgibt.
iqo war	čit'i (ein) Vogel	mgalobeli, (ein) Sänger,	γmerti Gott	čveni unser
mc'qalobeli. Erbarmer.	mšobliur elterlichen			mzrunvelobas (der) Fürsorge
mok'lebuli entbehrend	šveli (das) Reh	oblad allein		daexet'eba. streift umher.
mas ihm	mšobliuri elterliche	mzrunveloba (die) Fürsorge	ar nicht	ak'lia. fehlt.
mzeo, o Sonne, visa ?!	mzeo o Sonne, dilit	cxratvala, neunäugige, mze	vis wen isev	ugalob, besingst du amoanatebs.
wen ?!	morgens	(die) Sonne	wieder	scheint.
iseti so	lamazi schön	iqo war sie	rogorc wie	mzetunaxavi von der Sonne nie
beschienen (= weiss). sicocxles vom Leben		sisxlis (den) Blut- gamoasalmes. verabschiedeten sie.		msmeli sauger γviniš Wein-
msmelebi trinker	ortač'alis Ortač'alis	baγ — ši Garten — in		ik'ribebian. kommen zusammen.
šenistana wie du	msmelebi Trinker (Pl.)	čemtan mit mir		verapers nicht
gaxdebian. Schritt halten.		gažavrebulma erboste		dedam (die) Mutter
bavšvs (das) Kind	žoxis (mit der) Rute	rt'qma (zu) schlagen		dauc'qo anfang
tagvi (die) Maus	mγrynelta (der) Nagetiere	ožaxs (zur) Familie		ek'utvniš. gehört
tagvs (die) Maus	mγrynelta (der) Nager	ožaxs (zur) Familie		miak'utvneben. zählt man.
msxali (die) Birne	lp'obas (zu) faulen	ic'qebš. beginnt.		msxalma (die) Birne
lp'oba (zu) faulen	zalian sehr	adre früh	daic'qo. begann.	bebia (die) Großmutter
met'ad äusserst	mgržnobiare empfindsamer	adamiani Mensch		iqo. war.
mamam (der) Vater	mgržnobiared gefühlvoll	šexeda schaute an		bavšvs. (das) Kind.
bavšvs (das) Kind	mgržnobiared gefühlvoll	šexeda er schaute an		da und
tav — ze (den) Kopf über		χeli (mit der) Hand		gadausva. er streichelte.
qvavma (der) Rabe	utxra sagte	rc'qils. (zum) Floh.		γorma (das) Schwein
misca gab	rc'qils (dem) Floh	žagari. Borsten.		soplad in (dem) Dorf

rtveli	daic'qo.	sopleb — ši	rtveli
(die) Lese	begann	(den) Dörfern in	(die) Lese
daic'qo	ëit'is	rzesac	k'i
begann.	Vogel —	Milch — auch	gewiss
išovnis	ëventan.		dilit
zu finden ist	bei uns.		am Morgen
moc'velili	rže.		
gemolkene	Milch.		

Gertrud PÄTSCH
Gottfried MEINHOLD.

Friedrich-Schiller Universität,
Jena.

COMPTES RENDUS

« LA BELLA GEORGIANA » TRAGIKOMÖDIE VON CARLO GOLDONI

Unter den sozialistischen Sowietrepubliken kann sich Georgien mit Recht auf eine Kulturgeschichte berufen, deren Wurzeln in einer voretruskischen Epoche liegen. Leider ist das Land trotz seiner bemerkenswerten Kunstdenkmäler im Westen, und vor allem in Italien, fast unbekannt, wahrscheinlich auf Grund seiner geographischen Lage und der verworrenen geschichtlichen Vergangenheit, die es lange vom Westen isoliert haben.

Man hat ausserdem vergessen, dass Georgien ein christliches Königreich war, das fast ganz allein gegen eine heidnische und mohammedanische Welt zu kämpfen hatte, dass von Zeit zu Zeit entweder die eine oder die andere seiner Provinzen vom Feinde unterworfen wurde, um die Bevölkerung zu Sklaven zu machen. Diese beständigen Kämpfe wirkten sich auf Handel- und Industrieentwicklung, sowie auf das geistige Niveau schwer aus. Unter solchen Bedingungen war es ausgesprochen schwer, unabhängig zu bleiben, noch schwerer jedoch, die eigenen Kunstschatze zu verteidigen.

Italien hat auch heute wenig Berührungspunkte mit Georgien; das hängt nicht nur von den politischen Verhältnissen, sondern auch von einem Mangel an genaueren Kenntnissen ab. Ausserdem gibt es bis heute in den italienischen Universitäten keinen einzigen Spezialisten, der sich mit der iberokaukasischen Sprachgruppe befasst.

Diese Tatsache wirkt an sich verwunderlich, wenn man bedenkt, dass Italien eines der Länder war, das in den vergangenen Jahrhunderten mehr Berührungspunkte mit Georgien als andere westliche Länder gehabt hat. Man weiss heute nichts mehr davon, dass der französische Reisende Jean Chardin in seinen *Voyages*¹ auf die Tätigkeit der italienischen Missionare hingewiesen hatte, denn er traf dort den Theatiner Pater Giuseppe Zampi², dessen Schilderung von Mingrelien ihm als Grundlage für seine Beschreibung Georgiens dienen sollte. Die Theatiner hatten Georgien seit Anfang des 17. Jahrhunderts zu ihrem Tätigkeitsfeld gemacht³ und der Präfekt Pietro Avitable⁴, Cristoforo Castelli, Clemente Galano, Arcangelo Lamberti⁵ und

¹ J. CHARDIN (1643-1713), Verfasser der *Voyages du Chevalier Chardin divisés en IV volumes en Perse et autres lieux de l'Orient enrichis de Figures en Taille douce, qui représentent les Antiquités et les choses remarquables du pays*, Amsterdam 1753.

² Vgl. *ibidem*, S. 145: « Pendant que je demeure à Anarchie, je... fus invité à deux baptêmes. Je trouvai que le père Zampi l'avait décrit assez justement dans sa relation ».

³ Vgl. *ibidem*, S. 116-146. « Les Théatins vinrent en Mingrélie l'an 1626. Ils y furent reçus comme médecins. Ils avaient les années passées des maisons en Géorgie, en Circassie et en Imérette. Elles se sont toutes détruites, ils ont abandonné ces lieux ». Vgl. auch S. 123-124.

⁴ Ist 1650 in Georgien gestorben. Er hatte einen Brief an den Papst gesandt, der nach seinem Tode in Rom veröffentlicht wurde: *De ecclesiastico Georgiae statu, ad pontificem Urbanum VIII, historica relatio*.

⁵ A. LAMBERTI, *Sacra Istoria dei Colchi* (Cholchide sacra), Napoli 1675.

Francesco Maggi ⁶, sind unter ihnen zu einer gewissen Berühmtheit gelangt. Im Laufe des 17. Jahrhunderts liessen sich auch die Kapuziner dort nieder ⁷, unter denen hauptsächlich P. Bernardo Maria da Napoli zu erwähnen ist ⁸.

In Italien ist ferner das Buch von M. Tamarati, das in Rom verfasst worden ist, kaum bekannt. Daher weiss man auch nicht, dass er sein Material aus dem reichen Archiv der Propaganda Fide geschöpft hat ⁹, das über die Tätigkeit der Dominikaner Dortelli d'Ascoli, Paolo Maria da Faenza und Giovanni da Lucca in den vorausgehenden Jahrhunderten, Nachrichten enthält. Die gegenseitigen Beziehungen zwischen Georgien und Italien beschränken sich jedoch nicht ausschliesslich auf diese Missionstätigkeit, denn wir wissen auch, dass die Venezianer Giuseppe Barbaro und Ambrogio Contarini auf diplomatischem Wege Beziehungen angebahnt haben, ferner, dass Handelsaustausche nicht gefehlt haben ¹⁰, dass Carlo Gemelli, Giorgio Interiano, Pietro della Valle Georgien bereist haben, und schliesslich trifft man auch italienische Ärzte im Lande ¹¹.

Die Beschreibungen, die diese Italiener hinterlassen haben, zeugen heute noch von dem Interesse, das das Land in ihnen hervorgerufen hat, und sind ein geschichtlicher Beweis dafür, dass das Interesse für Georgien in den vergangenen Jahrhunderten in Italien verhältnismässig rege war ¹². Es ist auch bemerkenswert, dass die meisten jener Beschreibungen in Venedig veröffentlicht worden sind, wo die Druckereien von Manuzio und Remusio sich eines guten Rufs erfreuten.

Die Venezianer waren, durch ihre geographische Lage, mehr als andere nach dem Osten ausgerichtet, und stets bereit, Einzelheiten über Sitten und Gewohnheiten jener Völker zu erfahren, und die Druckereien trugen nicht wenig dazu bei, dieses Bestreben zu fördern. Das ist auch der Grund, warum es Goldoni nicht schwer fiel, in Venedig Anregungen für einige Tragikomödien orientalischer Thematik zu finden, von denen uns besonders *La*

⁶ D. Francisco Maria MAGGIO, Verfasser des *Syntagmaton Linguarum Orientalium quae in Georgiae Regionibus audiuntur*, Rome. 1670

⁷ Vgl. P. Clemente DA TERZORIO, *Le Missioni dei Minori Cappuccini*, VII, *Turchia Asiatica*, Roma 1925. Der Band enthält interessante Einzelheiten über die italienischen Kapuziner in Georgien und geht weit über das bisher zitierte Werk ROCCOS DA CESINALE, *Storia delle Missioni dei Cappuccini*, III, Roma 1878, hinaus; es nimmt auch auf Tamaratis Werke Bezug.

⁸ P. Bernardo Maria da Napoli verfasste, ausser einer *Courte relation* eine Übersetzung von R. Bellarmins Katechismus ins Georgische und hat noch einige Schriften hinterlassen, die sich heute in der neapolitanischen Nationalbibliothek befinden, da das Kapuzinerkloster in Torre del Greco, das von Tamarati zitiert wird, nicht mehr existiert.

⁹ Das Archiv der Propaganda ist sehr reich an Materialien, die noch nicht alle bekannt sind.

¹⁰ Unter ihnen nennt man Arrigo Lucchini aus Genua und Francesco Balducci Pegolotti aus Florenz.

¹¹ Vor der Überschwemmung von 1966 besass das florentinische Staatsarchiv Papiere einiger toskanischer Ärzte, die ihre Tätigkeit in Georgien ausgeübt haben.

¹² Diesbezüglich sind auch die Zeitungen des vorigen Jahrhunderts interessant, die recht genaue Nachrichten über georgische Verhältnisse enthalten.

Bella Georgiana ¹³, 1761 geschrieben, interessiert, die vor einige Jahren von der Sovietforscherin N.K. Orlovskaja untersucht worden ist ¹⁴.

Es handelt sich hier um ein Theaterstück des venezianischen Dichters, das im grossen und ganzen künstlerisch kaum bemerkenswert ist und unsere Aufmerksamkeit nur des Inhalts wegen verdient. Es handelt sich jedoch nicht um ein alleinstehendes Werk. Der Verfasser hatte schon 1753 seine Vorliebe für orientalische Themen gezeigt, als er die Trilogie *La Sposa Persiana* schrieb, die einen guten Bühnenerfolg erreichte. Allerdings muss man zugeben, dass es sich um einen sonderbaren Exotismus handelt, der ziemlich stark vom volkstümlichen, venezianischen Temperament durchdrungen ist. In der Tat kann man feststellen, dass Goldoni vom Zeitgeist beeinflusst, sich jenen Ländern zugewandt hat, von denen Persien damals, durch die Märchen von *Tausend und einer Nacht*, für die Reisenden, die sich in den fernen Osten begaben, besonders anziehend geworden war. Ausserdem war jenes Land durch die Beschreibungen von Chardin noch anziehender geworden und der Weg nach Persien führte fast immer über Georgien. In der Tat lesen wir in Goldonis *Memoiren* ¹⁵, dass er sich der Thematik der *Sposa Persiana* zugewandt hatte, nachdem er die italienische Übersetzung von Th. Salmons *Stato presente di tutti i Paesi e Popoli del Mondo* ¹⁶ gelesen hatte.

Diese Angabe des Dichters ist sehr wichtig, denn sie führt zu der Vermutung, dass er aus jenem Werk auch die Anregung zu seiner georgischen Komödie geschöpft hat. N.K. Orlovskaja weist ausserdem darauf hin, dass die italienische Ausgabe von Salmons Werk auch ein Kapitel über Georgien enthält, das der italienische Übersetzer, sich auf Chardins Stoff stützend, verfasst hatte ¹⁷.

Wie wir schon gesagt haben, lag Chardins Seiten über Georgien Zampis *Relation de la Colchide ou Mingrelie* zu Grunde; der italienische Text ist nun freilich nicht immer dem französischen Original treu und so sind die Nachrichten, die Goldoni dort schöpfen konnte, leider nicht mehr sehr genau. Da ich, ebenso wie N. Orlovskaja überzeugt bin, dass Goldoni keine andere Quellen, die in Venedig nicht fehlten, zu Rat gezogen hat, ist es verständlich, dass seine Komödie thematisch ziemlich beschränkt sein muss ¹⁸. Georgien besteht bei ihm nur aus den drei westlichen Provinzen:

¹³ Zum ersten Mal im XXVIII. Bande der Zatta Ausgabe in Venedig veröffentlicht «certamente sul manoscritto che il vecchio autore aveva spedito da Parigi» (vgl. *Tutte le opere di C. Goldoni* von G. ORTOLANI herausgegeben, IX, Milano 1950, Anmerkung S. 1367).

¹⁴ Vgl. *Trudy tbilisskogo gosudarstvennogo universiteta*, Band 101, 1962, S. 81-96.

¹⁵ Vgl. *Opere complete di C. Goldoni*, XXXVI, Venezia 1937, S. 339.

¹⁶ Wurde zum ersten Mal 1735 bei Pitteri in Venedig veröffentlicht; ich zitiere nach der Albrizzi Ausgabe, Venezia 1738.

¹⁷ *Descrizione dello stato presente della Georgia Occidentale che comprende li principati di Mingrelia e Guriel ed il regno d'Imerette*, Kap. XXI des VI. Bandes, SS. 403-448.

¹⁸ Nach der ersten Vorstellung (5. Dezember 1761) schrieb der Geistliche Chiari in der «Gazetta Veneta» (9. Dezember 1761), dass die Komödie vom Publikum «mit Unsicherheit und mit zweideutigem Gefallen» begrüsst worden ist. Die Aufführungen sind nur vier gewesen, und das Theater, S. Luca, war bloss während der zwei ersten voll. Chiari fügt weiterhin hinzu, dass «die Komödie einem gleichnamigen französischen Roman entnommen ist, der ausführlich im *Dizio-*

« Tre son le parti della Georgia nostra »¹⁹. Er zieht also nur das antike Colchis in Betracht, genau wie das Kapitel über Georgien in Salmons venezianischer Ausgabe: « Prima d'uscire dall'Asia trovo rimanere a mio peso il dare la descrizione dello Stato di tre Provincie particolari, la quale sfuggì alla diligenza del Sign. Salmon; cioè la *Mingrelia*, *Guriel*, e *Imerette*, della cui combinazione si compone la *Georgia Occidentale*. La prima di queste comprende una gran parte di quel terreno ov'era la *Colchide* antica, famosa per *Giasone* portatosi alla Impresa del Vello d'Oro »²⁰.

Sowohl in Goldonis Komödie als auch in der italienischen Landesbeschreibung, wird der östliche Teil Georgiens, mit den zwei wichtigen Provinzen von Karthli und Kachetien nie zitiert; kein Wort erwähnt die Hauptstadt Tbilisi, die Chardin ausführlich beschrieben hat²¹. Es ist klar, dass der Verfasser des Kapitels von Georgien nur über eine beschränkte Kenntnis des Landes verfügte, die auch Goldonis geographische und geschichtliche Ungenauigkeiten bedingt hat.

Wenn wir uns nun fragen, warum Goldoni sich zu einer georgischen Thematik gewandt hat, könnte man sagen, dass er sich hauptsächlich vom Charme der Mingrelierinnen « belle in volto e ben formate », angezogen fühlte. Diese werden auch in Salmons italienischer Ausgabe als « ingegnose, di spirito sottile ed acute, vivaci e cerimoniose »; beschrieben. Dann wird hinzugefügt: « per altro poi sono ambiziose, infedeli, ingannatrici, crudeli e lascive. Mettono ogni sorta di studio in uso per acquistarsi amanti, e li conservano per rovinarli »²².

Dieses Bild der georgischen Frauen entspricht freilich nicht der Wirklichkeit, aber es ist wahrscheinlich, dass Goldoni sich von jenen Worten angezogen fühlte, denn sie gaben ihm die Möglichkeit « di ridipingere coi falsi colori orientali il tipo femminile da lui prediletto nel suo teatro: la donna irresistibile che col fascino della bellezza e con le arti vince la superbia degli uomini e li atterra ai suoi piedi. E' Mirandolina che dalla modesta locanda veneziana balza sul trono d'Imerette, che dall'umile prosa della commedia si eleva ai versi pomposi della tragicommedia, che ha gettato via il grembialino par mascherarsi da regina, che riconosciamo nell'astuta e ambiziosa Tamar »²³.

Die aussergewöhnliche Schönheit Tamars war auch von Chardin besonders hervorgehoben worden: « Elle est fort belle, et fort bien faite. J'ai vu de très belles femmes en son pays, mais je n'en ai pas vu de plus charmantes.

nario storico Moreris zitiert wird » (Vgl. *Tutte le opere di C. Goldoni*, cit., p. 1365). Es hat sich aus meinen Nachforschungen ergeben, dass das genannte Diktionär eine solche französische Komödie nicht erwähnt, weder unter dem Stichwort 'Georgien' noch unter 'Mingrelien' (Vgl. *Le Grand Dictionnaire Historique ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*, III. und IV. Band, Amsterdam 1698).

¹⁹ 5. Akt, 2, Szene.

²⁰ Vgl. Th. SALMON, *op. cit.*, S. 403.

²¹ Vgl. *Voyages*, cit., S. 183-204.

²² Vgl. *Tutte le commedie di C. Goldoni*, cit., S. 1365 und Th. SALMON, *op. cit.*, S. 145.

²³ Vgl. *ibidem*.

Et en un mot, tout son air et ses discours tendent les bras aux gens »²⁴.

Es ist also sicher, dass Goldoni die Anregungen zu diesem Theaterstück bei Salmon geschöpft hat, ohne jedoch seinem Vorbild immer treu zu bleiben. Er passt, in der Tat, die Figuren und den Inhalt seiner Tragikomödie der geistigen Umwelt und den künstlerischen Typen, die in seinem Werk allgemein das Übergewicht haben, an.

Im Mittelpunkt der Handlung steht die schöne Tamar, Tochter des Prinzen Bacharat, Herr von Gurien und Untergebener des Königs Dadian von Imeretien und Mingrelien, der « dal Caucaso gelato sino alle rive del mar Nero » herrscht²⁵. Der König strebt danach, auch Gurien seinem Lande einzuverleiben, und sucht einen Vorwand um mit Bacharat in Zwiespalt zu gelangen. Da wirft er ihm vor, dass er ihm nicht die vereinbarte Anzahl schöner Mädchen gesandt habe, um sie den Persern als Tribut zu übergeben. Bacharat, der Dadian auf keinen Fall verärgern möchte, übergibt Vachtangel die schöne Tamar und stellt sie dem König zu Verfügung. Dadian würdigt sie jedoch keines Blickes und, um Bacharats Zorn hervorzurufen, überlässt er sie seinem Diener Macur als Sklavin. Vachtangel kehrt nun zu Bacharat zurück, um ihm mitzuteilen, was geschehen ist. Der rachsüchtige Prinz entscheidet sich nun, eine ganze Armee aufzustellen, um Dadian anzugreifen.

Im Lager des Königs war inzwischen, Tamars wegen, ein Streit ausgebrochen. Abchar, einer der Vizire Dadians, dachte er könne die Gelegenheit für sich wahrnehmen. Da er wusste, dass Dadian ohne ihn nichts vermochte, forderte er ihn auf, ihm das junge Mädchen zu überlassen. Dadian gab zunächst seine Einwilligung; als er jedoch der aussergewöhnlichen Schönheit Tamars gewahr wurde, zog er sein Einverständnis zurück. Tamar war die neue Entscheidung des Königs sehr gelegen, denn sie nährte die Hoffnung, selbst einmal Königin zu werden :

Il re mi chiede? Il tuo favore invoco,
Grata amica fortuna; a passo a passo
Guidami tu felicemente al trono²⁶.

Dadians Weigerung wurde von Abchar als schwere Beleidigung aufgefasst: er verstieß seine Braut Ottiana, Dadians Schwester, und ging in Bacharats Lager über. Es kommt infolgedessen zum Krieg, und in der entscheidenden Schlacht wird Abchar getötet und Dadian gefangen genommen; Bacharat allein ist siegreich. Tamar opfert von dem Augenblicke an alle Gefühle dem Ehrgeiz: sie überzeugt den Vater, dass er nicht im Stande sein würde, allein alle Provinzen zu beherrschen und es gelingt ihm schliesslich, eine friedliche Vereinbarung zu treffen. Bacharat begnügt sich mit Mingrelien, so dass Dadian König von Imeretien bleiben kann.

Der König heiratet die schöne Tamar, die somit all das, was sie wollte, erreicht hatte, denn sie war gewiss, dass sie eines Tages auch über die Provinzen, die zeitweilig noch dem Vater gehörten, herrschen werde.

²⁴ Vgl *Voyages*, *op. cit.*, p. 189.

²⁵ 1. Akt, 1. Szene.

²⁶ 3. Akt, 3. Szene.

Dadian erwies sich auch den anderen gegenüber grosszügig : er vergass seine Schwester Ottiana nicht und gab sie seinem vormaligen Vasallen Vachtangel, den sie einst zurückgewiesen hatte, zur Braut, nachdem dieser Bacharats Vizir geworden war. Im Vordergrund steht allerdings bis zum Schluss Tamar, der es durch persönliches Eingreifen gelingt jeden Zwiespalt zu beschwichtigen und allen kriegerischen Fehden ein Ende zu setzen.

Der Hintergrund, vor dem sich die Komödie abspielt, gehört einem der dunkelsten Zeiträume der georgischen Geschichte an. Von 1661 bis 1721 wird das Land von besonders grausamen und vernichtenden Kriegen verheert, die sich in einem verhältnismässig beschränkten Raum, von Gruppen verschiedenen ethnischen Ursprungs bewohnt ²⁷, abspielen.

Einzelheiten über diese Konflikte hätte man Chardins Beschreibungen entnehmen können ²⁸, aber wie schon gesagt, Goldoni hatte sich mit den verwirrten Nachrichten der italienischen Salmon-Ausgabe begnügt ²⁹. Die Tatsache wird dadurch bestätigt, dass man in der Komödie nur die Persönlichkeiten trifft, die in dem italienischen Werk zitiert werden, deren Rolle genau den Charakterzügen jener Seiten entspricht. Es wurde nur die wichtige Frauenfigur, eine georgische Lady Macbeth, die schöne Daredgiani, beiseite gelassen. Daredgiani hatte den rechtmässigen Erben, ihren Stiefsohn, zunächst des Augenlichtes und dann des Thrones beraubt, um sich seiner, ihrer selbst und ihres Mannes willen widerrechtlich zu bemächtigen. Wahrscheinlich hat Goldoni diese, zwar äusserlich schöne Frauengestalt, nicht in Betracht gezogen, weil sie sich von seinem Frauenideal zu weit entfernte. Auch sind die georgischen Namen ³⁰ und einige geschichtliche Tatsachen, nicht immer genau wiedergegeben ³¹ : Imeretien und Mingrelien sind zu Königreichen geworden, während letzteres nur ein Fürstentum war. Solche Ungenauigkeiten sind jedoch verzeihlich, denn der italienische Dichter kannte jene Welt zu wenig, um sich über die verwickelten Kriegereignisse Rechenschaft abzulegen. Schon in Chardins Beschreibungen sind sie ziemlich verworren, und der italienische Verfasser hat sie noch weiter durcheinander gebracht.

Goldonis Werk beruht fast ausschliesslich auf der Schönheit der georgischen Frauen « che le fa desiar da Turchi e Persi ³² » für diese Völker waren sie der Lohn, den georgische Fürsten zahlen mussten, wenn ihre Feldzüge nicht siegreich waren :

²⁷ Chardins Beschreibung jener Ereignisse wird heute noch von den Geschichtsschreibern als zuverlässig betrachtet (Vgl. W.E.D. ALLEN, *A History of the Georgian People*, London 1932, S. 178).

²⁸ Vgl. *Voyages, cit.*, S. 134-141.

²⁹ Vgl. Th. SALMON, *cit.*, S. 434-445.

³⁰ Bagrat ist Bacharat geworden und Vachtang Vachtangel (bei Chardin Vachtangle).

³¹ Die Wiedergabe der Kriegereignisse ist in dem italienischen Werk ausgesprochen verworren, da der italienische Verfasser versucht hat, Chardins Werk zusammen zufassen, ohne jedoch die notwendigen Vorkenntnisse zu haben.

³² 4. Akt, 7. Szene.



Il Sofi della Persia a me venduto
 Ha la pace contesa al solo prezzo
 Delle belle Georgiane, e sol per esse
 Poss'io goder tranquillamente il regno ³³.

Der Sklavenverkauf, um des Feindes Habsucht zu stillen, hört erst spät im XIX. Jahrhundert auf, denn die Türken fielen wiederholt in die kaukasischen Länder ein, auch nachdem sie von Russland annektiert worden waren, wie wir aus Gambas Reisebericht erfahren ³⁴. In der Tat wurden viele junge Georgier, Männer und Frauen, jener Zeit, nach Kleinasien verschleppt und man behauptet heute gern in Georgien, dass die schönen türkischen Männer und Frauen Nachkommen jener Sklaven sind :

Tal potere, tal arte abbondar suole,
 Fra voi, belle Georgiane : e non a caso
 Turchi, e Persiani, e Tartari, e Cinesi
 Vengono la Georgia ad ispogliar di donne ³⁵.

Nachdem N.K. Orlovskaja Goldonis Komödie untersucht hatte, schien es ihr, dass man in jenen Frauengestalten etwas finden könne, was dem Temperament der georgischen Frauen ähnlich sei : sie sind mutig und hübsch, aber haben wie Tamar etwas Männliches in ihrem Wesen :

Nulla darmi tu puoi, che prevenuto
 Non sia dal desir mio. Sentomi in petto
 Quell'ardor di grandezza a cui son scorte
 L'anime altere, non d'amore accese,
 Ma da sovrano virtuoso orgoglio.
 Ché grandezza cercar con mezzi onesti
 E' coraggio e virtù, non vizio e inganno ³⁶.

Sie sind auch leidenschaftlich und stolz wie Ottiana :

..... torna
 In te stesso, o Visir. V'è tempo ancora :
 Puoi placar l'ira mia : puoi del germano
 Disarmar la vendetta. Un sol tuo detto,
 Un sincero tuo sguardo avrà ancor forza
 Di riscuotermi in petto il primo amore ³⁷.

Die Männer, dagegen, handeln und sprechen wie Westmenschen und ihrem Verhalten kann man nur wenig über georgische Sitten und Gewohnheiten entnehmen. Der aussergewöhnliche Mut, der georgische Krieger immer beseelt hat, der heute noch im wirbelnden Rhythmus der georgischen Volks-

³³ 1. Akt, 1. Szene.

³⁴ Vgl. J. GAMBA, *Voyages dans la Russie Méridionale et particulièrement dans les provinces situées au-delà du Caucase*, I, Paris 1826, p. 109.

³⁵ 1. Akt, 7. Szene. Dieser Hinweis auf die Chinesen gehört zu den zahlreichen Ungenauigkeiten des Werkes.

³⁶ 2. Akt, 4. Szene.

³⁷ 2. Akt, 5. Szene.

tänze weht, ist kaum zu bemerken, wie die Worte, mit denen Dadian zum Kriege aufruft, beweisen :

Seguite i passi miei. L'onor v'invita,
 Il periglio vi sprona, e il signor vostro
 Testimonio sarà del vostro ardire.
 Bello è il pagnar del suo sovrano sugli occhi,
 Animati da lui, da lui diretti,
 Certi del premio e della lode ³⁸.

Auch die Liebeserklärungen werden nicht in einer kräftigen und rüstigen Sprache formuliert, sondern in jenen alltäglichen Ausdrücken, die wir leicht im Westen finden :

Duolmi perduta
 Aver la donna più gentil, più bella
 Ch'abbia prodotto di Gurielle il regno,
 In cui d'ogni bellezza il fior si trova.
 Che vezzosa beltà ! Che volto ameno !
 Che amabil fronte ! Che sereni sguardi !
 Che ridente, soave, umido labbro ! ³⁹

N.K. Orlovskaja vermutet sogar, dass sich Goldoni jenem politisch verwirrten Zeitabschnitt der georgischen Geschichte zugewandt hatte, der Verhältnisse wiedergab, die irgendwie an die verwickelte Lage in Italien erinnerten. Da er Tamars friedstiftende Rolle besonders hervorgehoben hat, ist es wahrscheinlich, dass er damit der Hoffnung Ausdruck geben wollte, dass auch in seinem Lande die Rivalität zwischen den einzelnen Staaten zu einem baldigen Ende kommen möge, um die Oberherrschaft fremder Mächte zu überwinden.

La Bella Georgiana, eine heute fast vollkommen vergessene Tragikomödie, stellt eine einmalige Erscheinung in der italienischen Literatur dar. Der Kulturgeschichte könnte sie jedoch als Ausgangspunkt dienen, um das Leben und die Tradition eines Volkes, das mehrere Jahrhunderte schwer für seine eigene Kultur gekämpft hat, besser kennen zu lernen. Gleichzeitig müsste man auch untersuchen, welche geschichtlichen Verhältnisse in den vergangenen Jahrhunderten dazu beigetragen haben, gegenseitige Beziehungen zwischen den beiden Ländern zu fördern.

Nina KAUCHTSCHISCHWILI.

Milano, 1969.

³⁸ 3. Akt, 7. Szene.

³⁹ 2. Akt, 2. Szene.

EIN GEORGISCHER BEITRAG ZÜR MODERNEN WELTLITERATUR

Konstantine Gamsachurdias Erfolgsroman « Die rechte Hand des grossen Meisters » ist trotz der einundzwanzig Auflagen, die er in der Muttersprache erlebt hat, vollständig vergriffen und in keiner georgischen Buchhandlung mehr zu haben. Inzwischen hat er sich auch seinen Platz in der Weltliteratur erobert und wurde zunächst ins Russische, dann ins Französische, Englische und jetzt auch ins Deutsche übersetzt.

Was macht das Werk so anziehend? Der Stoff allein ist es nicht. Gewiss, die Epoche, die der Dichter schildert, ist interessant. Es ist die Zeit der grossen Kämpfe um die Einigung Georgiens, die noch dazu unter ständiger aussenpolitischer Bedrohung errungen werden muss. Es ist zugleich ein Stück Geschichte, in dem grosse Kulturleistungen vollbracht wurden, wie sie noch heute unsere Bewunderung erregen. Von dieser Periode kraftvoller nationaler Selbstgestaltung mag ein unmittelbarer Reiz ausgehen, aber ihre volle Bedeutung kommt erst zur Geltung durch die Art, wie Gamsachurdia sie aufgefasst und dargestellt hat.

Ein Vergleich mit einer Vielzahl von historischen Romanen zeigt uns, dass der Dichter nach eigenen, bis dahin nicht üblichen Gesichtspunkten gearbeitet hat. Im durchschnittlichen Roman, der im Mittelalter spielt, reitet der Held in strahlender Rüstung durch die Welt, um edle Taten zu vollbringen. Er ist ein Übermensch in seinem Mut, seinen Kampferfolgen und seinen Leidenschaften. Einen solchen Helden gibt es bei Gamsachurdia nicht. König Giorgi I., Sieger über seine inneren und äusseren Feinde und damit scheinbar zur Hauptfigur vorbestimmt, bekennt von sich selbst: « Ich habe auf dieser Erde viele Sünden auf mich geladen, als König und als Mensch. Alle Tugenden und alle Laster meines Volkes waren auch mein Erbteil »¹.

Ist es also ein Roman ohne Helden? Gibt es andere Akteure, die wichtiger sind als die Könige und Fürsten, die vor unseren Augen handeln, offensichtlich ohne dadurch im Letzten den Lauf der Geschichte zu bestimmen? Am sichersten finden wir die richtige Antwort, wenn wir versuchen, den Dichter kennenzulernen. Deshalb sei zunächst eine autobiographische Skizze gegeben.

Konstantine Gamsachurdia, 1893 geboren, stammt aus megrelischem Adel. Nach spartanischem Muster erzogen, lernt er vor allem jagen, reiten und sich in körperlicher Arbeit bewähren. Sein Vater, dessen Autorität in der Familie den Ausschlag gibt, ist nüchtern, auf praktische Belange bedacht. Zwar wagt er das Experiment, als einer der ersten Zitrusfrüchte in der Kolchis anzubauen, doch das Studium der Modernen Literatur erscheint ihm als überflüssige Zeitverschwendung. « Alles, was der Mensch braucht und was ihm dienlich ist, das steht schon im Psalter, im Evangelium und im

¹ Konstantine GAMSACHURDIA, *Rčeuli txzulebani*, t'omi II, Tbilisi 1959, S. 788.

Recken im Pantherfell»². Damit lehnt er auch die Beschäftigung mit den revolutionären Ideen ab, denen sich ein Teil des georgischen Adels zuwendet, weil er — wie Tschavtschavadse³ es bereits so meisterhaft dargestellt hat — immer stärker dem Verfall preisgegeben ist. Die beiden ältesten Söhne jedoch schliessen sich der Sozialdemokratie an und Alexander wird wegen illegaler politischer Tätigkeit verfolgt. Als der Vater sich weigert, der Polizei den Aufenthaltsort seines Sohnes zu verraten, wird er selbst verhaftet und Monate im Gefängnis gehalten. Kurze Zeit nach seiner Haftentlassung stirbt er im Alter von achtzig Jahren. Auf den heranwachsenden Knaben musste es einen unauslöschlichen Eindruck machen, dass der Vater, der sich nie um die Ziele Alexanders gekümmert hat, so unbeugsam das Ideal der fraglosen Stammeseinheit und der gegenseitigen Verantwortlichkeit verteidigt. Aus solchen Jugenderlebnissen erklären sich das Streben nach bedingungsloser Aufrichtigkeit und die tiefe Sehnsucht nach Zusammengehörigkeit, die ihn zum überzeugenden Verkünder des nationalen Gedankens machen sollten.

Nach dem Tode des Vaters wird der Haushalt nach Kutaisi verlegt. Konstantine besucht nun das Gymnasium der Stadt, die einzige Bildungsanstalt in Westgeorgien, die den Unterricht in georgischer Sprache durchführt. Der junge Gymnasiast ist lesehungrig und wissensdurstig. Er lernt Latein, Französisch, Deutsch. Die patriotischen und demokratischen Ideen Tschavtschavadses entzünden ihn und er schwört, sein Leben einzusetzen, um Ilias Tod an seinen Mördern zu rächen.

Nachdem er die Schule erfolgreich absolviert hat, beginnt er sein Studium in Petersburg, wo er — mit A. Schanidse zusammen — zunächst im Seminar bei N. Marr arbeitet. Dann ermöglicht ihm ein Auslandsstipendium den Besuch der Universitäten in Königsberg und Leipzig. In seinen wissenschaftlichen Bemühungen konzentriert er sich immer wieder auf den Menschen und die menschliche Gesellschaft in allen nur möglichen Aspekten. So hört er Vorlesungen über Philosophie, Ästhetik, Psychologie, Geschichte und Kunstwissenschaft.

1914 überrascht ihn der erste Weltkrieg in München und er wird als verdächtiger Ausländer interniert. Noch während des Krieges freigelassen, bleibt er zunächst in Deutschland. 1918 kehrt er in die Heimat zurück und nimmt an den Kämpfen gegen die türkische Invasion teil. Aus dem gleichen Jahr datiert seine erste Zeitschriftengründung. Doch der «Prometheus» besteht nur kurze Zeit und der Herausgeber geht wieder nach Deutschland, um in Berlin zu promovieren. Anschliessend sieht er sich in Westeuropa um. Als er 1921 wieder in Georgien eintrifft, wendet er sich von neuem der journalistischen Tätigkeit zu. Mit L. Kiatscheli und G. Tabidse zusammen redigiert er das Journal «Lomisi» und die Zeitung «Kartuli sit'qva». Auch mit

² Die biographischen Daten sind entnommen aus » B. ŽYENT'I, *Konstantine Gamsachurdia*, Tbilisi 1967.

³ Die Namen, die häufiger ausserhalb der wissenschaftlichen und Übersetzungsliteratur gebraucht werden, sind in ihrer Schreibung vereinfacht, d.h. sie sind ohne diakritische Zeichen wiedergegeben.

selbständigen Editionen versucht er sich und bringt eine eigene Zeitung (Sakartvelos samrek'lo) und eine Zeitschrift (Ilion) heraus. Doch die Unruhe der tiefgreifenden politischen und sozialen Veränderungen treibt ihn um, wieder begibt er sich auf Reisen und studiert ein Jahr (1923) an der Sorbonne, wo er sich, um das Verständnis seiner Zeit ringend, in die Probleme der neueren Philosophie einarbeitet.

Mit dem Jahr 1924 beginnt seine eigentliche Schriftstellerlaufbahn. Er veröffentlicht seinen ersten Roman « Dionisos yimili » und einen Novellenband. Die Kritik sagt ihm nach, dass seine Erstlingswerke unter dem Einfluss der westlichen Dekadenz entstanden seien. Doch ist die Übereinstimmung in der Grundhaltung weniger aus Übernahme als aus der gleichen Grundbefindlichkeit des Autors zu erklären. Gamsachurdias Romane und Erzählungen sind das, was Goethe im Hinblick auf seine eigene Dichtung als Bruchstücke einer grossen Konfession bezeichnet hat. Das Chaos, das mit dem ersten Weltkrieg über Europa hereinbrach, das ihn in besonderer Weise aus dem sinnvollen Zusammenhang seines täglichen Lebens riss und ihn von der freien Kommunikation mit Gleichgesinnten abschnitt - diese Erfahrung der Hilflosigkeit des isolierten Einzelnen schlug sich nieder in dem resignierenden Helden, der kein Ziel und kein Ideal mehr hat, weil ihm keins mehr erreichbar scheint.

Aber die Natur dieses Dichters erträgt die Resignation auf die Dauer nicht. Immer wieder taucht sowohl in seinen Werken wie in privaten Auslassungen ein Bild auf, das seine grundsätzliche Einstellung charakterisiert: Der Kampf Jakobs mit Gott, wie er in der Genesis dargestellt wird. Ein Leben ohne Zweck und Wert ist für ihn unannehmbar und so ringt er um den Sinn des menschlichen Daseins. Aus seinem Weg durch das Inferno der ohnmächtigen Vereinzelnung bringt der spätere Dante-Übersetzer die Einsicht mit, dass es keinen Giganten gibt, der das Schicksal der Menschheit in neue Bahnen reissen kann, dass es vielmehr als Höchstes dem Menschen gegeben ist, seine Kraft für ein Gemeinsames einzusetzen. Aus dieser Erkenntnis heraus zeichnet er die Gestalt David des Erbauers in seiner Tetralogie.

Worin besteht die Gemeinsamkeit, in der und für die zu wirken dem Leben Wert verleiht? Die Besinnung auf dieses Problem führt den Dichter zum historischen Roman. Das ist keine Flucht aus der Gegenwart. Er selbst betont: « Die dichterische Gestaltung eines historischen Stoffes hat für die Gegenwart nur dann einen Sinn, wenn entweder die behandelte Epoche selbst oder die Helden und ihre Charaktere mit den Ideen der Gegenwart übereinstimmen ». Die Bezüge, die er nunmehr setzt, beweisen, dass er das geistige Erbe Tschavtschavadses wohl bewahrt hat. Die Nation, das eigene Volk wird zur Hauptgestalt. Seine Lebensnotwendigkeiten, seine Leiden und Träume sind immer gegenwärtig und prägen das Bild der Zeit. In seinem Interesse handeln — das macht den Helden aus.

Gamsachurdia wählt in seinem Roman « Die rechte Hand des grossen Meisters » einen der spannungsreichsten Abschnitte in der georgischen Geschichte zum Gegenstand seiner Darstellung. David Kuropalat, Herr über T'ao-K'laržeti, konnte sich Byzanz verpflichten und dadurch seine Hausmacht erweitern. Er sah, wie die inneren Machtkämpfe den Bestand

Georgiens in Gefahr brachten. Deshalb entschied er sich, Bagrat, den Neffen und Erben des blinden Theodosius von Abchasien, zu adoptieren und setzte ihn 975 zum Herrscher über Kartli ein. Durch diese Verbindung der beiden mächtigsten Dynastien legte er den Grundstein zur Einigung Georgiens.

Die Errichtung einer starken Zentralgewalt entsprach den Lebensinteressen des Volkes. Die Städte entwickelten sich und bildeten ein spezialisiertes Handwerk heraus, das zum Austausch seiner Waren gesicherte und nicht durch Zollschranken behinderte Handelsstrassen brauchte. In Artanuži, der Hauptstadt K'laržeti's, war der grosse Umschlagplatz sowohl für die einheimischen Erzeugnisse als auch für die Importe aus dem Orient, die über Armenien und Syrien eingeführt wurden. Die Städte hatten erkannt, dass nur die Zentralgewalt ihre Belange fördern konnte und hatten Bagrat III. ihre Unterstützung angedeihen lassen.

Doch die Macht des Adels stützte sich auf den Grundbesitz. Es war ihm gelungen, den Boden an sich zu reissen, sodass auch die persönlich freien Bauern als *mdabiurebi* für die Nutzung des Landes Pacht zahlen mussten, während die *glexebi* regelrecht Leibeigene waren. Den Feudalherren lag daran, die Lehnshoheit des Königs abzuschütteln und sich selbständig zu erhalten, um in gegenseitigen Überfällen ihr Gebiet noch zu erweitern. Schliesslich lebten in den Bergen Völkerschaften, die erst im Übergang zum Feudalismus begriffen waren und deren *xervisberebi* und *xevistavebi* eher den alten Stammesoberhäuptern als mittelalterlichen Feudalen glichen. Auch sie wollten sich ihre Stellung nicht durch königlichen Machtspruch schmälern lassen.

Im Roman, der sich auf die Regierungszeit von Bagrats Sohn, Giorgi I. (1014-1027), bezieht, finden wir diese Gruppierungen wieder. Ihr Schicksal entwickelt sich logisch. Der hohe Adel ist zu sehr auf seinen persönlichen Vorteil bedacht, deshalb bleibt das Bündnis zwischen Mamamze und K'olonk'elize höchst fragwürdig und zerbricht. Auch die Stammeshäupter sind keine zuverlässigen Bundesgenossen, sie warten geradezu auf den Augenblick, wo sie sich nach Erreichung ihrer Ziele der adligen Führung entledigen können. Den beiden Gruppen steht Giorgi gegenüber. Ausserdem ist Byzanz gegen das aufstrebende Königtum misstrauisch geworden und möchte den Schlüssel zum Orient, der noch dazu durch seinen Reichtum lockt, unter seiner Kontrolle halten.

Der König der Könige, wie seit David Kuropalat der Titel der georgischen Herrscher lautet, wäre seinen adligen Landsleuten lieber Freund als Feind; er entscheidet sich nur schwer zu äusserster Härte. Dabei ist bezeichnend, dass Gamsachurdia immer wieder hervorhebt, wie Giorgi vor dem Gedanken zurückschreckt, dass das Volk, sein Volk in solchen Kämpfen gegeneinandersteht und sein Blut vergiesst. Denn es ist « sein Volk » nicht im Sinne des Besitzens und Beherrschens, sondern ihm, dem oft schwachen, oft irrenden Monarchen als Aufgabe anvertraut. In dem Absatz, dessen erste Sätze bereits oben zitiert wurden, sagt der sterbende König von sich: « Ich war mutig und feige, ich habe gegen den Kaiser gekämpft und mich vor schlangenähnlichen Baumwurzeln gefürchtet, ich war hochmütig und ein Trinker, aber mein Volk habe ich niemals verraten ».

Es zeugt von der Meisterschaft des Dichters, dass er nicht eine Partei

der Bösewichter und einen edlen König konfrontiert. Wir empören uns mit Mamamze, als er erfährt, dass Giorgi seinen einzigen Sohn vergiften liess. Wir haben geradezu Mitleid mit dem König, der so wenig Stolz und so viel Sehnsucht nach dem einfachen Leben und nach menschlicher Wärme hat. Alle Personen bringen neben den historischen Notwendigkeiten ihres Handelns auch ihre menschlichen Bedingtheiten ins Spiel, sodass sie Teilnahme in uns erwecken. Dieses durch die realistische Schilderung der Charaktere hervorgerufene Mitgefühl ist aber die Voraussetzung dafür, dass uns die Lösung des Konflikts künstlerisch ergreift und dass wir über Sinn und tiefere Bedeutung nachdenken. Doch sind weder Giorgi noch Mamamze oder K'olonk'elize die Haupthelden des Romans.

Die eigentliche Hauptfigur ist K'onst'ant'ine Arsak'ize. Die Geschichte hat nur seinen Namen überliefert. In der Darstellung an der Nordwand von Svet'ixoveli, die eine Hand mit Winkelmass zeigt, wird in der Unterschrift der Knecht Gottes Arsak'ize erwähnt. Das ist der Anlass, dass sich die Legende von der abgeschlagenen Hand herausbildete. Doch je weniger authentische Daten über den Baumeister vorlagen, desto eher konnte ihn der Dichter mit den Zügen ausstatten, die ihn zum vornehmsten Träger seines Anliegens machen. Arsak'ize strebt über die zeitgebundenen politischen Ziele hinaus, er will Ewigkeit, wie es zunächst scheint, für sein Kunstwerk. Der Leser ertappt ihn oft genug bei dem Gedanken, wie er hofft, durch seine Meisterschaft seinem Namen Unsterblichkeit zu verschaffen. Aber er ist kein Ehrgeizling, er macht sich auch keine Illusionen darüber, dass auf die Gunst des Königs und die Dankbarkeit des Katholikos nicht zu bauen ist. Er hasst sogar die Skrupellosigkeit des weltlichen Herrschers und die dogmatische Enge des Kirchenfürsten. Weshalb bestimmt er sich dann selbst zu dem strengen Dienst an der Kathedrale, zu einem Unternehmen, das ihn verurteilt, Mutter und Geliebte aufzugeben? Und wenn er nicht auf die Anerkennung der Regierenden und ihrer Chronisten rechnet, wer soll dann den künftigen Geschlechtern von dem entsagungsvollen Werk berichten, dem er alles geopfert hat?

Um die Gestalt Arsak'ize's ganz auszuleuchten, hat Gamsachurdia einen Gegenspieler in das Geschehen eingeführt, das ist Farsman der Perser. Seinem Herkommen nach gehört er zum hohen Adel und aufgrund seiner Erziehung denkt der wie Č'iaber und seinesgleichen. Er liebt den Krieg und zweifelt keinen Augenblick daran, dass der Kampf an der Seite der Rebellen gerechtfertigt ist, wenn es darum geht, die eigene Macht gegenüber dem Königtum zu behaupten. Wie Mamamze und K'olonk'elize gehen sein Grossvater Sumbat' und sein Vater Bakar unter, er selbst taucht in die Anonymität und muss sich neue Grundlagen für seine Existenz suchen. Er ist als Baumeister wohl ebenso begabt wie Arsak'ize, er beherrscht die Technik des Festungsbaus und der Waffenherstellung wie kaum ein anderer, aber alle seine Unternehmungen sind schon in ihrer Wurzel von seiner Heimatlosigkeit vergiftet. « Er spottete insgeheim über jede Religion (um seine eigene zu verbergen), er verlachte jede Nationalität (um seine eigene nicht zu verraten) »⁴. Ohne Verbindung mit der Vergangenheit, ohne Hoff-

⁴ Konstantine GAMSACHURDIA a.a.O. S. 490.

nung für die Zukunft, bleibt ihm nichts, als den oberflächlichen Gewinn des Tages zu suchen, und er muss sich — Ironie des Schicksals — zum Herrendienst bequemen. Ein einziges Mal gewährt er seinem betroffenen Schüler Arsak'ize Einblick in seine innere Zerrissenheit: « Ich fahre mit leeren Händen in die Grube, Sohn, denn während meines ganzen Lebens habe ich nur getan, was der Kaiser, der Kalif und die Könige von Abchasien von mir verlangten » ⁵.

Äusserlich ist Arsak'ize in einer ähnlichen Lage. Den gebürtigen Lazen verschlägt die Kriegsgefangenschaft an den Hof Giorgis. Aber der innere Zusammenhang ist ein anderer. Er stammt aus dem Volke. Während Farsman durch seine Voraussetzungen ohne eigene Wahl ausgeschlossen ist aus dem Prozess, der mit dem aufstrebenden Bürgertum der Städte zur machtvollen Entfaltung der Nation drängt, eröffnet sich Arsak'ize die historische Wahrheit und er trifft seine Entscheidung mit vollem Bewusstsein. Gerade sein Lazentum gibt ihm die Freiheit des Entschlusses. Er ist nicht Untertan des Teilfürstentums Kartli, also ist ihm der Dienst am Hofe nicht selbstverständliche Verpflichtung, er gehört auch nicht zu den besiegten Psovern, sodass ihn keine Stammestreue mit der Feindschaft gegen die Zentralgewalt belasten kann. Wie sich vor seinem geistigen Auge aus der Unordnung der Gerüste und Bausteine das künftige Bild des harmonischen Kunstwerks erhebt, so erkennt er über allen Parteiungen und persönlichen Gegensätzen das Gesetz der nationalen Entwicklung. Dem romantischen Traum Schorena's hält er entgegen: « Ich singe weder Preislieder auf den König Giorgi noch auf den Katholikos Melchisedek, aber ich kann mir nicht vorstellen, dass in der heutigen Zeit sieben *xervisberebi* gerechtere Gesetze machen als ein König, mag er auch noch so schlimm sein » ⁶. Für ihn ist das keine Frage der Macht, sondern eine Notwendigkeit für die Völkerschaften Georgiens, die nur vereint ihr nationales Sein realisieren können. Mit dem Appell an die Einigkeit reisst er auch seine Mitarbeiter aus ihrer Pestfurcht und Lethargie: « Ihr wisst doch, dass man vor allem den Brüdern beistehen muss, denn niemand verdient auf dieser Welt so viel Liebe wie die Mutter und niemand ist uns so teuer wie derjenige, der mit uns dieselbe Muttermilch getrunken hat. Georgien ist unsere Mutter, Lazen, und die Iberer sind unsere Brüder » ⁷. Es ist kein Zufall, dass am Ende desselben Kapitels das unbewusste Band zwischen dem König und seinem Baumeister sichtbar wird. Aber trotz des gleichen Zieles ist die Denkweise zu verschieden und die gesellschaftliche Kluft zu gross, sodass Arsak'ize von dem, der berufen gewesen wäre, ihn als seinen natürlichen Bundesgenossen zu schützen, den tödlichen Schlag empfängt.

Die grundsätzlichen Feindschaften der verschiedenen Gruppierungen werden im epischen Geschehen noch deutlicher dadurch, dass sich alle Hauptpersonen unter verschiedenen Vorzeichen auf Schorena beziehen. Unter diesem Aspekt wirkt die Komposition wie ein alter Gobelin, der eine Falkenjagd darstellt, im Mittelpunkt, die Goldtöne der Stickerei von der Zeit nach-

⁵ a.a.O. S. 658.

⁶ a.a.O. S. 727.

⁷ a.a.O. S. 735.

gedunkelt, eine stolze Reiterin mit dem Falken auf der Hand. Wie Nest'an-Darežan ist sie mit Schönheit, Mut und allen edlen Eigenschaften ausgestattet. Aber ihr ist es nicht beschieden, durch einen ritterlichen Befreier ihr Glück zu finden. Trotz des romantischen Bildes, das der Dichter von ihr entwirft, bleibt sie dem realistischen Ablauf der Ereignisse verhaftet. Als Tochter K'olonk'elize's ist sie durch ihren Treuebegriff und durch ihr Ehrgefühl verpflichtet, auf der Seite der Aufständischen zu verharren. Ihre Abkunft aus dem Hause eines *eristav's* verwehrt es ihr, ihrer Liebe die natürliche Erfüllung zu geben. Und doch ist trotz des wiederkehrenden Vergleichs mit dem trauernden Engel von K'incvisi nicht Tragik der hervorstechende Zug an ihrer Gestalt. Sie erweckt nicht Mitleid, sondern Bewunderung durch die ungebrochene Reinheit ihres Herzens, durch ihre gerechtigkeitliebende Selbstlosigkeit, die von dem Geliebten kein Opfer verlangt, das sie selbst nicht bringen kann, und schliesslich durch die unzerstörbare Kraft, ihren Weg ohne Kompromiss zu Ende zu gehen. Unberührbar wie Dantes Beatrice ist sie die unsterbliche Geliebte des Künstlers, eins mit seiner Erinnerung an die Geborgenheit der Kindheit und mit seiner Sehnsucht nach der unerschöpflichen Schönheit der Welt.

Besonders die Darstellung Schorenas ist von den sprachlichen Mitteln geprägt, die Gamsachurdia selbst als poetische Prosa bezeichnet. Es hat einige Diskussionen um den Stil des Romans gegeben, immer wieder wurde dem Autor vorgeworfen, dass er die Sprache zu eigenwillig mit altertümlichen und teilweise auch eigenen Prägungen überladen habe. Bei den eigenen Prägungen handelt es sich zumeist um die Zurückführung auf die Grundbedeutung des Wortes, die, ebenso wie die älteren und dialektalen Ausdrücke, ihre Berechtigung hat angesichts der Epoche, wie sie in dem Werk geschildert wird. Die Farbigkeit und die historische Treue des breit angelegten Zeitgemäldes führen den Leser zum tieferen Verständnis auch der Konflikte, die sich vor seinen Augen abspielen. Auch die Dialoge, in denen der Antwortende den ganzen Satz wiederholt, sind stilschlecht. Sie unterscheiden sich von der rein sachbezogenen Kommunikation mit ihrer reduzierten Mitteilung durch Ja und Nein, wie sie heute üblich geworden ist. Sie schaffen im Gespräch noch die Gemeinsamkeit des aufeinander abgestimmten Gedanken- und Meinungsaustausches, die sowohl im höfischen wie im volkstümlichen Sprechen die Einstellung des Hörers auf den Redenden bekundet.

Aber mit solchen Besonderheiten ist der Begriff der poetischen Prosa kaum erst berührt, geschweige denn erschöpft. Sie ist nicht nur sprachliche Form, sondern sie gehört zum Inhalt. Die lyrischen Naturbeschreibungen, die zuerst darunter verstanden werden können, sind ein unabdingbarer Bestandteil der Weltanschauung, die im Roman ihren Ausdruck findet. Aber auch die Gedankenlyrik gehört dazu, die zuweilen in aphoristischer Form den tieferen Sinn des Geschehens enthüllt. Die poetische Prosa ist das Medium, durch das sich — über die geschichtliche Konstellation und über die epische Gestaltung von Personen und Handlungen hinaus — die Erkenntnisse aussprechen, die die Vergangenheit mit den Ideen der Gegenwart verbinden.

In der poetischen Beschreibung fällt uns die grosse Liebe des Dichters zur Natur auf. Wie ein dunkler Unterton mischt sich der Schmerz um die

sterbende Kreatur hinein, wie z.B. in der Szene vom verendenden Kranich. Auch Giorgi und Girschel unterhalten sich ausdrücklich darüber. Aber nicht nur die vernunftlosen Wesen sind vom Tode bedroht. Was kann der Mensch tun, um sich ihm entgegenzustellen und ihn zu überwinden? Erst diese Fragestellung bringt uns dem Grundgedanken nahe, den der Dichter in Arsak'ize verkörpert. Lebendiges Schöpfertum besiegt das Chaos des Vergänglichen und ordnet es zum unvergänglichen Sein. So sucht Arsak'ize nicht zuerst den Ruhm, der im Weiterleben seines Namens bestehen könnte, sondern er opfert sein Herzblut für sein Werk, weil er in ihm die Unbedingtheit anstrebt, die dem Tod trotzen soll. Fast erschrickt er, als er sich seiner Aufgabe bewusst wird: « Nun aber hatte Arsak'ize das Wagnis unternommen, in der weiten Ebene am Zusammenfluss von Aragvi und Kur die Kathedrale zu errichten. Vom Osten her schaute die Kreuzkirche auf sie herab, mit den Bergkronen von Sark'ineti und Zedazeni im Hintergrund, von Norden der Gipfel des Kasbek wie die in einem Eispanzer erstarrte Ewigkeit »⁸.

Dort, im Herzen Georgiens, erhebt sie sich heute wieder unversehrt, herrscherlich aufgereckt auch dann, wenn man von den umliegenden Bergen auf sie herabsieht. Die derzeitigen Restaurierungsarbeiten haben im Inneren einen Teil des Mauerwerks beseitigt, das den Bau gegen Erdbeben sichern sollte. Arsak'ize's Bogen und Pfeiler sind wieder sichtbar geworden, schlank und hoch und vollkommen in ihrer heiteren Gelöstheit. Wir glauben dem Dichter, dass den Baumeister beim Anblick des vollendeten Werkes die Wonnen des ersten Schöpfungstages überkamen. An anderer Stelle ist in der Kirche der Fussboden aufgebrochen und das Fundament der Basilika aus dem 5. Jahrh. kommt zum Vorschein. Die Säulenfüsse jener Zeit sind bereits mit den typisch georgischen Steinornamenten umkleidet. Erst in dieser Kontinuität wird der ganze Sinn des Werkes sichtbar. In der alten Königsstadt im Herzen Georgiens gelegen, ist es nicht nur ein Zeugnis unsterblicher Kunst, sondern Symbol für den Bestand des georgischen Volkes, Ausdruck seines Lebenswillens und seines nationalen Selbstbewusstseins.

Nunmehr zeigt sich, dass Gamsachurdia nicht umsonst in seinen Erstlingswerken mit seinen Helden den Weg durch Einsamkeit und Resignation zurückgelegt hat. Solche Leiden bleiben auch dem jungen Baumeister in seiner unerfüllten Liebe zu Schorena nicht erspart. Schorena klagt: « Niemand ist so elend wie der Einsame, Uta ». Und Arsak'ize fühlt sein Innerstes blossgelegt: « Gott selbst sprach aus dem schönen, kindlichen Mund, der rot wie Granatapfelblüten leuchtete »⁹. Aber er hat inzwischen ein Grösseres erkannt, dem er sich freiwillig eingeordnet hat. So finden sich die früheren Anschauungen des Dichters im Hegel'schen Sinne aufgehoben. Das Leben vollzieht sich in schöpferischen Wandlungen. Wer sich diesem Gesetz unterwirft und sich in seinen Dienst stellt, ringt ihm das Bleibende ab. Ein solcher Dienst kann aber nur in der Gemeinschaft fruchtbar werden.

Im Roman wird uns auch das Ideal gezeigt, wie die Menschen in ihrer Gemeinsamkeit zueinander stehen sollen. Dieses echt demokratische Bild wird

⁸ a.a.O. S. 575.

⁹ a.a.o. S. 728-29.

von Farsman entworfen, dem tragisch Enttäuschten, der es trotzdem wagt, dem König in einer abendlichen Stunde die Wahrheit zu sagen ». Der Hochmut ist das grösste Unglück der Könige. Der König steht immer einsam und allein. Und es ist doch ohne weiteres klar, dass der Alleinstehende nichts Ganzes werden kann. Je höher der Einsame steht, desto besser sollte er wissen, dass ein einzelner Mensch, auch wenn er die höchste Weisheit besitzt, immer ein Dummkopf bleibt » — « Weiter, weiter? » drängte der König... « Weiter? Der Einsame sieht um sich und, da er seinesgleichen nicht findet, verliert er den kostbarsten Schatz menschlicher Art, die Demut ». Farsman fährt dann fort : « Die echte Demut hat nichts mit der Unterwürfigkeit der Knechte und Speichellecker zu tun, auch nichts mit der Selbsterniedrigung des Bettlers, der dem Herrn die Schuhriemen küsst. Es ist das grösste Unglück für den Menschen, wenn er vergisst, das jeder Mensch ein Gotteskind ist... Wenn mir der Messias in den Weg träte und sagte : 'Du bist besser als die anderen !' so würde ich ihm zur Antwort geben : Du kannst nicht der Messias sein »¹⁰.

Angesichts der unüberhörbaren Tendenz des Romans sind einige übersetzerische Eigenmächtigkeiten nicht zu verstehen. Sie betreffen vor allem die russische Übersetzung als die früheste. Die französische Ausgabe ist aufgrund der russischen entstanden und folgt ihr auf Treu und Glauben. Wie es um die englische Version steht, kann ich nicht sagen. Ich habe sie nur für kurze Augenblicke in der Hand gehabt. Dabei konnte ich feststellen, dass einzelne Textstellen korrigiert waren, doch die Gesamtkonzeption zu vergleichen, fehlte mir die Zeit. Es geht hier nicht um eine philologische Kritik an Einzelheiten, sondern es sollen nur zwei Punkte herausgehoben werden, die das Verständnis des Ganzen beeinträchtigen.

Da ist einmal die Darstellung des Bauschaffens. Dadurch, dass *mona* unterschiedslos mit « Sklave » übersetzt wird, entsteht ein historisch falsches Bild. Um es aufrecht zu erhalten, sind sogar Veränderungen im Text vorgenommen. Nach dem Original hat Bodok'ia seine Frau in Pxovien zurückgelassen und besucht sie dort alle drei Monate. Handelte es sich um seine Mutter, wie im Russischen zu lesen ist, so müsste Arsak'ize im Vergleich zu ihm als aussergewöhnlich pietätlos erscheinen. Die Mutter ist eingeführt, um die Familie Bodok'ias in Mccheta anzusiedeln, wo sie uns in äusserster Not und Armut vorgeführt wird. Arsak'ize erweist sich als Wohltäter und gibt das Geld hin, das der König ihm geschenkt hat. Alle diesbezüglichen Darstellungen sind Zusätze und fehlen in der georgischen Vorlage. Sie entstanden unter der Voraussetzung, dass der Baumeister des Königs keinen Lohn erhält und gewissermassen Sklave ist, obgleich ausdrücklich erwähnt wird, dass er auf Ehrenwort aus der Gefangenschaft entlassen wurde. Das heisst doch aber, dass er als freier Meister schafft. Natürlich sind auch Kriegsgefangene beschäftigt, die ausser ihrem Lebensunterhalt keinen Lohn zu erwarten haben. Da sie berufsfremd sind, werden sie zu Handlangerdiensten herangezogen. Doch die verantwortlichen Maurer und Steinmetzen sind ausgebildete Handwerker, die ihren Arbeitsplatz frei wählen und Entgelt für ihre Leistungen verlangen können. Dazu gehören z.B einige

¹⁰ a.a.O. S. 708.

Hundert Lazen, von denen Giorgi ausdrücklich bemerkt, dass es keine kriegsgefangen Lazen in seinem Land gibt. Da sie einem anderen Staatswesen angehören, können sie auch nicht zur Fron herangezogen worden sein. Aus derselben Kulturperiode haben wir z.B. die Belege für den Kirchenbau in Oški. Sie weisen einen jährlichen Arbeitslohn für Handwerker und gemietete Lasttiere von 20.000 Drachmen aus. Das ist für jene Zeit eine ungeheure Summe. Die Lieferungen von Getreide, Wein usw. sind gesondert aufgeführt. Es ist unmöglich, die Bauten des Mittelalters als Produkt von Sklavenarbeit aufzufassen. Vielmehr wirkt Arsak'ize's zentralistisches Denken erst dann überzeugend, wenn wir uns vorstellen, dass die freien Handwerkergruppen wie die westeuropäischen Bauhütten von Bauplatz zu Bauplatz zogen und damit einen tieferen Einblick in die Nöte und Notwendigkeiten der Zeit gewannen.

Der andere Punkt betrifft die Streichungen. Das häufige Fehlen der Zitate an den Kapitelanfängen bedeutet entschieden einen Verlust an historischem Kolorit. Die unmotiviert Verkürzung der Sterbeszene Giorgis drängt das Haupthema des Werkes in den Hintergrund und lässt es fast untergehen. Wie erschütternd wirkt die Rezitation des Sterbegebetes, wenn der dörfliche Diakon den Namen des Sterbenden auslässt, weil er nicht weiss, wem er den letzten Dienst erweist, sodass der König der Könige unbekannter als sein geringster Untertan aus dem Leben scheidet. Die letzten Worte Giorgis sind ebenfalls ausgelassen, jene testamentarische Abschiedsrede, in der er sein Volk zur Überwindung der Uneinigkeit und zur Besinnung auf die eigene Kraft aufruft. Diese Stelle ist nicht nur deshalb wichtig, weil sie den Charakter des Königs in seiner letzten Wahrheit offenbart, sondern in diesem Zusammenhang finden auch gerade die Ideen ihren Ausdruck, die dem historischen Roman seine aktuelle Bedeutung geben.

Gertrud PÄTSCH,

Friedrich Schiller-Universität Jena

Inversiuli leksik'oni, Tbilisi, éditions *Mecniereba*, 1967, 444 pages.

Aucun nom d'auteur. Sur la couverture et la première page de ce beau volume on lit « Institut de linguistique de l'Académie des Sciences de la RSS de Géorgie. Dictionnaire inverse ». La page iv donne les indications suivantes : « Le *Dictionnaire inverse* a pour base le *Dictionnaire explicatif de la langue géorgienne*, rédacteur général professeur Arn. Tchikobava (t. I à VIII, 1950-1964). Il a été composé sous la direction de Bidz. Potchkhoua (*Počxua*). Rédacteurs : Bidz. Potchkhoua, Mikh. Tchabachvili (*č'abašvili*) ». Le *Dictionnaire explicatif* est l'ouvrage monumental qui a paru sous les auspices de l'Académie des Sciences et dont nous avons rendu compte en son temps dans cette revue. Le présent ouvrage fait honneur, comme le précédent, à la science, au labeur et à l'esprit d'organisation et d'équipe des linguistes géorgiens. La liste, par ordre alphabétique, des 32 collaborateurs figure p. xi. On y trouve plusieurs collaborateurs de l'important recueil *Linguistique ibéro-caucasique*.

Le présent ouvrage est l'inverse du Dictionnaire de l'Académie. Il est présenté et imprimé d'une façon remarquable. Les imprimeurs ont droit à des éloges. Et ceux qui ont suivi l'impression ont bien mérité que l'on cite leurs noms après ceux des auteurs de ce livre. Le Dictionnaire de l'Académie et le *Dictionnaire inverse* constituent deux remarquables instruments de travail dont on dispose dans peu d'autres langues. Le *Dictionnaire inverse* fournira de précieux renseignements aux spécialistes de la langue géorgienne, à ceux qui travaillent sur l'analyse automatique des textes, enfin à ceux qui enseignent ou apprennent le géorgien.

Quelqu'un qui sait le géorgien peut deviner que les mots terminés par *a* doivent être les plus nombreux en géorgien. Ce que seuls les chiffres lui apprennent, c'est qu'ils le sont en effet, que leur nombre est de 24.691, et qu'il est suivi par celui des mots terminés par *b* (21.237, puis par celui des mots terminés par *l* (19.647). On tombe ensuite à 8.383 (*v*). C'est *h* qui ferme la marche (26), précédé par *z* (59). Sont au-dessous de 1.000 : la voyelle *u* (119), les occlusives *p*, *p'*, *g*, *k*, *k'*, *q'*, toutes les affriquées, les spirantes sauf *v* et *s*.

La préface de B. Potchkhoua (v-xi) fournit toutes indications utiles à ceux qui se serviront de ce volume.

On doit féliciter une fois de plus les linguistes géorgiens pour l'amour et l'intérêt scientifique qu'ils portent à leur langue.

René LAFON.

Shota RUSTAVELI, *The Knight in the Panther's Skin*. Translated from the Georgian by Venera URUSHADZE. Publishing House Sabchota Sakartvelo, Tbilisi, 1968.

Mrs. Venera Urushadze has a fine record of translation from Georgian Verse Classics into English. Her Anthology of Georgian Poetry has been printed in two editions and is often quoted with appreciation by critics and scholars.

In connection with the eight-hundredth birthday of the immortal Shota, she was commissioned to translate his epic into English verse. After a long period of careful preparation, this great project has now reached fruition. The translator deserves our grateful praise for her excellent and sensitive style, and her faithfulness to the original. Several of my English friends have expressed to me their delight at this volume, which is a masterpiece of artistic book production. Indeed, it is remarkable that such accurate and elegant printing in English can now be undertaken within Georgia. The illustrations by Zurab Kapanadze are very spirited and decorative.

David M. LANG,
University of London.

V. BERIDZE, R. MEPISSACHVILI, P. RTCHEOULICHVILI, R. SCHMERLING, *Metexis Tadzari* (L'église de Méthéki à Tbilisi). Tbilisi 1969.

Le livre est consacré à un des monuments architecturaux les plus importants de Tbilisi, l'église de Métékhi, située dans la vieille ville, sur la rive gauche rocheuse du Mtkvari (Kour), en face de l'ancienne citadelle. Selon une tradition séculaire, la construction de Métékhi remonterait au début de la fondation de la ville de Tbilisi, au règne de Vaktang Gorgassal. Dans les documents écrits, Métékhi n'est cependant mentionnée pour la première fois qu'à l'occasion des événements du XII^e siècle. A la fin du XII^e siècle, sous le règne de Tamar, l'existence en ces lieux de l'église et du palais royal est attestée par le chroniqueur (« le Second historien » de la reine Tamar). Mais en 1235, pendant l'invasion mongole, le palais et, sans doute, l'église furent brûlés par le commandant de la forteresse de Tbilisi. Le palais fut déjà reconstruit vers le milieu du XIII^e siècle, et l'église fut rebâtie par le roi Demétré II en 1278-1289.

Au cours des siècles l'église de Métékhi a subi d'importantes modifications. De la construction primitive nous restent : « l'enveloppe » extérieure — les murs de l'est et du nord à partir du fondement jusqu'aux voûtes, les parties inférieures du mur ouest, la partie orientale du mur sud, à la deuxième période (XVI^e-XVII^e siècles) se rapportent quatre piliers supportant la coupole, les tribunes ouest, les voûtes et le tambour de la coupole, avec l'hémisphère, mais ici encore on peut éventuellement déceler certains intervalles chronologiques insignifiants entre la restauration de toutes ces parties, bâties en briques. La majeure partie du mur sud (également en briques), donnant sur le Mtkvari, se rapporte, vraisemblablement, au XVIII^e siècle, à l'époque du règne d'Irakli II qui enleva en 1748 la forteresse de Métékhi avec l'église au commandant iranien Abdoul-beg (dès la seconde moitié du XVII^e siècle, lorsqu'elle fut détruite par la foudre, on n'officiait plus dans l'église; Vaktang V la restaura, mais y plaça un dépôt de poudre; puis, sous Irakli I, à la limite des XVII^e et XVIII^e siècles, Métékhi fut livrée aux Iraniens). Les murs de l'église portent également les traces des réparations du XIX^e siècle.

Après l'instauration du pouvoir russe en Géorgie, l'ancienne forteresse de Métékhi qui fonctionnait jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, fut démolie et à sa place on construisit les bâtiments d'une prison. Au cours du XIX^e siècle, l'intérieur de l'église fut également transformé. La prison a été supprimée et ses bâtiments détruits sous le pouvoir soviétique. Actuellement Métékhi est classée monument historique.

L'église de Métékhi est un édifice en pierre à coupole à trois absides saillantes à l'est, avec le portail principal et un porche du côté nord (vu que le mur sud de l'église donne sur un rocher à pic, les portails sud et ouest ont une importance secondaire). Les murs portent de traditionnels ornements sur pierre (les chambranles; les croix et les losanges avec des entrelacs de la façade est; les piliers et la voûte du porche). Tout le revêtement est de pierre de taille, travaillée avec maîtrise.

Pour ce qui est de la solution architecturale et artistique de l'église, il faut relever les moments suivants : quoique la construction générale de

l'église et le caractère de l'édifice soient très intimement liés aux traditions de l'architecture médiévale des églises géorgiennes, le plan de l'église, par sa composition, diffère des plans des autres constructions contemporaines de Métékhi : trois absides saillantes, la coupole sur quatre piliers isolés (au lieu de deux, comme c'était de rigueur depuis le XI^e siècle), l'emplacement du portail nord sur l'axe central et non dans la partie ouest de l'édifice, la forme des piliers supportant la coupole, avec des saillies semicirculaires, tout ceci fait penser que l'église actuelle, dans certaines de ses parties, reproduit le plan d'une autre église qui l'a précédée sur cette même place.

Le système du décor de la façade a pour base les ceintures horizontales et les pilastres verticaux, qui partagent les murs en gros segments. Ce système apparut à la fin du XII^e - au début du XIII^e siècle, lorsque commença à se dégrader le système depuis longtemps établi de l'arcature décorative de façade. Mais les ceintures horizontales ne se sont pas répandues — l'église de Métékhi est un des spécimens les plus caractéristiques de leur utilisation.

Du point de vue technique, la sculpture atteint un assez haut niveau, mais se distingue par des traits caractéristiques pour l'époque : la sécheresse et la molesse, le morcellement du dessin.

L'église de Métékhi, bâtie dans une période extrêmement difficile pour la Géorgie, au temps de la domination mongole, est un monument important de l'histoire du peuple géorgien, qui témoigne de la solidité et de la force vitale de ses traditions culturelles. Métékhi est un des modèles les plus importants de l'architecture géorgienne de la fin du XIII^e siècle et du début du XIV^e. Par ailleurs, avec l'ancienne citadelle, Métékhi joue un rôle décisif dans la création de l'inoubliable silhouette du vieux Tbilisi.

I. TABAGOVA, *Questions de l'histoire des relations franco-géorgiennes au début du XVIII^e siècle.* (Résumé).

Dans l'article en question, on examine les relations franco-géorgiennes au début du XVIII^e siècle, d'après les documents suivants : traduction de la lettre du roi géorgien Vaxtang VI au roi de France Louis XIV, lettre de Vaxtang VI à l'ambassadeur de France à Constantinople, le marquis de Fériol, certaines lettres de Marie Petit au Ministre et Secrétaire d'État de France, le comte de Pontchartrain.

L'auteur parle également dans cet article de la mission diplomatique de J.B. Fabre en Perse, du séjour de Marie Petit à Erévan, Ispahan et Tbilisi, de son arrestation à Marseille et de la présentation d'une « lettre de recommandation de Vaxtang VI », les relations entre Vaxtang VI et les représentants des pays occidentaux (en particulier de la France), ce qui prépara le terrain pour la venue en France de Sulxan-Saba-Orbéliani, avec une mission diplomatique.

Sources citées :

1. Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Paris. « Turquie » t. 43 f^{os} 144-145; t. 44, f^{os} 31, 104; t. 45, f^{os} 123-124, 221; t. 46, f^{os} 192-193; t. 47, f^{os} 124. « Perse » t. 2, f^{os} 96-97, 120-123, 156-157, 177-177 v^o, 260v^o-261; « Perse » t. 3, f^{os} 19-20 v^o, 82-84, 43.

2. M. Brosset. Documents originaux sur les relations diplomatiques de la Géorgie avec la France. « Nouveau Journal Asiatique », t. IX, pp. 193-221 ; II^e appendice. I. Sceau du roi Vaxtang VI, t. X, pp. 177-179.

3. M. Tamarati (Tamarachvili). L'Église géorgienne des origines jusqu'à nos jours, Rome 1910.

4. D.M. Lang. Georgian relations with France during the reign of Wakhtang VI (1711-24), « Journal of the Royal Asiatic Society ». Parts 3 a and 4, pp. 114-126, October, 1950 ; The Last Years of the Georgian Monarchy, 1658-1832, New York, 1957, pp. 104-120.

S. TOURNAVA, *Contribution à l'histoire des relations littéraires franco-géorgiennes au XX^e siècle.*

L'ouvrage de S. Tournava étudie successivement les divers aspects des relations littéraires franco-géorgiennes au XX^e siècle.

On y met en lumière l'activité de représentants de la science et de la culture françaises, tels que les professeurs René Lafon et G. Dumézil, l'académicien Marcel Brion, Armand Lanoux, etc. qui ont contribué à populariser la littérature et la langue géorgiennes.

Une place particulière est réservée à l'activité scientifique du professeur René Lafon, éminent spécialiste de langues géorgienne et caucasiennes.

Disposant de riches matériaux, l'auteur examine les travaux variés et féconds de René Lafon dans ce domaine et analyse, en particulier, certaines études du savant français, publiées dans la revue *Bedi Kartlisa*, notamment « Sur l'art narratif dans le 'Chevalier à la peau de tigre' de Chota Rustavéli » et « Pour faire mieux connaître la langue géorgienne », ainsi qu'une série d'autres travaux.

L'auteur révèle en même temps que R. Lafon est un excellent traducteur, non seulement des ouvrages artistiques, mais aussi des travaux scientifiques des savants géorgiens du géorgien en français.

Il est également question dans cet ouvrage de la visite du professeur R. Lafon en Géorgie, en septembre 1966, à l'occasion du 800^e anniversaire de la naissance de Rustavéli. L'auteur décrit les diverses rencontres du professeur Lafon avec des représentants éminents de la culture du peuple géorgien et parle des liens qui attachent le savant à cette culture.

M. Tournava montre, que la collaboration littéraire franco-géorgienne ne fait que se développer et s'élargir.

S. TOURNAVA. — *Rene Lafoni da Sakartvelo* (René Lafon et la Géorgie).
Édition de l'Académie des Sciences de Géorgie. Tbilisi 1969.

L'œuvre de Sergo Tournava, professeur à l'Institut Chota Rustavéli de la littérature géorgienne de l'Académie des Sciences de la RSS de Géorgie, est écrite à l'occasion du 70^e anniversaire de la naissance et du 45^e anniversaire de l'activité scientifique et pédagogique du grand savant français bascologue et caucasologue, le professeur René Lafon.

Dans son livre *René Lafon et la Géorgie*, l'auteur a pour but de présenter



au lecteur un aperçu général des travaux du savant français ayant trait à la langue et aux lettres géorgiennes.

Le livre comporte un avant-propos, une introduction et trois chapitres :

1. Les articles consacrés par le prof. R. Lafon à différents ouvrages de linguistes géorgiens.

2. Les ouvrages de René Lafon consacrés aux questions sur la langue et les lettres géorgiennes.

3. La bibliographie des principaux travaux du prof. R. Lafon et des articles qui lui sont consacrés.

Dans son introduction, l'auteur présente des faits intéressants du domaine de l'histoire des relations culturelles et littéraires franco-géorgiennes à partir du XVII^e siècle jusqu'à nos jours.

Dans le premier chapitre sont brièvement analysés les articles écrits par le savant français, durant des années, sur les travaux des linguistes géorgiens.

Dans le deuxième chapitre sont analysés les travaux du prof. René Lafon, consacrés aux problèmes de la langue et des lettres géorgiennes. On y trouve également l'analyse aussi bien des œuvres littéraires que des ouvrages scientifiques traduits par le prof. R. Lafon du géorgien.

L'auteur ne prétend pas présenter une analyse linguistique des ouvrages du prof. R. Lafon. Son but est de démontrer au lecteur la grande portée des travaux que le prof. R. Lafon a consacrés à la Géorgie. Quant à l'appréciation de la valeur linguistique des ses travaux, ceci fera l'objet d'une étude à part.

Dans ses conclusions l'auteur nous montre que le prof. R. Lafon est un grand kartvélogue français, un excellent traducteur et un remarquable connaisseur de la langue et de la culture géorgiennes.

À l'occasion du 70^e anniversaire de la naissance du professeur René Lafon et de sa 45^e année d'activité pédagogique et scientifique, sous la direction de l'académicien et recteur de l'Université d'État de Tbilisi Ilia Vecoua, a été prise une décision importante.

Le 16 juin, sur la proposition des professeurs Akaki Chanidzé et Arnold Tchikobava, le conseil scientifique de l'Université d'État de Tbilisi a décerné à l'unanimité au professeur René Lafon le titre de Docteur Honoraire de l'Université d'État de Tbilisi, pour son grand mérite dans le domaine de la diffusion de la culture géorgienne.

Cette décision contribuera sensiblement au développement des relations scientifiques, culturelles et littéraires entre les peuples Français et Géorgien.

OUVRAGES RELATIFS A LA KARTVÉOLOGIE PARUS EN GÉORGIE

D. DJANÉLIDZÉ, B. SILAGADZÉ. — *Les mamelouks géorgiens en Égypte et en Irak*. Éd. « Sabtchota Sakartvelo », 1967 (en géorgien).

Ce livre, qui fait appel à des sources orientales et européennes, trace le tableau de l'histoire militaire et politique des mamelouks géorgiens en Égypte (aux XIII^e-XVIII^e siècles) et en Irak (aux XVIII^e-XIX^e siècles) et raconte leur lutte contre l'empire ottoman.

- IV. DJAVAKHICHVILI. — *Monuments de l'histoire de la Géorgie*. Livre I. Monuments démographiques. Recensements populaires de la Géorgie orientale du XVIII^e siècle (en géorgien). Éd. « Metsniereba », 1967. Recueil de documents dont la majorité est publiée pour la première fois.
- N. BERDZENICHVILI. — *Questions relatives à l'histoire de la Géorgie*. Livre IV. Éd. « Metsniereba ». 1967 (en géorgien).
Ce recueil contient les études, publiées à différentes époques de l'historien défunt bien connu. Les questions de l'histoire des relations politiques entre la Géorgie et la Russie, de même que les questions de l'économie et de la culture de la Géorgie féodale, occupent la place essentielle.
- S. KAKABADZÉ. — *Documents géorgiens de l'Institut des peuples d'Asie*. Éd. « Nauka ». Moscou, 1967.
On décrit dans ce livre 720 documents des XI^e au XIX^e siècles de contenu différent (documents diplomatiques, documents fiscaux, actes d'achat, documents de droit criminel, lettres d'investiture, etc.) qui ont une grande importance pour l'étude des rapports sociaux en Géorgie et Transcaucasie.
- Teimuraz MIKELADZÉ. — « *L'anabase* » de Xénophon (*renseignements relatifs aux tribus géorgiennes*). Éd. « Metsniereba ». 1967.
Le livre comprend le texte original grec et une traduction géorgienne de la partie du célèbre chef-d'œuvre qui se rapporte à la Géorgie. Comme on le sait, en l'an 401 avant notre ère, Xénophon participa, avec 10.000 compatriotes, à la campagne contre le roi de Perse Artaxerxès; en regagnant le rivage de la mer Noire, ils traversèrent les terres peuplées par les tribus géorgiennes. Dans l'« Anabase », qui est une des plus anciennes et des plus importantes sources de l'histoire de la Géorgie, on trouve la description de ces terres, villes et villages, ainsi que du genre de vie de leurs habitants.
- Justiné ABULADZÉ. — *Travaux relatifs à la rustvélologie*. Éd. de l'Université de Tbilisi. 1967 (en géorgien). L'auteur du livre est un savant bien connu qui a fait des recherches sur la littérature géorgienne ancienne. Ce livre contient des articles publiés à différentes époques.
- N. KOIAVA. — *Les instruments de travail et les objets d'usage courant dans « Le chevalier à la peau de tigre »*. Éd. de l'Université de Tbilisi. 1968 (en géorgien).
- Ch. GLONTI. — *Dictionnaire phraséologique du « Chevalier à la peau de tigre »*. Éd. « Sabtchota Sakartvelo ». 1968 (en géorgien).
- N. UGRÉLIDZÉ. — *Contribution à l'histoire de la fabrication du verre en Kartli (Ibérie) du haut moyen âge*. Éd. « Metsniereba ». 1967 (en géorgien).
C'est une étude sur les récipients en verre provenant des sépulcres des IV^e-VIII^e siècles de notre ère, découverts dans la province historique de Géorgie — Kartli.



- A. ARAKIDZÉ. — *Les villes de l'antique Géorgie*. Éd. « Metsniereba ». 1968 (en géorgien). Le livre est consacré à l'histoire des villes et de la vie urbaine en Kartli (Ibérie) de l'époque antique, d'après les matériaux des fouilles archéologiques et les données de documents écrits (géorgiens et étrangers).
- T. BOZSVADZÉ. — *Tiré de l'histoire des relations entre la Géorgie et le Daghestan aux XV^e-XVIII^e siècles*. Éd. « Metsniereba ». 1968.
- Ch. DZIDZIGURI. — *La langue géorgienne*. Bref aperçu (en russe). Éd. de l'Université de Tbilisi. 1968.
- U. SIKHARULIDZÉ. — *La lutte du peuple géorgien pour son indépendance aux XIII^e-XIV^e siècles* (en géorgien). Éd. « Sabtchota Sakartvelo ». 1967.
- V. DONDUA. — *Recherches historiques*. 1. Éd. « Metsniereba ». 1967.
Le livre de l'éminent historien géorgien Varlam Dondua, récemment décédé (1895-1969) est un recueil de ses recherches sur les textes et de ses études relatives aux questions de l'histoire féodale géorgienne, et en particulier aux questions de critique des sources.
- Tedo JORDANIA. — *Chroniques et autres matériaux de l'histoire et de la littérature géorgiennes*. Livre III (en langue géorgienne). Éd. « Metsniereba ». 1967.
La publication de l'œuvre fondamentale de l'éminent historien géorgien s'achève par ce livre III. Les premiers deux tomes, publiés encore à la fin du siècle dernier, jouèrent alors un grand rôle et conservent leur importance jusqu'à nos jours. Le troisième tome englobe des documents compris entre 1700 et les années 60 du XIX^e siècle. Ce tome a été préparé en vue de sa publication par le professeur Ghivi Jordania (petit-fils de l'auteur) et par Ch. Khantadzé.
- Linguistique ibéro-caucasique*. — *Iberiul-Kavkasiuri enatmetsniereba*, t. XVI. Éd. « Metsniereba ». 1968. Recueil des travaux de l'Institut de Linguistique de l'Académie des Sciences de Géorgie.
- Questions de linguistique générale et mathématique contemporaines*. 1967. Recueil des travaux des collaborateurs de l'Institut de linguistique de l'Académie des sciences de Géorgie.
- V. TOPURIA. — *Travaux*, t. 1. Éd. « Metsniereba », 1967.
- K. KÉKÉLIDZÉ. — *Études relatives à l'histoire de la littérature géorgienne ancienne*, t. X. Éd. « Metsniereba ». 1968.
Recueil d'articles d'époques différentes, en langues géorgienne et russe, comprenant surtout des comptes rendus et des articles de critique.
- La littérature historique populaire géorgienne*. — Éd. « Metsniereba ». 1967 (en géorgien).

V. G. MATCHARADZÉ. — *Documents géorgiens tirés de l'histoire des relations russo-géorgienne, et égypto-éthiopienne, au cours des années 80 du XVIII^e siècle*. Éd. de l'Université de Tbilisi. 1967 (en russe).

F. DJINDJIKHACHVILI. — *Antimoz Iverieli*. Éd. « Literatura da Xelovneba ». Tbilisi, 1967 (en russe).

Ce livre est consacré à la vie et à l'œuvre d'Antimoz Iverieli (Antim Ivérianu, 1650-1716), civilisateur de la Roumanie, écrivain, prédicateur, architecte et artiste, d'origine géorgienne, qui joua un grand rôle dans le développement de la culture roumaine.

Mikh. ZANDUKÉLI. — *La maîtrise artistique d'Ilia Tchavtchavadzé*. Éd. « Sabtchota Sakartvelo ». 1968.

L'auteur du livre, professeur à l'Université de Tbilisi, est un savant connu pour ses recherches sur la littérature géorgienne du XIX^e siècle, de même que pour une série d'études monographiques et de cours d'université (1889-1968).

G. TORADZÉ. — *Les compositeurs géorgiens*. Éd. « Merani ». 1968 (en russe).

Données bibliographiques, matériaux de référence et brève analyse des œuvres principales des compositeurs géorgiens.

Vassili KIKNADZÉ. — *Les metteurs en scène géorgiens*. Éd. « Literatura da Xelovneba ». 1968 (en géorgien).

M. MAMATSACHVILI. — *Sources persanes du poème de Teïmuraz I^{er} « Leilmaidjnuniani »*. Éd. « Metsniereba ». 1967 (en géorgien).

Monuments de la littérature hagiographique géorgienne ancienne. — T. I (V^e-X^e siècles). Éd. « Metsniereba ». 1963; t. II (XI^e-XV^e siècles). Éd. « Metsniereba ». 1967.

La série comprendra 4 tomes. Les textes sont collationnés avec toutes les listes manuscrites d'œuvres accessibles. Édition critique très précieuse par la richesse et l'importance des matériaux publiés.

Ekvtimé TAKAÏCHVILI. — *Œuvres choisies*, t. I. Éd. « Metsniereba ». 1968 (en géorgien).

Ce premier tome de l'œuvre de l'éminent chercheur Ekvtimé Takaïchvili (1863-1953), spécialisé dans les antiquités géorgiennes, comprend des travaux relatifs à la littérature géorgienne ancienne (principalement la description de manuscrits), de même que ses mémoires et des notes autobiographiques qui renferment des matériaux extrêmement précieux sur l'histoire de la culture géorgienne de la fin du siècle dernier et des premières décennies du XX^e siècle. En annexe figurent des articles de l'académicien Al. Baramidzé : « E. Takaïchvili, chercheur dans le domaine de la littérature géorgienne », ainsi que de l'archéologue G. Lomtadzé : « Les mémoires et les notes autobiographiques de E. Takaïchvili ».

P. ZAKARAIA. — *Les ouvrages fortifiés de Kartli*. Éd. « Metsniereba ». 1968 (en russe).

Ce livre étudie les ouvrages fortifiés de Kartli, depuis les gorges des rivières Aragvi et Terek jusqu'à la chaîne de montagnes de Suram.

En annexe, des plans et des photographies (48 illustrations).

V. DJAOCHVILI. — *Population de la Géorgie. Étude économique et géographique*. Éd. « Metsniereba ». 1968 (en russe).

D. MÉGRÉLADZE, M. LORDKIPANIDZÉ, G. AKOPACHVILI, O. SOSELIA. — *Esquisses de l'histoire de la paysannerie de la Géorgie féodale*. 1^{re} partie. Éd. « Metsniereba ». 1967 (en géorgien).

I. SURGULADZÉ. — *Histoire de l'État et du droit de Géorgie*. Éd. de l'Université de Tbilisi, 1968 (en russe).

On y examine diverses questions relatives à l'État et au droit en Géorgie, depuis l'époque la plus ancienne jusqu'à la deuxième moitié du XIX^e siècle. Ce livre est un cours, fait à la Faculté de Droit de l'Université de Tbilisi.

Victor KÉRNBAKH. — *Le pays des oranges et des neiges éternelles*. Traduit du roumain par R. Djaparidzé. Éd. « Literatura da Xelovneba ». 1967 (en géorg.).

Description d'un voyage en Géorgie. L'auteur du livre est un poète et romancier roumain qui a beaucoup fait pour rendre la littérature géorgienne populaire en Roumanie. Il a traduit en roumain « Le chevalier à la peau de tigre » de Rustavéli, les œuvres de Baratashvili, de Léonidzé, de Gamsakhurdia, ainsi que des contes géorgiens.

G. MIKADZÉ. — *Bibliographie des travaux relatifs à la littérature géorgienne ancienne*. II (1921-1965). Éd. « Metsniereba ». 1968 (en géorg.).

Cette bibliographie comporte la désignation de 4714 livres et articles publiés dans des revues en langue géorgienne. Les matériaux sont disposés par ordre chronologique. On donne le déchiffrement de nombreux pseudonymes.

Al. GLONTI. — *Les noms propres kartvéliens. Dictionnaire anthroponymique*. Éd. « Sabtch. Sakartvelo ». 1967 (en géorg.).

Literaturuli Urtiertobani (Rapports littéraires).

Édition de l'Institut Rustavéli d'histoire de la littérature géorgienne, de l'Académie des Sciences de Géorgie. Recueil II, 1969. Rédacteur : G. Tsitsichvili.

Ce deuxième recueil, préparé par la section de l'interaction des littératures de l'Institut d'histoire de la littérature géorgienne, réunit des articles et des études relatifs aux rapports littéraires et culturels entre la Géorgie et les autres peuples.

Les travaux publiés dans ce recueil constituent une tentative pour interpréter scientifiquement des aspects particuliers de ce processus si important

et aux si profondes ramifications que constituent les interactions et l'enrichissement mutuel des littératures.

El. KHINTIBIDZÉ. — *Bizantiur-Kartuli literaturuli urtiertobani* (Rapports littéraires byzantino-géorgiens). Édition de l'Université de Tbilisi sous la rédaction d'Al. Alexidzé, 1969.

Ch. BADRIDZÉ. — *Djvarosnuli tkmuleba David Agmachenebelzé da Demetre pirvelze* (Légende des Croisés au sujet de David le Constructeur et Demetre I). Édition de l'Université d'État Tbilisi, 1968.

David KOBIDZÉ. — *Kartul-sparsuli literaturuli urtiertobani* (Rapports littéraires entre la Perse et la Géorgie). Édition de l'Université de Tbilisi, II-1969.

David PANTCHOULIDZÉ. — *Kartul-Phranguli urtiertobis istoriisatvis* (Pour l'histoire des rapports littéraires Franco-Géorgiens). Édition « Sabtchota Sakartvelo », 1969.

Kartuli Folklori (Folklore Géorgien). Matériaux et études; ouvrage consacré au Professeur Mikheïl Tchikovani à l'occasion de son soixantième anniversaire. Édition « Metsniereba », Tbilisi 1969.

Grigol TCHIKOVANI. — *Rtcheuli* (Œuvres choisies). Édition « Sabtchota Sakartvelo », Tbilisi 1967. L'auteur est considéré comme l'un des maîtres de la prose géorgienne contemporaine.

Ch. KHANTADZÉ. — *Marie Brosset*. Édition « Sabtchota Sakartvelo », Tbilisi 1966.

Esquisse historiographique avec une liste complète des œuvres du premier grand kartvélologue français.

Ch. KHANTADZÉ. — *Kartuli istoriographia* (Historiographie géorgienne). Recueil I, Tbilisi 1968. C'est une étude de l'histoire de kartvélologues européens.

Lado GHEGHÉTCHKORI. — *Kartuli simgeris ostatebi* (Maîtres des chants populaires géorgiens). Édition « Xelovneba », Tbilisi 1969.

PUBLICATIONS RÉCENTES SE RAPPORTANT AUX ÉTUDES
GÉORGIENNES ET CAUCASIENNES

G. V. KLIMOV. — *Kavkazskie jazyki* (Akademja Nauk SSSR). « Nauka », Moskva 1965. Die kaukasische Sprachen übertragen von W. Boeder, Helmut Buske Verlag, Hamburg 1969.

Howard I. ARONSON. — *Towards a formal analysis of the Georgian declension in General Linguistics*, volume 9, N° 3. The Pennsylvania State University Press. 1969.

G. GARITTE. — *Bibliographie d'Ilia Abuladzé* († 1968). *Le Muséon*, t. LXXXII, 3-4, Louvain 1969.

- Ahmet ÖZKAN (Melachvili). — *Gürcüstan* (Géorgie) Tarih Edebiyat sanat Folklor, Istanbul 1968.
- J. N. BIRDSALL. — *An Ancient Manuscript Rediscovered in Vienna* in *Alta*. The University of Birmingham Review, Spring 1969.
- Hans VOGT. — *Le classement des formes verbales du géorgien*. Remarques de méthode et esquisse d'un système. To Honour George Akhvlediani, Tbilisi University 1969.
- K. SALIA. — *La littérature géorgienne*, Encyclopaedia Universalis, vol. VII, Paris 1970.
- Kita TSCHENKELI. — *Georgisch-Deutsches Wörterbuch* bearbeitet von Yolanda Marchev, Faszikel 17, 1969, Amirani Verlag, Zürich.
- J. Neville BIRDSALL. — *A Georgian Palimpsest in Vienna*, *Oriens Christianus*, Band 53, 1969, Wiesbaden.
- Winfried BOEDER. — *Über die Versionen des georgischen Verbs*, *Folia Linguistica*, Acta Societatis Linguisticae Europaeae, Tomus II 1/2 Mouton, Hague.
- David WINFIELD. — *Some Early Medieval Figure Sculpture from North-East Turkey*, *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, Vol. XXXI, 1968, for the Board of Management of the Marjory Wardrop Fund.
L'auteur consacre son importante étude aux monastères géorgiens en Turquie : Dolishana. Oshki, Parchali, Hahuli et Ishhani. L'ouvrage est abondamment illustré.
- Mémorial Mgr Gabriel Khouri-Sarkis* (1898-1968), Fondateur et Directeur de « L'Orient Syrien » (1956-1967), *Revue d'Études et de Recherches sur les Églises de langue syriaque*. Avant-propos de François Graffin, Éditeur: Imprimerie Orientaliste, Louvain, Belgique.
- Konstantine GAMSACHURDIA. — *Die rechte Hand des grossen Meisters*, Historischer Roman, aus dem Georgischen von Gertrud Pätsch übersetzt, mit einem Nachwort von Alfred Kurella. Verlag Kultur und Fortschritt, Berlin 1969.

UNE GRAMMAIRE DU GÉORGIEN MODERNE

Notre éminent collaborateur, le professeur Hans Vogt a terminé un ouvrage portant le titre « Grammaire du géorgien moderne », destinée avant tout aux linguistes non-géorgiens désireux de s'initier au Géorgien. Il ne s'agit pas d'une réimpression de son « Esquisse d'une grammaire du géorgien moderne (Oslo 1936), depuis longtemps épuisée, mais d'un livre entièrement réécrit.

L'ouvrage sera publié par l'*Institut pour l'étude comparative des civilisations* (Drammenson 78, Oslo 2), aux Presses universitaires norvégiennes.

NOTE DE LA DIRECTION

Depuis quelques années nous publions des études de savants européens et caucasiens, relatives à la culture de l'Azerbaïdjan et des peuples du Caucase du Nord.

Dans l'intérêt de la science caucasologique nous avons décidé de consacrer dorénavant de façon plus régulière une partie de notre revue aux études caucasiennes avec la collaboration des savants de Bakou et des centres culturels nordcaucasiens : Maïkop, Ordjonikidzé et Maxatchkala.

Dans le prochain numéro paraîtra un article du Directeur de l'Institut de Littérature de l'Académie des Sciences de la R.S.S. de l'Azerbaïdjan, Mirza-Aga Gulizadé, sur la littérature azerbaïjanaise depuis son origine jusqu'à nos jours.

Directeur : K. Salia, 8 rue Berlioz, Paris 16^e

Imprimerie Orientaliste, B.P. 41 Louvain (Belgique)

5/26